REVUE

DES

DEUX MONDES

LVIII[e] ANNÉE — TROISIÈME PERIODE

TOME QUATRE-VINGT-HUITIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1888

LA

TRESSE BLONDE

PREMIÈRE PARTIE.

. . . .
. . . Ici commençait le premier fragment des mémoires du professeur Victor Rameau :

I.

Ce fut le 26 décembre 1865, le lendemain du jour de Noël, que je donnai lecture, à l'Académie de médecine, de mon *Essai sur les simulations de la double-vue chez les anciens et chez les modernes.*

De ce travail, je ne veux rien dire, sinon que je le croyais destiné à procurer quelque réputation à son auteur et un peu de gloire à mon pays. Je ne fus point déçu dans mon espérance, et mes doctes saillies amusèrent l'illustre assemblée, tout en l'édifiant. Dès les premières phrases, je me sentis comme enveloppé par les sympathies de mes auditeurs. Bientôt ma dissertation explicative sur les fureurs sacrées des prophètes d'Israël, les ravissemens d'un saint François d'Assise et les neuf degrés ascendans vers l'amour séraphique, me valut des murmures flatteurs, suivis du plus profond silence. Mais quand j'en arrivai à mes conclusions, mon succès, j'ose

l'affirmer, devint un véritable triomphe. A peine eus-je, en souriant, prononcé les mots de « magnétisme animal, » que de petits ricanemens moqueurs firent aussitôt chorus à mes épigrammes; et les *Bien, très bien* résonnaient dans la salle, tandis que je réprouvais les « farces criminelles » d'un Mesmer, et déplorais les « candides rêveries » d'un Faria ou d'un Puységur. Enfin, lorsque dans ma péroraison j'en vins à réclamer de M. le préfet de police une mise en surveillance effective, continue, sévère et moralisante de tous les magnétiseurs, fascinateurs, hypniâtres, médiums et autres charlatans, d'unanimes bravos me prouvèrent que la conscience de l'Académie parlait, en ce jour, à l'unisson de la mienne.

C'était pour moi une fort belle victoire. La tête en feu, mais le cœur épanoui, je quittai la salle de la rue des Saints-Pères et, descendant vers les quais, je me mis à marcher au hasard : j'avais besoin de rafraîchir la fièvre de mon cerveau. La nuit tombait, une nuit de décembre neigeuse, et sous les morsures de la bise, les passans fuyaient, s'enfonçant dans le brouillard. Parvenu aux premières maisons de la rue du Bac, je m'arrêtai devant la boutique d'un petit libraire et j'entrai pour lire les journaux du soir. Une seule gazette était déjà en vente : une feuille légitimiste, disparue depuis, *le Croisé*, très royaliste, très catholique, même quelque peu littéraire. Je l'achetai... Peut-être faisait-elle mention de la séance académique; peut-être aussi de mon humble personne?.. Non, rien encore! Des articles banals sur les menus événemens du jour; quelques injures rétroactives à l'adresse du hideux Voltaire; l'analyse raisonnée des derniers miracles accomplis par la soutane du curé d'Ars,.. mais de l'Académie de médecine, du « magnétisme animal » et de son adversaire M. Victor Rameau, il n'était aucunement question. J'allais froisser et rejeter au loin cette prose insipide, quand tout à coup je tressaillis : mes yeux venaient d'apercevoir la note suivante :

« *Une douloureuse nouvelle.* — Nous apprenons la mort de M. Claude-Charles Le Prigent, marquis de Mauréac, commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, lieutenant-général des armées du roi, ancien colonel aux armées catholiques de Bretagne et d'Anjou, etc., décédé en son hôtel de la rue Saint-Dominique, après une longue et cruelle maladie.

« Tous ceux qui ont conservé dans leur âme le culte sacré de l'honneur voudront rendre les devoirs suprêmes à ce vaillant, qui fut jadis un champion de son Dieu et un chevalier de son roi. Hélas! les héros de cette taille se font rares... Dieu nous aide! »

Je connaissais un peu M. le marquis de Mauréac, ayant été au collège le camarade de son fils, devenu l'un de mes plus chers amis. C'était un grand vieillard octogénaire, de tournure hautaine,

au visage superbe encore; l'héritier d'une antique famille du parlement de Bretagne, — bonne noblesse, mais de robe. Durant plusieurs générations, les Prigent de Mauréac avaient occupé, de par la *paulette*, une des quatre charges de président aux enquêtes, presque toujours « ordonnés pour tenir la Tournelle, » — honneur redoutable que justifiaient d'ailleurs des travaux successifs sur les édits criminels, par suite une connaissance héréditaire des âmes scélérates et une pratique familiale de la *question* « selon l'usage de Rennes, » c'est-à-dire de la torture par brûlement des pieds et des jambes. Au demeurant, des robins. Mais lui, M. Charles de Mauréac, avait été un soldat, soldat glorieux; et l'on pouvait dire que la fortune de sa maison était l'œuvre même de son épée.

Royaliste ardent, il s'était battu ferme et dur pour son prince et pour son Dieu pendant l'émigration, surtout aux derniers jours de l'empire. Le gouvernement de la restauration l'avait comblé de ses faveurs. Reconnu colonel en 1815, il devenait bientôt après maréchal de camp et lieutenant aux gardes-du-corps. Bien vu de Mme la duchesse d'Angoulême, choyé par Monsieur, frère du roi, il s'était alors mêlé activement à toutes les petites conspirations du pavillon de Marsan contre le Château, tenant le duc Decazes pour un sans-culotte, et traitant volontiers Louis XVIII de « premier jacobin du royaume. » Aussi l'avènement de Charles X avait-il fait coup sur coup de cet homme si bien pensant un lieutenant-général et un marquis. Entre deux faveurs, M. de Mauréac s'était marié, et marié fort noblement. Il avait reçu sa femme des mains de Mgr de Quélen lui-même : une jeune personne très douce, très pieuse, un peu sujette aux extases, très riche aussi. « Soldat de la France, c'est-à-dire soldat de Dieu, s'était écrié le prélat en donnant la bénédiction nuptiale, la main de Celui qui récompense est étendue sur vous! L'Éternel déjà contemple avec amour toute une lignée de preux à naître; car les mérites du père le suivent jusque dans ses enfans. »

Un jour pourtant le malheur s'était brusquement abattu sur cet heureux de la terre. Jeune encore, le lieutenant-général de Mauréac avait été frappé d'apoplexie subite, en plein bal, un soir de Noël, et il n'avait recouvré connaissance que paralysé pour jamais. Bientôt la mort entrait dans sa maison, et pendant vingt ans elle avait sévi sans pitié. Tour à tour le marquis dut prendre le deuil de sa femme, d'une jeune fille et de deux fils, tués dans les rangs des carlistes, à la même heure, dans le même combat. La fin de ces jeunes gens, capitaines aux guérillas de Cabréra, avait été lamentable : surpris avec leurs partisans par les troupes de Marie-Christine, ils avaient été brûlés vifs dans une chapelle où ils s'étaient réfugiés. Aujourd'hui, de toute la superbe lignée prédite, il ne restait debout que le dernier enfant, officier de

marine, en ce moment bien loin de France, au milieu des rizières de la Cochinchine, dans les fanges empestées du Mékong, — mon cher ami René de Mauréac, une âme douce, faible et belle dans le corps maladif d'un névrosé, rongé par l'anémie, épuisé par ses longues croisières au pays du soleil, de la fièvre et du délire... Hélas! combien de temps avait-il encore à vivre, celui-là!

Et tandis que la mort emplissait de funérailles cette maison de Mauréac, la frappant sans merci dans ses plus chères espérances, elle semblait, comme à plaisir, en épargner le chef. Le marquis avait pu atteindre sa quatre-vingt-sixième année, — plus de cinq fois ce « grand espace d'existence humaine » dont parle Tacite; mais depuis bien longtemps, vieillard attardé dans la vie, M. de Mauréac n'était qu'un lamentable cadavre. Paralysé maintenant de tous ses membres, incapable du moindre mouvement, ayant perdu jusqu'à l'usage de la parole, il n'avait plus de vivant en lui que la pensée. Et cette pensée s'échappait de ce corps inerte par deux yeux noirs, qui brillaient, tantôt désolés et mouillés de larmes, tantôt sinistres et chargés de haine : il y avait du désespoir et aussi du blasphème dans ce regard... En vérité, qu'était-il donc tombé de cette « main étendue sur le soldat de la France et de Dieu? »

Mes relations intimes avec René m'imposaient un devoir de politesse. Je me dirigeai vers l'hôtel de Mauréac pour inscrire mon nom chez le concierge. Or, pendant que je m'acheminais vers la rue Saint-Dominique, les souvenirs du passé se levaient en foule devant moi. Je revoyais nettement le vieux marquis; je me rappelai tous les détails de ma présentation à cet étrange malade.

Ce soir-là, un soir d'hiver, j'avais dîné à l'hôtel de Mauréac en tête-à-tête avec René. Durant tout le repas, mon ami ne m'avait parlé que de son père; et avec quelle respectueuse tendresse! Quel enthousiasme dans sa voix, tandis qu'il me racontait la vie passée de l'ancien chef de partisans, les audaces de ses prouesses et les témérités de ses coups de main! Le dîner achevé, il m'avait introduit dans la chambre du malade, et pour la première fois je m'étais trouvé en présence du glorieux soldat. J'aperçus un vieillard affaissé dans un fauteuil, tout blême, tout chenu, tout cassé, et qui, de ses yeux mornes, regardait fixement les tisons flambant dans la cheminée. Près de lui, un domestique sommeillait sur une chaise.

— Mon père, dit René, je vous présente M. Victor Rameau, cet ami de collège dont je vous ai parlé bien souvent.

M. de Mauréac leva son regard sur moi, m'examina et me sourit avec une bienveillance un peu hautaine. Pendant ce temps, René, allant et venant, avait ouvert un journal posé sur la table et encore plié dans sa bande.

— Oh! cher père, fit-il tout à coup, voici qui doit vous intéresser : un article sur les armées de la Bretagne et du Maine, sur vos anciens compagnons d'armes et leurs hauts faits de guerre!

— Les combats des géans! dis-je à mon tour, en saluant le marquis.

Mais la flamme de ses yeux s'était déjà éteinte, et le sourire de ses lèvres venait de se contracter en une grimace.

— Victor! poursuivit René, puisque Dieu a voulu te doter d'une voix sonore et répandre sur toi les dons de l'éloquence,.. assieds-toi à cette table, mon ami, et fais-nous lecture de cette chronique.

Il alla se placer près de son père, posant doucement ses mains sur les deux mains inertes. J'ouvris le journal et commençai de lire. L'article n'était qu'un long dithyrambe en l'honneur de la chouannerie de l'an VII, une louange enthousiaste des Frotté et des Cadoudal.

— Bah! bah! s'écria René en m'interrompant, gloires surfaites!.. Leur M. de Frotté n'a jamais valu Sans-Pareil, et, certes, ce n'est pas Cadoudal qui eût osé enlever l'*Albatros!*.. N'est-il pas vrai, mon père?

Une plainte aiguë, un cri d'oiseau de proie, lui répondit : le vieux marquis, ce paralytique cloué sur son fauteuil, s'était dressé tout debout. Et il riait, d'un rire sauvage, insensé, effrayant. Mais brusquement il retomba, s'effondrant sur lui-même; je le crus mort. Bientôt pourtant il revenait à la vie, pour s'ensevelir de nouveau dans le silence et contempler d'un œil stupide la flamme et les cendres de son foyer.

Depuis cette soirée, j'en fis la remarque, mon ami ne m'avait plus jamais parlé de son père.

La porte cochère de l'hôtel était entre-bâillée; j'entrai. Dans la cour, malgré les froidures de la nuit maintenant profonde, un homme se promenait nu-tête et fumant un cigare. Je m'approchai et reconnus un de mes élèves, le jeune docteur Cordier, qui, depuis plusieurs années, habitait près de M. de Mauréac, médecin attaché à sa personne. Il vint à moi, et, avec de grands gestes :

— Ah! mon cher maître, s'écria-t-il, quelle fin bizarre et quelle mort curieuse!.. C'est le retour de son fils qui l'a tué!

— Comment?.. M. René est de retour?

— Il est de retour. Hier, dans la nuit, vers une heure, comme j'allais me retirer, M. René de Mauréac est entré subitement dans la chambre de son père. Personne ne l'attendait. Il s'est dirigé vers le marquis, lui a saisi les mains et, se tenant debout, l'a regardé sans prononcer une parole. Le vieillard, à son tour, a relevé les yeux et allongé la tête vers son fils. Et longtemps, très longtemps,

ils se sont ainsi regardés, face à face, en silence. Tout à coup, de la rue, sont montés des cris et des chants ; une bande d'étudians qui faisaient réveillon passait sous nos fenêtres. Alors,— oh ! cher maître, c'est incroyable et pourtant c'est absolument vrai, — alors le paralytique a redressé le front et de ses lèvres, muettes depuis tant d'années, est sorti un mot : « Noël! » a-t-il dit. — « Oui, Noël!.. mon père; Noël! » a répliqué M. René d'une voix frémissante... Et, soudain, le vieillard s'est levé; il a fait trois pas en avant, et, lançant un éclat de rire : « France et honneur! » a-t-il crié. Puis il est retombé lourdement à terre;.. il était mort!.. Étrange, n'est-il pas vrai? bien étrange!

— Certes!.. Et que dit, que fait M. René de Mauréac?

— Oh! vous devriez aller le voir. Il m'inquiète. Depuis vingt-quatre heures, il s'est enfermé près du corps de son père, refusant toute nourriture, n'ayant pris aucun repos!.. Oui, il m'inquiète! ajouta le jeune M. Cordier, qui d'un geste expressif se toucha le front.

J'entrai dans l'hôtel, désireux d'aller serrer la main de mon ami et de lui apporter quelques consolations. Je montai le grand escalier de pierre et pénétrai dans le salon complètement obscur. A l'autre extrémité de cette pièce, j'entrevis une porte close sous laquelle se répandait une mince traînée de lumière. C'était là, derrière cette porte, que se trouvait la chambre du marquis. Je me dirigeai de ce côté, et j'allais frapper pour annoncer ma venue, quand je m'arrêtai tout saisi... Quelqu'un parlait dans cette chambre ; — même, on eût dit qu'on répondait : c'était comme un bruit de conversation, un dialogue.

— Non, oh! non, murmurait une voix suppliante, celle de René,.. vous vous êtes calomnié, mon père!.. Par pitié, arrachez-moi ce doute,.. épargnez-moi cette épreuve!

Je heurtai doucement : aussitôt la voix se tut, et un silence profond se fit dans la chambre. Je frappai plus fort : pas de réponse. Je tentai d'ouvrir la porte : elle résista, fermée au verrou. Alors, très ému, j'écoutai. La voix s'éleva de nouveau, non plus, cette fois, suppliante, mais irritée et vibrant d'indignation :

— Oh!.. oh! criait-elle,.. c'est horrible, monsieur! c'est infâme!.. infâme!.. oui, infâme!

Que se passa-t-il en moi?.. J'ai honte de l'avouer; mais la peur me saisit, et, m'enfuyant du salon, je sortis à la hâte.

II.

Le lendemain de ce jour furent célébrées à Saint-Thomas-d'Aquin les obsèques du marquis de Mauréac; cérémonie fort simple et de

bon goût, — un monsieur du faubourg Saint-Germain ne pouvant s'en aller vers Dieu dans le vaniteux appareil usité à la Chaussée-d'Antin. Peu de monde; mais un monde très noble, très pieux, très édifiant; même pour donner l'absoute, un prélat à petit col romain, évêque *in partibus* et camérier du pape. Aucun cortège de troupes aux funérailles de ce lieutenant-général, — pour éviter, sans doute, d'ombrager son cercueil des plis de ce drapeau tricolore tant exécré par lui et tant combattu : pieuse attention d'un fils.

J'étais en retard, trop longtemps retenu chez moi par le soin impérieux de la correction de mes épreuves; mon mémoire sur *les Simulations de la double-vue* devait en effet paraître, sous peu de jours, dans une de nos gazettes médicales. Quand j'arrivai devant le porche de l'église, la messe était terminée et le convoi funèbre se remettait en marche. La petite place Gribeauval regorgeait de curieux et les voitures de deuil étaient déjà pleines. Où me caser? De guerre lasse, j'allais abandonner la partie et m'en retourner, désolé d'ailleurs, à mon travail, lorsque j'entendis prononcer mon nom :

— Cher docteur!.. bon monsieur Rameau!.. Ici... une place pour vous!

En même temps se montrait à la portière d'une voiture de deuil le visage de M. Corentin Le Barze. J'obéis à son invitation et montai près de lui.

Je connaissais fort peu M. Corentin Le Barze, bien qu'il m'eût appelé son « cher docteur » et son « bon M. Rameau. » Je le savais très lié avec mon camarade Mauréac et père d'une assez jolie fille, Mlle Marie-Thérèse; même, René m'avait naguère fait confidence de certains projets de mariage doucement caressés, et j'avais cru deviner qu'un profond amour se cachait, mystérieux, au fond du cœur de mon ami. Habitant la Bretagne, où il possédait de vastes domaines, ce M. Le Barze passait pour riche à millions; au reste, homme du meilleur monde et fort érudit, un peu naïf cependant et sentant parfois sa province. Celtisant, voire celtomane, il s'occupait d'archéologie druidique et s'abandonnait à la passion du *dolmen* et du *menhir*. En outre, poète, poète spiritualiste et chrétien. Il m'envoyait, d'ordinaire, chacune de ses œuvres, profanes ou sacrées : tantôt deux gros volumes, dissertation sur deux crânes découverts sous un galgal, — un par volume, — tantôt encore une petite plaquette finement reliée, vers bretons et vers français chantant les mérites de saint Cornély, guérisseur des bœufs et patron de la ville de Carnac. Enfin, candidat politique et membre du conseil-général de son département, M. Corentin Le Barze était un ardent légitimiste, se posant volontiers en monsieur de la vieille roche, blasonnant son papier à lettres, et très fier de cet article *Le*

qui précédait son nom, un article disjoint et nobiliaire. Au demeurant, un excellent homme.

Il n'était pas seul dans la voiture. Devant lui s'était installée une autre personne dont la figure ne m'était pas inconnue. Où l'avais-je donc rencontrée déjà?.. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, de haute taille, à la face entièrement rasée, aux yeux noirs s'enfonçant sous d'épais sourcils, aux longs cheveux grisons rejetés en arrière. Une redingote de clergyman et une cravate blanche complétaient l'ensemble du personnage. En me voyant monter, il s'inclina et me sourit amicalement; je lui rendis son salut.

Et nous allions lentement, sur le pavé fangeux, sous la neige tombant par flocons, dans la grande rumeur affairée de la ville. A chaque tournant de rue, j'apercevais la tête du convoi, et, marchant tout seul derrière le char, front nu et courbé sous la douleur, le pauvre M. René de Mauréac. Comme il me parut changé! La pâleur de son visage et l'expression de son désespoir me serrèrent le cœur d'une immense compassion. Je le montrai du doigt à mon voisin, M. Le Barze.

— Oui, me dit-il tristement, un modèle de piété filiale!.. Mais aussi, s'écria-t-il avec emphase, quelle perte pour lui, quel incommensurable deuil! Vous autres, messieurs de Paris, vous ignorez ce que fut en son temps, aux grands jours de nos géans, le colonel Le Prigent de Mauréac : un héros d'Homère! Ah! nos paysans la connaissent, son histoire, et nos landes retentissent encore du bruit de ses exploits! On le chante toujours là-bas, aux pays de Vannes et d'Auray. Sur lui que de ballades et de complaintes! J'ai moi-même apporté mon humble contingent à ces hymnes de gloire et consacré quelques vers à ce vaillant.

L'homme assis en face de nous tira de sa poche un portefeuille, prit un crayon et se mit à écrire.

— Charles de Mauréac, poursuivit M. Le Barze, fut un preux des vieux âges. A seize ans, il combat à Quiberon; bientôt compagnon de Cadoudal, son ami et son conseiller, il veut sa part de tous les dangers comme de toutes les gloires; à trente ans, il est colonel, colonel pour le roi; et lorsque enfin Bonaparte a lassé la clémence de Dieu, dès 1813, l'affaire de l'*Albatros*...

— Ah! ah!.. votre M. de Mauréac fut un chouan! interrompit d'une voix de basse-taille le personnage qui prenait des notes,.. un homme de sang et de rapines! Sa rédemption sera pénible. Il aura fort besoin de nos prières.

— Connaissez-vous ce monsieur? me demanda à l'oreille mon voisin devenu tout rouge.

Je hochai la tête pour répondre non. Impassible, l'individu aux longs cheveux continuait d'écrire.

— Vous êtes journaliste? lui demandai-je... Sans doute un *reporter* chargé du compte-rendu de la cérémonie funèbre?

Il se mit à rire :

— Non, monsieur, non ; je ne subis pas cette épreuve. Tout autre est ma mission... Oui, ma mission! déclama-t-il, s'emplissant la bouche de ce grand mot... Je tiens des archives (il fit une pause), — les archives de la Mort.

M. Le Barze se tourna vers moi, tout effaré. Il ne comprenait pas; moi non plus, d'ailleurs.

— Oui, messieurs, ajouta l'inconnu : archiviste de la Mort! J'assiste d'ordinaire aux obsèques de tout trépassé de marque; j'écoute les jugemens rendus sur le défunt; je recueille l'éloge ou le blâme; j'établis mon dossier du Bien et du Mal. Il servira plus tard à mes successeurs en mission pour découvrir certaines âmes perdues dans la foule des réincarnés.

Il ferma son portefeuille, le remit dans sa poche, et, toujours très souriant :

— Ainsi donc, messieurs, nous disons : feu le marquis de Mauréac, homme de rapines et de sang, ouvrier de guerres civiles, traître à son pays!.. Eh! eh! la réincarnation de la pauvre âme sera dure... Peut-être ce beau colonel devra-t-il, quelque jour, porter le mousquet du simple soldat et tomber sous les balles du Prussien ou de l'Anglais, ses bons amis d'autrefois... Amen!

Un embarras de voitures venait d'arrêter le cortège; le macabre personnage ouvrit la portière, et s'élança dans la rue.

— Qu'est-ce que cela? me demanda M. Le Barze stupéfait.

Je haussai les épaules :

— Paris est si plein de fous! répondis-je.

— Un fou sinistre, cher docteur!

J'approuvai la remarque, et un profond silence s'établit entre nous.

Au cimetière, une bien autre surprise m'était réservée : M. Corentin Le Barze prononça un discours. Parlant « au nom de la patrie bretonne, » il salua d'un adieu plein de larmes la dépouille du marquis de Mauréac. Un superbe morceau oratoire, ma foi, en belle prose de poète ; un dithyrambe où l'affliction s'exprimait savamment par tous les tropes connus de la rhétorique. La péroraison surtout, en forme de prosopopée, remua l'auditoire :

« Repose doucement, âme bienheureuse; et nous tes amis, nous ta famille (l'orateur adressa un coup d'œil affectueux à René), nous voulons vivre dans la contemplation de tes vertus; que dis-je?.. dans la certitude de ton immortalité près de Dieu!.. Oui, ta vie fut un modèle et ta mort un enseignement; pour m'ex-

primer comme le poète, ton dernier soupir fut un soupir illustre!.. « Noël!.. France et Honneur! » as-tu répété : — cri trois fois sublime d'un soldat, d'un Français, d'un chrétien!.. France et Honneur! Oh! messieurs... »

A ce moment, René de Mauréac, qui, la tête courbée, immobile et muet, semblait abîmé dans la douleur, se redressa d'un sursaut :

— Assez! par pitié, assez! bégaya-t-il; et, d'un geste brutal, il arracha le discours.

Une pénible émotion s'empara de nous tous; on s'inclina, au plus vite, devant ce désespoir un peu intempérant; puis chacun s'en retourna, qui à ses affaires et qui à ses plaisirs.

III.

J'avais regagné la porte des boulevards extérieurs, quand j'entendis dans le brouillard des pas précipités; on courait après moi. Presque aussitôt, quelqu'un me touchait à l'épaule : c'était René.

— Je te cherchais, me dit-il... Viens, j'ai à te parler.

Un coupé l'attendait; et, vingt minutes plus tard, nous entrions dans la maison de la rue Saint-Dominique. Me précédant alors, il monta l'escalier et s'arrêta dans le salon. Un feu ardent ronflait dans la cheminée, et une lampe, allumée déjà, éclairait de lueurs discrètes la vaste et sombre pièce.

Une véritable glacière, ce grand salon de l'hôtel de Mauréac, inhabité depuis longtemps, suintant l'humidité et tout empuanti par de fades odeurs de renfermé. De style Louis XVI, il était entièrement lambrissé de panneaux sculptés et peints en blanc. Les meubles qui le garnissaient dataient des premiers jours de la restauration : fauteuils et chaises en étoffe de satin rouge broché d'argent, canapés avec des appliques de cuivre doré, tabourets à la grecque. Près de la cheminée et sous la clarté de la vieille lampe Carcel, une large table à têtes de sphinx était couverte de papiers : cartes de visite, lettres ou journaux. Autour du salon et suspendue le long des panneaux, je remarquai toute une galerie de tableaux de famille : ces messieurs Le Prigent de Mauréac, présidens aux enquêtes, portant perruque à trois marteaux, toge écarlate, hermine mouchetée, et très dignes, allongeant une main sur leur mortier de velours galonné d'or.

A droite de la cheminée, j'aperçus également le portrait de la mère de mon ami René, une jeune dame de trente ans, brune, sèche, assez laide; tournure insignifiante. Mais à gauche et lui faisant pendant, une toile remarquable, signée Prudhon : le marquis. Assis dans un fauteuil et vêtu à la mode des *beaux* de 1815 :

la haute cravate de mousseline, la *polonaise* à brandebourgs, la culotte gris perle et les bottes à la Souwarow, M. Charles de Mauréac montrait en souriant sa pâle et superbe figure, qu'éclairaient deux grands yeux noirs. J'allai me placer devant ce portrait et le contemplai pendant quelques instans.

— Que fais-tu? me demanda René d'une voix brusque. Viens donc, cher ami, et laisse-moi cela!

De la main il me désigna un canapé près du feu et vint s'asseoir à côté de moi.

— Victor, me dit-il après un court silence, les journaux de ce matin sont remplis de ton nom; je te félicite de ton succès d'hier.

— Mon succès?..

J'avais compris cependant.

— Ainsi donc, poursuivit René, tu ne crois pas, toi, aux phénomènes de la *double-vue!*

— Parbleu!.. Tu liras mon mémoire; on l'imprime en ce moment.

Il se rapprocha de moi, et me regardant bien en face:

— Tu n'y crois pas, Victor?..

— Non, certes!.. J'ai formulé cet adage: « Double-vue, charlatanisme impudent ou dérangement cérébral! »

— Et tu es sûr de ce que tu avances,.. absolument sûr?

— Sûr?.. Un philosophe a dit: Quelle certitude ne peut être touchée par le doute?

Il se leva et se mit à marcher avec agitation; bientôt pourtant il s'asseyait de nouveau. Il prit sur la table un paquet de lettres et de cartes et commença de les dépouiller, tout en causant:

— Que d'amis, bon Dieu! que d'amis! Non, jamais je ne me serais cru autant choyé!.. Ah! une lettre du ministère de la marine!

Il rompit le cachet et parcourut des yeux la missive:

— Voilà qui va bien! dit-il. On accepte ma démission.

— Ta démission!

— Oui, mon cher. Je suis las de courir le monde; d'ailleurs, mon séjour en France est désormais nécessaire.

— Ta démission,.. à ton âge?

— Mon âge?.. Trente-cinq ans bien comptés, Victor, et j'ai la fatigue de tant de choses!.. Fatigue des *vomitos-negros* de l'équateur et du scorbut des pôles; des danses de bayadères et des baisers de négresses...

Il me saisit le bras, et le serrant avec force:

— ... Même, lassitude des voluptés que procure l'opium!

Je tressautai tout ébahi:

— L'opium ?.. Tu ne commets pas, je suppose, un pareil suicide !

René me lâcha le bras et reprit l'examen de sa correspondance :

— Ah ! bon Dieu ! s'écria-t-il tout à coup, que me veut celui-là ?.. Regarde.

L'objet qu'il me tendit était un large carton glacé et gaufré, pareil à une réclame de commerce contenant raison sociale, indication des marchandises et adresse du marchand. Cet étrange prospectus était ainsi rédigé :

OCCULTISME. — SPIRITUALISME. — VISION DE L'INFINI.

ÉLIAS.

Célèbre les mystères de l'Éternel-Maintenant ; — met en rapport l'humanité terrestre avec les Esprits et Péresprits de l'éther ; — adoucit et abrège les épreuves ; — révèle le grand secret de Vie et de Mort.

O Mort détruite à jamais ! O Mort, où est ta victoire ? O Mort, où est ton aiguillon ?

A Paris, 24, rue Rousselet, — au 3e étage.

Visible chaque soir.

— Eh bien ! dis-je en rendant la carte ; c'est le sieur Élias, un farceur trop connu ! Il a détraqué bien des cervelles, et, récemment encore, on a dû lui administrer six mois de prison.

— Que faisait-il ? interrogea René, dont l'œil brilla soudain.

— Des jongleries dangereuses !.. Il évoquait les spectres et rappelait sur terre les âmes des trépassés... Un charlatan et un mauvais drôle !

— Allons donc !.. Et il se trouvait des imbéciles pour se prêter à un pareil jeu ?

— Mon cher, feu Salomon a dit fort bien : « Le nombre des sots est infini... » Ce genre d'imbéciles s'appelle Million.

René saisit le prospectus, le froissa, le cassa et le jeta dans la cheminée. Le carton rebondit contre l'un des chenets et s'en alla tomber de côté, sur la cendre.

— Oui, certes, un tel misérable, s'écria Mauréac, mériterait le bagne à perpétuité !

De nouveau, il se leva et reprit le cours de sa marche enfiévrée. Par instans il s'arrêtait, et abaissait le regard vers la circulaire d'Élias qui scintillait sous les clartés de la flamme.

Un domestique entra, nous apportant des journaux du soir. René s'en empara, et les parcourut rapidement :

— Ah ! fit-il en souriant, le discours de M. Le Barze !.. prononcé à trois heures et imprimé dès midi ! Parlez-moi des poètes pour bien connaître le prix de la gloire !

Je fus un peu choqué de ce ton persifleur et de cet air plaisantin à propos d'un aussi douloureux sujet.

— Quel excellent homme, M. Le Barze ! répondis-je... On m'a dit que sa fille était charmante.

Une faible rougeur se répandit sur le visage de René :

— Oui, charmante ! murmura-t-il. Pauvre Marie-Thérèse !.. Jolie, distinguée, instruite, — charmante, en effet. Que de fois je l'ai revue pendant les longues insomnies de ma vie d'aventures !.. et surtout, fit-il en baissant la voix, durant mes terribles nuits de Cochinchine ! Absente, et toujours si présente !

— Eh bien ! que ne l'épouses-tu ?

— Moi ?

— Oui, toi, M. René de Mauréac... Son père désire cette alliance, et elle aussi, je crois.

— Elle aussi, je le sais.

Il se renversa tout alangui dans un fauteuil, et fermant les yeux, joignant les mains :

— Oh ! la noble et douce compagne que j'aurais en elle ! Quel beau jour serait celui de telles épousailles !.. Chère bien-aimée ; je la vois déjà s'agenouillant à l'autel ; je...

Un craquement de la boiserie coupa net sa phrase et remplit le salon d'une plainte étrange, douloureuse, toute pareille à un sanglot.

— Quel est ce bruit ? demanda René, qui vivement redressa la tête.

Je ne pus m'empêcher de sourire :

— Trop de nerfs, mon pauvre ami ! Ce salon est resté longtemps inhabité ; la chaleur a fait dilater ses panneaux, et quelque boiserie a craqué... Voilà tout !

Un court silence suivit mon explication.

— Oui, reprit Mauréac s'abandonnant derechef à ses pensées, je quitterais Paris ; je vendrais cet hôtel et m'en irais dans sa chère Bretagne... Là, fuyant le monde, bien loin de la foule imbécile, j'abriterais mon bonheur entre ses bras. Ah ! le bonheur, le grand bonheur enfin trouvé dans le grand oubli !..

Pour la seconde fois, le craquement se fit entendre, plus prolongé et plus lamentable encore. Mauréac se leva et courut à l'endroit d'où venait le bruit.

Je ne m'abusais pas : sous l'action de la chaleur, les vieilles boiseries du salon avaient joué. Un écartement s'était produit à la jointure d'un panneau, contre la cheminée, presque sous le portrait du marquis de Mauréac. Ce panneau avait dû former autrefois un placard ; mais depuis longtemps, sans doute, il était condamné, car je vis qu'on l'avait cloué avec soin.

René sonna :

— Vite, un marteau et un ciseau à froid !

Bientôt il se mettait à la besogne, faisant sauter un à un les clous rongés par la rouille. Le placard s'ouvrit. René plongea son bras dans les profondeurs de la cachette, tâtonna un moment, et soudain, poussant un cri, retira un objet qu'il apporta sur la table.

C'était un mignon petit coffret, ouvrage du premier empire ; une cassette de bois d'acajou, relevée d'ornemens de cuivre doré : des Amours s'enlaçant dans une guirlande de roses. La clé ne se trouvait pas à la serrure ; une pesée violente du ciseau arracha le couvercle. Alors, me penchant sur cet écrin, voici ce que j'aperçus :

Dans la boîte capitonnée de satin rouge, un coussin de velours noir, et, reposant sur le coussin, une longue tresse de cheveux blonds.

Lui aussi, René de Mauréac avait vu, et il était devenu tout pâle.

— Dieu !.. mon Dieu ! balbutia-t-il avec égarement... C'était donc vrai !

Il s'empara de la tresse, la plia soigneusement et la mit dans la poche de sa redingote ; puis il rejeta le coffret dans sa cachette.

— C'était donc vrai ! murmura-t-il de nouveau.

Il alla se placer en face du portrait de son père, et pendant quelques minutes le regarda en silence. Tout à coup, je le vis se diriger vers la cheminée, se courber sur les cendres et saisir une carte que la flamme n'avait pas encore consumée.

— Élias,.. fit-il à voix haute,.. « révèle le secret de la Vie et de la Mort. »

Cette fois, il déchira le prospectus et en dispersa les morceaux dans le foyer. La pendule sonna cinq heures.

— Viens, me dit-il subitement ; j'ai la tête en feu,.. je voudrais prendre l'air... Sortons.

IV.

La neige ne tombait plus, mais la bise hivernale nous mordait au visage, et nous marchions sur le pavé fangeux, coupant l'humide opacité du brouillard.

— Où allons-nous ? demandai-je.

— Droit devant nous,.. au hasard.

René appuya son bras sur le mien, et, m'entraînant, descendit la rue Saint-Dominique. Parvenu au coin de la rue Bellechasse, il parut hésiter; bientôt, cependant, il tournait à gauche et s'enfonçait dans la morne solitude du quartier de Babylone. Parfois il s'arrêtait et respirait à pleins poumons :

— Oh! l'hiver, disait-il, l'âpre froidure,.. quelle volupté! Quand un malheureux tel que moi s'est, pendant deux années, tordu sous la fournaise du soleil de l'Indo-Chine, comme il aime un ciel neigeux et une terre glacée : le grand gel de décembre!

— Un affreux climat, ces pays d'Indo-Chine?

— Atroce!.. Le jour, les insolations; la nuit, les tortures de l'insomnie!.. Ah! l'absence de sommeil, les sinistres pensées, les regrets de ce que l'on aime, les doutes, les soupçons!.. Alors, oh! alors...

Il s'arrêta et, dégageant son bras :

— C'est ici! me dit-il.

Nous nous trouvions dans une ruelle étroite, bordée de hautes murailles, où, de leur clarté rougeâtre, quelques réverbères espacés piquaient à grand'peine les ténèbres.

— Voici bien la rue Rousselet, continua Mauréac, et voilà le numéro 24. Pour un marin qui n'a jamais sondé les profondeurs de Paris, cette petite exploration n'est pas mauvaise... Ose donc nier la *double-vue !*

La maison qu'il me désignait était une bâtisse à cinq étages, d'assez pauvre apparence. La porte en était ouverte.

— Ah çà! m'écriai-je, tu ne vas pas chez cet homme, je suppose?

Sans me répondre, Mauréac entra. Ébahi, même inquiet, je me consultai pendant un instant, puis j'entrai à mon tour. De sa loge, le concierge, un véritable *gniaf,* qui ressemelait de vieilles savates, nous interpella :

— Que demandez-vous?.. Élias?.. Il ne vous recevra pas aujourd'hui.

René passa outre et je le suivis. A l'extrémité d'un étroit couloir s'élevait, en serpentant, un escalier de bois aux marches poudreuses : René monta. Des étages supérieurs nous arrivait un bruit étrange, toute l'harmonie discordante d'un concert où le son de l'orgue se fût marié tantôt à des chants joyeux, tantôt à des gémissemens. Parvenu au palier de l'entresol, j'apostrophai mon compagnon :

— Voyons,.. ce n'est pas sérieux! Tu ne fais pas visite à ce charlatan!

Il inclina la tête en silence.

— Est-ce bien le jour d'une telle folie, René?

— C'est le jour, dit-il simplement, et il continua de monter.

Je m'étais arrêté, hésitant à poursuivre l'aventure : j'éprouvai quelque honte. Toutefois, mon doute ne dura qu'un instant : la curiosité l'emportait sur mes scrupules. Moi aussi, je désirais connaître ce trop fameux Élias et surprendre le secret de ses impostures!.. Je gravis l'escalier quatre à quatre et rejoignis Mauréac.

Au troisième étage, nous fîmes halte. A la clarté fumeuse d'un quinquet, je vis une porte peinte en blanc sur laquelle se détachaient en rouge des signes hiératiques : un serpent enroulé formant un oméga, et, dans cette circonférence, l'image de l'Isis égyptienne. Une chaîne de fer, terminée par un petit sphinx de cuivre, était le cordon de sonnette. René la tira violemment : aussitôt les hymnes cessèrent. Il attendit quelque temps, puis derechef secoua la chaîne. Enfin, une clé grinça dans la serrure, et l'un des battans de la porte fut timidement entre-bâillé. La tête d'une vieille femme s'allongea vers nous, et des yeux méfians nous examinèrent :

— Que désirez-vous, messieurs?

— Élias.

— Il est absent.

— Je l'attendrai, riposta Mauréac, et, poussant la vieille, il pénétra dans l'antichambre.

La femme voulut nous barrer le passage :

— N'entrez pas, criait-elle, le prêtre célèbre un mystère; n'entrez pas!

Mais au même instant une autre voix se fit entendre :

— Qu'ils entrent!.. Et vous, que le bras de « l'Éternel-Maintenant » a conduits jusqu'ici, âmes assoifées du Vrai, accourez sans crainte!

V.

Un homme venait brusquement d'apparaître, et j'avais reconnu ce personnage entrevu, le matin, aux obsèques du lieutenant-général : c'était Elias. Il s'inclina, mais avec une politesse un peu hautaine.

— Eh quoi! dit-il, le professeur Victor Rameau parmi nous!.. La Science daignerait-elle interroger la Foi?..

Il salua ensuite M. de Mauréac, tout en l'observant avec une attention curieuse; et bientôt René détournait les yeux, tandis qu'Elias réprimait un sourire.

— Vous, monsieur le marquis, lui dit-il alors, soyez aussi le bienvenu... Je vous attendais.

Et il nous fit passer dans une autre salle.

— Vous excuserez, messieurs, ce méchant accueil, reprit-il quand on se fut assis; mais vous m'avez surpris en plein culte. J'initiais une néophyte à nos mystères : une pauvre âme qui subit sa réincarnation douloureuse; misérable pécheresse que je m'efforce d'arracher au péché!

Il avait débité ces phrases insensées avec une assurance de thaumaturge tout à fait risible; il continua :

— D'ailleurs, ma bonne vieille servante vit dans une terreur sacrée de la police. Elle est bien tyrannique, la police de M. Louis Bonaparte, et ses acolytes, MM. Boittelle et Piétri, me semblent d'assez pauvres philosophes. Ne m'ont-ils pas jeté en prison parmi les escrocs et les voleurs!.. On prétendait m'abaisser : on m'a grandi. *Cum infirmor, tunc potens sum...* Saint Paul en a vu bien d'autres!

Élias fit une pause, tenant toujours son regard fixé sur René de Mauréac.

— Au surplus, poursuivit-il, que m'importent leurs maisons centrales!.. J'ai bien été condamné à mort!.. Oh! ne vous effrayez pas, — condamné à mort pour crime politique. Vous voyez en moi un vieil insurgé : un de nos révoltés contre l'infamie sociale. En juin 1848, on me ramassa, troué de balles, derrière les barricades du faubourg Saint-Antoine. J'avais eu faim, messieurs, et j'espérais trouver du pain au bout de mon fusil : illusion de bon jeune homme! Ma peine fut toutefois commuée : on se montra clément. On se contenta de m'envoyer pourrir dans les silos de Lambessa; nous étions soixante déportés dans mon escouade;.. plus de quarante s'en allèrent coloniser le cimetière. Enfin on me gracia... Oh! comme j'ai détesté alors!.. Quel fiel sur mes lèvres et quel venin dans mon cœur!

Il se tut un moment; la sueur baignait son front, et sa bouche grimaçait en un rictus sauvage. Vite, cependant, il recouvra possession de lui-même, et sa voix devint très douce, toute pénétrante :

— Mais aujourd'hui ces rages de porte-guenilles, ces haines de va-nu-pieds sont bien sorties de mon âme... A présent, je crois; je sais maintenant! Oui, je sais le grand mystère de la vie mortelle, le secret de l'injustice apparente de Dieu, la cause première de la pauvreté comme de la fortune. Toute richesse n'est qu'une épreuve; toute misère qu'une expiation. Sans la loi redoutable de la faim, qui de nous voudrait subir le travail; et sans le travail, comment l'homme pourrait-il s'élever au-dessus de la brute? D'incarnation en incarnation, l'être humain se purifie sous la douleur et par la souffrance; ainsi, de creuset en creuset s'affine un métal précieux... Oui, oui, misérables les riches, et trop fortunés les pauvres, — car eux ils sont plus près de la libération suprême!.. Ah! messieurs, quand brillera le jour béni, le jour prochain du triomphe de nos idées,

quelle harmonie, quel amour, quelle fraternité entre les hommes! Ose donc, mauvais riche, dénier à Lazare sa part de ton festin, — toi qui te sais condamné à mendier à ton tour les miettes de sa table!.. En vérité, je vous le dis : nous seuls pouvons guérir le grand cancer social!

L'illuminé se leva et se mit à marcher dans la salle, s'exaltant et très convaincu. Mais, brusquement, il s'arrêta devant René, et s'adressant à lui :

— D'autres aussi, monsieur de Mauréac, doivent accourir à nous : ceux qui souffrent et dont, seuls, nous avons le secret de sécher les pleurs. Naguère, la voix dont parle le prophète se faisait entendre, lamentable : le sanglot de Rachel appelant en vain ses enfans. Mais Rachel peut désormais sourire parmi ses larmes; car ceux-là qui n'étaient plus sont encore! Que de mères viennent ici, chaque jour, retrouver les bien-aimés qu'elles croyaient perdus, recevoir leurs baisers, frissonner sous leurs caresses!.. Et l'on nous persécute, nous, qui pouvons donner de telles consolations aux cœurs désespérés et transformer le blasphème en une extase de bonheur!..

Soudain, il interrompit son homélie mystique, et, sous le pontife, apparut le charlatan. Un tremblement convulsif agita son corps, sa voix devint rauque et ses yeux roulèrent terrifiés :

— Ah! Dieu, s'écria-t-il;.. qu'est donc ceci? Dieu!.. Des esprits voltigent, autour de nous... Je les sens, je les entends, je les vois... Une communication va se faire!.. Être formidable, qu'exiges-tu de moi?

Alors chancelant et tout pareil à un homme ivre, Élias se dirigea vers une des portes de la chambre, en poussa les deux battans et, d'un geste théâtral, nous invitant à entrer :

— Messieurs, l'Éternel-Maintenant commande!.. Que vos yeux fermés s'ouvrent donc à sa lumière!.. qu'ils voient!

VI.

La pièce où nous venions d'entrer était un salon aux meubles prétentieux : chaises et fauteuils de chêne sculpté; du vieux-neuf, de la camelote gothique. Sur la cheminée, décorée comme un autel, se dressait une statuette d'Isis, entre deux brûle-parfums de style gréco-directoire et d'horribles candélabres à gaz. Ils étaient allumés, et leur clarté fumeuse vacillait dans la demi-obscurité de la chambre. Je me retournai : Élias n'était plus avec nous.

René de Mauréac cependant s'était lourdement affaissé dans un fauteuil. Une bizarre somnolence commençait à le gagner. Ses yeux, toutefois, demeuraient ouverts, et ses prunelles dilatées regardaient fixement devant elles.

— Vois donc... là-bas, contre la muraille, me dit-il tout à coup... Est-ce assez ridicule?

Du doigt il me montrait divers tableaux dont les cadres dorés miroitaient sous le feu du gaz. J'allai voir ce qu'il m'indiquait... C'était fort ridicule en effet. Dans ces cadres et sous verre s'étalaient de nombreux textes imprimés sur vélin et quelques dessins d'une fantaisie vraiment monstrueuse.

Pour la plupart, les textes avaient été empruntés à l'œuvre théurgique des alexandrins. Ici, le demi-chrétien Origène; là, les demi-païens du néo-platonisme, un Porphyre, un Jamblique, un Proclus et autres adeptes de la « Métensomatose, » — la réincarnation des êtres. Certains auteurs modernes étaient cités également : Swedenborg, M. Henri Martin, et surtout le prophète Jean Reynaud, ce doux et naïf rêveur, un exilé du ciel sur la terre. Ces divers théosophes affirmaient leur foi robuste en l'ascension progressive de la créature animée, depuis l'informe cellule organique jusqu'à l'homme, vers le grand Bien, le grand Beau, le grand Vrai, le Tout infini et fini, l'Impersonnel à la Personnalité radiante, le toujours Présent dans le passé et l'avenir, — vers l'Éternel-Maintenant.

Plus étranges encore étaient les images qui couvraient la muraille. A côté de l'hypothèse, la preuve, — et quelle preuve!.. des portraits d'âmes errantes et de péresprits en peine! Une notice, le plus souvent sinistre, disait le nom et la destinée de ces vagabonds de l'espace.

D'abord, le dessin d'un palais où tous les styles, la coupole du marabout comme la rocaille du vide-bouteilles, se mariaient en un assemblage surprenant. La main d'un médium avait écrit et signé au-dessous : « Maison de la planète Mars, habitacle d'une âme heureuse, — Victorien S. *fecit.* » — A côté de son palais, l'âme heureuse elle-même : une façon de forme humaine, revêtue d'une longue robe flottante, un corps sans fin surmonté d'une tête énorme à la face glabre et aux yeux de bœuf, un crâne hydrocéphale à crinière de poète romantique. Au-dessous du portrait, cette autre légende : « Ame affranchie de la terre. Première migration sidérale : Étape vers Dieu. V. S. *vidit.* »

D'autres dessins donnaient les traits *postmortels* de certaines créatures condamnées à la réincarnation expiatoire; chacune, avec son nom, portant un numéro d'ordre d'apparition. Il y avait des pécheurs, des pécheresses surtout. Parmi ceux-là, nombre de gens de marque : un Néron, un Louis XV, un M. de Robespierre, — Napoléon! Sa légende était effroyable :

N° X. *Napoléon Bonaparte.* « Esprit gonflé d'orgueil. Se refuse à subir sa réincarnation parmi les humbles. Depuis un demi-siècle tournoie dans l'espace, jouet des vents et des tempêtes, poussé du midi au septentrion, et ramené des glaces de la Bérésina aux sables

de l'Égypte. Quand, flagellé par la bise, il traverse un de ses champs de bataille, chaque brin d'herbe né d'une poussière humaine se dresse contre lui et crie vers Dieu. »

Les pécheresses non plus ne manquaient pas à la collection : des reines et des favorites royales, des courtisanes et des filles de théâtre.

« N° XXVII. *Comtesse du Barry.* — L'échafaud de la place de la Révolution ne l'a pas suffisamment purifiée. Se cramponnait à la vie et n'a pas compris la mort. Un second baptême de sang lui est nécessaire. »

Enfin, au milieu d'un confus amas de draperies, j'entrevis une ignoble figure de gnôme, une face de juif hirsute, au nez crochu et au menton en galoche, — apparition fantastique et grimaçante; puis, au-dessous de l'image, ces mots : « *l'Iscariote.* — Origène a prié, Swedenborg a supplié : cette âme elle-même ira vers la lumière. Le Juste n'est pas l'Implacable. »

En cet instant, un léger bruit me fit retourner la tête : Élias était devant moi. Il se tenait debout, au milieu de la chambre, un bras appuyé sur l'épaule d'une jeune fille habillée de blanc; sans doute, « l'âme réincarnée, » la néophyte qu'il initiait à ses mystères au moment de notre arrivée. Elle paraissait âgée de vingt ans à peine, frêle et petite, assez mignonne, bien que franchement laide et d'une laideur vulgaire : une bouche trop large et un nez de grisette. Mais de grands yeux noirs très brillans et d'admirables cheveux blonds donnaient, par leur contraste, une expression bizarre à son visage; et ces cheveux dénoués tombaient, par larges ondulations, le long de ses épaules. La figure de la femme était d'ailleurs fardée de blanc, et le bord de ses paupières crayonné de bistre lui faisait un regard énorme. Elle s'était campée devant nous, sans aucun embarras, et nous dévisageait effrontément; René surtout paraissait captiver son attention. Au dehors, l'orgue-harmonium commença de jouer en sourdine, alternant avec des voix d'enfans; sa mélodie nous parvenait très suave et comme lointaine.

Un geste d'Élias interrompit ces chants :

— Voici la voyante! nous dit-il d'un ton solennel,.. une voyante, messieurs, telle qu'en mon long sacerdoce je n'en ai pas rencontrée de semblable! Jamais aucun médium n'égala sa puissante lucidité! Tantôt, elle se dédouble et, retraversant la mort, peut vivre à nouveau une de ses vies antérieures. Tantôt, on l'anéantit tout entière. Alors, elle cesse d'être elle-même; l'esprit d'un autre vient habiter en son corps, et son âme fait place à l'âme évoquée!.. Anne-Yvonne, mademoiselle Gallo, asseyez-vous ici!

Élias étendit les mains sur les épaules du sujet, appuya fortement, et, rapprochant son visage de celui de la femme :

— Dors ! lui dit-il.

La femme laissa tomber son front en arrière, exhalant un profond soupir : elle dormait. De nouveau, l'orgue fit entendre ses harmonies, coupées, dès les premières notes, par le magnétiseur.

— La voyante est prête... Monsieur le marquis de Mauréac, que lui voulez-vous demander ?

Je regardai René ; il était fort pâle. La tête allongée vers la fille aux cheveux d'or, il la contemplait d'un œil hagard et comme fasciné. A cet appel, il se leva, fit un pas vers le prophète, s'arrêta, parut hésiter, et lui remit enfin un objet qu'il étreignait à pleines mains : je reconnus la tresse blonde.

— Monsieur de Mauréac désire apprendre sans doute quels ont été ces cheveux ? poursuivit Élias... Il va le savoir !

Déployant alors la tresse, il la promena sur le front du sujet, sur ses yeux, sur ses lèvres, pour la déposer et l'attacher près du cœur.

— Anne-Yvonne, fit-il d'une voix impérieuse,.. il faut que tu voies !.. Je commande !

Un frisson courut par les membres de la jeune fille endormie, dont la poitrine se souleva, haletante.

— Vois ! ordonna de nouveau Élias ;.. je commande !

Aussitôt elle se dressa debout. Son visage, tout à l'heure d'une laideur triviale, s'était transfiguré : maintenant, cette fille était vraiment belle. Une joie immense, un bonheur indicible, illuminaient la vulgarité de ses traits. Sa bouche souriait avec amour, son œil rayonnait par longs regards de passion. Elle marcha vers M. de Mauréac, les bras ouverts, dans le ravissement d'une extase :

— Le bien-aimé ! murmura-t-elle.

— Anne-Yvonne, reprit Élias, décris-nous ce que tu vois !

Une violente émotion contracta la face de la somnambule ; sa respiration devint plus saccadée, plus sifflante encore ; d'un geste frileux, elle ramena ses bras croisés contre sa poitrine, et toute grelottante :

— Quel froid et que de neige ! Comme le flot déferle, lamentable, sur la grève : on croirait entendre un sanglot !.. De la rivière monte une sourde rumeur : le grand murmure des glaçons ; et, là-bas, là-bas, derrière la noirceur effrayante du bois de sapins, le ponton battu par la vague pousse des gémissemens. L'épouvantable nuit !.. Hâtons-nous ; hâtons-nous !.. Ah !.. le son d'une cloche,.. la cloche de Noël ! Noël ! c'est le bon et joyeux Noël aujourd'hui. Oh ! quel péché de m'enfuir ainsi loin de l'église !.. Et le pauvre enfant qui est malade... si malade, le cher et doux petit ! Oh !.. oh !.. oh !.. Mais non ! même avant lui, le bien-aimé !

Elle s'agenouilla lentement devant René de Mauréac, et lui pre-

nant les mains, y déposa un long et passionné baiser. Soudain elle se rejeta violemment en arrière, une clameur aiguë sortit de sa bouche :

— Misérable !..

Et, de toute sa hauteur, elle tomba sur le plancher. Alors se joua devant moi une effroyable scène, un drame d'agonie et de mort. La femme se débattait comme dans une étreinte, se tordait comme sous une brûlure. Des larmes coulaient de ses yeux ; elle joignait des mains suppliantes ; ses hurlemens sauvages emplissaient le silence de la nuit. Peu à peu cependant, les cris devinrent plus faibles et les convulsions moins rapprochées ; le râle s'étrangla dans sa gorge ; j'entendis un douloureux soupir ; enfin tout cessa.

— Elle est morte, dit le thaumaturge, qui se pencha sur le corps... Le marquis de Mauréac sait-il ce qu'il voulait savoir ?

René, tout blême, ne jeta qu'un seul mot :

— Charlatan !

Sous le choc de cette injure, Élias se redressa :

— Ainsi, dit-il froidement, vous n'avez plus rien à demander, puisque vous insultez maintenant ?

Il fit une courte pause, et, devenu très solennel :

— Marquis de Mauréac, un crime a dû jadis être commis contre cette âme.

— Imposteur ! répliqua René.

— Marquis de Mauréac, s'écria le prophète d'une voix tonnante, sur votre blason j'ai aperçu du sang !

Un éclat de rire furieux lui répondit. Élias marcha vers René : celui-ci se leva. Allongeant la tête, les yeux hagards, la bouche ouverte, le buste projeté en avant, il se mit à reculer pas à pas : pas à pas l'autre le suivit. C'était vraiment terrible à voir. On eût dit d'une bête féroce se démenant sous le regard du dompteur. Enfin, les poings du prophète s'abattirent lourdement sur Mauréac : il tomba, terrassé, à deux genoux.

Au dehors, tout se taisait : plus d'orgue aux hymnes alternées ; plus de voix chantant des cantiques. Élias rompit le lugubre silence ; il se parlait à lui-même, semblant adresser quelque oraison jaculatoire à un être invisible et néanmoins planant au-dessus de nous :

— O toi, disait-il, qui voulus créer le riche pour l'épreuve et le pauvre pour l'expiation,.. faut-il t'obéir ? Oserai-je obliger cette conscience rebelle à faire le bien ?.. Oui, je t'entends,.. tu m'ordonnes d'appliquer ta loi sainte... Je me soumets !

Il y avait dans le discours et le geste de cet homme toute la mise en scène d'un comédien ; il y avait aussi tout le fanatisme d'un sectaire.

— Marquis de Mauréac, reprit-il, tes yeux ont désiré voir et ils ont vu,.. ton cœur a souhaité connaître ; il doit savoir à présent.

— Hélas !

— Écoute donc, cher fils, écoute et comprends!.. Mon Dieu, l'Éternel-Maintenant, t'a poussé jusqu'ici pour te contraindre au devoir. Un lien mystérieux t'unit dans le passé des âges à cette réincarnée qui tout à l'heure se tordait expirante devant toi. Pauvre créature, de nouveau elle court à sa perdition : son cœur est si débile, si misérable sa conscience ! Sauve-la, mon fils, en te sauvant toi-même... Dans cette existence d'aventures et de tentations qui est la sienne, elle doit fatalement succomber : préserve-la de sa chute ; donne-toi tout entier à cette œuvre de rédemption. Elle est seule ici-bas : sois donc sa famille, deviens son honneur. Toi et elle ; elle et toi, — tant que tu vivras tes jours de passage sur la terre!.. Peut-être les préjugés du monde te condamneront ; peut-être aussi te réprouvera la morale selon les hommes... Qu'importe ! Mais lui, l'Éternel-Créateur, te sourira parce que tu auras gardé pour son amour une de ses créatures.

Il saisit les mains de René, qui tout aussitôt fut agité d'un long tressaillement :

— Marquis de Mauréac, continua le prophète, je commande!.. Tu vois cette femme, de son nom d'aujourd'hui : Anne-Yvonne Gallo ?.. Je veux qu'elle devienne ton épreuve terrestre, comme tu dois être, — toi, — sa rédemption ; que tu souffres par elle, comme elle par toi!.. Tu vas la suivre pas à pas dans sa vie. Tu ressentiras pour elle toutes les désespérances de la passion dédaignée, toutes les âpres tortures des désirs inassouvis. Tu l'aimeras, tu l'aimeras, — repoussé sans pitié par elle,.. jusqu'au jour, mon fils, où vaincu dans ton orgueil familial, mais vainqueur de cet orgueil même, tu la choisiras pour compagne, pour épouse ; où devant tous, tu lui donneras ton nom ! — témoignant ainsi et proclamant que Dieu l'a faite ton égale, marquis, de par les lois de l'enfantement, de la maladie et de la mort !

Se courbant ensuite vers la femme toujours inanimée, il lui posa un doigt sur le front. A l'instant, celle-ci souleva la tête, puis le buste, et se mit debout, pareille à un automate sous le jeu d'un mouvement.

— Et toi, lui dit le thaumaturge, pauvre créature que m'adressa la pitié de mon Dieu, j'ignore si je pourrai longtemps encore veiller sur ta faiblesse ; car je ne sais point, hélas ! ce que demain me prépare la malignité des hommes. Mais, dès aujourd'hui, ma fille, je te veux préserver de toi-même... Tu vois celui-ci : il est riche, il est noble,.. il va chercher sans doute à t'induire en tentation : tu le repousseras. Tu fuiras devant ses poursuites ; tu auras le dé-

goût de ses désirs, la terreur de son amour. Si tes bras s'ouvrent pour lui, ce ne sera qu'en tremblant et dans la chambre nuptiale... Alors, mais seulement alors, redevenue toi-même, tu pourras agir selon ton vouloir, ou selon ta mission. J'ai dit!

Élias se tut durant quelques secondes, les observant l'un et l'autre. Et soudain la colère lui empourpra la face; une fois encore, sa voix résonna dans le silence, mais vibrante, impérieuse, pleine d'inflexions menaçantes :

— Oh! j'entends, s'écria-t-il, oui, j'entends la révolte qui déjà gronde en vos cœurs!.. Eh bien! je vais mâter toute rébellion... Esclaves de ma volonté, il faut que vous croyiez être libres,.. que tu penses, toi, librement obéir aux impulsions de ton amour et de ta conscience; toi, aux répulsions de ta chair et de ton honneur!.. Donc, je vous enlève la mémoire. Je vous défends, — comprenez bien, — je vous défends même de vous souvenir de moi... J'exige que vous oubliiez jusqu'à mon nom!.. Allez, et que tout s'accomplisse!

A ces mots, le bruit éclatant d'un gong retentit brusquement; brusquement les lumières s'éteignirent, et je demeurai plongé dans une obscurité profonde. Pendant d'assez longs instans, je tâtonnai dans ces ténèbres, cherchant une issue; en même temps, j'appelais René, mais il ne me répondait pas. Enfin, une porte s'ouvrit, et la vieille servante du prophète se montra sur le seuil, un flambeau à la main.

— Le mystère est terminé, me dit-elle; à présent, monsieur, il faut vous retirer.

Je regardai autour de moi : plus d'Élias, ni de « voyante; » point de Mauréac non plus. J'étais seul, absolument seul, dans la chambre.

— Eh bien! où donc est mon ami? demandai-je fort étonné.

— Votre ami? répliqua la vieille,.. il est parti déjà.

— Parti!

— Oui, monsieur; sans doute par la porte réservée à l'officiant.

Et, du doigt, elle me désignait une tapisserie que je n'avais point aperçue et qui masquait une ouverture pratiquée dans la muraille.

— Hâtez-vous! continua la femme; il ne doit pas être bien loin et vous pourrez encore le rejoindre.

Je m'élançai vers l'escalier. Dans la rue, aux clartés de la neige, j'entrevis une ombre qui fuyait en courant : c'était bien René; il semblait poursuivre une voiture qui s'éloignait rapidement. Je l'appelai; mais, lui, pressa le pas, et bientôt il disparaissait, s'enfonçant dans le brouillard de cette nuit de décembre.

VII.

Or, le soir de ce jour, je fus le témoin, — j'allais dire : le héros, — d'une aventure, banale en elle-même, mais qui plus tard devait m'amener à faire d'étranges suppositions.

Rentré dans mon appartement de la rue du Bac, furieux contre le sans-gêne de M. René, je trouvai, m'attendant en mon cabinet, une lettre, et, dans cette lettre, un billet de spectacle. C'était un envoi gracieux de mon confrère le docteur Lantz, médecin de cinq à six théâtres parisiens, spécialiste pour les maladies du larynx, la Providence de tous les sopranes ou contraltes en mal de gorge; savant un peu superficiel et bien excellent homme. Il m'adressait son propre fauteuil pour la troisième représentation d'une pièce nouvelle : une *Revue* de fin d'année, « la grande vogue du jour, » au dire de certains journaux, — *Pékin à Paris.*

La soirée était fort avancée; toutefois, énervé par les funèbres émotions de ce jour et désireux de me distraire, je dînai promptement et m'habillai. J'ai, d'ailleurs, toujours aimé les petites calembredaines dramatiques; vaudevilles, opérettes ou parades. J'estime qu'elles fatiguent peu le cerveau et qu'elles sont la préparation d'un bon sommeil. Celle-là se jouait sur une scène bâtie bien loin de mon cher faubourg Saint-Germain, aux *Folies-Comiques*, là-bas, dans les parages turbulens du boulevard du Temple. Il était plus de neuf heures quand j'arrivai devant la façade du théâtre brillamment illuminée.

— Dépêchez-vous, me dit l'ouvreuse ; le second acte est déjà commencé... Premier fauteuil, à gauche en entrant, près de l'orchestre.

Et la dame au bonnet rose ajouta :

— Vous êtes, monsieur, à côté des auteurs.

J'allai prendre ma place, discrètement et sans bruit; en effet, le deuxième acte venait de commencer.

Ma longue habitude de la synthèse et de l'analyse me permit de reconstruire rapidement l'exposition de cette œuvre dramatique. Le prétexte à flons-flons choisi par les auteurs était notre glorieuse et récente expédition de Chine. A l'acte précédent, un mandarin, M. Pékin (quelle invention !) avait dû tomber amoureux d'une cantinière de zouaves, personnification audacieuse de mon pays, l'avait enlevée, et, conquis lui aussi par sa conquête, s'en était allé vers Paris s'initier à la civilisation dans les éblouissemens de la Ville-Lumière. Tout d'abord le Mentor en jupons avait conduit son Télé-

maque au bal Mabille. C'était ce lieu de délices que j'avais sous les yeux, avec sa forêt de palmiers de zinc et ses girandoles de noix de coco. Dans la salle, l'orchestre faisait rage, et derrière la rampe frétillait une bacchanale échevelée. Des danseuses en crinolines écourtées se déhanchaient, levaient la jambe, exhibaient toutes les beautés du cancan, — cette danse nationale de la France, ont toujours prétendu les Allemands. Près de moi, les auteurs se tenaient immobiles : un monsieur très vieux, septuagénaire à cheveux blancs et à lunettes, un monsieur très jeune, ayant encore sur les joues le tendre duvet de la vingtième année. Silencieux, ils savouraient les délicatesses littéraires de leur œuvre.

Cependant, cette première scène, habile préparation à l'arrivée du mandarin, venait de s'achever. Choristes, danseuses et figurans s'étaient groupés à droite et à gauche du théâtre : la grande porte du fond s'ouvrit, et le héros de la pièce, M. Pékin, apparut au dernier plan. Mais presque aussitôt une hésitation se produisit parmi les acteurs, et le chef d'orchestre demeura l'archet en l'air : quelqu'un avait manqué son entrée.

L'auteur septuagénaire s'agita dans son fauteuil, et se penchant vers l'auteur âgé de vingt ans :

— Allons, encore un « cheveu ! » lui dit-il ; voilà le Bal Mabille qui est en retard !

Le jeune monsieur laissa tomber son monocle et riposta :

— La petite Mignon-Chérie ?.. Tu sais, bon papa, qu'on ne peut amais compter sur elle... Une mazette ! C'est toi qui nous l'as imposée.

Bon papa répondit :

— Il faut encourager la jeunesse. Elle a sans doute trop réveillonné à la Noël... La voici !

Le bras du chef d'orchestre s'abaissa, et la musique reprit son rigodon : le Bal Mabille, Mlle Mignon-Chérie, entrait en scène. Je braquai ma lorgnette sur cette nouvelle étoile, et j'aperçus une petite femme maigrelette, en jupes très courtes, un bonnet de Folie sur la tête. Mais aussitôt je fis un haut-le-corps : stupéfait, j'avais reconnu la néophyte d'Élias, l'âme réincarnée, la voyante, l'expiatrice !.. Était-ce possible ?.. De quelle farce carnavalesque avais-je donc été la dupe ?.. Et je haussai les épaules, confus de mon émotion un peu crédule de tout à l'heure.

Les flons-flons avaient recommencé. Le Bal Mabille donnait la bienvenue au « noble étranger ; » Paris saluait Pékin en couplets de facture.

— Pourvu, mon Dieu ! grommela l'auteur septuagénaire, qu'elle les fasse « porter, » ces couplets-là !

— Un des *clous* de la pièce! murmura l'auteur juvénile.

— Un petit fredon, jeune homme, qui doit faire son tour de France!

D'une voix fausse et blanche, M[lle] Mignon-Chérie nasillait :

> Je suis l'attrait de la grand'ville,
> C'est moi le joyeux Bal Mabille...

Elle s'arrêta brusquement, roula des yeux effarés, et son regard demeura fixé sur un des coins de la salle. Il y eut un moment de surprise. Au parterre, déjà l'on murmurait : « Oh ! oh!.. elle ne sait pas son rôle!.. » La jeune actrice fit un effort visible pour reprendre possession d'elle-même :

> ... Monsieur le Chinois...

Elle s'interrompit encore.

> ... Le Cochinchinois...

lui criait le souffleur.

Nouveau silence du Bal Mabille ; nouveaux rires moqueurs de la salle. Près de moi, l'auteur à cheveux blancs courbait le front jusque sur le pommeau de sa canne ; l'autre, le jouvenceau, tenait tête à l'orage ; impassible, très beau... Enfin, toute bouleversée et balbutiant d'une façon inintelligible, M[lle] Mignon-Chérie acheva son fameux couplet, — un couplet dans le grand style, alors fort à la mode, du *Roi barbu,.. bu qui s'avance :*

> ... Monsieur le Chinois,
> O vous que le plaisir amène,
> Entrez dans mon do,.. mon dodo,.. mon domaine.

Une bordée de sifflets partit des hautes galeries : le paradis n'était pas content... Et voilà que, poussant une clameur d'épouvante, agitant les bras, se rejetant en arrière, la pauvre fille s'abattit sur le plancher.

Aussitôt le rideau tomba ; et peu après le régisseur, un joli monsieur cravaté de blanc et portant à son habit la rosette du Nicham, se montrait derrière la rampe :

— Mesdames et messieurs, notre camarade, M[lle] Mignon-Chérie, vient de se trouver mal... On demande un médecin.

Il se tournait de mon côté, vers la stalle qu'aurait dû occuper le docteur Lantz. Un instant plus tard, j'étais dans les coulisses.

Sur la scène régnait une confusion vraiment comique. On avait relevé Mlle Mignon-Chérie pour la déposer dans un fauteuil. Je m'approchai d'elle. La syncope était complète; même, je constatai une contracture de tous les membres, — un cas bizarre de catalepsie. Je prescrivis en hâte quelques remèdes. Les camarades entouraient la malade, et le directeur, un petit juif barbu, M. David Hertzog, arpentait furieusement les planches :

— Une recette de quatre mille francs! hurlait-il;.. et il va falloir rendre l'argent!.. Non, non ! qu'on la porte dans sa loge et continuons!

Mais le régisseur décoré du Nicham, qui suivait le maître, chapeau bas, répondait :

— Impossible, monsieur le directeur!.. elle est de la première du trois et de la cinquième du quatre.

— Des coupures et un raccord !

— Impossible!.. impossible ! Qui nous fera les imitations de Mélingue et chantera le rondeau de la *Vénus aux navets ?*

— Tout l'attrait de la pièce!

Et M. le directeur reprenait sa marche enfiévrée. Cependant un mieux sensible venait de se produire chez la malade. Elle rouvrit les yeux et, allongeant un bras vers la salle :

— Là!.. là !.. bégaya-t-elle... Il est là!..

Le petit juif David Hertzog courut vers le trou du rideau :

— Qui... là? demanda-t-il, et quoi... là?

Mlle Mignon-Chérie se redressa faiblement, et, d'une voix étranglée, toujours sous l'étreinte de l'épouvante :..

— Là!.. au fond du théâtre!.. dans une baignoire,.. l'homme!

M. David Hertzog appela son régisseur :

— Monsieur Guzman ! toi qui ne connais pas d'obstacles, va donc voir quel est le bonhomme qui fait si peur à cette enfant.

Puis il ajouta :

— Toutes les mêmes, ces petites!.. On se brouille avec son bel ami et l'on redoute les coups... de désespoir !

— A propos, Hertzog! demanda un « courriériste » de journal, joli monsieur frisé, à figure insolente,.. quel nom porte sa commandite ?

— Société anonyme, seigneur Arlequin !

Un rire joyeux salua cette joyeuseté directoriale; elle-même, la jeune femme se mit à ricaner. Elle semblait tout à fait guérie à présent, Mlle Mignon; car, se levant et s'approchant de l'impresario fils d'Israël :

— Ni... ni, c'est fini! Messeigneurs, en avant la musique!

Le régisseur décoré du Nicham, ce beau M. Guzman, était de retour :

— Je n'ai rien remarqué, dit-il. Toutes les baignoires sont pleines, sauf une, — le sept. Un monsieur y est entré pendant le second acte; il vient de partir.

— Au rideau! cria M. Hertzog en agitant une cloche... Docteur, recevez nos remercîmens.

Moi, durant tout ce brouhaha, je n'avais point cessé d'examiner la malade. Je commençais à douter de ma mémoire. En vérité, il me semblait bien la reconnaître, mais si vaguement! Non, ce n'était ni la tournure ni l'expression du visage de la somnambule entrevue tout à l'heure... Et pourtant, ce regard, cette laideur provocante, surtout, — oui, surtout, — ces cheveux blonds?.. Très anxieux, je voulus en avoir le cœur net. Je me penchai sur l'épaule de l'actrice, et, d'une voix insinuante :

— J'ai déjà eu le plaisir de vous apercevoir, mademoiselle?

Elle se retourna et me toisa, surprise, même impertinente :

— Moi, monsieur?.. Où ça?

— Aujourd'hui, rue Rousselet chez Élias, le prophète Élias.

La jeune femme jeta un éclat de rire, et, avec un geste trivial :

— Rue Rousselet?.. Élias?.. Un prophète?.. Connais pas!.. Comment dites-vous?.. Élias!.. Oh! là! là! en voilà un nom!

Et derechef le rire la gagna... Fort bien! j'étais fixé; une ressemblance incertaine m'avait pour un moment induit en erreur; mais, d'elle-même, l'illusion venait de se dissiper.

Je regagnai ma place, et la Revue se termina sans encombre. Mlle Mignon reparut à la « première du trois » et à la « cinquième du quatre; » elle imita M. Mélingue et chanta les gloires de la Vénus aux navets. Ce fut pour cette enfant une revanche éclatante, un succès véritable, un triomphe. Le parterre trépignant lui fit bisser plusieurs couplets; les messieurs à gardenia allongèrent leurs mains gantées et l'applaudirent à quatre doigts; dans une loge d'avant-scène, des demoiselles eurent la convulsion du rire, et un prince moldave envoya des bouquets avec sa carte de visite... La pièce, d'ailleurs, était absolument inepte.

Cette nuit-là, je dormis sans mauvais rêves.

Le lendemain, je recevais une triste nouvelle. Mon frère, consul en Égypte, était malade et se trouvait en danger de mort : il m'appelait à cris désespérés. Fort ému, je me hâtai de partir le jour même, et, à sept heures du soir, le train express m'emportait vers

Marseille. Je quittais Paris sans avoir pu rendre visite à mon ami, M. de Mauréac.

DEUXIÈME FRAGMENT.

VIII.

Mon voyage se prolongea plus que de raison, et je demeurai absent durant près de sept mois. J'eus le bonheur de rendre mon frère à la santé ; mais sa convalescence fut lente, et, pendant bien des nuits, je dus m'installer à son chevet. Enfin, quand tout danger eut disparu, je m'abandonnai sans contrainte à l'étude et à la contemplation de cette merveilleuse Égypte. Je remontai le Nil jusqu'à la seconde cataracte, fouillant les hypogées, maniant les momies, et je rapportai une joyeuse collection de ces petits bons dieux en usage chez les anciens hommes.

De retour à Paris, dans la dernière semaine de juillet, je m'enfermai chez moi. J'avais hâte de reprendre l'impression de mon travail, cet *Essai sur les simulations de la double-vue,* interrompu depuis si longtemps. Ce livre, d'ailleurs, s'était considérablement accru dans ma pensée ; le plan s'en était modifié et le cadre élargi : la brochure primitive allait maintenant former deux gros volumes. Mes conclusions, toutefois, restaient plus que jamais les mêmes : guerre aux charlatans, mépris au charlatanisme ! Français, je voulais écrire un livre pour la France, cette terre nourricière du bon sens et de l'imagination pondérée. Certes, un pareil ouvrage devait m'ouvrir le chemin de l'Institut.

Dès les premiers jours de mon arrivée, j'avais été soulever le marteau à la porte de l'hôtel de la rue Saint-Dominique. Là, M. Baptiste, un concierge modèle, m'avait appris l'absence de René : — « Où est-il ?.. » Et ce discret M. Baptiste de répondre avec un geste vague : — « M. le marquis est en voyage. » J'habitais donc, depuis une quinzaine déjà, ma réclusion volontaire, en la seule compagnie de mes épreuves, quand un matin la poste me remit une lettre portant le timbre de la ville d'Auray (Morbihan) : cette lettre m'était adressée par Mauréac :

« Mon cher camarade, m'écrivait-il, notre sieur Baptiste, — comme eût dit un roi de France, — m'apprend ton retour à Paris : tu reviendrais d'Égypte, paraît-il !.. Ainsi, tu as pu t'arracher aux séductions des femmes-momies et aux embrassemens des divinités à tête de chien ! Jamais, j'en fais l'aveu, je ne t'aurais supposé un tel courage !.. Mais trêve de balivernes ! et parlons de choses sérieuses.

« Je me marie. J'épouse la plus adorable des jeunes filles, une femme de grand cœur et de haute intelligence, aimante et bonne. Tu l'as déjà nommée, n'est-ce pas? c'est Mlle Le Barze. Je suis heureux, profondément heureux ! Huit jours encore me séparent de l'instant béni où la bien-aimée sera tout à moi : huit jours,.. hélas! pour mon impatience, l'éternité entière ! Ah ! que de fois je me prends à dire avec un poète (ce poète s'appelle M. Corentin Le Barze et il est mon beau-père!) :

Rapidité des jours, que tu me parais lente!

« Oui, je suis heureux, car j'aime et me sens aimé... Mais toi, Victor, ne veux-tu point aussi prendre part à mon bonheur, — toi, mon plus vieil ami, toi, mon cher camarade ? Sans aucun doute !.. D'ailleurs, ta fuite précipitée en Égypte, sans m'adresser même tes adieux, mérite un châtiment, une expiation, selon la doctrine des prêtres d'Isis !

« Donc, à la réception de la présente, tu prendras le train de Bretagne ; arrivé à la station d'Auray, tu descendras de voiture ; sur le quai de la gare on t'enlève, et, de gré ou de force, on t'emmène au château de Bruyère, propriété de M. Corentin Le Barze. Là, on te séquestre, et, dans huit jours, tu comparois par-devant M. le maire, comme témoin de mariage du sieur René de Mauréac, ton compagnon d'enfance... Viens ! viens !

« *Post-scriptum.* — De grandes réjouissances archéologiques vont avoir lieu à Bruyère avant, pendant et après les épousailles. On fouillera des galgals, on violera des sépultures, on découvrira des crânes, — dolichocéphales peut-être !.. Encore une fois, viens ! »

Mon premier mouvement, en recevant cette lettre, ne fut point assurément le bon : je pestai contre l'importun qui prétendait m'arracher à mon travail... Malheureux livre, si souvent interrompu, quand, hélas! pourrais-tu paraître ?.. La réflexion vint tôt calmer cet accès de méchante humeur. Oui, je devais partir ; tout m'en faisait une obligation. Il ne m'était pas loisible, après « ma fuite en Égypte, » comme disait René, de me dérober à sa demande si affectueuse ; c'eût été me brouiller à jamais avec lui. Au surplus, l'annonce des « réjouissances archéologiques » était bien pour adoucir l'ennui d'une telle corvée. Quoi ! on allait fouiller des galgals, exhumer des crânes, — dolichocéphales peut-être !.. J'ai toujours aimé si passionnément l'anthropologie ! — Et je me hâtai d'envoyer une dépêche annonçant ma venue prochaine.

Deux jours plus tard, au matin, je montai en wagon ; j'arrivai à Nantes dans la soirée, et bientôt la locomotive m'emportait sur le

chemin de Vannes, Auray et Quimper... Oh! les sauvages tristesses des paysages du Morbihan! les vastes landes hérissées d'ajoncs; la fougeraie verte diaprée de jaune, — friches désolées d'où les granits émergent, pareils à des récifs sur un océan au repos!.. Et tout en contemplant, au clair de lune, les ondoiemens de ces plaines tourmentées, je composais une préface. Mais peu à peu la monotonie du spectacle, les bercemens de la voiture, peut-être aussi la cadence de mes phrases, me jetèrent en langueur; je fermai les yeux et m'assoupis.

A l'arrêt de Vannes, je fus tiré de ce demi-sommeil. Sur le quai de la gare, une bande de jeunes officiers riait, parlait bruyamment et faisait du scandale. L'un d'eux ouvrit la portière de mon wagon, et appelant un de ses camarades :

— Henri!.. compartiment à peu près vide,.. un seul voyageur, et un monsieur,.. tu pourras fumer à l'aise.

Puis, prenant des notes de fausset aigu, imitant un soprano de femme :

Entre dans ton do,.. ton dodo,.. ton domaine,
Mon beau capitaine!

— Quelle ineptie! s'écria toute la bande.

— Et quels cabotins! ajouta une grosse voix, joyeuse et sonore.

En même temps, un monsieur décoré de la Légion d'honneur montait dans ma voiture.

— Au revoir et à bientôt! lui dirent ses amis.

Il les salua d'un geste familier, pendant que le train se remettait en marche... C'était un homme d'une trentaine d'années, courtaud et trapu, déjà un peu gros, à la figure laide et brûlée par le soleil, mais très énergique : ses cheveux coupés ras et sa moustache taillée en brosse dénonçaient un officier. Il se carra dans un coin du wagon, allongea ses bottes sur la banquette, puis tirant un cigare de son étui, sans m'adresser un mot de politesse, commença de fumer. Et tandis qu'il emplissait l'étroit compartiment des odeurs de sa nicotine, ce monsieur chantonnait. Bonté divine! je les reconnaissais tous, ces fredons, ces ponts-neufs, ces faridondaines : — les horreurs musicales et littéraires entendues aux *Folies-Comiques!..* Oui, l'auteur septuagénaire, le « bon papa, » avait été prophète : la poésie de *Pékin à Paris* faisait son tour de France; en ce moment, l'épidémie devait sévir à Vannes!

Une demi-heure après, le train s'arrêtait en gare; j'étais arrivé à Auray. M. de Mauréac m'attendait sur le débarcadère, et je tombai dans ses bras.

IX.

— Ah! méchant homme, disait-il, tout en me pressant les mains,.. âme volage, cœur oublieux, enfin je te tiens!

— Salut, monsieur de Mauréac! fit derrière nous une voix de basse-taille.

Je me retournai et aperçus mon fumeur mélomane.

— C'est vous, Henri? dit sèchement René, qui aussitôt nous présenta l'un à l'autre :

— Mon cher Victor, le capitaine Le Barze, mon futur beau-frère... M. le professeur Rameau, le meilleur de mes amis.

— Ah! ah! le voilà donc, ce fameux M. Rameau dont le marquis de Mauréac nous parle si souvent! s'écria d'un ton jovial le capitaine Le Barze. Enchanté de votre visite! Nous avons, je crois, voyagé tout à l'heure ensemble. J'aurais dû deviner votre nom. Un savant! cela se reconnaît de loin, et j'en ai pratiqué un qui vous ressemblait fort; un professeur aussi, M. Durand :.. oh! un vrai savant, décoré du ruban violet, le « tire-bottes, » comme nous l'appelons au régiment. Il habitait Souk-Ahras, près de Guelma, quand j'étais lieutenant au 3e zouaves... Ah! le brave homme!

Je déclarai au capitaine que j'ignorais jusqu'à l'existence de son M. Durand, et que d'ailleurs je n'avais jamais visité Souk-Ahras.

— Bah!.. Tant pis, monsieur Rameau!.. Un assez vilain trou, mais une bonne petite garnison. Moi, je vous parle d'il y a dix ans. En ce temps-là, on pouvait encore s'y amuser un brin : rosser le juif, brimer les mercanti et bazarder les caboulots où l'on avait des dettes. Mais aujourd'hui... *macach!* Quinze jours d'arrêt, si vous osez seulement donner une chiquenaude à un huissier!.. A Paris, ils appellent cela coloniser!

— Victor, me dit René, confie-moi ton billet de bagages; je vais faire porter ta malle dans la calèche. Pendant ce temps, mon beau-frère te racontera ses aventures de garnison; cela peut être long!

Il avait prononcé ces quelques mots d'un ton de persiflage et sur une note moqueuse. Mais M. Henri Le Barze ne releva pas la plaisanterie; il me prit familièrement le bras, et, tous deux, nous sortîmes de la gare.

— Vous connaissez beaucoup M. de Mauréac? me demanda *ex abrupto* le capitaine.

— Oui, beaucoup, et depuis nombre d'années.

— Ah!.. Un honnête homme, n'est-ce pas?.. Oh! pardon pour cette question saugrenue! Je ne suis point, moi, un monsieur des salons de Paris; je n'ai pas fréquenté le *Jockey*. Je suis un soldat,

et mon boudoir n'a jamais été que la chambrée. Engagé à dix-huit ans, monsieur, toujours en Afrique, au milieu des « Arbi, » ou bien faisant campagne en Crimée, chez les Kabyles, en Italie; j'ai maintenant trente-six ans et l'on vient de me nommer capitaine. C'est fort beau, sans doute... Oui, mais je suis un peu rude, un peu fruste, un vrai sauvage; bon garçon, néanmoins!.. Voulez-vous un cigare?

Je refusai, ayant toujours nourri des préventions contre la nicotiane solanée. Il tira de son écrin une superbe pipe d'écume, la bourra et l'alluma. Quant à moi, je fis provision de patience : évidemment, il allait me narrer ses amours avec Cadidja ou bien ses prouesses contre des Beni quelconques.

— Voyez-vous, cher monsieur, poursuivit ce cruel bavard, il s'agit du bonheur de ma sœur; et moi, je l'aime, ma sœur. Une âme si candide, si douce, si charmante : une petite sainte du paradis! Je suis pour elle un vrai papa, bien qu'à peine son aîné de dix ans. Il le faut bien! Mon pauvre père, le meilleur des hommes, a toute la naïveté d'un enfant! Sans moi, la chère petite serait entrée déjà en religion!.. Mais le moyen de veiller sur le bonheur d'une jeune fille, quand on est capitaine de turcos et qu'on vit à plus de six cents lieues d'elle, là-bas, sous le « gourbi, » en plein Tugurt?

— Tugurt, capitaine?.. Ah! vous avez poussé jusqu'à Tugurt!.. Une antique colonie romaine; la patrie de saint Augustin, je crois.

Il me regarda de travers, grogna quelque juron entre ses dents, et, faisant le plaisantin :

— J'ignore, monsieur le savant!.. Mais, à défaut de saint, il y a là-bas un caïd qui est une fameuse pratique; il vole et se grise : on en a fait un officier de la Légion d'honneur. A Paris, ils appellent cela civiliser!.. De grâce, restons sérieux; je parle sérieusement, moi!

Il se tut un moment, et reprit :

— Enfin, vous l'affirmez, c'est un honnête homme, votre ami. Bien!.. Moi, quand je reçus la lettre de mon père m'annonçant le mariage de ma petite Marie-Thérèse, je demandai un congé, et me voici à Bruyère depuis quelques jours... Savez-vous que je le trouve un peu étrange, votre camarade, M. René de Mauréac, et que j'eusse préféré pour ma chérie quelque chose de moins noble, de moins distingué, de moins officier de marine, de moins marquis?.. un brave garçon tel que moi, par exemple, fils de ses œuvres, et, — comme disait la cantinière devenue l'épouse d'un maréchal de France, — n'ayant que lui seul pour ancêtres!... Mais bah! on s'était rencontré à Lorient, aux soirées du préfet maritime; on s'était retrouvé dans maintes parties de campagne; les paroles étaient échangées; on était fiancé depuis longtemps déjà. D'ail-

leurs, mon excellent père, un simple bourgeois pourtant, est féru de royalisme et entiché de noblesse : « Mon gendre, M. le marquis de Mauréac !.. » une phrase qui résonne bien dans ce pays-ci ; un « Sésame » qui vous ouvre les portes des châteaux les mieux fermés !.. Et puis, Marie-Thérèse l'aime, votre marquis ; mais lui, l'aime-t-il vraiment ?

Tout en parlant, le capitaine m'avait entraîné hors l'enceinte de la gare, vers les premières maisons d'Auray. De prochaines réjouissances se préparaient évidemment pour la petite ville bretonne, car les murs étaient couverts d'affiches annonçant une grande fête et un concert *donné avec le concours des principaux artistes de la capitale.*

— Oui, s'écria M. Henri Le Barze poursuivant son interrogatoire, M. de Mauréac l'aime-t-il vraiment, ma chère et douce Marie ?.. Tenez, monsieur ! depuis huit jours au plus que je suis à Bruyère, j'ai reçu déjà maintes lettres anonymes ! Certes, je méprise une lettre anonyme et le gredin qui la peut écrire. Mais il y était question de ma sœur ; on y racontait certaines amours de M. de Mauréac et le scandale d'une liaison quasi publique !.. Mon Dieu ! je suis homme ; je suis officier, très peu rigoriste et pas du tout bégueule. J'ai cru devoir, cependant, parler à votre ami ; j'ai désiré causer avec mon futur beau-frère. Eh bien ! au lieu de rire et d'avouer, il s'est emporté ; il m'a joué la comédie de l'homme qui ne veut pas comprendre !.. Pourquoi ?.. Moi, je n'aime guère ces hypocrisies : elles cachent toujours un secret désir de ne point rompre avec la maîtresse !

Il m'entraînait toujours, élevant le ton et s'irritant à ses propres discours :

— Alors, j'ai voulu en avoir le cœur net ! Je me suis fait présenter à la Dulcinée... Elle est en ce moment à Vannes, — oui, à Vannes !.. à quelques lieues de Bruyère !.. Pourquoi encore ?.. — Et je l'ai vue !.. Ah ! cher monsieur, quelle ignominie !.. quelle...

— Victor ! cria M. de Mauréac, qui nous cherchait depuis un bon moment, où donc étiez-vous ? Les bagages sont dans la voiture. Partons.

— Nous reprendrons l'entretien, me dit le capitaine ; je désire éclaircir ce mystère !

Une calèche attelée de deux chevaux s'avança vers nous.

— Monte, cher ami ! me dit René en ouvrant la portière.

— Pardon ! fit d'une voix sèche le capitaine Le Barze, permettez que je fasse moi-même les honneurs de chez moi !

Il m'invita du geste à prendre place ; Mauréac s'assit à mes côtés, M. Le Barze en face de nous ; et bientôt nous roulions sur le

pavé d'Auray. La voiture franchit le vieux pont bâti sur le Loch, et, tournant à droite, s'engagea dans un chemin de traverse. La route, malaisée et raboteuse, serpentait suivant les méandres de la rivière, tantôt coupant à travers de maigres varennes, tantôt s'enfonçant dans l'obscurité des sapinières. Une contrainte glacée régnait entre nous. Le premier, M. Henri Le Barze rompit ce pénible silence :

— L'Anglais est-il enfin parti? demanda-t-il.

— Il ne partira jamais! répliqua René, qui, s'adressant à moi : Comme tu vas être content, cher ami!.. Nous allons te servir un Anglais!.. oh! mais quel Anglais!.. un amateur passionné de crânes, de tibias et de fémurs : le révérend J.-K.-W. Cotter Powell, fellow d'Oxford, vicaire de Saint-Edward Kidderminster, Broad-Church — M. A. C. L., — c'est-à-dire membre du club des anthropoïdes de Londres, pasteur anglican par profession, et par conviction philosophe darwinien et athée... Voilà tantôt un mois qu'il prend son gin dans le château de mon beau-père, un dévot des études celtiques, tu le sais. Lui, le révérend J.-K.-W. Powell, est un anticeltisant enragé. Ce membre du club des anthropoïdes professe la théorie de l'homme tertiaire. Dolmens et galgals sont, à l'en croire, l'expression primordiale de la civilisation du singe transformé. Partout il s'en va, grattant, creusant, fouillant le sol, en quête de mâchoires de prognathes : singe il veut être et singe il est!.. Aussi, les jours et les soirées se passent à Bruyère en controverses formidables : on discute, on dispute, on s'injurie presque autant qu'à l'Institut de France!.. Tu manquais à cette partie de plaisir, mon vieux camarade.

J'écoutais Mauréac avec peine. Il s'était animé, outrant la plaisanterie et forçant le rire; très nerveux. Je remarquais ses yeux, qui brillaient étrangement dans la nuit. Enfin, la calèche tourna, pénétra dans les massifs d'un parc et s'arrêta devant la façade d'une charmante habitation de campagne. J'étais à Bruyère.

X.

M. Corentin Le Barze nous avait attendus. Il accourut au-devant de nous et m'accueillit d'une façon tout aimable :

— Soyez le bienvenu sous mon toit, cher docteur. Votre visite m'est doublement précieuse : elle me permet de mieux connaître un savant distingué et de réclamer de lui un peu de cette amitié qu'il porte à mon nouvel enfant, M. le marquis de Mauréac.

Il avait prononcé son « monsieur le marquis » avec une emphase un tantet comique et en homme qui ne veut pas comprendre les

aspirations égalitaires de son pays. Je me sentis légèrement blessé dans mes convictions libérales ; toutefois, je n'en montrai rien.

— Et Marie-Thérèse?.. où donc est-elle? demanda René, qui cherchait l'absente.

— Ma fille, un peu fatiguée, nous dit M. Le Barze, s'est retirée chez elle : vous l'excuserez, messieurs. Au reste, il se fait tard : deux heures du matin bien sonnées... Voulez-vous prendre quelque chose, monsieur Rameau ?

Je remerciai, protestant que je n'avais ni faim ni soif.

— Mon père, dit René, notre ami a surtout besoin de repos ; je vais le conduire à sa chambre.

Me montrant alors le chemin, il m'entraîna rapidement. Par les portes ouvertes de la salle à manger, j'aperçus, assis près de la table, un monsieur d'une soixantaine d'années, très long, très sec et très chauve : le révérend clergyman de l'église large, J.-K.-W. Powell. Il se tenait, le front courbé entre deux flacons : brandy à gauche, wisky à droite, très rouge et paraissant sommeiller. Peut-être évoquait-il en rêve la vision de son grand-père le gorille ; peut-être aussi préparait-il quelque sermon.

La chambre qu'on m'avait destinée, toute coquette avec ses fraîches tentures de cretonne, donnait sur le parc, et par ses fenêtres ouvertes entraient des parfums de chèvre-feuilles et de seringas, mêlés aux âcres senteurs des pins maritimes. Au loin, sur la rivière, on entendait le murmure du flot montant, qui, de sa plainte monotone, éveillait le grand sommeil de la nuit.

— Es-tu fatigué? me demanda Mauréac ; veux-tu que je te laisse?.. Ah ! mon ami, continua-t-il sans attendre ma réponse, que je suis heureux ! Dans cinq jours, elle est à moi, — comprends-tu ? — tout à moi, la bien-aimée !.. Tu ne la connais pas? Demain, tu la verras... Comme elle va te plaire !.. Elle est brune, Victor, brune avec de grands yeux bleus, des yeux de velours,.. et si tendres, si doux, si tristes ! Des cheveux admirables ! Une taille élancée, une démarche toute gracieuse ! Des mains, des pieds si petits, avec des attaches si mignonnes ! Elle est charmante,.. elle est charmante !.. Et, dans le corps de cette jolie fée bretonne, l'âme d'une sainte ! Modeste, et cependant instruite, presque savante ; pleine d'esprit, parfois même de malice, mais sans méchanceté ; ayant le culte du Beau, la religion du Bien : une noble créature !.. Oui, oui, je l'aime... et j'en suis aimé !.. Moi, moi aimé d'elle !.. Ah ! l'étrange souffrance qu'est l'amour ! Quand elle me regarde, je pâlis ; mon cœur s'arrête ; quelque chose en moi me fait bien mal ! Quand elle me sourit, je ferme les yeux, j'ai peur de voir : je crains de défaillir !.. O les chères soirées que j'ai

passées près d'elle! Hier soir encore, nous étions assis tous deux dans ce jardin. Sa main s'était abandonnée à la mienne, et, ne laissant parler que nos regards, nous demeurions silencieux dans le silence de la nuit. Le parterre exhalait tous les parfums de ses fleurs; des frissons passaient dans la ramure des arbres, et la lune nous enveloppait de ses clartés sereines... Et voilà que, me tournant vers la bien-aimée, j'aperçus deux larmes qui coulaient sur son visage : — « Quoi! vous pleurez, Marie? » Mais, elle : — « Oui, je pleure,.. je me sens trop heureuse!.. » Alors, oh! alors, l'attirant à moi d'une étreinte passionnée, je posai mes lèvres sur ses yeux et je bus ses larmes!.. Tu souris, toi le sceptique; tu me crois fou... Eh bien! oui; je suis fou, mon ami,.. fou de désirs et de bonheur!

Je l'écoutais avec étonnement; jamais je ne l'avais connu ainsi. Vive l'amour pour vous transformer un homme!.. Au reste, son langage m'amusait. Il m'avait débité sa tirade avec l'exaltation d'un dévot célébrant les vertus de son idole, très sincère et très convaincu. J'essayai toutefois de provoquer d'autres confidences :

— Qu'as-tu fait pendant mon absence? demandai-je.

La méchante humeur du capitaine Le Barze me revenait à la mémoire, et je souhaitais en avoir l'explication.

— Ce que j'ai fait? me dit René, semblant surpris de ma question;.. mais rien qui vaille la peine d'être raconté,.. non, rien, — sauf mon amour croissant pour Mlle Marie-Thérèse, — sauf bientôt mon mariage.

— Et... l'autre, cher ami?

— Quelle autre? fit-il de plus en plus étonné.

— Tout à l'heure, M. Henri Le Barze, ton futur beau-frère, s'est plaint...

Il se leva brusquement, et une violente émotion empourpra son visage :

— M. Henri Le Barze, s'écria-t-il, est un sot et un calomniateur! Il aurait préféré que sa sœur épousât quelque camarade de régiment!.. Trop tard, cher monsieur; Mlle Marie-Thérèse s'appellera la marquise de Mauréac, ma femme!

Il arpentait la chambre à grands pas, exprimant sa colère par gestes désordonnés; pourtant, il se calma et revint s'asseoir près de moi.

— Bah! reprit-il, laissons dire ce méchant homme! Ma vie passée peut défier la calomnie, et ma conduite à venir confondra mon accusateur. Je ne retourne plus à Paris. Désormais, je veux avec ma femme habiter son cher pays de Bretagne.

— Ah! je te comprends, ambitieux! Le conseil-général d'abord, la députation ensuite.

— Ni l'un ni l'autre... Oui, je suis ambitieux, mais seulement du bonheur. Mon beau-père vient d'acheter pour sa fille un vaste domaine, Le Ménec, un coin de terre sauvage où s'étendent les mélancolies des bois de pins et de chênes. Nous devons aller le visiter demain, et tu seras de la partie... Ah! poursuivit-il avec un soupir, c'est là que je voudrais, avare, enfouir mon trésor! Te rappelles-tu les vers délicieux d'un poète :

Si j'avais un arpent de sol, mont, val ou plaine?..

Eh bien! moi aussi, je ne demande qu'un bouquet d'arbres, mais où viennent se blottir toutes les chansons d'un nid; qu'un toit modeste, mais sous lequel sourie et murmure le sommeil d'un petit enfant!.. Tel est mon rêve, ami; voilà tous les souhaits de l'ambitieux René!

L'aube déjà pâlissait. Il prit congé de moi, et, me serrant la main :

— Quant à toi, Victor, le jour où tu nous feras visite au Ménec, tu trouveras une chose qui, sans doute, te charmera mieux que le nid, le toit, l'oiseau ou bien l'enfant,.. un tumulus, monsieur le savant; oui, dans un coin du parc, m'a-t-on dit, un superbe tumulus!..

XI.

La longueur du voyage m'avait fatigué, et je dormis jusqu'à une heure avancée du matin. Le premier appel de la cloche annonçant le déjeuner m'arracha de mon sommeil. Je m'habillai en hâte et je descendis.

Au salon, on m'attendait. J'aperçus, en entrant, M. Corentin Le Barze qui discutait avec son clergyman, et, debout près d'une fenêtre ouverte, M. de Mauréac et Mlle Marie-Thérèse. Oh! ceux-là ne dissertaient point, discutaient moins encore. Ils se taisaient. Dans ses mains, René tenait pressées les mains de la jeune fille, et tous deux laissaient vaguer leurs regards dans l'azur du ciel. Le capitaine n'était point encore arrivé. J'allai saluer le maître de la maison, puis me rapprochai de mes amoureux.

Mlle Marie-Thérèse n'était plus une toute jeune fille; elle devait avoir passé les vingt-cinq ans et coiffé sainte Catherine. En dépit des enthousiasmes de mon ami René, rien chez elle ne donnait l'illusion d'une petite fée bretonne. Grande, un peu maigre, gracieuse toutefois, malgré les superbes torsades de ses cheveux noirs et ses beaux yeux d'un bleu de pervenche, je ne la trouvai point jolie.

Les traits de la figure étaient irréguliers, le nez fort, la bouche trop fendue, élargie encore par deux petites rides qui se creusaient au coin des lèvres. En ce moment, elle souriait; mais le sourire ne devait pas être le compagnon habituel de ce visage, tant il me sembla fugitif, tant il m'apparut douloureux.

La jeune fille se dégagea doucement et, venant à moi :

— Que je suis heureuse de vous voir à Bruyère, me dit-elle,.. vous, monsieur, que je connais depuis si longtemps!

— Moi, mademoiselle?

— Il n'est pas de jour où M. de Mauréac... — elle hésita un instant, — ... René, continua-t-elle un peu rougissante, ne me parle de vous. Ah! vous avez en lui un ami véritable.

— Et c'est un noble cœur, répondis-je en m'inclinant.

Elle eut un petit rire joyeux et ses yeux brillèrent de plaisir... Oui, certes, elle l'aimait.

— Vous entendez, René, le compliment de votre ami? Il vous proclame un noble cœur... Mais docteur, quelle tête légère! Croiriez-vous qu'il ne m'a pas offert encore sa bague de fiançailles! Il est capable d'oublier pour le grand jour l'anneau même de mariage!

René prenait sa part de toutes ces badineries et balbutiait des excuses. La bague devait être exécutée sur modèle; mais le joaillier de la rue de la Paix était en retard. On avait beau le harceler d'épîtres indignées, il ne se pressait guère. Trop de commandes, sans doute. C'était en ce moment, à Paris, une fureur, une frénésie d'épousailles!.. Marie-Thérèse l'écoutait, s'amusait fort de ces raisons; très gaie, même un peu malicieuse.

Le second appel de la cloche interrompit ce caquetage, et un domestique annonça que le déjeuner était servi.

— Où donc est Henri? demanda M. Le Barze. A Auray, j'en suis sûr... Tant pis! *Tarde venientibus ossa!*.. M. Rameau, veuillez donner votre bras à ma fille.

On passa dans la salle à manger. Au milieu de la table, dans un surtout de cristal, s'épanouissait une touffe de lilas blancs, le classique bouquet des fiançailles.

« — Les plus douces à la plus douce! » murmura galamment le révérend Powell. Mlle Le Barze lui répondit par un éclat de rire :

— Pardon, cher monsieur; mais, en guise de compliment, vous m'adressez l'oraison funèbre d'Ophélie!.. C'est fort aimable de votre part;.. toutefois, je me sens bien vivante, et l'indifférence de Hamlet ne m'a pas tuée.

Elle avait débité sa phrase en regardant M. de Mauréac. Celui-ci

crut devoir faire assaut de citations, et se tournant vers sa fiancée :

« — Doute plutôt de la flamme des étoiles,.. ne doute point... »

— Non; pas ce serment! fit-elle, devenue soudain triste et sérieuse. Hamlet mentait; et vous n'avez jamais menti, vous, René,.. non, jamais, n'est-ce pas?

— Oh! ce Shakspeare, ou, pour mieux parler, ce Bacon! s'écria M. Le Barze, qui me parut assez gêné... Dès que vous serez unis, mes enfans, je veux le traduire en vers!

Un silence contraint suivit cette menace de poète à poète. Le premier, notre fellow d'Oxford reprit la parole; il s'adressait à moi :

— Mon ami Le Barze m'a révélé, monsieur, que vous aussi étiez un fervent celtomane.

— Fervent,.. non. Bossuet a dit : « La foi doit avoir en elle la conviction. »

— Tous nos *divines* ont raisonné de même... Non, vous ne croyez pas, j'en suis certain, à vos Kymris constructeurs de dolmens? Pour moi, dans vos *cairns*, *galgals*, *tumuli*, je découvre l'industrie d'une race d'hommes disparue : l'homme quaternaire, tertiaire peut-être, plus vieux que le mammouth et l'ours des cavernes; un homme-singe, très prognathe, très dolichocéphale, carnassier, anthropophage; une demi-brute, l'anthropoïde de la grotte de Neanderthal, l'avant-dernière épreuve du transformisme humain : notre grand-père, en un mot!.. Vous souriez, monsieur, parce que sous ma lévite noire et ma cravate blanche de clergyman, vous entrevoyez un matérialiste et un darwinien?.. Oh! cette croyance au transformisme ne m'est venue que sur le tard. J'étais missionnaire à Natal, en compagnie de Colenso, l'illustre évêque Colenso. On m'avait envoyé convertir les Kafirs Ovampos et Bakoubas, leur révéler qu'ils étaient sortis du souffle de Dieu et non des œuvres du gorille, comme ils s'en font gloire... Eh bien! je le proclame, monsieur, c'est moi qu'ils ont converti,.. moi et mon évêque!.. Hélas! j'en ai tant vu d'hommes!

— Admirable! Vous êtes pourtant demeuré, cher monsieur, le curé d'une église salariée par votre État.

— Oui, certes, curé; mais de « l'église large! »

— Si large, qu'elle peut contenir, je le vois, des chrétiens, des déistes, même des athées!

— Elle est très large, en effet! grommela le *broad-churchman*, en avalant une gorgée de bordeaux blanc. Il porta le vin à la hauteur de son œil droit, en remarqua la transparence et le déclara « capital. »

— Mon cher Powell, protesta M. Le Barze, votre thèse sur les constructeurs de mégalithes n'est pas soutenable. Les débris humains qu'on y trouve n'ont rien du singe : des crânes conformés comme le vôtre et le mien. Allez au musée de Vannes.

Le révérend champion de l'aïeul anthropoïde huma quelques gouttes du sauterne si « capital, » et nous adressant une moue dédaigneuse :

— Oh! j'attendais l'argument! Il est pour moi sans valeur, un pur *non-sens*... Vous n'êtes pas, — vous pauvre France, — un pays de liberté tel que la bonne vieille Angleterre. Je m'explique. A Vannes, vous avez un préfet; ce préfet obéit à un empereur; cet empereur est sous la férule d'un pape. On fait donc mentir les fouilles; on substitue les crânes : le dol est certain, le *Times* l'a dit... Ah! si j'étais là!

— Vous serez là! s'écria M. Le Barze; et vous verrez de vos yeux de sceptique! Aujourd'hui, tout à l'heure, nous allons visiter un domaine que je viens d'acheter pour ma fille, Le Ménec,.. pour vous deux, mes enfans, ajouta-t-il en se tournant vers les fiancés. A ce propos, René, savez-vous que j'ai fait, ce matin même, une bien curieuse trouvaille? J'ai découvert, en étudiant les titres de propriété, que ce Ménec a, pendant quelque temps, appartenu à votre famille.

— A ma famille! dit René d'un ton de surprise profonde. Je l'ignorais absolument... Avant la révolution, sans doute?

— Avant et après. Il fut acquis vers la fin du règne de Louis XVI par votre grand-père, le président à la Tournelle, un magistrat de vieille robe, peu tendre à ses cliens, au dire de la chronique, le dernier défenseur de la torture en notre parlement de Bretagne. Confisqué en 1793 et mis en vente comme bien national, le Ménec ne trouva pas amateur et fut racheté à vil prix (les actes en font foi) par votre père.

— Par mon père!

— Oui, sous le consulat; à l'époque de sa rentrée en France. Mais, dès 1814, le Ménec passe en d'autres mains.

— Étrange! fort étrange! murmura M. de Mauréac. Curieuse découverte, monsieur!.. Oui, oui, bien étrange!

Je le regardai, étonné de l'altération subite de sa voix, et fus frappé de sa pâleur. Mais lui, comme s'il eût voulu éviter mes yeux, se pencha vers sa voisine et se mit à lui débiter mille sornettes amoureuses.

— Eh bien! mon cher Powell, poursuivit M. Le Barze, dans cette propriété se trouve un magnifique *tumulus*. Il n'a pas été exploré, celui-là, je vous en réponds. J'ai convoqué pour tantôt une équipe

de terrassiers. On creusera, on fouillera, on éventrera le monstre, et peut-être...

Une exclamation joyeuse interrompit la phrase :

— Comment ! on déjeune sans moi !.. Bonjour, père ; bonjour, ma petite Mariette !

Le capitaine Henri venait de faire irruption dans la salle. Il embrassa la jeune fille sur les deux joues, puis, s'inclina, cérémonieux, devant son futur beau-frère.

A son tour, René s'inclina, mais n'offrit pas la main. Le capitaine se mit à table et commença de dévorer à belles dents.

— Quelles nouvelles, Henri ? demanda M. Le Barze, désireux de couper court à cette petite scène muette.

— Rien de bien neuf, mon père... Hier soir, à Vannes, avec d'anciens camarades retrouvés dans la garnison, j'ai été au théâtre. On jouait une pièce à succès ; mais j'ai dû partir avant la fin ; j'ai même failli manquer mon train de retour.

— Elle est jolie, cette pièce ?

— Une pure ineptie !.. Et les acteurs, une troupe de passage racolée de bric et de broc, de piètres cabotins !

— Beaucoup de monde dans la salle ?

— Chambrée pleine : une dernière représentation ; demain toute la bande de farceurs s'envole pour Lorient... Au surplus, si le cœur vous en dit, vous pouvez les entendre, ce soir, à Auray.

— A Auray ?

— Oui, à l'hôtel de l'Europe. Grande fête et concert mirifique ! Morceaux choisis du répertoire de tous les *beuglans* français. Fausses notes et hurlemens variés : cinq francs le billet !.. Depuis ce matin, toute la ville est en émoi. Ils nous sont arrivés, ces principaux artistes de la capitale, dans quatre omnibus. Quelle entrée, messeigneurs et quelle réception ! Le président de l'orphéon leur a fait un discours !.. Une heure après, n'ont-ils pas eu l'idée de prendre le bateau et de s'en aller en partie de plaisir à Belle-Isle ! J'assistais au départ : c'était épique ! Mais ils seront de retour pour la soirée : histoire de humer les brises de l'océan et de s'octroyer trois jolies heures de mal de mer ! Dame ! quand on n'a jamais connu d'autres vagues que les flots goudronnés du *Fils de la nuit*, c'est alléchant... Voyons, cher père, assistons-nous ce soir à leur petite fête ? Qui sait ? peut-être y trouverons-nous quelque amusement.

— Non, certes, grand'merci ! répondit M. Le Barze, que ces grosses plaisanteries paraissaient ennuyer... Je le connais, leur répertoire. Depuis dix jours, chaque matin mon cocher me réveille en fredonnant un de leurs flons-flons, et, tout à l'heure, à ma stupeur profonde, je l'ai entendu chanter à tue-tête par un de nos paysans ! Une épidémie de sottise !

— Ah! oui! les couplets de Mlle Mignon-Chérie,.. une « scie » abominable!.. fit en ricanant le capitaine.

Il avait posé sa fourchette sur la table et regardait fixement son futur beau-frère:

— ... Un vilain petit museau, cette fille, et sans aucun talent. J'en sais long sur son compte. La donzelle est de ce pays-ci : on l'a reconnue... Monsieur le marquis de Mauréac, heureux de vous apprendre ce détail.

René se tourna lentement vers le faiseur d'enquêtes, et, très hautain, le toisa du regard. Pendant quelques instans, les deux hommes se provoquèrent des yeux. Enfin, M. de Mauréac, d'une voix tranchante et d'un ton solennel :

— Je l'ai déclaré déjà; pour la dernière fois je le répète : je ne vous comprends pas... Sur mon honneur, je ne connais point cette fille.

— Pourtant...

— Monsieur le marquis de Mauréac, s'écria Marie-Thérèse, la devise de votre famille a toujours été : *Dédaigne et passe!* Oui. Et elle est gravée sur la bague que j'aperçois à votre main... Donnez-la donc à votre femme, cette fière devise, et mettez-lui au doigt son anneau d'épousailles!

Tous deux ils se levèrent. Très ému, René prit la main de la jeune fille, y glissa la bague, puis, d'un mouvement passionné, la porta vers ses lèvres... Et, comme il se courbait, Marie-Thérèse lui saisit le front, et, toute rougissante, y déposa un long baiser :

— Va! je ne les crois pas, disait-elle; je ne les crois pas, puisque je t'aime!

XII.

Enfin le déjeuner s'acheva, et l'on descendit au jardin. Devant la façade du château, deux hommes attendaient; deux gars bretons portant la veste de drap noir à paremens de velours du pays de Vannes.

— Bonjour, notre maître! dirent-ils en ôtant leurs chapeaux à larges bords; le bateau est prêt.

— C'est vous, les enfans? répondit M. Le Barze, dont la gaîté semblait éteinte; la journée sera-t-elle belle, Léonnec?

— Tout de même! répliqua Léonnec, marinier trapu aux fortes épaules. Mais il faut nous dépêcher; n'est-il pas vrai, Jean-Louis? Le Loch baisse rapidement.

— Nous allons descendre avec le jusant, ajouta l'autre; mais si le flot montant nous arrive, nous devrons aborder n'importe où.

— En route, alors! s'écria Marie-Thérèse.

Elle s'empara du bras de son fiancé et l'entraîna vers la rivière; je me joignis à eux. M. Le Barze, son fils et l'Anglais nous suivaient à distance. Dans l'eau fangeuse du Loch, un vaste canot à voiles se balançait, amarré contre la berge.

— René, dit Marie-Thérèse, entrez le premier. Vous m'offrirez la main pour m'aider à franchir ce pas difficile.

M. de Mauréac quitta le bras de sa compagne; mais au lieu de courir à la barque :

— Ainsi, nous allons visiter ce Ménec? demanda-t-il.

— Sans doute,.. désormais notre gîte, notre paradis. Il m'est doublement cher à présent, puisque les vôtres y ont vécu et que leur souvenir peut-être le remplit encore.

René se plaça devant elle et sembla vouloir lui barrer le chemin :

— N'y allons pas, Marie... Cherchons partout ailleurs ce gîte, ce paradis de nos amours,.. mais point au Ménec !.. J'ai peur.

— Peur? Et de quoi, mon Dieu!

Il ne répondit rien.

— Quel enfantillage, René! Voulez-vous affliger mon père? Il vient d'acheter ce domaine exprès pour nous... Pauvre père, si joyeux de me sentir près de lui, toujours sous ses baisers!

Nos trois compagnons nous avaient rejoints :

— Quoi! l'on ne s'embarque pas? demanda M. Le Barze, s'adressant à sa fille.

— Mon père, répondit celle-ci toute rieuse, monsieur votre gendre a peur,.. peur des méchantes fées du Ménec et des malins petits Korrigans! Eh bien! nous en serons quittes pour leur chanter les sept jours de la semaine, surtout sans oublier le dimanche; autrement, ils nous emporteraient tous... Allons leur faire une visite de noces!

Et, légère, elle s'élança dans le canot.

— Korrigans chez les Gaëls; Korbirs ou Kabires chez les Phéniciens, nous dit alors M. Le Barze : le nain puissant, la petitesse grandiose, l'emblème de l'esprit plus fort que la force même! Tant mieux s'il s'en trouve au Ménec... Mes enfans, en route!

Quelques minutes plus tard, on levait l'ancre, on hissait la voile, et nous descendions la rivière.

Il est sévère, mais vraiment superbe, le paysage qui déroule ses tristesses sur les deux rives du Loch d'Auray. Tantôt le fleuve s'élargit comme un bras de mer, allongeant à perte de vue la nappe de ses eaux diaprées d'écume; des mouettes, des goélands rasent les ondulations de la vague et jettent dans les brouées de l'air leurs plaintes aiguës, leurs cris sauvages. Tantôt et brusquement il se

rétrécit. Le Loch se précipite alors, bruissant et tumultueux, entre deux promontoires de roches massives, d'où s'élancent les flèches énormes des pins maritimes, où s'épanouissent les dômes séculaires des cèdres-parasols : cette verdure toute noire fait tache sur la rougeur étincelante des grès, qui paraissent flamber sous le soleil. Et là-haut, sur l'amoncellement de ces rochers, de mornes châteaux, des mesnils taciturnes, abritent dans l'ombre des sapinières leur solitude et leur mélancolie... O Bretagne, avare nourricière de tes enfans, quelle beauté dans ta superbe misère, et combien j'aime ta désespérance, lorsque le ciel pleure sur tes granits et que gémissent les orages dans l'harmonieuse lamentation de tes vieux chênes!

Nous glissions, muets, dans le murmure assoupissant des eaux. La chaleur du jour était accablante, et le soleil de midi nous brûlait de ses rayons. Henri sommeillait; le révérend Powell dormait, et, assis près de moi, M. Le Barze contemplait sa fille, l'enveloppant de ses regards attendris. Marie-Thérèse et René se tenaient à l'avant de la barque; la jeune fille avait incliné la tête sur l'épaule de son compagnon, et tous deux, échangeant des coups d'œil, mariant des sourires, s'abîmaient dans la volupté silencieuse des grands bonheurs.

Quant à moi, je roulais mille pensées confuses. Ce nom de Mignon-Chérie, prononcé tout à l'heure, et les plaisanteries insolentes du capitaine Le Barze, m'avaient stupéfié. Que s'était-il donc passé durant mon absence? Eh quoi! René, un caprice pour cette friquette vicieuse et stupide?.. Allons donc!.. Mais non, le marquis de Mauréac ne connaissait pas cette fille : devant nous, il l'avait juré sur l'honneur!..

Tout d'un coup, l'avant du canot se releva, debout à la lame. En même temps, la voile clapotait pour retomber le long du mât.

— Bon! s'écria Jean-Louis, qui tenait la barre, le flot remonte et le vent a tourné!

— Impossible même de faire des bords! ajouta son camarade; il va falloir atterrir.

— Sommes-nous encore loin du Ménec? demanda M. Le Barze.

— A peu près deux kilomètres.

— Eh bien! les fieux, un gros effort et gagnons du chemin!

— Soit! dit Jean-Louis,.. à la rame!

Ils accrochèrent leurs avirons et se mirent à nager. Le flux montait rapide et le courant se brisait avec des grondemens sourds contre l'étrave du bateau, blanc d'écume. Les deux gars ramaient en cadence; mais, malgré leurs muscles d'acier, ils n'avançaient que lentement. Mauréac, abandonnant l'avant du canot, s'était placé au gouvernail... Et la grande vague de l'Atlantique faisait irruption dans l'estuaire avec des bruissemens sauvages,.. et les oiseaux de

l'océan, accourus par tourbillons, déchiraient les airs de leurs craillemens sonores,.. et le flot battant la grève commençait à jeter dans l'espace ses douloureux sanglots... Une voix s'éleva au milieu de ce formidable concert de la nature; la voix d'un de nos bateliers, qui, traînante et nasillarde, se mit à entonner un horrible flonflon :

« Entrez dans mon do... (un coup de rame),.. dans mon dodo... (nouveau coup de rame),.. dans mon domaine... » (une poussée vigoureuse).

— Assez, mes bons amis, ou dites-nous autre chose! s'écria Marie-Thérèse, qui se leva frémissante.

— Faites excuse, notre demoiselle, répliqua Jean-Louis, mais à Vannes, c'est la chanson à la mode.

— Elle nous vient de Paris! ajouta Léonnec.

— Et depuis quand, répondit Marie Le Barze, nos gars du Morbihan, les petits-fils des soldats de George, osent-il se salir la bouche de telles ordures? C'est un péché, cela, mes braves, et il faudra le confesser au recteur!.. Eh bien! moi, poursuivit-elle en s'exaltant, je veux vous dire une chanson, une vraie pour les hommes de la Bretagne! Elle vous donnera du cœur et va retremper vos muscles!

La jeune fille se tenait debout, appuyée contre le mât, de sa main gauche étreignant les cordages. Le vent qui fouettait son visage l'avait empourpré de vives couleurs; ses yeux étincelaient, et ses cheveux dénoués tombaient en noires ondulations sur ses épaules. La petite provinciale avait disparu, et, devant moi, j'avais une créature vraiment belle, d'une beauté étrange et sauvage.

— L'*Albatros!* dit-elle à voix lente; un récit de notre chouannerie du Morbihan : ballade en vers bretons de M. Corentin Le Barze, mon père; traduction française de sa fille... Écoutez, vous tous.

Et elle commença :

« Brillez mes yeux, vibre ô ma voix, chante ô mon cœur : je vais parler de l'*Albatros!*

« Là-bas, dans la rivière d'Auray, vers les passes Locmariaquer; — Ce coin de la Bretagne dont la terre est faite, toute, de poussière humaine; — Où sous les dolmens funéraires, tandis que leurs âmes voyagent dans l'espace des mondes, — Dorment les corps des vieux Celtes, les brenns aux couteaux de silex — Et aux colliers de jade, débris énormes dans d'énormes tombeaux! — Lourdement, sur ses ancres, se balance l'*Albatros...*

« Brillez mes yeux, vibre ô ma voix, chante ô mon cœur : je vais parler de l'*Albatros!*

« Lourdement, sur ses ancres, se balance l'*Albatros.* — On a

coupé ses mâts; l'oiseau est désormais sans ailes. — Pourquoi sembles-tu si honteux, pauvre navire, honteux de toi-même? — Toi qui jadis rasais la vague, coquet et rapide, — Maintenant, enfoncé dans les fanges, tu n'es plus qu'un ponton, — Une geôle flottante qu'habitent des garde-chiourme!

« Une geôle flottante qu'habitent des garde-chiourme! — Et dedans, nombreux et féroces, sont casernés des bleus, — Des bleus, vétérans de Bonaparte, le moissonneur de peuples; — De Bonaparte, cet homme plus grand que l'homme, aussi grand que la Mort. — Et dedans encore sont entassés des captifs de guerre, — Des féaux du roi de France, des émigrés : nos messieurs!

« Des féaux du roi de France, des émigrés : nos messieurs! — Ils sont là, car les prisons de Vannes toutes pleines regorgent et le peuple murmure; — Ils sont là, et attendent leur jugement, un jugement qui d'avance est la mort! — Jetés sur les gouffres de l'abîme, dans les mugissemens de l'océan, — Point perdu dans l'espace,.. qui pourrait les délivrer?.. — Qui?.. Ce sera moi! a dit Sans-Pareil... »

Une violente secousse agita la barque : M. de Mauréac avait lâché le gouvernail et marchait vers Marie-Thérèse :

— Taisez-vous, Marie; par pitié, taisez-vous!

Il lui saisit le bras et le tordit brutalement. Mlle Le Barze poussa un cri de douleur, et stupéfaite :

— Me taire, monsieur, pourquoi?.. Sans-Pareil se nommait le marquis de Mauréac, René; et, c'était votre père!

Mais René, sans répondre, s'était affaissé sur un banc, et, inclinant la tête, de ses mains se couvrait le visage.

Un silence profond succéda longuement à cette scène étrange; enfin, la voix d'un batelier se fit entendre :

— Voici le Ménec; nous allons débarquer.

XIII.

A notre gauche, sur la berge, s'élevait un pavillon de style Louis XVI, sorte de rendez-vous de chasse à mignonne tournure, perdu dans la sinistre désolation de ce pays. Une pelouse encadrée de marronniers s'étendait devant la façade. La maison paraissait déserte et depuis longtemps abandonnée. L'herbe avait disjoint les marches du perron, et un fouillis de plantes, rejetons des arbres d'alentour, poussait le long des murs crevés en maints endroits par des lézardes.

Nos bateliers accostèrent, et l'on débarqua. René voulut offrir la

main à sa fiancée pour l'aider à sortir du canot; elle refusa. Décidément, cette partie de plaisir tournait au lugubre. M. Le Barze, de plus en plus inquiet, ne soufflait mot, et son révérend Powell lui emboîtait le pas, sans prononcer une parole. Marie-Thérèse, triste à présent et taciturne, affectait de se tenir loin de M. de Mauréac; elle marchait à côté de son père, suspendue à son bras. Après eux venait le capitaine Henri, qui, sifflotant une marche militaire, s'amusait à couper de sa canne les branches allongées sur le chemin. Je me rapprochai de René, qui, fort en arrière, semblait vouloir rester à l'écart, et le gourmandant, ainsi que m'en donnait le droit ma vieille amitié :

— Ah çà! monsieur le nervosé, quelles lubies sont les vôtres? demandai-je.

Sans me répondre, il me tourna le dos et s'éloigna; j'allai rejoindre M. Le Barze.

— Voilà donc le Ménec! disait celui-ci. Autrefois, sur l'emplacement de ce parc, devaient se dresser des alignemens celtiques : quelque *dracontium*. Des menhirs se déroulaient, serpens de pierre, à travers une lande que les bois recouvrent aujourd'hui. Les anneaux de granit ont disparu; seul, le nom « Ménec » (champ de pierre) est demeuré. *Lapides ipsi clamabunt!* et le présent proclame le passé.

Il se retourna : René venait de le frôler à l'épaule.

— Monsieur Le Barze, fit-il d'une voix altérée, vous êtes sûr,.. bien sûr, que le marquis Charles de Mauréac a naguère habité ces lieux?

— Votre père?.. Sûr qu'il a vécu au Ménec, non; mais qu'il l'avait acheté, oui : j'ai vu l'acte de vente... Eh bien! oui, poursuivit M. Le Barze, j'en suis certain, le marquis votre père a longtemps vécu ici! C'est ici que devait le tenir en surveillance la police de Napoléon, et c'est d'ici qu'un soir de Noël, il est parti pour enlever l'*Albatros*.

— Ah! mon Dieu,.. mon Dieu! répéta par deux fois René... C'était ici!

Nous étions parvenus devant le petit châtel, et le gardien nous attendait, entouré de toute une équipe de terrassiers.

— Mes amis, leur dit M. Le Barze, allez nous attendre près du galgal. Nous ne tarderons pas à vous rejoindre.

— Et surtout n'attaquez pas la fouille en mon absence, ajouta M. Powell; je crains toujours quelque supercherie!

— Suivons-les, fit en riant le capitaine; vous pourrez alors les surveiller vous-même.

Tous deux, ils s'éloignèrent.

— Nous, visitons d'abord la maison, dit M. Le Barze, qui monta les degrés du palier... Voici le vestibule, et voilà sans doute le salon.

La pièce où nous venions d'entrer, haute et vaste, était éclairée par des portes-fenêtres percées dans l'autre façade et qui s'ouvraient sur le parc. Au dehors, ce parc étendait sa solitude à perte de vue. Une tristesse morose et sauvage pesait sur cette nature rebelle que la main de l'homme n'avait pu assouplir, et qui, maintenant abandonnée à elle-même, avait recouvré la formidable puissance de sa fécondité infertile. Un tapis vert tout dévasté se développait au loin, enserré à distance par d'épaisses futaies de sapins séculaires. Au-delà de ces gazons, une large avenue se prolongeait dans les noirceurs du bois, et, par cette baie ouverte, on pouvait entrevoir le ciel bleu, la mer glauque, et, dans l'opale de l'horizon, les dunes jaunâtres de Locmariaquer. Un monticule en forme de pyramide coupait les profondeurs de ce paysage : le tumulus.

On avait cruellement déformé le style primitif du salon, et les honnêtes bourgeois, propriétaires du Ménec après ces messieurs de Mauréac, l'avaient habillé au goût du jour. Un superbe papier grenat posé sur châssis s'étalait, criard, contre la muraille ; mais l'humidité l'avait taché de ses moisissures, et, par places, il pendait décollé. René saisit un lambeau de cette tenture et la déchira : sous le papier se montrèrent de fines boiseries, panneaux sculptés où la coquille Pompadour se mariait, élégante, aux perles néo-grecques du style Louis XVI.

— Ah !.. je reconnais ! murmura-t-il.

— Quel vandalisme ! s'écria M. Le Barze. Mes enfans, je remettrai le Ménec en son état primordial. Tout sera réparé dans son style ; avant peu, notre Morbihan possédera de nouveau un Trianon !

Il sortit pour aller visiter les étages supérieurs. Marie-Thérèse fit quelques pas derrière son père, mais, voyant que Mauréac ne la suivait point, elle revint au salon, et, toute boudeuse, affecta de causer avec moi. Une interjection de René interrompit notre colloque :

— Ici,.. contre le mur, disait-il, semblant se parler à lui-même, un canapé, des fauteuils et des chaises en tapisserie de Beauvais. Je les vois,.. oui, très nettement. Les sujets empruntés aux *Fables* de La Fontaine : « le loup et l'agneau, le pigeon et le vautour. »

— Quelle imagination, monsieur ! murmura Marie-Thérèse, le raillant, mais d'une voix si tendre !

Sans répondre à cette attaque, il courut à une petite porte pratiquée dans la boiserie, et, l'ouvrant :

— Je reconnais encore ! continua-t-il avec un rire bizarre. C'est là, dans cette chambre, qu'ils se cachaient,.. les hommes !

Il referma violemment la porte, traversa de nouveau le salon, et s'arrêtant devant la cheminée, une large cheminée de marbre blanc :

— Et le voilà, ce foyer où, dans la nuit glacée de décembre, brûlaient des quartiers de chêne et pétillait la brousse!.. Oh! la sinistre flambée... Oh!

Il s'accouda sur la tablette, joignant les mains en un geste de désespoir.

Cependant, tout en paraissant vouloir éviter son fiancé, Mlle Le Barze l'observait d'un regard anxieux. Elle s'approcha de lui, et, très douce :

— Qu'avez-vous, monsieur de Mauréac?.. Vous souffrez?

— Je souffre... cruellement!

— Si près de votre médecin, monsieur,.. de votre ami!

— Une douleur toute morale...

— Si près de moi, René!.. Ah! puisque vous portez en vous un pesant chagrin,.. des regrets, quelque remords peut-être, confiez-vous à moi! Nous serons deux à souffrir, et votre fardeau vous deviendra moins lourd.

— Un remords? dit-il en relevant le front... Pas pour moi!

Elle le contempla, pensive :

— Allez! j'ai bien compris... Votre père?.. Oui, votre père!.. Ils avaient le cœur d'acier, les hommes de ces jours-là... Mais, René, l'enfant est-il donc responsable de l'iniquité de ses parens?

— Oui, répliqua-t-il avec force. Solidaire de leurs gloires, il l'est aussi de leurs forfaits!

— Quelle philosophie terrible!

— Un dogme religieux, Marie! Dieu nous l'a enseigné lui-même.

— L'ancienne loi...

— La loi éternelle!.. L'atavisme héréditaire, partant la responsabilité indéfinie!

Ils se turent pendant quelques instans.

— Bien longtemps j'ai douté, reprit M. de Mauréac; même à présent je doute encore. Mais enfin je vais savoir... Je veux,.. je dois savoir!.. Alors, oh! alors, je vous confierai mon secret, et vous, mademoiselle, vous déciderez de moi.

— Quelle exaltation! Vous me faites trembler!

— Tous les miens ont joué sans pitié de la vie humaine!.. Mes ancêtres, par charge héréditaire, tourmenteurs d'hommes!.. Et mon père!.. mon père, plus implacable qu'eux tous!.. J'ai peur de moi-même.

— Mon Dieu!.. Que comptez-vous donc faire?

— Entrer peut-être en religion; expier sur moi un crime fami-

lial encore inexpié; et anéantir à jamais ce nom de Mauréac, souillé de sang.

Il saisit les mains de la jeune fille, et, l'attirant à lui :

— Mais vous, Marie, quoi qu'il puisse advenir, recevez mon serment! Au pied de la croix, ou bien à vos genoux, je jure de vous aimer, — toujours, toujours, toujours!

— Et moi, répondit Marie-Thérèse s'exaltant à l'unisson, je ne vous laisserai pas me fuir, même au pied de la croix!.. Que m'importent les histoires de votre famille! Est-ce donc les titres de vos aïeux que j'épouse en vous? Non, c'est vous, — vous seul, mon bien-aimé,.. c'est toi, mon cher mari!

Alors, dans un élan de passion éperdue, René de Mauréac enveloppa de ses bras la taille de l'adorée, et longuement, longuement, la serra contre son cœur. Frissonnante, la jeune fille se dégagea enfin, et, toute pâle, s'enfuit, se sauva hors de la chambre.

— Ah! mon ami, s'écria René, le bonheur ne tue point,.. autrement je serais mort à ses pieds!

L'arrivée de M. Le Barze coupa court à ces effusions; Marie-Thérèse rentrait avec lui.

— Docteur, me dit-elle en souriant, c'est moi qui désormais veux être son médecin;.. et je saurai la guérir, cette pauvre âme souffrante, la guérir à force d'amour.

— Ainsi, la paix est faite! ajouta M. Le Barze, redevenu joyeux. En ce cas, mes enfans, allons maintenant au galgal!

XIV.

Le jour baissait déjà; il fallait se hâter. Rapidement, on franchit la pelouse pour s'engager sous les ramures d'une longue avenue de sapins, et l'on s'arrêta sur la grève.

Devant nous se dressait un monticule de faible hauteur, élevé par la main des hommes, bâti de terre et de pierres rapportées, un de ces tumulus que l'archéologue celtisant appelle : *gal-gal*. Un épais revêtement de gazon, de mousse et de lierre l'habillait de sa verdure. Construit sur le bord même de la rivière, il allongeait sa masse jusque vers le flot, et depuis longtemps la grande vague de l'équinoxe en avait rongé la base.

Au-delà se déployaient les larges profondeurs d'un merveilleux paysage. Le Loch d'Auray, parvenu à son embouchure, mêle à cet endroit ses limons rapides aux eaux boueuses du Morbihan, et l'estuaire, « la petite mer, — Morhbihan, » — étend à perte de vue sa nappe ondulée. De nombreux îlots, — on en compte plus de trois cents, — émergent des fanges tumultueuses de cette mer inté-

rieure : l'île aux Moines, peuplée de ces granits qu'apporta de bien loin et qu'a su dresser, pour des siècles, l'industrie mystérieuse d'hommes demeurés encore mystérieux; l'île d'Arz, balayée par les vents, et où s'abat tellement la mort, que toutes les femmes y portent ses couleurs et ont vêtu le deuil; plus avant vers le large, l'étroit récif de Gavrinnis, que remplit tout entier son tertre funéraire, sa montagne sépulcrale, — emblème de la Vie s'élançant des abîmes, fille de la Mort. En face de nous, sur la rive opposée du fleuve, se montraient dans les buées marines les toits de chaume de Locmariaquer, cette vieille nécropole où voulurent être ensevelis tant d'hommes de l'âge de pierre, comme pour faire bercer leur éternel sommeil par l'éternelle lamentation de l'océan. A l'horizon, enfin, apparaissaient, confuses, des dunes mamelonnées, la passe étranglée de Port-Navalo, et, là-bas, la verte immensité de l'Atlantique.

On nous attendait impatiemment autour du tumulus. Le révérend Powell, fort en colère, mais toujours plein de *cant*, tirait sa montre, et, de quart d'heure en quart d'heure, la mettait sous les yeux du capitaine : *Times is money*, grommelait-il ; de son côté, M. Henri Le Barze ripostait à l'adage de la sagesse yankee par quelques bons jurons des meilleurs crus d'Algérie. Quant aux terrassiers, ils avaient déposé leurs outils, et, couchés sur l'herbe, regardaient, en discutant, un des points de l'horizon. Au loin, en effet, dans le grand large de l'océan, on apercevait, flottant entre le ciel et l'eau, une traînée épaisse de fumée noire.

— Qu'est cela, mes amis? demanda le capitaine, tandis que M. Le Barze excusait notre long retard.

— Cela, monsieur, répondit un ouvrier, c'est le *Saint-Yves*, le bateau à vapeur qui revient de Belle-Isle. Il va entrer dans la passe de Port-Navalo.

M. Henri Le Barze alluma un cigare, et, s'adressant à son père :

— Voici déjà le bateau qui nous ramène MM. les comédiens des Folies-Comiques !.. Flambé, mon projet de concert pour ce soir ! Je ne pourrais être rendu à Auray que beaucoup trop tard.

— Ils n'y seront pas eux-mêmes avant la nuit, fit observer un des hommes.

René de Mauréac tourna les yeux sur les brumeuses volutes de la fumée, et, s'écartant de Marie-Thérèse, se dirigea vers la grève.

— *Sursum corda !* s'écria M. Le Barze,.. commençons !

A cet appel, les ouvriers se levèrent, et, ramassant leurs outils, se groupèrent autour du galgal.

— A l'orient !.. attaquons le tumulus à l'orient, commanda le clergyman Powell. C'est la face dirigée vers l'aube naissante que

les Boschimans, ces survivans de l'humanité simiesque, enfouissent leurs morts... A l'orient; fouillez à l'orient!

— A l'occident! riposta M. Le Barze. L'occident est le point cardinal préféré par les Aryas. Étudiez leurs migrations progressives... L'occident, toujours l'occident!

Le conflit menaçait de s'envenimer entre ces savans hommes, très excités tous deux. Le capitaine Henri s'amusait fort de cette docte querelle, et pendant ce temps nos terrassiers, appuyés sur leurs pioches, écoutaient ahuris.

Là-bas, le *Saint-Yves* avait franchi le goulet du Morbihan, et maintenant, coupant l'estuaire, s'avançait vers nous, à toute vapeur. Immobile, René le regardait venir.

— Voyons! mon cher petit père, dit Marie-Thérèse câlinant le vieil archéologue, un peu d'abnégation! Laissons à notre hôte la gloire d'une découverte.

— Soit! répondit de mauvaise grâce M. Le Barze. Que notre ami commence,.. il ne trouvera rien!

Sur les indications du révérend Powell, les ouvriers attaquèrent le tumulus par l'orient. Leurs pics frappaient le monticule en cadence, les déblais étaient rejetés au loin; mais aucune trace de sépulture ne se montrait : pas un ossement.

Tout à coup, M. de Mauréac se rapprocha vivement. Il saisit une pioche, et, d'un tour de bras, l'enfonça dans le tertre.

— Bravo, René, fit M. Le Barze. Vous aussi, mordu par le démon de l'archéologie! Une noble passion!

M. de Mauréac ne répondit pas; mais, le corps incliné, il creusait,.. creusait, avec acharnement. Chacun de nous avait abandonné sa besogne, et, tous, nous l'entourions... Lui, il creusait, creusait toujours... Soudain, un bruit sec se fit entendre; quelque chose grinça sous le fer de l'outil. Le chercheur s'arrêta net; il se redressa, et, verdâtre, grelottant de tous ses membres, étendit les bras devant la fouille :

— N'approchez pas!.. Non,.. non! Il n'y a rien,.. rien ici!

Mais déjà l'Anglais s'était précipité à terre, et, de ses doigts, de ses ongles, il grattait, il déblayait :

— Hipp! hipp! hourra!! exclama M. Powell.

Alors quelque chose de terrible apparut à nos yeux. C'était un hideux squelette, débris humain effroyable à voir. La bouche s'ouvrait toute grande, remplie, bourrée de feuilles et d'herbes sèches; le tronc convulsé était tordu sur lui-même; et les bras, les jambes repliés s'arc-boutaient sur le sol comme s'ils eussent voulu briser l'étreinte de leur tombeau. Des lambeaux d'étoffe revêtaient encore ces lamentables restes; même sur le sommet du crâne adhéraient quelques touffes de cheveux blonds.

— Ah! mon Dieu! qu'est-ce que cela? balbutia M. Le Barze, terrifié.

— Cela, dis-je en prenant la parole, c'est la dépouille d'un être humain qui a vécu de nos jours. Son inhumation est presque récente; la nature du sol où elle repose l'a conservée à peu près intacte.

Je me penchai sur le squelette et l'étudiai durant quelques minutes :

— Une femme, messieurs, jeune encore... Oh! mais, remarquez donc! là, près du sternum, cette large déchirure!.. La femme a été assassinée!.. Et voyez, — la position du corps nous le prouve, — cette malheureuse a dû être enterrée vivante!

— Oui, vivante! répondit, pareille à un écho, la voix de René de Mauréac.

Un silence profond s'établit entre nous, et tous, courbés sur l'épouvantable chose, nous regardions.

En ce moment, une rumeur confuse, éclats de rire et chants joyeux, monta de la rivière. Le *Saint-Yves* était entré dans le Loch d'Auray, et, suivant la ligne des balises, longeait notre bord : il allait passer devant le tumulus. Le capitaine Henri, abandonnant la place, courut vers le rivage :

— Pouah! j'en ai assez de vos fouilles, dit-il... Ah! voici qui est moins funèbre!.. Nos comédiens!.. Ils sont en gaîté!

Ils semblaient fort gais, en effet, MM. les artistes des Folies-Comiques. Le paysage du Morbihan leur rappelant sans doute toute la poésie d'une toile de fond ou d'un praticable, ils chantaient des nocturnes et des barcarolles. L'un d'eux avait entonné la ronde de *Zampa*, et les autres, reprenant en chœur, jetaient aux échos d'alentour ces platitudes trop connues :

Douce jouvencelle,
Viens sur ta nacelle
Traverser le flot...

A ce bruit, René de Mauréac, agenouillé près du squelette de la femme, se releva lentement; lentement il fit quelques pas vers la grève, et alors se mit à rire.

Le *Saint-Yves* s'avançait rapidement. Maintenant on pouvait distinguer chaque passager sur le pont : des hommes en veston et chapeau mou, des femmes en costume de voyage. Plusieurs d'entre eux avaient des lorgnettes de théâtre et nous examinaient curieusement. Henri Le Barze, en habitué des coulisses du théâtre de Vannes, les reconnaissait tous et affectait de les nommer :

— Voici la dugazon, une bonne fille !.. l'ingénue, la vaporeuse Mlle Pervenche !.. le déjazet, un mauvais petit singe !.. Chapeau bas, messieurs,.. le père noble !..

Et très calme, très digne au milieu de ce cabotinage en liesse, se promenait, cinglé dans sa belle redingote noire, M. Guzman, régisseur-général et chevalier de l'ordre du Nicham. Le ténor entonna son deuxième couplet, bientôt répété en chœur :

A ta voix l'écho dira :
Patience et constance,
Car un jour ton tour viendra.

D'un brusque mouvement, René de Mauréac reprit sa marche : il ne s'arrêta que devant la ligne montante des flots.

Le *Saint-Yves* allait passer devant nous. A présent, la barcarolle achevée, on se taisait à bord... Soudain, la voix aiguë d'une des petites actrices vibra dans le silence :

— Eh ! Mignon-Chérie, jolie Mignon ! regarde donc là-bas ! ton marquis !

— Oui, oui, crièrent dix autres voix, le marquis ! Bonjour, monsieur de Mauréac !

Et le bateau passa.

Je m'approchai de René, et ne pus réprimer un geste de stupeur. Pâle d'une pâleur effrayante, le corps jeté en avant comme s'il eût voulu s'élancer, et la bouche béante, de ses yeux démesurément ouverts, il regardait le *Saint-Yves*, qui déjà s'enfonçait dans les brouillards montans du soir... A cet instant, Marie-Thérèse vint se placer devant lui, et, toute frémissante :

— Ainsi donc, monsieur le marquis de Mauréac, vous nous aviez menti ?

Elle arracha de son doigt la bague armoriée, — son anneau de fiançailles, et d'une voix mordante, un sourire de mépris sur les lèvres :

— Reprenez votre parole, monsieur ; vous pouvez aller rejoindre celle-là qui vous réclame !

GILBERT AUGUSTIN-THIERRY.

(La dernière partie au prochain n°.)

ÉTUDES

D'HISTOIRE RELIGIEUSE

V[1].

L'AFFAIRE DE L'AUTEL DE LA VICTOIRE.

Saint Augustin, qui était témoin des dernières convulsions du paganisme, dit quelque part « que l'ancien culte ne cherchait qu'à mourir avec éclat. » S'il est vrai qu'il ait eu cette suprême ambition, il faut reconnaître qu'elle n'a pas été trompée. D'ordinaire les religions périssent obscurément : quand la faveur publique les a délaissées, et qu'à la haine qu'elles excitaient a succédé l'indifférence, elles s'enfoncent tous les jours dans les étages inférieurs de la société, où elles conservent un plus grand nombre de partisans, et l'ombre tombe peu à peu sur elles. Le paganisme a eu au moins l'heureuse chance de provoquer, avant de disparaître, un débat solennel. Cette grande lutte, dont l'autel de la Victoire fut le prétexte, et qui mit aux prises deux des plus grands esprits de ce siècle, a été souvent racontée par des écrivains de talent. Je me permets pourtant d'y revenir, en me servant de quelques publications nouvelles, qui nous aideront, je crois, à la mieux comprendre (2).

(1) Voyez la *Revue* du 15 février et du 1er juillet 1886, du 1er août 1887 et du 1er janvier 1888.

(2) La plus importante de ces publications est l'édition nouvelle des œuvres de Symmaque, que M. Seeck a donnée dans les *Monumenta Germaniæ historica*, et l'excellente préface qui l'accompagne et qui fait mieux connaître les grands personnages du siècle où Symmaque a vécu.

I.

Vers la fin du IVe siècle, la situation des païens semblait assez critique. Ils avaient traversé en cinquante ans des fortunes très différentes : tolérés par Constantin, proscrits par Constance, ils étaient redevenus, sous Julien, les maîtres de l'empire ; mais leur triomphe n'avait duré que deux ans. Après ce succès éphémère, dont ils n'avaient pas toujours bien usé, on pouvait craindre qu'il ne se produisît une réaction violente qui emportât l'ancienne religion, déjà fort compromise. Heureusement pour elle, le nouveau prince, Valentinien Ier, était un homme sage qui connaissait la situation de l'empire, et ne voulait pas ajouter des dissensions intérieures aux périls du dehors ; il revint à la politique de Constantin, et déclara, dès le début de son règne, « que chacun aurait la pleine liberté de pratiquer la religion qu'il avait choisie. » Pendant les douze années qu'il occupa le trône, il tint l'engagement qu'il avait pris, et ne poursuivit que les faiseurs de sacrifices secrets, les tireurs d'horoscopes, les diseurs de bonne aventure, qui, en donnant des espérances aux ambitieux, pouvaient nuire à la sûreté de l'état.

Du reste, la tolérance n'était guère moins défavorable au paganisme que ne l'eût été la persécution : il perdait tous les jours du terrain. Le monde allait de lui-même vers la nouvelle religion, qui répondait aux besoins secrets des âmes ; mais quoiqu'elle pût se passer, pour achever son triomphe, d'avoir recours aux moyens violens, on pouvait prévoir qu'elle ne résisterait pas longtemps à la tentation d'en user. Les évêques étaient impatiens d'en finir. Ils employaient le crédit dont ils jouissaient auprès des princes pour les déterminer à tourner contre le vieux culte les armes dont il s'était lui-même servi. Si Valentinien leur résista jusqu'au bout, ils furent plus heureux auprès de Gratien, son fils. C'était pourtant l'élève chéri du bel esprit Ausone, qui l'avait nourri des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Il semblait que cet aimable jeune homme, doux et modéré de nature, aurait dû conserver de cette éducation à demi païenne le respect des institutions du passé et quelque complaisance pour les divinités de la fable ; mais il subit de bonne heure la puissante influence de saint Ambroise, qui le poussa d'un autre côté. On vit bien, dès son avènement à l'empire, les sentimens dont il était animé, quand il refusa de recevoir les insignes du grand pontificat, que, selon l'usage, les envoyés du sénat venaient lui remettre. Tous ses prédécesseurs, quoique chrétiens, avaient consenti à rester les chefs de la religion nationale ; il ne le voulut pas, et, pour la première fois depuis Auguste, on vit un empereur qui

n'était pas grand pontife. Cependant, malgré ce début peu rassurant, les païens n'eurent pas trop à se plaindre de lui pendant quelques années, et sans doute ils commençaient à se remettre de leurs alarmes, lorsqu'à la fin de son règne, sans les persécuter ouvertement, il prit contre eux une série de mesures qui devaient avoir pour leur culte des suites funestes.

Comme ces mesures, fort habilement concertées, avaient toutes ce caractère de s'appliquer spécialement à Rome, pour comprendre le mécontentement qu'elles soulevèrent et les résistances qu'elles y ont trouvées, il convient de savoir ce que le paganisme était devenu dans la capitale de l'empire et quelle importance il y avait conservée.

Il ne s'agit pas, on le pense bien, de dresser la liste et de donner le nombre exact des adhérens qui lui étaient restés. Plût au ciel qu'on pût le faire! l'histoire en tirerait un grand profit; mais c'est une entreprise où jusqu'ici tous les savans ont échoué. La statistique des croyances est la plus difficile de toutes, surtout quand il s'agit d'une époque où beaucoup ont intérêt à cacher leurs sentimens et d'autres flottent entre les opinions contraires. Aussi les historiens de l'église ou de l'empire, Gibbon, Beugnot et leurs successeurs, quand ils prétendent évaluer en chiffres précis la force des partis religieux, ne font jamais que des calculs de fantaisie (1). Il faut donc nous contenter de dire qu'à ce moment, quoique la religion chrétienne se fût solidement établie à Rome, les païens y devaient être encore fort nombreux, et que, probablement, il y en avait plus que dans les autres grandes villes de l'empire. C'est ce qui s'explique sans peine : dans un pays où l'on vivait au milieu des souvenirs anciens, il était naturel qu'on demeurât fidèle aux anciennes traditions. L'antiquité était encore vivante à Rome au IVe siècle; les vieux monumens restaient debout, et les inscriptions nous montrent les magistrats fort occupés à les entretenir et à les réparer. Ces monumens étaient surtout des édifices sacrés : on y comptait alors presque autant de temples qu'il y a d'églises aujourd'hui; et comme, en général, ils avaient été bâtis en l'honneur de quelque victoire, ils semblaient prouver d'une manière visible et triomphante que l'empire devait sa puissance et sa grandeur à la

(1) Un des derniers historiens qui se sont occupés de cette époque, M. Schultze, au début de son livre intitulé : *Geschichte des Untergangs des griechisch-römischen Heidenthums*, revient sur cette question et reprend la tentative de Gibbon. Il essaie de donner le chiffre des chrétiens dans l'empire à l'avènement de Constantin, et le calcule d'après le nombre des évêques présens aux conciles des diverses provinces; mais en supposant même qu'il n'y en avait pas d'absens, de quel droit peut-on conclure du nombre des évêques à celui des fidèles?

protection des dieux. Ce qu'ailleurs on essayait d'établir à force d'argumens, ce qui conservait partout tant de fidèles au paganisme, paraissait là une vérité incontestable, et l'on n'avait qu'à ouvrir les yeux pour en être convaincu.

Une autre raison, encore plus importante, qui attachait Rome au passé, c'est qu'elle avait lieu de n'être pas satisfaite du présent. Depuis près d'un siècle, elle n'était plus la résidence habituelle des empereurs. Déjà Dioclétien et ses associés l'avaient quittée pour Nicomédie, pour Milan, pour Trèves. Mais celui qui consomma la séparation et la rendit définitive en bâtissant, sur les bords du Bosphore, une capitale nouvelle, fut le même prince qui fit profession le premier d'être chrétien, de façon que les Romains pouvaient être tentés d'établir une sorte d'association entre ces deux actes et de les confondre dans la même réprobation. Ils avaient beaucoup à perdre à l'absence des princes; non-seulement elle humiliait leur orgueil, mais elle menaçait leurs intérêts les plus chers. Ils savaient bien que les privilèges dont on les avait comblés, les faveurs dont on était si prodigue pour eux, et qui épuisaient le trésor public, tenaient uniquement à la présence de la cour. On voulait que la populace fût satisfaite, qu'elle vînt saluer tous les matins le prince devant son palais, qu'elle l'accueillît de ses acclamations, quand il se rendait au cirque ou à l'amphithéâtre; voilà pourquoi on se donnait la peine de l'amuser et de la nourrir : on lui fournissait, à des prix très modérés, et quelquefois pour rien, du blé, de l'huile et de la viande de porc. Cent soixante-quinze jours, c'est-à-dire la moitié de l'année, étaient consacrés à des jeux publics, qu'on cherchait à rendre aussi magnifiques et aussi variés que possible. Mais ces libéralités insensées ne pouvaient pas durer toujours. Du moment que le prince cessait de résider au Palatin, il n'avait plus les mêmes raisons de ménager le peuple de Rome et de payer si cher ses bonnes grâces. Il était à craindre qu'il ne finît par écouter les plaintes des provinces, qui se lassaient d'entretenir l'oisiveté de l'ancienne capitale (1). Les Romains devaient donc s'attendre qu'un jour ou l'autre ils ne seraient plus nourris par l'état, et que, par conséquent, il leur faudrait travailler pour vivre, ce qui leur était devenu tout à fait insupportable. De là une inquiétude de l'avenir, une mauvaise humeur contre le régime nouveau, un regret du

(1) Nous avons une lettre où Symmaque se plaint de l'Espagne et de l'Afrique, qui refusent d'envoyer à Rome le blé et l'huile qu'elles lui donnaient autrefois : « Vous pouvez seuls, dit-il aux empereurs, venir aux secours de la Ville éternelle privée de ses ressources et qui n'a plus le moyen de vivre. Si les provinces cessent de lui payer les subsides qu'elles lui doivent, elle prévoit avec raison que, ses revenus étant supprimés, elle va manquer du nécessaire. »

passé, qui font aisément comprendre qu'il y eût à Rome plus de partisans de l'ancien culte qu'ailleurs.

Les empereurs ne l'ignoraient pas, et, à ce qu'il semble, ils le supportaient. Soit par un reste de considération pour l'ancienne maîtresse du monde, soit qu'ils aient craint d'y exciter quelque désordre en se montrant trop sévères, ils ne crurent pas devoir lui appliquer dans toute leur rigueur les lois qu'ils faisaient contre le paganisme. Libanius affirme que les sacrifices y étaient tolérés, pendant qu'on les interdisait dans tout l'empire, et un récit fort curieux d'Ammien Marcellin prouve que Libanius ne nous a pas trompés. Ammien raconte que, pendant l'hiver de l'année 359, le temps fut affreux, et que les vaisseaux d'Afrique ne purent pas apporter le blé dont Rome avait besoin pour vivre. Le peuple, selon l'usage, accusa les magistrats de négligence, et le préfet de la ville eut grand'peine à lui échapper. Heureusement qu'en ces graves circonstances, les dieux vinrent au secours de leur cité chérie. Un jour que le préfet réfugié à Ostie immolait une victime, dans le temple des Castors, le vent tomba tout à coup, la mer redevint calme, et l'on vit de tous les côtés des navires chargés de blé se diriger vers le port. Il y avait alors plusieurs années que Constance avait défendu, sous les peines les plus sévères, de sacrifier aux dieux, ce qui n'empêchait pas, comme on vient de le voir, qu'un magistrat romain, le premier de tous en dignité, dans une circonstance officielle, osât violer ouvertement la loi, sans craindre d'être puni ou réprimandé.

Ainsi les païens jouissaient à Rome d'une plus grande liberté qu'ailleurs; ils avaient de plus un avantage précieux, dont ils étaient privés dans les autres villes, et qui leur rendit la résistance plus facile. Ce qui nuisit surtout au paganisme, ce qui le livra sans défense aux coups de ses ennemis, c'est qu'il n'était pas organisé pour la lutte. En sa qualité de religion officielle, il s'était habitué à compter sur l'état pour le protéger : tout lui manqua le jour où il fut abandonné par le souverain. Ses prêtres, en ce malheur, lui furent de peu d'utilité. Dans la religion romaine, le sacerdoce était une sorte de magistrature civile; on était pontife ou flamine en même temps que duumvir, et l'on remplissait de la même façon ces fonctions différentes. On n'apportait donc pas, dans l'exercice du ministère sacré, cet esprit de corps et cette passion religieuse qui sont un puissant secours pour un culte menacé. Aussi, quand il plut aux empereurs d'interdire les sacrifices et de fermer les temples, ils ne rencontrèrent en face d'eux aucune opposition sérieuse. Il y eut bien, dans certains pays où l'ancienne religion avait conservé son empire, quelques efforts pour défendre un sanctuaire plus respecté, une divinité plus populaire : en Égypte,

le sang coula autour du temple de Sérapis; il y eut des chrétiens massacrés, dans quelques villes d'Afrique, devant les statues d'Hercule; mais ces tentatives furent vite réprimées. Les populations païennes, ne se sentant pas soutenues et dirigées, après quelques jours de violence, se hâtèrent de se soumettre. A Rome, les circonstances étaient plus favorables pour elles; elles avaient au moins un centre autour duquel elles pouvaient se ranger, c'était le sénat. Depuis Dioclétien et ses réformes politiques, le sénat avait perdu une partie de l'importance dont il jouissait à la fin du IIIe siècle (1); cependant les princes le ménageaient beaucoup; ils continuaient à choisir parmi ses membres les plus hauts fonctionnaires de l'empire, et son nom conservait tout son prestige : c'était toujours, comme dit Symmaque, ce qu'il y avait de mieux dans le genre humain, *pars melior generis humani*.

Or le sénat était resté en grande partie païen. Ces grands corps aristocratiques sont toujours conservateurs; celui-là surtout, qui tirait toute son illustration du passé, devait être contraire aux nouveautés. On y professait ouvertement la maxime « qu'en toute chose les anciens ont toujours raison, et que, toutes les fois qu'on change, c'est pour faire plus mal. » Avec une telle disposition d'esprit, on comprend que le sénat n'ait pas été favorable aux innovations de Constantin et qu'il soit resté longtemps fidèle à la religion, comme aux usages, des aïeux. Cependant, vers le milieu du IVe siècle, on remarque que plusieurs grandes familles commencent à être ébranlées dans leur foi. C'est par les femmes que la haute société de Rome, jusque-là si obstinément païenne, a été entraînée au christianisme. Les femmes, celles surtout de cette aristocratie intelligente et lettrée, se sentaient attirées vers la nouvelle religion par l'intérêt qu'elles prenaient aux grandes questions qu'agitait alors l'église. Personne ne leur contestait le droit de les discuter. Les plus grands docteurs de ce temps, saint Jérôme et saint Augustin, ne se montrent jamais surpris d'être consultés par elles sur les problèmes les plus obscurs de la théologie, et ils mettent une complaisance infatigable à leur répondre. On peut dire hardiment que de nos jours, où c'est un lieu-commun de proclamer leur droit à tout connaître et à se mêler de tout, elles n'occupent pas dans nos polémiques politiques et religieuses la place qu'elles avaient prise au IVe siècle. Elles trouvaient donc, dans le christianisme, une satisfaction pour leur esprit comme pour leur âme, et il n'est pas surprenant qu'elles s'y soient jetées avec tant d'ardeur. Une fois con-

(1) On peut étudier à ce sujet l'ouvrage intéressant que M. Lécrivain vient de publier sur le *Sénat romain depuis Dioclétien, à Rome et à Constantinople.*

quises, elles entraînèrent leurs maris et leurs proches. Après ces grandes Romaines, les Léa, les Mélanie, les Paule, qui étaient de la race énergique des Cornélie et des Porcia, vinrent les Anicius, les Toxotius, les Pammachius, et peu à peu toute la noblesse suivit.

Mais ce mouvement commençait à peine à l'époque qui nous occupe. Non-seulement alors les païens étaient encore fort nombreux dans l'aristocratie romaine, mais il semble qu'ils étaient devenus plus dévoués à leurs dieux, plus attachés à leurs croyances, depuis qu'ils les sentaient menacés. Les inscriptions attestent qu'il y eut à ce moment une recrudescence de dévotion parmi ces grands seigneurs; sur les monumens qu'ils nous ont laissés, leur piété s'étale avec complaisance et prend même quelquefois des airs provocans. En face des empereurs chrétiens, et comme pour les braver, ils se parent de tous les sacerdoces dont ils ont été revêtus; ils tiennent à nous faire savoir qu'ils sont hiérophantes d'Hécate, prêtres d'Hercule, de Liber, d'Isis, d'Attis, de Mithra; ils paraissent heureux de nous rappeler les mystères auxquels ils sont initiés et les sacrifices solennels qu'ils ont accomplis. En 1618, quand Paul V voulut bâtir la façade de Saint-Pierre, on trouva, dans une fosse profonde, un amas de débris provenant d'autels brisés et martelés. Ces autels étaient destinés à conserver le souvenir de tauroboles qu'on avait célébrés en cet endroit sous Valentinien Ier et Gratien. Nous pouvons lire encore les noms et les titres des gens qui se sont soumis à ce baptême de sang pour effacer leurs fautes : ils appartiennent aux plus illustres familles; ce sont des consuls, des gouverneurs de province, des préfets de Rome. Ils paraissent animés d'une piété ardente, et se servent de termes mystiques qui ne sont pas ordinaires aux anciens cultes. L'un d'eux implore les dieux gardiens de son âme et de son esprit, *dis animæ mentisque custodibus*; l'autre nous dit qu'il vient de naître à une vie nouvelle qui ne doit pas finir, *in æternum renatus*. — Quand on songe que ces sacrifices s'accomplissaient sur la colline du Vatican, au-dessus de la catacombe de Saint-Pierre, en face de la basilique que Constantin venait d'élever en l'honneur du prince des apôtres, on ne peut pas méconnaître que c'était une sorte de défi audacieux que l'ancienne religion adressait à celle qui voulait prendre sa place.

II.

Les païens de Rome avaient donc un centre : ils se ralliaient autour du sénat. Ils avaient de plus des chefs : c'étaient les plus importans parmi les sénateurs, ceux qui, dans la noble assemblée, tenaient les premières places. J'en compte trois à ce moment, qui

avaient ceci de commun qu'ils étaient fort attachés à la vieille religion, qu'ils remplissaient les plus hautes charges de l'état, et que, comme tous les païens zélés, ils affichaient une vive admiration pour l'ancienne littérature. Ils ne se contentaient pas de l'aimer, ils la cultivaient; ce n'étaient pas seulement des lettrés délicats, mais des écrivains célèbres. Si l'on excepte la poésie, qui convenait moins à des grands seigneurs et à des politiques, ils se partageaient à tous les trois le domaine des lettres. L'un était plutôt un philosophe, l'autre un historien, le troisième un orateur. Il me semble que leur caractère particulier et le rôle qu'ils ont joué dans l'histoire de leur temps répond au genre spécial d'études qu'ils avaient choisi.

Le philosophe s'appelait Prætextat (Vettius Agorius Prætextatus). Il était un peu plus âgé que les deux autres, et devait être né vers le milieu du règne de Constantin. L'empereur Julien, qui connaissait son zèle pour le paganisme, en fit un proconsul d'Achaïe. Sous Valentinien, qui, comme on l'a vu, laissait chacun libre dans ses croyances, il garda sa charge, et même il profita de l'influence qu'elle lui donnait pour sauver les mystères d'Éleusis, qui semblaient en péril. On pouvait en effet leur appliquer une loi de Valentinien contre les sacrifices nocturnes; mais Prætextat ayant déclaré au prince que, si on les supprimait, il ne valait plus la peine de vivre, on fit pour eux une exception. Devenu ensuite préfet de Rome, ses fonctions le rendirent l'arbitre d'une lutte violente qui s'éleva entre les chrétiens. A la mort du pape Libère, deux prêtres, Ursinus et Damase, se disputèrent sa succession. La querelle en vint au point qu'on se battit dans les églises, et qu'au dire d'Ammien on releva un jour sept cents cadavres sur le pavé d'une basilique. Prætextat mit fin au conflit par l'exil d'Ursinus. Je me figure qu'il devait sourire quand il recommandait aux chrétiens de se traiter avec moins d'inhumanité et de s'aimer un peu plus les uns les autres : il était plaisant pour un païen d'être chargé de leur prêcher les vertus chrétiennes. On sait du reste qu'il ne se faisait pas faute de les railler à l'occasion, et que notamment il se moquait volontiers du luxe qu'étalaient les chefs de l'église et des beaux revenus qu'ils trouvaient dans la piété des fidèles. Saint Jérôme rapporte qu'il disait un jour au pape Damase : « Nommez-moi évêque de Rome, et je me fais tout de suite chrétien. » Dans son parti, Prætextat est au premier rang; c'est ce qu'atteste la place qu'il occupe dans les *Saturnales* de Macrobe. On sait que l'auteur de cet ouvrage, païen fort zélé, a tenu à y réunir les païens les plus importans de Rome. Il nous les montre à table, un jour de fête, faisant surtout grande chère d'érudition, et discutant

très doctement les questions qui les intéressent. C'est chez Prætextat qu'ils se rassemblent; il préside l'entretien et le dirige. Personne ne sait mieux que lui la raison des usages religieux; on écoute avec respect les explications qu'il en donne : c'est le grand théologien du paganisme, *princeps religiosorum, sacrorum omnium præsul*. Ses connaissances ne se bornent pas à la religion nationale, il connaît aussi et pratique les autres : ce pontife de Vesta est en même temps prêtre des dieux de l'Égypte et de l'Asie. Il appartient évidemment à ces croyans de la dernière heure qui, pour résister au christianisme, ont fait un appel désespéré à tous les cultes du monde. Ils craignent que le polythéisme gréco-romain ne soit pas de force à soutenir la lutte tout seul; mais ils comptent bien qu'il sera vainqueur s'il parvient à grouper comme en un faisceau toutes les autres religions autour de lui. La dévotion de Prætextat n'était pas seulement fort étendue, elle était tout à fait sincère. Il ne lui suffisait pas, comme à beaucoup d'autres, d'en faire étalage dans la vie publique : chez lui, parmi les siens, il professait les mêmes sentimens qu'au sénat. C'est ce qu'on voit clairement dans les lettres que lui écrit Symmaque. Nous avons conservé l'épitaphe en vers que sa femme, Fabia Paulina, a fait graver sur sa tombe. Elle a la forme d'un grave dialogue, dans lequel la femme et le mari s'entretiennent pour la dernière fois. La conversation, comme il convient, débute par des complimens. Prætextat dit de Pauline « qu'elle est amie de la vérité et de l'honneur, fidèle aux dieux et dévouée à leurs temples, qu'elle préfère son mari à elle-même et Rome à son mari ; » de son côté, Pauline déclare, en lui répondant, « que l'éclat de sa famille ne lui a pas valu de plus grand avantage que de la rendre digne d'un mari comme Prætextat. » Puis elle le remercie de lui avoir donné le goût et l'intelligence des choses sacrées : « C'est toi, ô mon époux, qui, en prenant soin de m'instruire, m'as arrachée pure et sainte des bras de la mort, qui m'as conduite dans les temples et m'as faite la servante des dieux. C'est sous tes yeux que j'ai été initiée à tous les mystères. » N'est-il pas curieux de voir à quel point le christianisme s'est imposé à ceux mêmes qui le combattaient? Les païens s'étaient moqués longtemps de la peine que prenaient les chrétiens pour répandre la connaissance de leur religion parmi les petites gens et les femmes : les voilà qui se préoccupent de faire comme ceux dont ils plaisantaient. Le bienfait dont Pauline remercie le plus son mari, c'est de l'avoir élevée jusqu'à lui en l'associant à ses croyances :

Sociam benigne conjugem nectens sacris.

Elle termine comme ferait une chrétienne, en exprimant l'espoir de le retrouver dans une autre vie : « J'aurais été bien heureuse, si les dieux m'avaient fait la faveur de ne pas te survivre. Je le suis pourtant, puisque j'ai été tienne tant que j'ai vécu, et que je le serai bientôt après ma mort. » Quand Prætextat mourut, en 384, il était arrivé au comble de la popularité. La gravité de sa vie, la sincérité de ses convictions, la parfaite unité de sa conduite, en faisaient une des plus grandes figures du siècle. Tout le monde le respectait, et, à quelque distance, il produisait l'effet d'un Caton ou d'un Cincinnatus. Aussi reçut-il du sénat, du peuple, des grands collèges de prêtres dont il faisait partie, et même des princes qui ne partageaient pas ses croyances, des honneurs qu'on n'accordait guère qu'à des souverains.

Cependant, malgré toute sa science et sa piété, la considération dont il jouissait, les grandes fonctions qu'il avait remplies, Prætextat ne fut guère qu'une décoration pour les païens de Rome. Son ami, Nicomachus Flavianus, que nous appelons Flavien, était le véritable chef du parti. Comme Prætextat, il restait attaché de tout son cœur à l'ancien culte ; mais sa dévotion n'avait pas tout à fait le même caractère. D'abord, elle ne s'étendait pas à tous les dieux de l'univers, et le seul titre qu'on lui donne, sur les monumens élevés en son honneur, est celui de membre du collège des pontifes. Elle ne paraît pas non plus avoir été aussi ardente que celle de Prætextat. A vrai dire, il était plutôt superstitieux que dévot : on raconte qu'il consultait beaucoup les devins de toute sorte, et qu'il avait une grande confiance dans les réponses des oracles. Mais il en prenait fort à son aise lorsqu'il s'agissait d'accomplir les devoirs ordinaires de sa religion. Les pontifes devaient servir les dieux par quartier. Flavien, quand son tour était venu, et qu'il était absent de Rome, se faisait attendre, et quelquefois même il restait dans ses terres, malgré les représentations de ses collègues. Il lui est arrivé, dans des jours de fête où l'abstinence était de rigueur, de faire jeûner quelqu'un à sa place. Si les lettres de Symmaque étaient plus libres, plus intimes, si elles ne se bornaient pas d'ordinaire à un échange de banalités et de complimens, nous connaîtrions à fond Flavien, qui est l'un de ses correspondans les plus familiers. Tout ce qu'on y voit, c'est que, par momens, il paraît saisi d'une sorte de découragement, dont son ami cherche à le guérir ; comme les grands ambitieux déçus, il parle des plaisirs de la retraite, des charmes de la campagne ; il refuse de retourner à Rome, quand on l'en prie : il annonce qu'il est décidé à se retirer des affaires publiques. C'était donc au fond un mécontent ; il est à croire qu'il avait conçu de grandes espérances, et qu'elles ne s'étaient pas tout à fait réalisées. Peut-être

a-t-il eu le tort de se souvenir trop de l'époque où Rome était le centre et la tête de l'empire, presque l'empire entier, et où cette aristocratie, à laquelle il appartenait, gouvernait réellement le monde. Quand il s'était mis devant les yeux ce passé glorieux, les dignités dont les princes l'honoraient devaient lui sembler médiocres. Tout ce qu'un grand seigneur pouvait être, Flavien l'avait été ; Théodose, dont il avait écrit l'histoire, lui témoignait une très vive affection, qui résista aux dissentimens religieux et survécut à quelques disgrâces passagères. Quelque irrité que fût le maître, il semble que Flavien n'avait qu'à se montrer pour reconquérir ses bonnes grâces. Il fut même quelque temps questeur du palais, poste de confiance qui le rapprochait du prince et en faisait le confident et l'interprète de ses plus secrètes pensées. Rien pourtant ne lui suffit. En 392, il semblait plus puissant et mieux en cour que jamais : il était préfet du prétoire d'Illyrie, désigné consul pour l'année suivante, quand, on ne sait pourquoi, il se jeta dans le parti de l'usurpateur Eugène, qui ne pouvait pas lui donner plus que Théodose. Je n'ai pas à raconter ce qu'il fit pendant les quelques mois que dura ce règne éphémère (1). Nous savons qu'il fut quelque temps le maître de Rome, et qu'il profita de son pouvoir pour rétablir, autant qu'il le pouvait, la religion nationale, lui ramener des fidèles et rendre tout leur éclat aux vieilles cérémonies. Il quitta ensuite Rome pour Milan, où il effraya les chrétiens par ses menaces, puis il alla disputer à Théodose le passage des Alpes. Vaincu, il ne voulut pas survivre à sa défaite, et l'on nous dit qu'il se tua ou se fit tuer. Celui-là, comme on voit, n'était pas seulement un théologien, mais un homme d'action. Avec lui, les païens perdirent le dernier chef politique qui leur restait.

Étendons-nous un peu plus sur le troisième personnage, qui sera l'un des acteurs principaux de la lutte que nous allons raconter. Symmaque, ou, pour lui donner tous ses noms, Q. Aurelius Symmachus, était, comme les deux autres, de bonne maison et fort riche. Il se fit, dès sa jeunesse, une grande réputation d'éloquence. Le sénat, qui était fier de lui, et qui comptait sur son talent pour se rendre le prince favorable, l'envoya plusieurs fois lui porter ses vœux ou ses doléances. C'était le temps où Valentinien Ier guerroyait

(1) Nous connaissons mieux aujourd'hui toute cette dernière partie de la vie de Flavien, grâce à la découverte que M. Léopold Delisle a faite, il y a quelques années, d'un petit poème latin placé, dans un manuscrit du VIe siècle, à la suite des œuvres de Prudence. C'est un pamphlet de l'époque, écrit par un chrétien fort zélé, mais qui connaissait mal la versification latine. Il nous donne des détails très curieux sur la réaction païenne dans Rome et les menées de Flavien pendant qu'il était à la tête du parti d'Eugène.

au-delà du Rhin contre les Allemands. Symmaque lui plut, et il le garda quelque temps à sa cour. Ce vaillant soldat aimait les lettres; — qui ne les aimait pas alors ? — Il goûtait beaucoup la compagnie d'Ausone, qu'il avait nommé précepteur de son fils, et il s'en faisait suivre dans ses expéditions. L'hiver venu et la campagne finie, on rentrait sur le territoire romain, et l'on allait se reposer dans les palais de Mayence ou de Trèves. L'empereur y donnait des fêtes brillantes, pendant lesquelles on entendait Ausone chanter en vers les exploits du prince, tandis que le jeune Symmaque les célébrait en prose. Il avait la réputation d'exceller dans les discours de ce genre; personne ne tournait mieux que lui les complimens, et les flatteries avaient dans sa bouche une grâce particulière. Napoléon disait de la vieille aristocratie française dont il aimait à remplir ses antichambres : « Il n'y a que ces gens-là qui sachent servir. » De même ces soldats parvenus, qu'un coup de fortune avait mis à la place d'Auguste et de Marc-Aurèle, approchaient d'eux volontiers les descendans des grandes familles romaines, dont les manières étaient si distinguées et qui savaient flatter avec tant de finesse et d'aisance. Le cardinal Maï a retrouvé, sur un palimpseste, quelques fragmens des panégyriques de Symmaque et les a publiés : ce ne sont pas des chefs-d'œuvre. Dans l'un d'eux, l'orateur compare Valentinien et son frère Valens, l'empereur d'Orient, au soleil et à la lune, qui se partagent le gouvernement du ciel, comme les deux frères se sont divisé celui de la terre. Il fait remarquer pourtant que la comparaison n'est pas tout à fait juste, et que Valentinien s'est bien mieux conduit que le soleil. Le soleil a gardé toute la lumière pour lui et n'en a laissé qu'un faible reflet à la lune, tandis que Valentinien a fait un partage égal avec son frère : si le soleil s'était comporté avec la même générosité, il ferait jour pendant vingt-quatre heures. L'hyperbole est forte; mais Juvénal nous avertit que, lorsqu'on adresse des complimens au maître, il n'est pas besoin de se mettre en peine de les rendre vraisemblables, et que les plus excessifs sont toujours les mieux reçus. Ces exagérations ridicules étaient d'usage dans les panégyriques ; elles ne prouvent rien contre Symmaque : c'était en réalité un très honnête homme, dont la correspondance, que nous avons heureusement conservée, est pleine des sentimens les plus honorables. Les flatteries dont il accablait les princes dans ses discours publics ne l'empêchaient pas de leur dire la vérité quand il le croyait nécessaire, et quelquefois de leur tenir tête. Le seul fait d'avoir défendu contre eux ses croyances religieuses nous prouve qu'il était plus ferme, plus courageux, plus indépendant que ses panégyriques ne le laissent soupçonner.

Symmaque, comme Flavien et Prætextat, était un païen convaincu;

mais ce qui l'attachait surtout au culte des aïeux, c'est qu'en toute chose il aimait le passé. Les anciens usages lui étaient tous également chers, et il n'y voulait rien changer. Quand il fut préfet de Rome, il refusa de monter dans la voiture somptueuse dont on se servait ordinairement, parce qu'elle n'était pas conforme à l'antique simplicité, et il écrivait tout exprès à l'empereur pour se plaindre qu'on se fût éloigné sur ce point des vieilles traditions. A la mort de Prætextat, son meilleur ami, les Vestales ayant voulu lui élever une statue, quoiqu'il dût être fort satisfait de l'honneur qu'on faisait à un grand personnage qu'il aimait tendrement, il s'y opposa de toutes ses forces, sous prétexte que c'était une nouveauté, et qu'il ne voyait pas dans les registres qu'on l'eût jamais fait pour personne. Du reste, les Vestales lui ont causé beaucoup de tracas; il les avait sous sa garde, en sa qualité de pontife, et devait les surveiller. Il apprit un jour qu'il y en avait une, dans la ville d'Albe, qui avait manqué à ses vœux. La chose était certaine, le complice avouait. Aussitôt Symmaque, au nom du collège des pontifes, s'adresse au préfet de Rome pour qu'on lui remette la coupable. Le préfet, qui se trouvait être sans doute un chrétien ou un païen indifférent, hésitait; Symmaque, impatient de punir le crime, se fâcha de tous ces délais, et déclara qu'il allait écrire au préfet du prétoire. Nous ne savons pas comment finit l'affaire et si le préfet du prétoire mit plus d'empressement à livrer la malheureuse que le préfet de Rome, mais nous pouvons être sûrs que le bon, le doux Symmaque, s'il l'avait tenue en son pouvoir, n'aurait pas manqué de la traiter comme faisaient les aïeux et de l'enterrer tout vive :

Tantum religio potuit suadere malorum!

Symmaque était donc plein de zèle pour la religion que ses ancêtres avaient pratiquée. Il accomplissait avec une régularité parfaite toutes les cérémonies du culte, et croyait sincèrement que le salut de Rome dépendait des sacrifices qu'on offrait aux dieux. Quand il voyait les armées romaines vaincues, les Germains pénétrer en Gaule, les Goths envahir l'Orient, il était convaincu que c'était parce qu'on avait oublié d'immoler quelques bœufs à Jupiter. « Dieux de la patrie, s'écriait-il en gémissant, pardonnez-nous nos négligences coupables ! »

Il faut pourtant remarquer que sa dévotion, quoique très vive, ne l'empêchait pas d'être tolérant. Il avait des amis dans les deux camps, et le ton dont il leur parle laisse rarement deviner à quel culte ils appartiennent. Les deux religions étaient en ce moment si

mêlées entre elles et se côtoyaient de si près qu'elles étaient bien forcées de se supporter l'une l'autre. Dans le sénat de Rome, dans les curies de petite ville, dans les collèges d'artisans, où les chrétiens et les païens se trouvaient sans cesse en présence, ils s'habituaient peu à peu à vivre ensemble. Les fonctionnaires publics étant pris indistinctement dans les deux cultes, rien n'aurait marché s'ils n'avaient pas cherché à s'entendre. Il est probable qu'ils y réussissaient, car nous ne voyons pas, quand nous lisons l'histoire de ce temps, que l'expédition des affaires ait été sérieusement entravée par des haines religieuses et qu'il se soit élevé des conflits dont l'administration publique ait beaucoup souffert. Mais l'apaisement n'était qu'à la surface. Au-dessous de cette apparence tranquille, les passions n'étaient pas moins ardentes, et l'on va voir qu'il suffit de quelques édits de Gratien pour allumer la guerre entre les deux partis.

III.

On savait, depuis l'avènement de Gratien, qu'il était mal disposé pour la vieille religion romaine; mais, s'il ne l'aimait pas, il ne l'avait jamais ouvertement attaquée. Le culte continuait à être célébré à Rome comme autrefois. Dans les lettres de Symmaque qu'on peut rapporter à cette époque, il est à chaque instant question de cérémonies publiques et de sacrifices solennels; tous les prêtres sont à leur poste, les pontifes se réunissent aux jours désignés, les haruspices observent les prodiges, les Vestales entretiennent le feu sacré. Avec un peu de bonne volonté, on pouvait croire qu'il n'y avait rien de changé et que le monde était resté fidèle aux anciennes croyances, quand tout à coup, en 382, l'empereur, sans doute à l'instigation des évêques, entre en lutte avec elles. Il se garde bien d'imiter l'empressement maladroit de Constance, qui avait essayé de tout détruire à la fois : il laisse les temples ouverts, il ne défend pas les cérémonies et les sacrifices, seulement il décide que l'état n'en fera plus les frais. Désormais, tout l'argent qu'on dépensait pour les fêtes sera partagé entre le trésor public et la caisse du préfet du prétoire; les appointemens qu'on payait aux Vestales et aux prêtres seront affectés à l'entretien de la poste impériale; enfin, toutes les terres que possèdent les temples ou les collèges sacerdotaux deviennent la propriété du fisc.

Le coup était rude : le paganisme n'avait pas de plus grand attrait que la beauté de ses fêtes et l'éclat de ses cérémonies. Il comptait sur elles pour garder ses anciens partisans et en conquérir de nouveaux. Mais cette pompe coûtait cher, et l'état seul semblait assez

riche pour la payer. On pouvait bien espérer que, s'il refusait de le faire, les particuliers essaieraient quelque temps de le remplacer : nous avons une inscription de cette époque dans laquelle un dévot, qui construit à ses frais un temple de Mithra, nous dit qu'il ne regrette pas la dépense. « Ne s'enrichit-on pas, ajoute-t-il, quand on partage sa petite fortune avec les dieux? » Par malheur, ces beaux sentimens ne sont pas de durée; l'expérience montre que les particuliers se lassent vite de partager avec les dieux leur fortune grande ou petite, et qu'ils aiment mieux la garder pour eux. D'ailleurs, quand même le paganisme aurait trouvé dans le dévoûment de quelques fidèles le moyen de subvenir aux frais d'un culte somptueux, sa situation n'en était pas moins changée par les édits de Gratien. Jusque-là, il paraissait être la religion officielle, nationale; il représentait l'état et se confondait avec la patrie; celui qui refusait d'en observer les pratiques n'était pas seulement un impie, mais un mauvais citoyen, qui se mettait en dehors de la loi de son pays. Le salaire fourni par le trésor public était le signe visible de cette union de l'état et de la religion; du moment que les frais du culte cessaient d'être payés, l'accord semblait rompu, et la religion, répudiée par l'état, perdait son privilège le plus précieux et sa principale raison d'exister.

En même temps qu'il supprimait les appointemens des prêtres et confisquait les biens des temples, Gratien prit une autre mesure qui, bien que moins importante, produisit beaucoup d'effet : il fit ôter la statue de la Victoire de la salle où le sénat se réunissait. Cette statue avait une histoire : c'était une œuvre de l'art grec que les Romains avaient trouvée à Tarente quand ils prirent la ville. Auguste, après Actium, l'avait fait placer au-dessus d'un autel, dans la curie, et il était d'usage que chaque sénateur, en se rendant à sa place, s'approchât de cet autel pour y brûler un grain d'encens. La déesse semblait présider aux délibérations du sénat : c'est vers elle qu'on tendait les mains lorsqu'à l'avènement d'un nouveau prince on jurait de lui être fidèle, et, tous les ans, le 3 du mois de janvier, quand on faisait des vœux solennels pour le salut de l'empereur et la prospérité de l'empire. Ces cérémonies s'étaient accomplies sans interruption depuis Auguste jusqu'au triomphe du christianisme. Pendant la lutte des deux cultes, l'autel de la Victoire éprouva des fortunes diverses; Constance l'avait supprimé; Julien le rétablit, et Valentinien, fidèle à son système de politique tolérante, le respecta. Il occupait donc son ancienne place, sans qu'on songeât à s'en plaindre, quand Gratien, reprenant les desseins de Constance, le fit enlever de nouveau.

Cet acte d'autorité exaspéra les païens. Quoiqu'au fond les me-

sures fiscales prises par le prince contre leur religion fussent beaucoup plus graves, ils en parlèrent peu : il ne sied pas de paraître trop sensible aux questions d'argent. En revanche, ils affectèrent de se plaindre amèrement de l'outrage qu'on faisait au sénat en lui ôtant l'autel de la Victoire : ils savaient que leurs plaintes seraient bien accueillies, non-seulement de tous les païens convaincus, mais de ces esprits indécis qui, quoique penchant vers le christianisme, ou même devenus tout à fait chrétiens, ne pouvaient se défendre de conserver un souvenir pieux du passé. Il y en avait beaucoup, parmi ces chrétiens timides, qui voulaient ménager les transitions et qui pensaient qu'on pouvait garder les anciens usages, à la condition de leur ôter autant que possible leur caractère religieux ; il leur semblait, par exemple, qu'en faisant des jeux de Bacchus et de Cérès de simples fêtes en l'honneur de l'agriculture et de la vendange, en convertissant les temples en lieux de réunion pour les citoyens, en bourses et en hôtels de ville, en ne regardant les statues des dieux que comme des œuvres d'art dont on se servait pour orner les places et les basiliques, il n'y avait plus de raison de les détruire. Pour eux, la Victoire n'était plus qu'un nom de favorable augure, une allégorie et un symbole, qui leur semblait parfaitement à sa place dans un lieu où l'on délibérait des affaires publiques. Ainsi, les païens, en se plaignant qu'on l'en eût expulsée, avaient l'espoir d'associer à leur mécontentement des gens mêmes qui ne partageaient pas leurs croyances.

Le principal argument dont l'empereur s'était servi pour supprimer l'autel et la statue, c'est qu'il ne convenait pas de mettre sous les yeux des sénateurs qui avaient embrassé la religion nouvelle des objets qui blessaient leur foi. Mais l'argument n'avait toute sa force que si l'on pouvait établir que le nombre des sénateurs chrétiens était assez considérable pour qu'on eût égard à leurs scrupules. Voilà pourquoi saint Ambroise répète à plusieurs reprises que les chrétiens forment dans le sénat la majorité. Symmaque n'a jamais dit ouvertement le contraire, mais il le laisse partout entendre, quand il se donne pour le représentant du sénat et qu'il affirme qu'il parle en son nom. Il est certain qu'il avait été officiellement désigné par ses collègues pour aller trouver le prince et lui porter leurs réclamations. Or nous savons que le choix des délégués qu'on envoyait à l'empereur était toujours précédé d'une discussion et qu'il faisait l'objet d'un vote. C'est donc la majorité du sénat qui a choisi Symmaque ; d'où l'on doit conclure qu'au moins ce jour-là la majorité était païenne : aucune contestation à ce sujet n'est possible. Aussi saint Ambroise prétend-il que, lorsque le sénat délibéra sur cette affaire, il n'était pas au complet, et que beaucoup de ses membres

s'étaient abstenus d'y venir. « C'étaient, nous dit-il, des chrétiens qui craignaient quelque violence. » Il ajoute que les absens ont envoyé une protestation à l'évêque de Rome et qu'il en possède un exemplaire. On voit que l'opinion de saint Ambroise et celle de Symmaque ne se contredisent pas tout à fait, comme on l'a quelquefois prétendu, et qu'il est possible de les concilier. Les chrétiens devaient être en majorité dans le sénat, ainsi que saint Ambroise l'affirme ; mais cette majorité comprenait beaucoup de gens indécis, craintifs, irrésolus, qui avaient peur de se compromettre ; et, comme, le jour où il fallait affirmer leur foi, ils restaient chez eux, ils laissaient la minorité païenne, plus ferme, plus compacte, composée de plus grands personnages, faire ce qu'elle voulait. — C'est ainsi qu'elle décida d'envoyer Symmaque à l'empereur pour lui demander de rendre au sénat l'autel de la Victoire.

Il partit donc pour Milan, où la cour résidait alors ; mais son voyage fut inutile. Gratien avait été prévenu par le pape Damase de ce qu'on devait lui demander ; on lui avait remis une lettre des sénateurs chrétiens, qui protestaient un peu tardivement contre la démarche que faisaient leurs collègues. Malgré tous ses efforts pour voir le prince, Symmaque ne fut pas reçu, et dut reprendre tristement le chemin de Rome.

L'année suivante, les choses changèrent de face. D'abord la récolte fut très mauvaise : le blé manqua dans toute l'Italie et Rome souffrit de la famine. Les païens, comme on pense, ne manquèrent pas de dire que c'étaient les dieux qui se vengeaient. Mais ce qui leur parut un signe plus évident de la colère céleste, c'est la triste destinée du prince qui s'était montré si rigoureux pour la religion nationale. Dans l'été de l'année 383, Gratien fut assassiné par un de ses généraux, Maxime, qui se fit proclamer empereur en Gaule.

Les circonstances étaient redevenues favorables pour le sénat. Le jeune frère de Gratien, Valentinien II, qui conservait l'Italie, ne s'y sentait pas très solide. Effrayé par le malheur qui venait d'arriver à sa famille, menacé par Maxime, il était obligé de ménager tout le monde. A Rome, on jugea le moment venu de renouveler la tentative qui avait été si mal accueillie l'année précédente (1). Symmaque, qui était alors préfet de la ville, revint à Milan, et, cette fois, il put arriver jusqu'à l'empereur. Admis dans la salle du consistoire impérial, où siégeaient les conseillers ordinaires du prince, des magistrats, des généraux, il donna lecture d'un rapport (*Rela-*

(1) Le hasard faisait qu'en ce moment les païens occupaient les plus hautes charges de l'état : Prætextat était consul désigné, Flavien préfet du prétoire d'Italie, Symmaque préfet de Rome. M. Seeck pense avec raison que cette circonstance put encourager le sénat à faire une nouvelle tentative auprès de l'empereur.

tio), que fort heureusement nous avons conservé dans le dixième livre de ses lettres, parmi les pièces officielles de son administration.

IV.

Donnons de ce morceau célèbre une courte analyse, qui en fasse connaître les parties essentielles.

Symmaque ne perd pas son temps, comme il arrive dans les discours ordinaires, à de longs préambules. C'est à peine s'il rappelle en quelques mots l'injure que les méchans lui ont faite, sous le règne précédent, en contraignant l'empereur à ne pas le recevoir, « parce qu'ils savaient bien que, s'il avait pu se faire entendre, il aurait obtenu justice; » puis il entre brusquement en matière : « Quel homme est assez l'ami des barbares pour ne pas regretter l'autel de la Victoire? Nous avons ordinairement une prévoyance inquiète qui nous fait éviter ce qui peut sembler d'un mauvais augure. Sachons au moins rendre au nom de la Victoire l'hommage que nous refusons à sa divinité. Vous lui devez déjà beaucoup, princes (1) ; bientôt vous lui devrez davantage. Que ceux-là détestent sa puissance qui n'ont pas éprouvé son secours ; mais vous qu'elle a servis, ne renoncez pas à une protection qui vous promet des triomphes. Puisque tout le monde a besoin d'elle et la désire, pourquoi refuser de lui rendre un culte?.. Où désormais prêterons-nous le serment d'être fidèles à vos lois et de nous conformer à votre parole? Quelle crainte religieuse épouvantera l'âme perfide et l'empêchera de mentir quand on demandera son témoignage? Je sais bien que tout est plein de Dieu, et qu'il n'y a pas d'asile sûr pour un parjure; mais je sais aussi que rien ne retient une conscience prête à faiblir comme la présence d'un objet sacré. Cet autel est le garant de la concorde de tous et de la fidélité de chacun. »

Ce ne sont encore là que des raisons de sentiment, qui ne peuvent guère toucher un chrétien. L'argument véritable sur lequel l'orateur fonde son espérance, c'est que l'ancienne religion a pour elle l'autorité du passé et qu'elle est le culte des aïeux. Voilà pourquoi les conservateurs du sénat ont donné à Symmaque le mandat de la défendre. On croit les entendre parler quand il dit : « L'héritage qu'enfans nous avons reçu de nos pères, faites que, vieillards aujourd'hui, nous puissions le transmettre à nos enfans. » Le passé est tellement sacré pour eux qu'ils vont jusqu'à refuser aux empe-

(1) Il était de règle, depuis Dioclétien, que, quoiqu'on ne parlât que devant un seul prince, on eût l'air de s'adresser à tous. Cette fiction permettait de croire que l'empire, quoique divisé entre plusieurs empereurs, n'avait pas perdu son unité.

reurs le droit d'y rien changer. « Vous savez bien qu'il ne vous est pas permis de toucher aux usages de nos pères. *Vobis contra morem parentum intelligitis nihil licere.* » Voilà une bien fière parole pour un sénat d'ordinaire si obéissant et si humble ; mais ce qui lui donne du cœur, c'est qu'il est convaincu que la prospérité de l'empire dépend du maintien de la vieille religion : « Nous redemandons un culte qui a fait longtemps la fortune de Rome. » S'il l'a faite, il peut seul la conserver. Il ne s'agit pas entre hommes d'état d'instituer des discussions théologiques. Les religions se jugent par les services qu'elles rendent ; l'homme ne s'attache aux dieux que quand ils lui ont été utiles, *utilitas quæ maxime homini deos asserit.* « Puisque toute cause première est enveloppée de nuages, à quel signe reconnaîtrons-nous la divinité, sinon à ce passé de succès et de gloire? Si donc une longue suite d'années fonde l'autorité de la religion, conservons la foi de tant de siècles ; suivons nos pères qui si longtemps ont avec profit suivi les leurs. » Ici l'orateur, pour donner plus de force à ses paroles, les met dans la bouche de Rome elle-même : « Il me semble que Rome est devant vous et qu'elle vous parle en ces termes : Princes excellens, pères de la patrie, respectez la vieillesse où je suis parvenue sous cette loi sacrée. Laissez-moi mes antiques solennités ; je n'ai pas lieu de m'en repentir. Permettez-moi, puisque je suis libre, de vivre selon mes usages. Ce culte a mis tout l'univers sous mes lois ; ces sacrifices, ces cérémonies saintes, ont écarté Hannibal de mes murs et les Gaulois du Capitole. N'ai-je donc été sauvée alors que pour me voir outragée dans mes vieux jours? Quoi que ce soit qu'on me demande, il est trop tard pour le faire. Ne serait-il pas honteux de changer à mon âge? »

On pense bien que Symmaque ne manque pas de se plaindre des décrets de Gratien qui ont supprimé les appointemens des prêtres et confisqué les revenus des temples ; — c'était, on l'a vu, l'atteinte la plus grave qu'on eût portée au paganisme. — Quand il les attaque, il devient pressant, hardi, presque violent ; il a l'accent des orateurs de la droite, Maury ou Cazalès, quand ils défendent les biens du clergé devant l'assemblée nationale, et emploie les mêmes argumens. Il affirme que ce qu'un prince a donné, un autre ne peut pas le reprendre ; c'est une spoliation qu'aucune loi n'autorise ; il n'est pas juste de refuser aux collèges sacerdotaux le droit de recevoir les legs qu'on veut bien leur faire ; il est criminel de s'emparer de ceux qu'on leur a faits et qui leur appartiennent ; les mauvais princes sont les seuls qui ne respectent pas la volonté des mourans. « Eh quoi! ajoute-t-il, la religion romaine est-elle mise hors du droit romain? Quel nom donner à cette usur-

pation des fortunes particulières auxquelles la loi défend de toucher? Les affranchis sont mis en possession des biens qu'on leur a légués ; on ne conteste pas même aux esclaves les avantages qu'un testament leur assure; et les ministres des saints mystères, les nobles vierges de Vesta, sont seuls exclus du droit d'hérédité ! Que leur sert-il de dévouer leur chasteté au salut de la patrie, d'appuyer l'éternité de l'empire sur le secours du ciel, d'étendre sur vos armes et sur vos aigles la salutaire influence de leurs vertus, et de faire pour tous les citoyens des vœux efficaces, si nous ne les laissons pas jouir même du droit commun? Comment pouvez-vous souffrir que, dans votre empire, on gagne plus à servir les hommes qu'à se dévouer aux dieux? » Ce n'est pas seulement un crime odieux, c'est une faute dont l'état portera la peine. « La république en souffrira, car il ne peut pas lui servir d'être ingrate. » On l'a bien vu par la famine qui vient de désoler une partie du monde. Symmaque en sait la cause, et il est heureux de nous la dire : « Si la moisson a manqué, la faute n'en est pas à la terre; nous n'avons rien à reprocher aux astres; ce n'est pas la nielle qui a détruit le blé, ni l'ivraie qui a étouffé la bonne herbe : c'est le sacrilège qui a desséché le sol, *sacrilegio annus exaruit.* » Les dieux ont vengé leurs temples et leurs prêtres.

Symmaque a l'occasion, dans le cours de son rapport, de faire à plusieurs reprises sa profession de foi : elle a été fort remarquée et mérite de l'être. Il faut reconnaître qu'elle présente un caractère d'élévation et de grandeur qui aurait un peu surpris les dévots de l'ancien temps. C'est celle des païens éclairés de cette époque, qui voulaient mettre d'accord leurs croyances religieuses et leurs opinions philosophiques. Ils s'en servaient volontiers dans leurs polémiques avec les chrétiens, et il leur semblait qu'elle pouvait offrir aux deux cultes un moyen de s'entendre, ou du moins de se supporter. Symmaque commence par établir la légitimité de la religion nationale : « Chacun a ses usages, chacun a son culte. La Providence divine (*mens divina*) assigne à chaque cité des protecteurs différens. De même que chaque mortel reçoit une âme en naissant, de même à chaque peuple sont attribués des génies particuliers qui règlent leurs destinées. » Ainsi les dieux qu'adore chaque nation ne sont que des serviteurs ou des délégués de la divinité suprême, et, dans ce système, l'unité divine n'est pas compromise par la multiplicité des dieux locaux. Mais Symmaque va plus loin; il laisse entendre qu'en réalité toutes les religions se confondent, et qu'elles ne sont que des formes diverses d'un même sentiment. « Reconnaissons, dit-il, que cet être, auquel s'adressent les prières de tous les hommes, est le même pour tous. Nous con-

templons tous les mêmes astres; le même ciel nous est commun; nous sommes contenus dans le même univers. Qu'importe de quelle manière chacun cherche la vérité? Un seul chemin ne peut suffire pour arriver à ce grand mystère, *uno itinere non potest perveniri ad tam grande secretum.* » Et, au moment de finir, il tient à mettre le trône du jeune prince sous la protection de tous ces dieux qu'il a tâché de réunir et de concilier : « Puissent toutes les religions employer leurs forces secrètes à vous soutenir, surtout celle qui a fait la grandeur de vos pères! Pour qu'elle puisse vous défendre, laissez-nous la pratiquer. »

V.

Le rapport de Symmaque fut écouté avec une grande faveur. Le conseil impérial comprenait des chrétiens et des païens; tous, sans distinction de culte, furent d'accord que les réclamations étaient justes, et qu'il fallait accorder ce qu'on demandait. L'empereur seul résista. Valentinien n'avait que quatorze ans, et il est vraisemblable que les conseillers gouvernaient l'empire sous son nom. Il leur laissait sans doute la direction des affaires politiques et militaires; mais pour les choses religieuses, il ne subissait pas leurs volontés. Éclairé par sa foi, écoutant ses scrupules, il n'hésita pas à se prononcer contre l'opinion générale avec une fermeté qui ne lui était pas ordinaire. Il reprocha aux chrétiens leur faiblesse, et répondit nettement aux païens qu'il ne rétablirait pas ce que son frère avait supprimé.

Mais on pouvait craindre qu'il changeât de sentiment, et que le sénat, appuyé par tous les politiques de l'empire, finît par avoir raison de la résistance de ce jeune homme. C'est alors que, pour maintenir le prince dans ses résolutions, pour l'empêcher de céder aux réclamations des païens, exprimées dans un si beau langage et soutenues par un parti si puissant, saint Ambroise entra ouvertement dans la lutte.

Tout le monde connaît l'histoire de l'évêque de Milan. On sait qu'il descendait d'une des grandes familles de Rome, celle des *Aurelii*, à laquelle appartenait aussi Symmaque, en sorte que les deux adversaires, dans ce grand débat, étaient assez proches parens. Fils d'un préfet des Gaules, on l'avait nommé de bonne heure gouverneur de l'Italie septentrionale, et il s'y était fait remarquer par son équité, son désintéressement, la netteté de sa parole, la décision de son caractère. L'empire comptait sur lui pour les plus hauts emplois, quand un hasard le donna à l'église. A la mort de leur évêque, les habitans de Milan ne pouvaient pas s'entendre sur le

choix de son successeur. Les esprits étaient fort animés et l'on allait en venir aux mains, quand le gouverneur, Ambroise, se présenta dans l'assemblée pour rétablir l'ordre. Il s'exprima avec tant de fermeté et de bonne grâce, que tout le monde en fut charmé. Aussi une voix s'étant élevée par hasard pour dire : « Qu'il soit notre évêque! » tous le répétèrent. Après quelque résistance, Ambroise céda, et le choix populaire fut sanctionné par les applaudissemens de toute la chrétienté. « Courage, homme de Dieu, lui écrivait saint Basile; c'est le Seigneur lui-même qui vous a choisi parmi les juges de la terre pour vous faire asseoir dans la chaire des apôtres : venez combattre le bon combat! » Ambroise y était merveilleusement préparé par sa vie antérieure. Il ne sortait pas d'un cloître, où d'ordinaire on fait mal l'apprentissage de la vie; il avait appris le monde en vivant dans le monde; il connaissait les affaires pour les avoir pratiquées. Il était de cette race des grands administrateurs de l'empire, esprits graves et sages, nourris des maximes du droit ancien, respectueux de l'autorité, dévoués au maintien de l'ordre. Il porta dans le gouvernement de l'église cette netteté de vues, cette décision, ce sens de la réalité et de la vie qu'il avait pris dans l'administration des provinces. C'était le digne adversaire de Symmaque, et les deux religions qui se disputaient l'empire allaient se combattre dans la personne de leurs deux plus illustres représentans.

Dès que saint Ambroise apprit la démarche du sénat et le succès qu'elle avait manqué d'obtenir, il s'empressa d'écrire une première protestation, dans laquelle il ne pouvait pas répondre en détail aux argumens du préfet de Rome, puisqu'il ne les connaissait pas encore. Il se contentait de rappeler au prince son devoir, et le faisait en termes énergiques et impérieux. Assurément, c'est un sujet soumis, mais il a le sentiment qu'il est l'interprète d'un pouvoir supérieur à celui des rois. « Tous ceux qui vivent sous la domination romaine, dit-il, servent l'empereur; mais l'empereur doit lui-même servir le Dieu tout-puissant. » Comme il parle au nom de ce maître souverain, il ne prie pas, il commande; il n'implore pas, il menace : « Soyez sûr que, si vous décidez contre nous, les évêques ne le souffriront pas. Vous pouvez aller dans les églises; vous n'y trouverez pas de prêtre pour vous y recevoir, ou vous en trouverez qui vous en défendront l'accès. Que leur répondrez-vous quand ils vous diront : L'autel de Dieu refuse vos présens, car vous avez relevé l'autel des idoles? » — C'est, on s'en souvient, ce qu'il a fait lui-même, à la porte de l'église de Milan, lorsque après le massacre de Thessalonique il en refusa l'entrée à Théodose.

Une fois qu'on lui eut communiqué, comme il le demandait, la

requête de Symmaque, il y répondit à loisir. La réponse est longue, plus longue que l'attaque, où l'on remarque une savante et habile concision, quelquefois même traînante et confuse, mais vive partout et souvent éloquente. Sans me piquer de suivre exactement une argumention où la suite fait défaut, je me contenterai de résumer les raisons que saint Ambroise oppose à son adversaire.

Ces raisons sont souvent de simples plaisanteries. Symmaque prétend que Rome redemande une religion sous laquelle elle a toujours été victorieuse, qui l'a sauvée des Gaulois et l'a délivrée d'Hannibal. Mais les Gaulois ont brûlé Rome ; et, s'ils n'ont pas pris le Capitole, ce n'est pas le grand Jupiter, c'est une oie qui les en a empêchés : *Ubi tunc erat Jupiter? an in ansere loquebatur?* On dit que les dieux ont protégé Rome contre Hannibal ; mais, s'ils sont venus cette fois à son secours, il faut avouer qu'ils l'on fait de mauvaise grâce et qu'ils n'y ont guère mis de diligence. Pourquoi ont-ils attendu pour se déclarer jusqu'après la bataille de Cannes ? Que de sang n'auraient-ils pas épargné en se décidant un peu plus vite ! D'ailleurs Carthage était païenne comme Rome ; elle adorait les mêmes dieux et avait droit à la même protection. Il faut choisir : si l'on prétend que ces dieux ont été vainqueurs avec les Romains, il est impossible de nier qu'ils aient été vaincus avec les Carthaginois. Enfin, à la fameuse prosopopée de Symmaque, qui avait produit un grand effet, saint Ambroise croit devoir en opposer une autre : — c'est une lutte de rhétorique ; — il fait, lui aussi, parler Rome, mais d'une façon très différente. « A quoi sert, dit-elle aux Romains, de m'ensanglanter chaque jour par le stérile sacrifice de tant de troupeaux ? ce n'est pas dans les entrailles des victimes, mais dans la valeur des guerriers, que se trouve la victoire... Pourquoi me rappeler sans cesse aux croyances de nos pères ? Je hais le culte de Néron. J'ai regret de mes erreurs passées ; je ne rougis pas de changer dans ma vieillesse avec le monde entier. Il n'y a point de honte à passer dans un meilleur parti ; il n'est jamais trop tard pour apprendre. »

Symmaque, on s'en souvient, s'était fort apitoyé sur le sort des Vestales ; il avait parlé avec attendrissement « de ces nobles filles qui vouent leur virginité au salut de l'état, et, par l'influence de leurs vertus, attirent les secours du ciel sur les armes de l'empereur. » Saint Ambroise pense qu'il faut beaucoup rabattre de ces éloges. D'abord il fait remarquer qu'elles ne sont que sept : ce n'est guère de trouver dans tout l'empire sept jeunes filles qui fassent vœu de chasteté et renoncent aux joies de la famille pour se vouer au culte des dieux. D'ailleurs, elles n'y renoncent pas tout à fait et ne font pas des vœux perpétuels. Entrées à dix ans au service de

Vesta, elles doivent y rester trente ans. Ce temps écoulé, elles sont libres et peuvent se marier. « La belle religion, dit saint Ambroise, où l'on ordonne aux jeunes filles d'être chastes et où l'on permet aux vieilles femmes d'être impudiques ! » Sans compter qu'on ne se fie guère à leur vertu, puisqu'on éprouve le besoin de les épouvanter de menaces terribles pour les maintenir dans le devoir : elles doivent être chastes, sous peine d'être enterrées vives. Saint Ambroise pense que « ce n'est pas tout à fait être honnête que de l'être par crainte. » Enfin, si l'on punit sévèrement les coupables, on comble de distinctions et de faveurs celles qui se conduisent bien. Dans leur palais du forum, elles mènent une existence somptueuse; on les promène dans Rome sur des chars magnifiques ; elles ne paraissent en public que couvertes de robes de pourpre et de bandelettes d'or. Tout le monde se lève en leur présence pour leur faire honneur; elles ont partout, même au théâtre et au cirque, des places réservées et les meilleures. A ces prêtresses de Vesta, si riches, si honorées, saint Ambroise oppose les vierges chrétiennes. Celles-là s'engagent pour la vie, et elles gardent fidèlement leur vœu, quoiqu'elles soient libres de le violer; elles ne sont pas sept seulement, comme les Vestales; elles remplissent les villes, elles peuplent les solitudes. Elles n'ont pas besoin, pour se consacrer à Dieu, qu'on leur prodigue la fortune et les privilèges ; au contraire, ce sont les misères et les privations qui les attirent. Elles portent la robe de bure, elles se nourrissent plus mal que les esclaves, elles remplissent les emplois les plus vils. A côté de ces quelques femmes de grande famille, vertueuses par peur ou par ambition, et qui sont l'aristocratie de la virginité, les autres forment ce que saint Ambroise appelle « la populace de la pudeur, *videte plebem pudoris !* »

On pense bien qu'ayant cette opinion des Vestales, saint Ambroise ne peut pas supposer que le ciel se soit mis en peine de les venger. Aussi refuse-t-il de croire que la famine de l'année précédente ait été infligée à l'empire pour le punir des décrets de Gratien ; et sa grande raison, c'est qu'elle n'a pas duré, et qu'à une année stérile vient de succéder une année bénie. Jamais les récoltes n'ont été plus belles. Et pourtant les décrets sont toujours en vigueur ; les prêtres continuent à ne pas recevoir de salaire ; les biens des temples ne leur ont pas été rendus, et le sénat demande toujours l'autel de la Victoire ! Si l'on prétend que la disette était un indice de la colère des dieux, il faut bien reconnaître que l'abondance qui l'a suivie montre qu'ils se sont apaisés et ne réclament plus aucune satisfaction.

Jusqu'ici, saint Ambroise n'a guère employé que les argumens des apologistes ordinaires. Ces plaisanteries tantôt légères, tantôt

profondes, dont il se sert si volontiers, étaient d'usage dans la polémique chrétienne, et l'on en trouve des modèles ailleurs. Mais voici qui est plus nouveau et qu'il ne tient de personne. Il se trouve que la discussion l'amène à soutenir des principes auxquels l'église n'a pas toujours fait un bon accueil et qu'on est d'abord un peu surpris de rencontrer chez un évêque. On a vu que Symmaque est l'homme du passé ; il veut qu'on reste fidèle aux anciennes croyances, il regarde comme un crime de rien changer aux vieux usages. Naturellement saint Ambroise défend l'opinion contraire. Le passé n'est pas son idéal; il croit que rien n'est parfait en naissant et que tout gagne à durer. Si les changemens déplaisent, si l'on se fait une loi de retourner toujours en arrière, pourquoi s'arrêter en route? Il faut aller jusqu'au bout, revenir aux origines du monde, à la barbarie, au chaos; il faut préférer à nos arts, au bien-être dont nous jouissons, aux connaissances que nous avons acquises, le temps où l'homme ne savait pas se construire une maison ni ensemencer les champs, où il vivait sous les grands arbres et se nourrissait du gland des chênes; il faut même, pour être logique, descendre encore plus loin, jusqu'à ce moment où la lumière n'existait pas encore et où l'univers était plongé dans les ténèbres. Nous regardons l'apparition du soleil comme le premier bienfait de la création; pour Symmaque, c'est le premier pas vers la décadence. Par ces raisonnemens exprimés d'une façon subtile et frappante, saint Ambroise veut nous amener à penser qu'il ne faut pas condamner sans retour toutes les innovations, et nous préparer ainsi à la plus grande de toutes, l'introduction du christianisme. « Le monde, dit-il, après avoir longtemps erré, a changé de route pour arriver à la maturité et à la perfection : que ceux qui l'en blâment accusent la moisson parce qu'elle ne mûrit pas les premiers jours, qu'ils reprochent à la vendange de nous faire attendre jusqu'à l'automne, qu'ils se plaignent de l'olive parce qu'elle est le dernier fruit de l'année! » Et il conclut en ces termes : « N'est-il pas vrai qu'avec le temps tout se perfectionne? Ce n'est pas à son lever que le jour est le plus brillant; c'est à mesure qu'il avance qu'il éclate de lumière et qu'il enflamme de chaleur. » Voilà la théorie du progrès très nettement formulée : cette fois, l'église l'invoque à son profit; mais le XVIIIe siècle l'ayant retournée contre elle, elle a été amenée à s'en méfier et même à la combattre comme une erreur coupable.

Une autre opinion de saint Ambroise mérite aussi d'être remarquée. Symmaque avait soutenu que c'était un devoir pour l'état de payer les prêtres. En effet, du moment que l'état et la religion sont indissolublement liés ensemble, les prêtres deviennent des fonction-

naires comme les autres et ont droit aux mêmes avantages. Il ne peut donc pas comprendre pourquoi le trésor public a cessé tout d'un coup de rétribuer leurs services. Saint Ambroise lui répond qu'après tout, le paganisme est traité comme les autres religions de l'empire, que les prêtres chrétiens ne reçoivent pas non plus de salaire, que les églises n'ont pas plus de droit que les temples à recueillir des héritages; et même il affirme qu'on est plus sévère pour elles, et qu'on veille avec plus de soin à les empêcher de s'enrichir. « Si une veuve chrétienne donne sa fortune aux prêtres des temples, le testament est bon (1); il est mauvais, si elle la laisse aux ministres de son Dieu. » C'est une injustice, mais saint Ambroise ne s'en plaint pas : « J'aime mieux, dit-il, que nous soyons pauvres d'argent et riches de grâces. » A ce culte salarié, *religio mendicans*, comme l'appelle déjà Tertullien, qui avoue son impuissance à vivre sans le secours de l'état, et qui mendie l'aumône du trésor public, il est fier d'opposer le merveilleux développement de l'église du Christ, qui a grandi sans le pouvoir et malgré lui, qui n'a pas besoin de ses libéralités pour vivre. « Tandis que nous nous glorifions du sang que nous avons versé, ils ne sont sensibles qu'à l'argent qu'on leur enlève. Cette pauvreté qui nous semble un honneur, ils la tiennent pour un outrage. Nous trouvons que les empereurs ne nous ont jamais plus prodigué leurs bienfaits que quand ils nous faisaient battre et tuer; Dieu a fait une récompense pour nous de ce qu'ils regardaient comme un supplice. Nous avons grandi, nous autres, par les châtimens, par les misères, par la mort. Mais eux, — voyez leurs nobles sentimens! — ils avouent que leur religion ne peut pas vivre si elle n'est pas payée par l'état. » On voit bien, sans qu'il le dise, que cette situation d'une église indépendante, se suffisant à elle-même et ne tendant la main à personne, lui paraît la meilleure, qu'il n'est pas d'avis qu'elle se mette sous la main de l'état en acceptant ses bienfaits, et qu'il a peur qu'elle ne paie sa fortune de sa liberté.

VI.

Ce discours fit changer le conseil d'opinion. La même unanimité qui s'était prononcée d'abord pour Symmaque se déclara pour saint Ambroise, et il nous dit que les païens ne furent pas moins vifs à l'approuver que les autres. Il fut donc décidé que les

(1) L'édit de Gratien n'enlevait aux temples que les biens-fonds, *prædia*. Il leur était permis de recueillir des dons en argent. Saint Ambroise prétend que les dernières lois l'interdisaient à l'église.

décrets de Gratien seraient exécutés. Le sénat pourtant ne se tint pas pour battu ; il renouvela plusieurs fois encore ses réclamations. Un moment même, pendant l'usurpation d'Eugène, il crut l'emporter, grâce au crédit dont Flavien jouissait auprès du nouveau prince ; mais son succès ne dura guère, et la victoire de Théodose ruina pour jamais ses espérances. Saint Ambroise a donc pleinement gagné sa cause devant ses contemporains : il est moins sûr qu'il ait été aussi heureux auprès de la postérité.

Il y a beaucoup de raisons pour qu'on lui soit aujourd'hui moins favorable qu'à Symmaque : d'abord Symmaque représente les vaincus. Il y a des gens qui sont toujours pour les plus forts : c'est le grand nombre ; mais il y en a aussi pour qui c'est un principe invariable d'être pour les plus faibles. Cette conduite est plus noble, quoique souvent aussi peu raisonnable : il faut être pour les plus justes. De plus, le rapport de Symmaque est fort agréable à lire ; c'est son œuvre la plus distinguée, la seule qui nous fasse comprendre la réputation dont il jouissait de son temps. Ni la sécheresse laborieuse de ses lettres, ni les déclamations ampoulées de ses panégyriques, ne nous faisaient rien attendre de pareil. Évidemment ici la passion religieuse l'a servi ; il défend une cause qui lui est chère, et, suivant le mot de Caton, le cœur l'a fait éloquent. Peut-être aussi ne l'a-t-il été que parce qu'il n'éprouvait pas le besoin de l'être. Il ne voulait pas composer une harangue, mais un simple rapport ; ce n'était pas le grand orateur qui parlait, mais le préfet de Rome qui exposait une affaire au prince. Ce genre n'exige pas les grands éclats, les larges développemens, les brillantes pensées qui sont à leur place dans les discours oratoires ; il demande seulement un ton grave, des raisonnemens serrés, de la logique, de la clarté. Symmaque était trop bon rhéteur pour ne pas obéir scrupuleusement aux règles de l'art ; il est heureux que les règles lui aient permis d'être plus simple qu'à son ordinaire, de ne pas se noyer dans les grandes phrases et de dire les choses comme il les sentait. Évidemment saint Ambroise ne sait pas si bien écrire que lui. C'est l'infériorité des pères de l'église, avec tout leur génie, de n'être jamais que des écrivains imparfaits. Pour bien écrire, ils se méfient trop de l'art et se fient trop à la grâce. Quand ils songent aux grands intérêts dont ils sont chargés, il leur semble futile de s'occuper des mots et des phrases, et ils sont trop portés à croire que Dieu saura bien toucher les cœurs tout seul, sans que les hommes s'en mêlent. J'ajoute que presque tous ont été gâtés par l'habitude du sermon. Assurément la chaire a été la grande puissance du christianisme ; c'est par elle qu'il a dominé le monde ; mais il arrive trop souvent que l'habitude de la parole improvisée rend

impuissant à la parole écrite. L'orateur qui trouve du premier jet le mot propre et l'image frappante quand il est entraîné par le mouvement de l'improvisation, s'embarrasse, hésite, lorsqu'il a la plume à la main. Ses expressions deviennent ternes, ses phrases traînantes; il porte dans ce qu'il écrit ces longueurs, ces répétitions, qui se comprennent, et qui même sont nécessaires quand on s'adresse à un public ignorant ou distrait. Il faut bien avouer que cette fâcheuse influence du sermon se fait sentir jusque dans les maîtres de l'éloquence chrétienne, saint Ambroise, saint Augustin; chez les autres, elle est tout à fait insupportable et nous rend pénible l'étude de leurs ouvrages, malgré les grandes pensées et les nobles sentimens qui s'y trouvent. Dès le premier jour, la beauté du rapport de Symmaque frappa tous les lettrés délicats; il parut si supérieur à celui de son adversaire que le poète Prudence, quelque vingt ans plus tard, éprouva le besoin de reprendre les argumens de saint Ambroise et de les mettre en vers, pour leur donner plus de force et plus d'éclat.

Mais il ne s'agit pas ici d'un concours de beau langage; l'affaire qui se discutait devant l'empereur était trop grave pour qu'on ne tienne compte que de l'éloquence. Il nous faut prendre pour nous-mêmes le conseil que saint Ambroise donnait à Valentinien, quand il lui disait « de ne pas s'arrêter aux grâces du discours, mais d'aller au fond des choses. » Cherchons donc à savoir de quel côté, dans cette grande lutte, étaient la justice et le droit. Quand on lit Symmaque un peu légèrement et qu'on prête trop d'attention à la vivacité de ses plaintes, il fait l'effet d'être un champion de la tolérance. C'est bien sa prétention, et saint Ambroise l'en raille très finement. Il rappelle que les païens n'ont pas toujours eu ces beaux sentimens dont ils se parent depuis qu'ils ne sont plus les maîtres. « Il est bien tard de parler aujourd'hui de justice et d'invoquer l'équité. Où donc était leur tolérance, quand ils pillaient les églises, quand ils tuaient les fidèles, quand ils refusaient à nos morts les consolations de la sépulture? C'est la dernière victoire du christianisme de les avoir forcés à blâmer leurs aïeux. » Il n'a pas de peine non plus à montrer qu'on n'imite pas leur exemple et qu'on ne leur rend pas les traitemens qu'ils ont infligés aux chrétiens. En réalité, ils ne peuvent pas se dire persécutés, puisqu'on les laisse libres de célébrer leur culte comme ils veulent. « A Rome, l'encens brûle sur les autels; les bains, les places, les portiques, sont occupés par les statues des dieux. » Que leur faut-il de plus? Il est vrai qu'on a cessé de payer un traitement à leurs prêtres; mais en a-t-on jamais accordé aux ministres des autres cultes, et est-ce vraiment une persécution que d'être réduit à la condition commune?

Sans doute aussi, on a pris les biens des temples; mais quel usage en avaient-ils fait? « Qu'ils comptent devant vous, dit saint Ambroise, les captifs qu'ils ont délivrés, les pauvres qu'ils ont nourris, les secours qu'ils ont donnés aux exilés pour les faire vivre! » Il pouvait ajouter qu'une religion intimement liée à l'état, comme le paganisme, et qui s'en fait gloire, ne doit pas être trop surprise que le prince se regarde un peu comme le maître chez elle, et qu'il dispose sans scrupule de ses biens quand il en a besoin. Reste le crime qu'on a commis en supprimant l'autel de la Victoire. C'est ici surtout que la réponse de saint Ambroise est curieuse à noter. Symmaque s'en est plaint comme d'un acte d'intolérance: saint Ambroise démontre que rien n'est plus conforme à la parfaite équité, et que c'est au nom même de la liberté des croyances que la mesure a été prise. Est-il juste que les sénateurs chrétiens soient forcés d'assister à des cérémonies dont ils ont horreur? Pourquoi veut-on à toute force les en rendre témoins, si ce n'est pour les en faire complices? « Ne semble-t-il pas qu'on entende leurs ennemis qui disent d'un air de triomphe: Ils ont beau faire, la fumée de nos sacrifices frappera leurs yeux, leurs oreilles entendront les airs de nos musiciens, la cendre des victimes pénétrera dans leurs gosiers, l'encens parfumera leurs narines; en vain ils essaient de détourner la tête, la flamme du foyer sacré colorera leurs visages! » Puisqu'on ne traîne pas les païens aux autels du Christ, c'est bien le moins qu'en revanche ils n'obligent pas les chrétiens à fréquenter les autels des dieux.

En réalité, ce n'est pas la tolérance que demande Symmaque pour un culte qu'on ne persécute pas encore, c'est la domination. Il est vrai que, dans un des plus beaux passages de son rapport, il soutient que toutes les religions ont un fonds commun, et que, sous des noms divers, elles adorent le même Dieu, ce qui semble indiquer qu'elles ont toutes les mêmes droits, et qu'il veut qu'elles soient traitées avec la même bienveillance; mais à côté de ces idées larges, qui témoignent d'un esprit dégagé de préjugés et qui flattent singulièrement notre dilettantisme religieux, il y en a d'autres qui amènent à des conclusions contraires. Il nous dit que chaque nation a ses divinités particulières, qui lui sont attribuées par la divinité suprême, pour la garder et la protéger dans ses dangers. Si ce sont véritablement les dieux propres de la cité, aussi inséparables d'elle, suivant son expression, que l'âme l'est du corps, tous les citoyens leur doivent un culte. C'est une religion d'état qu'il institue, et l'on sait que toute religion d'état est inévitablement condamnée à l'intolérance.

Je crois donc que l'on commet une forte méprise et qu'on dé-

place les rôles, quand on veut faire de Symmaque un défenseur et de saint Ambroise un ennemi de la liberté de conscience. C'est le contraire qui me paraît être la vérité. Je suppose que le parti qui, de nos jours, fait profession d'être le plus opposé à l'église, serait fort étonné s'il consentait à lire avec attention le discours de l'évêque de Milan. Il y trouverait une des satisfactions les plus vives qu'on puisse éprouver, celle de découvrir des argumens pour sa cause chez quelqu'un qu'on regarde comme un adversaire. Il y a, par exemple, des passages dont on pourrait se servir si l'on voulait répondre à ceux qui s'irritent de la confiscation des biens du clergé. Pour nous borner à des polémiques récentes, qui passionnent autour de nous les esprits, il me semble que les partisans de la séparation des églises et de l'état et de la suppression du budget des cultes pourraient, avec un peu de complaisance, mettre saint Ambroise de leur côté. Je crois aussi que les gens qui se montrent si acharnés à ne pas souffrir d'emblèmes religieux en dehors des églises, sous le prétexte qu'ils sont une injure pour ceux qui pratiquent d'autres croyances, ou même qui n'en ont aucune, seraient en droit de rappeler que c'est précisément la raison qu'invoquaient les sénateurs chrétiens pour demander au prince de faire disparaître l'autel de la Victoire. Pourquoi, disaient-ils, cette partialité en faveur d'un culte? Est-il juste que, dans un lieu où tous se réunissent au même titre, il y en ait de mieux traités que les autres, *etiam ne in communi concilio non erit communis conditio?* On pourrait donc dire, si l'on se permettait d'appliquer aux choses du passé les mots d'aujourd'hui, qu'ici saint Ambroise est le radical et Symmaque le réactionnaire. Ce qui est sûr, en tout cas, ce que nous pouvons affirmer sans crainte d'être contredit, c'est que, dans le grand débat que nous venons de raconter, c'est Symmaque qui soutient le privilège et saint Ambroise qui réclame la liberté.

GASTON BOISSIER.

LES

NOUVEAUX ROMANS

ANGLAIS

F.-C. Philips : *As in a looking glass*, 1886 ; *The dean and his daughter*, 1887 ; *The strange adventures of Lucy Smith*, 1887. — Mrs Forrester's *Society Novels*. — Vernon Lee : *Amour dure*, 1887. — Hamilton Aïdé : *Introduced to Society*, 2 vol. Chapman and Hall ; *Passages in the Life of a Lady*, 3 vol. ; Hurst and Blackett. London, 1887. — Rider Haggard : *King Solomon's Mines*, 1886 ; *Allan Quatermain*, 2 vol., 1887 ; *She*, 2 vol., 1887 ; *Jess*, 1887. — Thomas Hardy : *The Woodlanders*, 3 vol., 1887 ; Macmillan. — M.-L. Woods : *A Village Tragedy*, 1888. — Maxwell Gray : *The Silence of dean Maitland*, 2 vol., 1887.

Un trait caractéristique de ce moment-ci, c'est la surabondance, l'abus des traductions. A mesure que l'étude des langues, en se répandant davantage, semble les rendre moins utiles, elles se multiplient sous la plume d'interprètes pleins de zèle plutôt que de talent. Les femmes, empressées aujourd'hui à se tacher les doigts d'encre, adoptent avec une sorte de frénésie ce genre de besogne, n'hésitant pas, quand le meilleur fait défaut, à fouiller le médiocre, voire le mauvais. Nous ne savons si ces versions, très souvent imparfaites, contribuent à mettre le public au courant de la littérature anglaise, mais certainement elles ont pour premier effet de l'en dégoûter. On n'entend partout que ce cri : « Le roman baisse en Angleterre. Il a perdu ses anciennes qualités sans en acquérir de nouvelles. » Ne nous faisons pas trop vite l'écho de pareils bruits ; rappelons-nous que la critique signalait déjà ce prétendu déclin, cette dégénérescence, à l'heure où le talent si original et si puissant de George Eliot allait inaugurer la forme la plus élevée du *réalisme*. Il y a des temps d'arrêt durant lesquels la nature rassemble dans le si-

lence toutes ses forces pour produire un esprit d'élite au milieu de la pénurie environnante. Peut-être la littérature romanesque, en Angleterre, traverse-t-elle simplement une période de transition. Quoi qu'il en soit, ceux qui ne la connaissent que par l'intermédiaire des traducteurs doivent s'en prendre d'abord de leurs désappointemens aux maladresses de ces mains téméraires qui mutilent sous prétexte d'*adapter*, ou qui croient s'acquitter suffisamment de leur tâche en rendant d'une façon presque littérale le sens d'un roman remarquable par la forme autant que par le fond. Imaginez tel de nos romanciers soumis à semblable épreuve, grâce aux bons soins de quelque femme du monde, naïvement persuadée qu'il suffit d'écrire un livre comme on écrit une lettre. Vous pourrez concevoir ainsi la triste surprise d'un Henry James en voyant les plus jolies de ses nouvelles paraître à l'étranger sans aucune des finesses de cette langue nerveuse et souple et savamment travaillée qui est sienne, ou encore un de ses longs romans si bien émondé qu'il ne reste rien des détails les plus intéressans au point de vue psychologique. De ce que des œuvres excellentes auront été défigurées de la sorte, il ne s'ensuit pas que nous ayons eu tort de les recommander ici à l'estime des délicats.

Les traducteurs sont devenus l'effroi de tous les romanciers qui se piquent d'apporter dans leur style un peu de soin, une note personnelle ; malheureusement, cette armée envahissante ne se laisse pas repousser ; quand on lui refuse un permis de chasse, elle braconne sans scrupule ni merci, et, après tout, l'Angleterre n'a pas le droit de se plaindre, ayant donné la première le mauvais exemple avec une audace que nous n'avons jamais égalée. Récemment encore, sur un théâtre de Londres, on dénaturait après beaucoup d'autres une pièce bien connue, signée d'un nom célèbre, sous prétexte que la *wickedness*, la méchanceté, — lisez sous ce voile hypocrite l'adultère de la femme, — ne peut être supportée. Tout autant qu'en France et peut-être davantage, on paraît ignorer chez nos voisins que la traduction, si elle est quelquefois impossible, est toujours un art difficile qui exige de rares qualités, non-seulement intellectuelles, mais morales, pour ainsi dire, car il faut au traducteur, en outre d'une probité scrupuleuse, une sympathie large, et cet amour du beau qui conduit à l'abstraction de toute personnalité, au désintéressement, au sacrifice. Il lui faut encore tous les dons de l'écrivain, sauf, bien entendu, le plus grand : l'imagination, laquelle deviendrait presque un danger si la copie trop personnelle devait s'écarter du modèle ; enfin, il lui faut le sens aiguisé de la critique qui permet de s'assimiler une forme littéraire, d'en démonter les rouages pour ainsi dire, d'en surprendre les secrets, de manière à faire passer le génie d'une langue dans une autre, comme par la transcription musicale on fait passer un chant, avec tous ses effets, de

cet instrument-ci sur celui-là. C'est ce que paraît ignorer complètement le grand nombre des ouvriers ou négligens ou trop novices qui s'appliquent à ce genre spécial, genre ingrat, nous en convenons, parce que l'effort reste obscur et presque ignoré, ne profitant qu'au talent étranger qu'il met en lumière. L'unique souci des espèces d'agences créées depuis quelque temps est de satisfaire l'impatience du public, en lui livrant la traduction presque à l'heure où paraît le livre original. Cet empressement donne encore un désavantage aux traducteurs consciencieux, qui, fatalement, arrivent derniers dans le *steeple-chase*, ayant tenu à faire œuvre d'art plutôt que de commerce.

Combien faut-il que les romans de Dickens, de Thackeray ou d'Eliot aient de valeur profonde pour qu'en dépit des outrages qui leur ont été infligés, nous reconnaissions leurs beautés éclatantes ! Mais beaucoup d'œuvres très distinguées, d'ailleurs, ne possèdent pas la même force de résistance et encourent, sous le déguisement dont on les affuble, des mépris fort injustes. La question est donc celle-ci : sans nous préoccuper davantage du plus ou moins de fidélité des traductions et en laissant de côté les auteurs qui, comme Rhoda Broughton et Ouida, ont conquis en France leurs lettres de naturalisation, chercher les causes de la défaveur où semblent tombés chez nous, non pas tous les romans écrits en langue anglaise, puisque les productions américaines conservent une certaine vogue jusqu'à présent, mais le roman anglais proprement dit, celui qui se publie de notre côté de l'Atlantique.

I.

Peut-être, réflexion faite, sommes-nous en partie responsables de cet amoindrissement. Comme le disait M. Forgues ici même, la transfusion du sang est une opération délicate, surtout lorsque les tempéramens diffèrent autant que peuvent différer notre tempérament et celui de nos voisins. D'un côté, il y a tendance invincible à juger tous les sujets, même esthétiques, au point de vue de la morale ; de l'autre, il y a un dédain de plus en plus marqué pour cette science vieillie, l'éthique, surtout quand il s'agit de l'appliquer aux questions littéraires. En Angleterre, le roman français est donc, presque sans distinction, proclamé *wicked :* les plus austères, ceux qui s'en tiennent aux ouvrages d'une pureté irréprochable, qu'ont signés Mrs Oliphant, miss Thackeray ou l'auteur de *John Halifax*, se garderaient bien d'y jeter les yeux ; ceux qui, convertis par *Jane Eyre*, ont accepté tacitement la recherche de la vérité psychologique avec ses bons et ses mauvais côtés, le lisent et reconnaissent volontiers sa supériorité au point de vue littéraire,

mais en lui reprochant néanmoins d'enlaidir encore dans la fiction des choses déjà repoussantes dans la réalité, de traîner l'imagination du lecteur sur des détails qui la salissent. Leurs exigences sont celles de *Baldwin* en ses dialogues éloquens et subtils (1); ils veulent que quiconque entreprend de peindre un caractère humain, une émotion humaine, soit tenu de l'élargir, de l'idéaliser, pour répondre au besoin qu'a notre esprit d'éprouver un plaisir qui ne soit pas gâté, comme dans la vie, par l'intervention choquante des choses basses.

Une troisième catégorie de lecteurs (comment n'y en aurait-il pas de maintes sortes dans ce pays par excellence des *circulating libraries*, où l'un des besoins essentiels de l'existence est de dévorer gloutonnement ce qui s'imprime, sans grand souci parfois de la qualité), une troisième catégorie de lecteurs qui n'est pas, cela va sans dire, la moins nombreuse, se jette sur nos mauvais livres, quitte à les charger ensuite d'anathèmes, rappelant cette dame anglaise qui, après s'être amusée prodigieusement à *Niniche* ou à *la Belle Hélène*, disait aux témoins de sa gaîté : « Je n'ai pas compris; je ne comprends que le français de Fénelon ou de Racine; je ne comprends jamais le français des Variétés. » C'est pour satisfaire à la fois cette pruderie et cette curiosité que s'écrivent les *Society Novels*, dont la fortune grandit de jour en jour et qui dérivent de notre roman de mœurs contemporaines. L'adultère est remplacé par le divorce, et ce sont généralement des veuves ou des jeunes filles qui s'y rendent coupables des fautes ou des folies imputées chez nous à la femme mariée; voilà toute la différence, avec une autre qui n'est pas à leur avantage, c'est qu'ils n'exigent pour être goûtés ni grande culture ni grande réflexion. Les qualités qui se trouvent dans quelques-uns de nos romans naturalistes, l'observation serrée, la recherche scientifique, un certain pessimisme poignant, l'étude attentive de ce qui est humain, fût-ce du plus vilain côté de l'humanité, toutes ces choses qui, au point de vue de l'art du moins, peuvent servir d'excuse, n'existent ni chez M. Philips, ni chez Mrs Forrester, ni chez leurs pareils.

— Le roman n'est malheureusement, en Angleterre, qu'un passe-temps; il se lit encore plus mal qu'il ne s'écrit, nous disait dernièrement un romancier anglais d'un tout autre ordre, en admirant le sérieux, les connaissances de toute espèce que suppose l'appréciation d'un récit philosophique, — tel que *la Bête* de M. Cherbuliez, par exemple.

Voilà l'explication du succès limité qu'a obtenu *Miss Brown* (2), si remarquable au point de vue psychologique, et du peu de bruit

(1) *Baldwin, a book of dialogues*, by Vernon Lee; Fisher Unwin, 1886. London.
(2) Voir *la Satire de l'esthéticisme* dans la *Revue* du 15 mars 1887.

que font les petites nouvelles du même auteur. L'une d'elles, *Amour dure*, où une chronique italienne du XVIe siècle côtoie un cas de folie toute moderne, où la légende sanglante d'une sœur de Lucrèce Borgia et de Bianca Capello, Medea da Carpi, s'entremêle aux hallucinations d'un Polonais enthousiaste nourri de philosophie allemande, serait digne pourtant de prendre place parmi les récits semi-fantastiques à la suite de *la Vénus d'Ille*. Mais ces sortes de choses ne peuvent être un régal que pour les délicats. Sans contredit, *le Doyen et sa fille* (1) se laisse lire et surtout feuilleter beaucoup plus facilement. M. Philips n'a ni le secret d'émouvoir ni celui de faire penser ; il est *clever*, il est habile, brillant, il amuse ; on ne lui en demande pas davantage. Avouons à notre honte que le premier de ses romans, *As in a looking glass*, traduit simultanément en plusieurs langues, obtint presque autant de succès en France, en Allemagne et en Italie qu'en Angleterre, parmi les lecteurs d'une même sorte, cela va sans dire. Au reste, si les récits mondains de Ouida, notamment *la Princesse Zouroff*, n'eussent pas suffi déjà pour avertir les mères de famille fidèles à un vieux préjugé, *As in a looking glass* eût prouvé une bonne fois que les romans anglais ne peuvent plus être mis indistinctement aujourd'hui entre les mains des demoiselles.

Rien de plus grossier, en somme, que le journal où cette demi-déclassée, Mrs Despard, contemple « comme dans une glace, » avec cynisme, sa jolie figure qui n'est plus de la première jeunesse, son esprit fort drôle et son âme assez noire. Cette aventurière, veuve de deux maris vivans, et qu'un pacte inavouable lie à un chevalier d'industrie de la pire espèce, bien qu'il ait été dans les gardes de la reine, ce mauvais sujet femelle, vole à une belle et honnête fille, par des calomnies indignes, son fiancé qui l'adore. Elle se fait épouser dans le seul dessein de devenir riche, après quoi elle voudrait nous attendrir sur l'amour tardif qui lui vient, on ne sait comment, pour ce troisième mari pris au piège et sur la nécessité où elle se trouve à la fin d'avaler une dose mortelle de chloral pour échapper aux tentatives de chantage de son ancien complice. Peu de vraisemblance, malgré des prétentions évidentes au réalisme, nulle délicatesse : à quoi bon ? C'est moderne, c'est vif, c'est hardi, c'est semé de *slang* et même d'argot. L'héroïne censée femme du monde, ou du moins encore tolérée dans le monde, qui fait sauter la banque à Monte-Carlo et qui va seule à l'Eden, connaît les marques de tous les vins comme un sommelier de restaurant, dit *zut* et *flûte* avec une désinvolture charmante. Sa conduite et ses propos nous confirment dans une opinion depuis longtemps

(1) *The dean and his daughter*, by F.-C. Philips. London, 1887.

formée, à savoir que, s'il n'y a pas de meilleure société au monde que la bonne société anglaise, sans distinction de caste, il n'y a rien de plus horrible que la mauvaise société du même pays, et qu'entre les deux groupes si tranchés, si hostiles, situés aux antipodes l'un de l'autre, on chercherait en vain ces mille nuances intermédiaires qui ailleurs existent et sont séparées même par des différences si peu saisissables que souvent elles se confondent. La galanterie mondaine, représentée par M[rs] Despard, est froide, égoïste, calculatrice, étrangement positive. Léna tient aux bonnes choses de la vie, telles que l'argent, le plaisir, la toilette, l'indépendance, les dîners succulens arrosés de champagne, la camaraderie libre et familière avec de beaux garçons. Très sensible aux avantages physiques, elle l'est également aux *chèques* que lui offrent ses amoureux vieux et jeunes, sans plus d'hésitation qu'elle n'apporte de scrupule à les accepter quand ses nombreux créanciers la talonnent. L'ennui, c'est qu'il faut partager avec le capitaine Fortinbras, émule élégant de *Monsieur Alphonse*. Malgré tout cela, le croiriez-vous? Léna n'est pas précisément *wicked*, parce qu'elle a eu soin de divorcer avant d'écrire les lettres compromettantes qui la mettent à la merci de Fortinbras, et parce qu'elle fait ses coups (nous empruntons son langage) pour le bon motif, pour gagner un mari. Voilà les derniers compromis du *cant*, voilà le degré d'hypocrisie qui mérite un laisser-passer à la peinture du vice; l'essentiel, c'est que l'adultère ne soit pas commis; le reste est excusé sans peine dans les régions un peu *fast* auxquelles sont dédiés les romans de Philips : romans-réclames où se rencontrent les noms de tous les habilleurs de la rue de la Paix, où coule à flots le *soda and brandy*, où la quantité de foie gras, de sandwiches aux perdreaux et autres victuailles, absorbée entre les repas d'hôtel, donne l'idée de la capacité inouïe d'un estomac de coquette anglaise. Nous l'excusons, étant si prodigieusement agissante, d'avoir bon appétit; nous comprenons moins qu'elle le souhaite en français d'antichambre à ceux de ses adorateurs qui s'en vont dîner. Elle devrait laisser ce *bon appétit*, le *chasse-café*, voire même le *pistolet*, nom trop technique du petit pain, à sa femme de chambre, si abondante en locutions parisiennes de l'ordre d'une *espèce de type*, d'un *monsieur sérieux*, etc... Évidemment, Léna Despard s'imagine rivaliser d'esprit avec les fringantes petites femmes de Gyp; mais, pour de bons juges, la ressemblance n'est que caricature. Cependant, tout cela n'est pas ennuyeux, quoique si vulgaire. Il y a de la verve, on ne peut le nier, un large courant d'*animal spirits*, beaucoup de vie, de mouvement et de naturel; il y a surtout des silhouettes vraiment comiques d'insulaires en voyage qui ne peuvent être croquées avec ce luxe de détails piquans que par un compatriote cosmopolite. Du

reste, nous ne voyons rien de bien relevé à singer l'accent des Anglais quand ils parlent français, des Français quand ils parlent anglais et des Américains quand ils parlent du nez; mais l'imitation est parfois d'une bouffonnerie irrésistible.

Les caractères proprement dits sont peu variés, malgré la multitude des personnages, tous fort expressifs à la surface : c'est presque invariablement la même dame plus ou moins *viveuse* et qui sait ce qu'elle veut, le même amoureux large d'épaules et de robuste encolure, tantôt un peu stupide et vraiment trop facile à duper, comme Algy de *As in a looking glass*, tantôt paré, comme le Sabine de *the Dean and his daughter*, des dons et des connaissances de l'admirable Crichton en personne.

Le *Doyen* de son dernier livre est peut-être la figure la plus solidement construite et la plus curieuse en même temps que la plus révoltante qu'ait encore peinte M. Philips. Ce doyen n'est au commencement qu'un clergyman ivrogne (nous voilà bien loin du *Vicaire de Wakefield*), qui vit misérablement dans un presbytère avec sa jolie fille, absolument abandonnée à elle-même depuis qu'elle existe. Sir Henry Carew, son ancien camarade d'université, passe par là, s'éprend d'un caprice de libertin usé pour cette fleur sauvage, et obtient qu'un marché, conduit avec le plus parfait décorum, la lui livre en échange des fonctions de doyen, qu'il assure par son influence au vénérable père de miss Maude. Une rente assez forte accompagne cette haute dignité ecclésiastique, et voilà notre petite campagnarde mariée à un ambassadeur, devenue lady Carew, menant un train princier dans les grandes capitales, faisant partout sensation par ses diamans et sa beauté. Croyez-vous qu'elle se trouve heureuse dans ce luxe, au sortir d'un village où, vêtue de cotonnade, elle se nourrissait bien souvent, faute de meilleure chère, tandis que le ministre cuvait son vin, des œufs crus qu'elle allait voler au poulailler ? Non pas, car elle se sent vendue ; sa fierté se révolte à l'idée d'avoir été jetée par la cupidité de son père aux fantaisies de son mari; père et mari, elle les hait tous les deux avec une énergie quelque peu déconcertante, même quand on a l'habitude du ton peu respectueux des héroïnes de miss Rhoda Broughton à l'égard de leurs proches. Mais que ne passerait-on pas aux héroïnes si franches, si spontanées, si séduisantes et souvent si malheureuses de miss Broughton ? Sans doute, elles n'ont pas la dignité des figures de miss Austen ou de miss Burney, mais elles n'ont pas non plus leur froideur ; naïvement passionnées, instinctivement généreuses, toujours sincères et jamais corrompues, elles nous charment à la façon de chaudes et sympathiques créatures vivantes, et nous leur pardonnons, comme à des enfans gâtés, de manquer de vénéra-

tion. Il n'en est pas de même pour la fille du doyen, qui n'a rien de particulièrement attachant, si fâcheux que puisse être son lot en ce monde. Pourquoi n'est-elle pas allée parader à Constantinople avec son vieux mari? Elle aurait échappé à la fascination de ce dangereux Sabine, qui, membre du club des voyageurs, a vu les montagnes Rocheuses, entendu le tonnerre des chutes du Zambèze, tué l'ours blanc au Spitzberg, parcouru toutes les parties du globe de ce pas allongé, silencieux qu'il a en commun avec les grands animaux de proie, de même que l'aisance de ses mouvemens est celle qui ne s'acquiert qu'à la salle d'armes. Impossible de résister à un pareil déploiement de muscles; et cependant les deux ou trois heures que lady Carew a passées à bord de son yacht ont été fort innocemment employées, mais la femme de chambre qui la surveille n'en croit rien et télégraphie des accusations odieuses au mari absent. Un procès scandaleux s'ensuit, qui rappelle un peu l'affaire Colin Campbell. Vraiment il faut croire que, si les héroïnes de la fiction anglaise contemporaine n'ont plus rien de commun avec celles d'il y a cinquante ou même vingt-cinq ans, ce n'est pas entièrement la faute des peintres, imitateurs de l'école française, mais un peu aussi celle des modèles, à moins que la vivacité de certains portraits ne suffise à exercer une influence malsaine, ne suggère des exemples tentateurs... Toujours la même question : les mauvaises mœurs produisent-elles de mauvais romans ou les mauvais romans de mauvaises mœurs? Nous croyons pour notre part que l'action est réciproque, et que les classes *dirigeantes*, comme on les nomme, sont responsables du mal tout autant que la littérature en vogue.

Heureusement, il reste en Angleterre une majorité qui ne se laisse pas diriger, qui tient aussi haut que jamais le drapeau du *self respect*, du *self control*, et qui peut encore fournir des caractères au véritable roman de mœurs. Le grand monde de convention, frivole d'un bout de la terre à l'autre, que nous montrent M. Philips et ses émules, n'est en réalité que le monde dit élégant, l'espèce de ramassis confus, tapageur et plus ou moins doré qui, pour les parvenus et dans la chronique des petits journaux, représente le *high life* aux yeux du snobbisme cosmopolite.

Mais revenons au procès Carew contre Carew avec l'athlétique Sabine comme *co-respondent* en cette affaire de *criminal conversation*. La justice anglaise l'expédie sommairement, et le divorce est prononcé contre lady Carew. Elle a du moins la satisfaction d'entendre traiter son père comme il le mérite par un éloquent avocat. Décidément le doyen, en expliquant la Bible à sa fille, a trop négligé de lui faire remarquer l'impérieuse nécessité du manteau jeté par les fils de Noé sur l'ivrognerie de leur père. Encore Cham se borna-t-il à rire, son émule féminin dénonce, commente et insiste si bien

que l'horreur qu'elle cherche à nous inspirer pour un père indigne rejaillit sur elle-même. Avoir fait raconter une telle histoire par l'héroïne, c'est en vérité le comble du mauvais goût. Injustement répudiée, lady Carew, en guise de dédommagement, se trouve libre avec une grosse pension; aussitôt que les convenances le permettront, quand le bruit suscité autour de ce faux adultère se sera éteint, elle pourra épouser Sabine, qui va faire un tour en yacht pour remplir cet intervalle.

De son côté, la divorcée s'enferme, — non pas au couvent, il n'est pas de couvent pour les filles de doyens, — mais dans un coquet entresol de la rue Royale, à Paris. Et quand nous disons qu'elle s'enferme, la métaphore est hardie, — car sa vie se passe à courir les magasins, les théâtres, en compagnie d'une amie complaisante, dont le rôle dans tout ce récit est fort douteux, Mrs Fortescue, veuve très consolée, très indépendante, grande mangeuse, elle aussi, de foie gras et de sandwiches aux crevettes, grande buveuse de champagne, éprise, comme il convient, de toutes les jouissances positives qui ne vont pas jusqu'à la *wickedness*. C'est dans la douce retraite qu'elle s'est choisie que lady Carew apprend la perte de ce funeste yacht qui lui a toujours porté malheur. Sabine ne reviendra pas. Elle est au désespoir; mais ne croyez pas que ce désespoir dure plus que de raison chez une personne sensée, résolue à tirer de l'existence le meilleur parti possible. Cependant la poursuite d'un certain prince Balanikof, aussi grand de taille et aussi large d'épaules que feu Sabine, mais avec une figure kalmouke, lui fait fuir Paris, car ce Russe, qui offre son cœur avec trois cent mille livres de rente, a déjà une femme quelque part; d'ailleurs le tsar ne lui permettrait en aucun cas d'épouser la fille d'un membre du clergé protestant, fût-il *dean*.

Le soin de sa vertu, joint à l'embarras de sa fausse position, force lady Carew à une vie de juif errant, jusqu'au moment où la nostalgie du *home* vient la prendre à l'étranger. Elle rentre en Angleterre, sous un nom d'emprunt qui défie les curiosités, et demande à la province un peu de repos et de considération. Pour obtenir cela, jusqu'où ne va-t-elle pas en fait de sacrifices au *cant!* Elle porte des robes d'une élégance sévère, ne se permet que peu de bijoux et refuse les danses tournantes. Sa modestie, sa beauté, séduisent un clergyman de bonne mine, le révérend Sébastien Meadowswelt, qui l'épouserait volontiers, si l'aveu tardif du divorce ne le faisait reculer devant ce qu'il croit être une transgression grave aux lois religieuses. Notre fausse veuve est donc encore contrainte à changer de résidence et de nom; nous la voyons, en ses successives métamorphoses, chercher par tout le royaume un mari quelconque qui la fuit toujours au dernier moment. Cette chasse sert de prétexte

à des aperçus assez amusans de la vie de province. Peut-être le capitaine Maltby consentirait-il à se brouiller avec sa famille et à quitter son régiment pour l'amour d'elle; mais la prétendue M[rs] Gascoigne (c'est son nom du moment) n'accepte pas ce sacrifice; elle serait bien près de mettre le grappin sur lord Aswhell, un digne jeune homme qui s'applique à fermer les yeux, si son mari n'apparaissait fort mal à propos pour tout ébruiter. En vérité, il faut plaindre cette pauvre créature, qui ne souhaite que de vivre sagement, confortablement, et qui revient toujours bredouille d'aventures si près de réussir! Son courage faiblirait s'il n'était soutenu par quelques petites fugues à Monte-Carlo et à Trouville, où elle retrouve M[rs] Fortescue, le Casino avec ses bals et ses « petits chevaux, » les menus délicats et un peu de flirtation. Tout cela vaut mieux, elle finit par le comprendre, que le *board* dans le Lincolnshire, chez un curé de campagne, qui lui fait manger des dîners froids le dimanche, pour laisser les servantes aller à l'église. Aussi cédera-t-elle, vers la dernière page, aux conseils de son bon sens, qui se trouvent d'accord avec ceux de M[rs] Fortescue, en acceptant les offres du fidèle et patient Balanikof. Les roubles russes vont lui permettre de refuser les guinées de son mari. Pour le coup, la voici décidément *wicked*, que ce soit de gré ou de force; le rideau tombe sur cette chute imprévue. Nous n'aurons plus à noter qu'un trait, mais bien brutal, bien caractéristique, un trait de caricature cruelle à la Hogarth. L'ignoble *dean* a demandé de l'argent à sa fille; elle se donne le plaisir de lui envoyer une somme fournie par Balanikof et de lui en dire la provenance. Et le volume finit par la lettre du doyen, chef-d'œuvre de cynisme, dans laquelle il bénit sa chère enfant, en la félicitant de ce qu'il feint de prendre pour une union morganatique, justifiable devant l'église.

Peut-être trouverait-on difficilement dans les romans français rien de plus violemment réaliste, quoique *the Dean and his daughter* passe, aux yeux de bien des gens, pour une attaque dirigée contre le divorce ou pour un plaidoyer attendri en faveur de la femme divorcée. Les coups sont rudes, sans doute, mais enfin ils sont portés pour la bonne cause. Quant aux fautes contre le goût, celles-là ne comptent pas apparemment, sinon nul ne lirait M. Philips, dont les ouvrages atteignent, au contraire, un nombre considérable d'éditions.

M[rs] Forrester a, elle aussi, et depuis plus longtemps, beaucoup de succès. A peine *Viva, Once Again, Omnia vanitas, My Lord and My Lady*, etc., méritent-ils d'être cités comme œuvres d'art; mais, s'il est vrai que le roman soit toujours, dans une certaine mesure, le reflet des mœurs, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que les mœurs des hautes classes, dont cette plume

frivole se plaît à retracer les intrigues, ne valent pas mieux que les nôtres. Il y a cependant quelques petites différences : chez nous l'ivrognerie compte pour une moins large part dans les vices des hommes du monde; les femmes ont moins souvent l'occasion de dire sans façon quand ils leur manquent de respect : *Are you drunk?* Puis, les mariages d'argent sont, en France, généralement poursuivis par l'homme; en Angleterre, ce genre d'ambition existe surtout du côté féminin. Notons, en passant, que la jeune fille n'arrête plus, comme autrefois, le *flirt* au seuil de l'hyménée, la beauté reçoit souvent plus d'hommages après le mariage qu'auparavant; on ne peut nier que ce ne soit là un mauvais emprunt fait à la France; en revanche, la France n'a pas encore emprunté à l'Angleterre la signification très élastique donnée au mot d'ami. L'Anglaise mariée n'a jamais d'amant, c'est entendu; la plus odieuse des coquettes de Mrs Forrester désole son excellent mari au point que, n'y tenant plus, celui-ci se fait écraser sous ses yeux par un train de chemin de fer; pourtant elle n'a pas encore peut-être manqué à la lettre de ses devoirs; mais si le *lover* est défendu à l'Anglaise mariée, elle reste libre d'avoir autant de *friends* qu'il lui convient, et voici comment Duke Vereker est l'ami de Mrs Beauclerc. Cette angélique créature, fort malheureuse en ménage, l'a dégoûté des liaisons passagères et arrêté sur la pente des pires folies. Elle exerce sur lui une domination absolue, il passe sa vie à ses pieds, il aime tout ce qui lui appartient, jusqu'à son fils qu'il soigne, dans les maladies de l'enfance, si tendrement, que ceux qui ne le connaissent pas admirent ce jeune père; grâce à lui, grâce à ses invitations, à ses présens, elle a une existence de plaisirs et de luxe; le mari trouve cela fort bon; il chasse, il voyage, il s'amuse aux frais de l'ami de sa femme; il peut se figurer qu'il a des châteaux, un yacht, une écurie en toute propriété. Un jour que Mrs Beauclerc se plaint de n'avoir pas d'argent pour faire marcher la maison, cet époux complaisant lui répond avec simplicité : « Adressez-vous à Duke. » Il est vrai que ce conseil honteux allume l'indignation de la vertueuse Angey, qui, pour en finir, prête les mains au mariage de son platonique adorateur. Le cœur lui saigne : il l'a tant aimée d'amour, tandis qu'elle l'aimait d'amitié! C'en est fait de son empire, mais il le faut... Duke s'attachera, avec la fidélité de terre-neuve qui lui est propre, à une jeune fille qui ne sera pas jalouse de son amie, et celle-ci donnera en soupirant sa bénédiction aux fiancés, après avoir déjoué toutes les entreprises plus ou moins perfides de son mari contre ce dénoûment qui leur enlève la poule aux œufs d'or. — Angey est folle de n'avoir pas gardé cet ami sans pareil! Que va-t-il devenir maintenant, lui, le prodigue, le débauché, le joueur? — Voilà ce que pense le capitaine

Beauclerc. Ce joli personnage appartient à l'armée, comme le Fortinbras de Philips. Espérons que les *Society novels* calomnient MM. les officiers de cavalerie. Ce qu'il y a de curieux, c'est la tranquillité avec laquelle M[rs] Forrester expose le cas de ce ménage à trois. Elle répond de l'innocence d'Angey : à merveille ; mais sans tenir aux documens, aux preuves palpables avec la même rigueur que nos naturalistes, on voudrait cependant n'être pas forcé de croire aux salamandres qui vivent dans la flamme et ne s'y brûlent pas. Que le monde, toujours méchant, toujours jaloux, dise beaucoup de mal de M[rs] Beauclerc, nous nous en étonnons moins que l'auteur, qui paraît manquer à la fois de logique et de sens moral.

Il serait fort injuste de ranger les *Society novels*, sans exception, dans la catégorie des livres légers dont nous venons de donner l'aperçu rapide. Quelques écrivains tirent de ces mêmes sujets un tout autre parti, utilisent ces mêmes élémens avec une tout autre compétence, un tout autre art et une intention évidente de ne point pactiser avec le mal, mais de le dénoncer, au contraire, au mépris des honnêtes gens. Tel est M. Hamilton Aïdé. Faire aux lecteurs de la *Revue* l'éloge de cet élégant romancier, serait superflu, croyons-nous ; ils n'ont pas oublié le récit d'un si vif intérêt (1) qui leur montra naguère le type curieux du grand seigneur socialiste et quelque peu bohème, débutant par une mésalliance dans le rôle de réformateur où ses aspirations généreuses, mais flottantes, ne le conduiront qu'à des échecs lamentables. Cette fois, M. Aïdé continue ses études sur la société aristocratique de son pays en y introduisant la plus aimable des barbares, une jeune héritière australienne, avide de juger par elle-même des cercles brillans du vieux monde dont les romans lui ont parlé.

Présentée dans le monde commence d'une façon vive et nouvelle. Cette richissime miss Johnstone a publié, sous le voile de l'initiale, par l'intermédiaire des journaux, qu'elle est disposée à donner le tiers de son énorme revenu, solidement fondé sur une florissante maison de commerce et sur des fermes considérables, à la famille haut placée en Angleterre qui voudra bien l'accueillir sous son toit et la faire pénétrer dans un milieu où l'on n'entre d'ordinaire que par droit de naissance. Or cette somme ronde, spontanément offerte, arrangerait fort bien les affaires de sir Norman Davenport, un beau de cinquante-six ans, dont la fortune a reçu de fortes brèches, et qui paie de plus en plus cher, à mesure qu'il avance en âge, les plai-

(1) Voir *Un Poète du grand monde*, dans la *Revue* du 15 août, des 1[er] et 15 septembre 1881.

sirs dont il ne peut se passer. Le pire, c'est qu'il n'est pas dans sa maison le seul prodigue. Lorsqu'il escorte, par exemple, de jolies femmes à l'Alhambra, son fils Roger vient occuper la loge voisine en non moins galante compagnie : « Le diable emporte ce garçon, après toutes ses belles promesses! » pense-t-il, sans trop oser, et pour cause, faire de la morale. Très certainement, les folies du jeune homme, ajoutées aux extravagances du vieillard, conduiraient les Davenport à une ruine complète, si la Providence n'y mettait bon ordre. Nous entendons par Providence l'étrange annonce insérée dans les journaux, et à laquelle on répond si bien que, références prises des deux côtés, lady Davenport, tout incapable qu'elle soit d'ordinaire, dans sa droiture, de se plier aux circonstances, consent à chaperonner une demoiselle de Melbourne, qui, du reste, ne se montrera vulgaire que dans sa toilette. Depuis longtemps, le château de Davenport est à peu près fermé; il va se rouvrir brillamment pour le retour d'une prétendue parente, — les Davenport ont déniché des cousins imaginaires du nom de Johnstone, — et comme les chasses, les dîners, les fêtes de toute sorte auxquels on convie le voisinage sont superbes, ce voisinage, qui ne demande qu'à s'amuser, ne se montre ni trop incrédule ni trop soupçonneux. C'est le groupe des châtelains d'alentour et des invités, venus de différens côtés, qui représente dans cette jolie esquisse le grand monde anglais; les expériences à Londres ne sont que très sommairement indiquées, mais le peu que nous voyons suffit à prouver que certains scandales de l'époque du prince de Galles, régent, se renouvellent d'aventure aujourd'hui. Le vol de diamans, qui rappelle beaucoup, par parenthèse, un épisode des *Rois en exil*, n'est pas inventé, comme on pourrait le croire.

Quel ménage que celui de sir Norman et de lady Davenport! Ils vivent complètement séparés de fait, mais en sauvant les apparences. On dit partout que l'extrême froideur de la femme a rebuté le mari; on ne songe pas à demander par quels moyens le mari a d'abord éloigné de lui sa femme. Sir Norman se ressent d'avoir été dans la diplomatie; il lui reste une culture superficielle qui l'aide à parler de tout agréablement en plusieurs langues; une sorte de sentimentalité que l'on chercherait en vain chez son fils, plus résolu et plus intelligent, lui a permis d'en imposer aux femmes et à lui-même. Il fait encore la cour avec conviction. Ses amis, du reste, le croient incapable de manquer à l'honneur; mais ses créanciers et la pauvre lady Davenport sont d'un avis différent. La conduite de cette dernière envers lui ressemble à celle d'une gouvernante à la fois douce et glaciale envers le garnement confié à ses soins; il ne la consulte jamais avant que la nécessité ne le force de faire appel à la bourse qu'elle tient d'une main ferme. Pour

lui, elle représente en quelque sorte la conscience, une conscience qu'il évite le plus possible d'affronter, ayant depuis longtemps habitué la sienne à se taire. Elle est noblement sculptée, cette figure de grande dame malheureuse et sans reproche, revêtue de l'armure du silence, ce suprême refuge de la dignité chez l'Anglaise. Sa pupille improvisée s'attache à elle, en dépit de l'apparente froideur qui éloignerait une personne moins sagace. Malgré son inexpérience, Catherine Johnstone pénètre assez vite la pénible situation de l'épouse et de la mère, qui d'avance a cru devoir l'avertir discrètement des dangers qui l'attendent. Sir Norman n'a qu'un goût médiocre pour les honnêtes filles, mais Roger Davenport ne redouterait pas d'en épouser une, pourvu qu'elle fût très riche, et ce drôle est assez séduisant pour que la plus sage se laisse prendre à son prestige.

Et Catherine subit le prestige, en effet, mais sans s'y abandonner. Le combat de cette innocence, qui n'est pas l'ignorance des niaises, contre les manèges et les roueries d'une corruption profonde, nous semble des plus intéressans. La jeune « barbare » s'avance dans les régions inconnues qu'elle a voulu explorer avec la prudence d'un trappeur à travers les forêts. Aucun conseil mondain ne l'inspire, elle ne se laisse aveugler par aucune considération. Bien avant l'infâme tentative de vol qui lui donne l'entière mesure du caractère de Roger, elle a démêlé les vices de ce jeune homme, qui pourtant lui plaît ou plutôt l'éblouit. Elle paie en cachette une partie de ses dettes pour lui laisser une chance de se relever; elle reçoit le dernier soupir de la femme qu'il a perdue, cette charmante et frivole M[rs] Courtlandt, dont elle couvre les défaillances du manteau de sa robuste honnêteté; elle se montre hardie et généreuse jusqu'au bout, tout en gardant adroitement son cœur et sa dot contre les entreprises des ambitieux. Il ne tiendrait qu'à elle d'être duchesse; la riche proie que leur jette l'Australie n'est pas sans tenter une nuée de jeunes élégans, joueurs et viveurs dont les allures sentent le club et le turf, tout en gardant quelque chose de cette distinction tenace qui résulte de l'hérédité, de l'habitude, et qui résiste même à l'abaissement du caractère. La rustique Catherine Johnstone serait quelquefois bien près de s'y tromper, mais son bon sens imperturbable la sauve. Elle n'est pas très jolie, et elle le sait; le vernis du monde lui manque, elle le sent mieux encore; comment se ferait-elle illusion sur les mobiles de ces beaux messieurs munis de parchemins authentiques? C'est un plaisir que de voir cette brave fille seule, entièrement livrée à elle-même, se défendre si bien et avec une telle aisance; néanmoins, on ne respire que lorsque son choix s'est posé, après quelques vertiges passagers, sur un homme digne de la comprendre. Il n'est plus jeune, la quarantaine a

sonné pour lui, et il remplit dans la maison les modestes fonctions de précepteur. Sa tâche ingrate est de lutter contre l'affectation esthétique du ridicule Malcolm, le plus jeune des Davenport; mais, tout réservé qu'il soit par situation et par humeur, il mérite que miss Johnstone le remarque, qu'elle s'attache à lui, qu'elle finisse par s'offrir. Naturellement, il fera autant de difficultés pour accepter les millions d'Australie que les autres ont mis de cynisme à les poursuivre. Il est pourtant amoureux tout de bon, et il le prouvera en se dévouant corps et âme à l'aimable excentrique dont il a d'abord refusé la main, une main trop pleine d'or, qu'il accepte malgré tout, avant la dernière ligne du second volume, cela va sans dire. Catherine sera heureuse par le cœur, comme elle mérite de l'être; elle n'éprouvera pas le besoin de prolonger ou de renouveler son épreuve d'acclimatation dans le grand monde, quoiqu'elle y ait gardé, en somme, quelques amis dignes d'elle.

Le cachet de ce roman, c'est qu'une parfaite connaissance de la société que l'auteur met en scène s'y joint à une complète indépendance d'opinion. Roger Davenport, qui menace de devenir croupier si l'on ne paie pas ses dettes et qui dérobe l'écrin de sa mère, sir Norman, qui a devancé son fils et remplacé déjà par des pierres fausses ces diamans, que la loi d'un héritage par substitution empêche de vendre, sont heureusement des types exceptionnels dans tous les pays; on rencontrerait plus aisément l'impertinence de lady Retford, les façons de joueuse de la duchesse de Deal, le parfum d'écurie qu'exhale la bonne humeur de lord Mountjoy, les grimaces efféminées et prétentieuses de l'esthète Malcolm, la stupidité de lord Bassencourt, le mauvais ton d'un capitaine Thane, les faiblesses d'une Mrs Courtlandt, le papillon qui se brûle à la flamme et qui en meurt.

La société anglaise des hautes sphères où il nous transporte peut reprocher à M. Aïdé de ne l'avoir pas ménagée; mais si les Mrs Courtlandt et les Roger Davenport du jour sont en droit de lui en vouloir, il a pour lui les Imogène Craven et les John Darville d'autrefois, ayant écrit depuis sur la vie d'une dame en 1814, 1815, 1816 (1), un roman qui pourrait bien n'être qu'une biographie d'aïeule : du moins le charme particulier aux miniatures anciennes, aux bouquets desséchés, aux lettres d'amour jaunies sous la pâle faveur qui les retient dans un tiroir à l'ambre, s'exhale de l'histoire un peu longue de cette admirable Anglaise du meilleur temps. Les douairières pardonneront à M. Aïdé tous ses péchés contre leurs petites-filles. Celles-ci réclament un ragoût plus pimenté que la peinture de l'existence irréprochable d'une beauté en

(1) *Passages in the life of a lady*, 3 vol., 1887.

robe à taille courte et en cothurnes, tendre et résignée, habile à jouer de la harpe. Elles ne haïssent pas ce qui leur secoue les nerfs violemment, et lisent, de préférence aux *Passages de la vie d'une dame* sous George III, *Dynamite* (1), ou les *Aventures étranges de Lucy Smith* (2). Dans ce dernier roman, qui nous montre comment une jeune institutrice sans place s'y prit pour vendre ses rêves et pour rompre ensuite un contrat incommode, M. Philips, toujours « dans le mouvement, » a fait un adroit mélange de plusieurs choses en vogue : le magnétisme, la science occulte et les scandales de Londres, sous forme de roman *sensationnel*. Le réveil du gros roman à sensation n'a pas contribué médiocrement, depuis quelques années, à l'abaissement du genre de littérature qui nous occupe. Les terribles inventions de Hugh Conway éclipsèrent tout à coup celles de miss Braddon et de Wilkie Collins, dont on était quelque peu revenu; elles firent leur chemin à la fois en Angleterre et sur le continent. N'a-t-on pas dévoré en France *le Secret de la neige*, *Vivant ou mort*, *Affaire de famille*, etc.? Ce qui, joint à la perversion du *Society novel*, semblerait indiquer, en somme, que les deux pays exercent l'un sur l'autre, au point de vue des mœurs et du goût, une assez mauvaise influence.

II.

Un autre romancier connu à l'étranger presque autant que chez lui, c'est M. Rider Haggard, dont le premier ouvrage, *King Solomon's Mines*, obtint un succès dangereux pour son auteur; il faut attribuer, en effet, aux éloges démesurés de la presse la fécondité prodigieuse qui lui fit produire en deux ans cinq ou six volumes, parmi lesquels *Jess* est seul digne de remarque.

Nous reconnaissons du reste que *Jess* et *les Mines de Salomon* suffiraient à établir la réputation de M. Rider Haggard, pourvu qu'elle ne fût pas surfaite. C'est l'excès de l'admiration qui impose forcément quelque sévérité à la critique. Certes, ce livre à demi sérieux, à demi fantastique, *les Mines de Salomon*, est amusant d'un bout à l'autre; le sujet en est bien charpenté, habilement conduit, les nombreux personnages vivent et nous attachent. Voilà beaucoup de mérites; mais si l'on vante trop haut le génie inventif, la parfaite originalité de M. Rider Haggard, nous cesserons d'être d'accord avec la masse de ses lecteurs. Cette expédition merveilleuse dans le Kakuanaland nous semble participer à la fois de *Monte-Cristo* et des *Voyages extraordinaires* de Verne, le tout fort joliment accom-

(1) Voir *le Roman étrange en Angleterre*, dans la *Revue* du 15 avril 1888.
(2) *The Strange adventures of Lucy Smith*, by F.-C. Philips, 1887.

modé avec assaisonnement de péripéties étranges et de paysages inédits. Avant tout, ils sont sympathiques, les trois aventuriers partis ensemble de Durban : Allan Quatermain, vieux chasseur d'éléphans ; le parfait gentleman, sir Henry Curtis, et le capitaine Good, de l'armée navale. Leur but est de rechercher un voyageur disparu ; ils ne le rencontreront qu'à la fin, après avoir découvert, au risque de leur vie, dans une partie de l'Afrique inaccessible jusque-là aux hommes blancs, le fameux trésor de Salomon, gardé par des montagnes couvertes de neige, les mamelles géantes de la reine de Saba, que précèdent cent trente milles de désert. Les ruines d'une cité qui ne serait autre qu'Ophir gisent à peu de distance ; il ne faut donc pas s'étonner de la beauté d'une route qui, à demi disparue sous les sables et les matières refroidies d'antiques éruptions de lave, apparaît tout à coup aussi belle que celle du Saint-Gothard, avec laquelle les ingénieurs modernes lui trouveraient de grandes ressemblances. Mais, avant d'arriver à cette route, les trois intrépides compagnons sont souvent bien près de périr de faim, de soif et de froid. On les suit avec un mélange d'enthousiasme et d'angoisse au milieu des horreurs de leur odyssée. Un indigène de haute mine, qui n'est autre, malgré son long exil parmi les Zoulous, que le roi légitime de Kakuanaland, un roi dépossédé dès son enfance, s'est joint à eux et leur sera d'un grand secours. Tous cependant périraient dès leur arrivée au milieu de populations féroces, qui sacrifient sans pitié les étrangers, s'ils ne réussissaient à passer pour des magiciens invulnérables, grâce à l'effet des armes à feu et autres sorcelleries très naturelles, grâce aussi à la vénération qu'inspirent le monocle et le faux râtelier de Good, surpris au moment même où il faisait sa toilette, à demi rasé, les jambes nues et sans autre vêtement qu'une chemise de flanelle. L'obligation où il se trouve de garder cette apparence burlesque pour être fidèle à son rôle une fois adopté n'est pas le moindre élément de gaîté du récit ; jamais on n'a autant parlé de *trousers* en Angleterre ; le temps où ils étaient des *inexpressibles* semble passé, la pruderie britannique est venue à composition. Sans le pantalon de Good, nous aurions du reste trop de tragédie, les tableaux sanglans de sacrifices humains alternant sans trêve avec des combats, qui, n'étaient les fusils des trois aventuriers, nous reporteraient à l'*Iliade*. Finalement, Ignosi, le prince exilé, remonte sur le trône de ses pères et invite ses amis anglais à puiser dans les richesses de cette caverne d'Aladdin, la chambre du trésor de Salomon. Une sorcière, peut-être contemporaine de ce grand roi, l'effroyable Gagool, les introduit au plus profond de « l'empire de la Mort, » dont elle seule connaît les issues mystérieuses ; puis, par une noire

perfidie, les y laisse enfermés au milieu des monceaux de diamans et de monnaie d'or frappée de caractères hébraïques. Cet épisode est le point culminant de l'émotion ; mais, qu'on se rassure, il y a quelque part un chemin souterrain, et nos aventuriers, trop heureux de sortir sains et saufs, regagnent finalement la libre Angleterre. Seul Quatermain, en sa qualité de trafiquant, s'est chargé, en cette conjoncture extrême, de cinq ou six pierres qui représentent une fortune.

Malgré ses enfantillages que l'on n'a pas le temps d'apercevoir, tant l'intérêt se soutient, en grandissant toujours, ce récit d'aventures est l'un des meilleurs que nous ayons lus. Malheureusement, l'auteur voulut donner une suite à son chef-d'œuvre. Or, chacun sait que les suites sont presque toujours des tentatives manquées. *Allan Quatermain* a le tort d'être en deux volumes, avec beaucoup de remplissage, et de nous faire toucher du doigt, en les répétant à satiété, les procédés assez vulgaires auxquels une fois nous nous étions laissé prendre. Tout d'abord, on n'est pas fâché de se retrouver en face du même trio de personnages, victorieux des maléfices de Gagool, et rentrés dans un *home* où ils s'ennuient. Le démon des voyages leur parle de nouveau à l'oreille ; ils retournent au pays des Cafres pour une expédition plus difficile encore. De l'île de Lamu au nord de Zanzibar, les explorateurs se rendent au mont Kenia et ensuite au mont Lakakisera, à la découverte d'une race blanche qui habite plus loin des territoires inconnus. Nous ne faisons aucune difficulté pour les accompagner jusqu'au dernier point navigable de la rivière Tana, où nous assistons à un combat inégal et d'autant plus intéressant entre les braves gens de la mission écossaise, chez lesquels on reçoit une hospitalité aussi cordiale que dans les vrais Highlands, et une bande nombreuse de Masai sanguinaires qui ont enlevé la petite-fille du *clergyman* ; mais là s'arrête notre plaisir. Nous n'aimons guère le voyage involontaire qui suit, sur la rivière souterraine où flamboie dans l'obscurité une colonne de feu à chapiteau en forme de rose. Ce Styx africain conduit les voyageurs en pleine féerie, au milieu des chimériques habitans du Zu-Vendi, gouvernés par deux reines jumelles, l'une blonde et belle comme le jour, l'autre brune et belle comme la nuit, sauvagesses de *keepsake*, qui deviennent toutes les deux amoureuses du brave capitaine Cartis, lequel, après maintes tribulations, finit par épouser celle qui ressemble le plus à une Anglaise, et par devenir roi de cette région du centre de l'Afrique, où il introduira la Bible et élèvera en *gentleman* un fils qui nous donnera peut-être un jour (il n'y a pas de raison pour que cela finisse) une suite à la suite des *Mines de Salomon*. Ce qui nous a

rendu peut-être dur à l'excès pour *Allan Quatermain*, c'est l'inconvenance du rôle attribué dans ses pages au Français de la troupe, un certain Alphonse, cuisinier de son état, ridicule, avec sa petite taille et ses grosses moustaches, vantard, hâbleur et poltron au demeurant. On voudrait en vain nous faire croire que cette caricature lourdement crayonnée, sans verve et sans esprit, doit servir de pendant à celles des jeunes misses dont les longues dents et les pieds invraisemblables défraient depuis des siècles les plaisanteries gauloises. Il y a là un parti-pris tout autrement offensant et qui peut-être mettra fin à la faveur avec laquelle les premières productions de M. Rider Haggard ont été accueillies chez nous.

Si les aventures d'*Allan Quatermain* sont trop longues et d'une couleur locale fort douteuse, que dire de celles de *She*, qui embrassent des milliers d'années et ne sont pas près de finir, pour peu que les réincarnations continuent. C'est à notre avis un pur galimatias, qui a le tort suprême d'être prétentieux autant qu'il est vide.

Un beau jeune Anglais, à cheveux jaunes, du nom de Léo Vincey, possède par héritage un fragment de poterie ancienne sur lequel est relatée l'histoire de la princesse égyptienne Amenartas, appartenant à la race royale des Pharaons, pour l'amour de laquelle le Grec Kallikrates, prêtre d'Isis, rompit autrefois ses vœux. Poursuivi par la vengeance de la déesse outragée, il prit la fuite, gagna la côte de Lybie et atteignit les cavernes de Kôr, où il eut à choisir entre le trépas et la furieuse passion d'une reine blanche, magicienne puissante, qui avait connaissance de toutes choses, et dont la beauté surhumaine ne devait jamais mourir. Il resta fidèle à Amenartas, et son cadavre ne sortit jamais des cavernes de Kôr. Léo Vincey, descendant de Kallikrates, ressemble trait pour trait à cet aïeul infortuné. Il part pour l'Afrique, et, sur une côte inexplorée jusque-là, au nord des chutes du Zambèse, trouve, régnant sur un peuple de nègres sanguinaires, une femme blanche mystérieuse, enveloppée de la majesté d'une vie sans fin, qui n'est autre qu'Ayesha, *Elle*, la rivale d'Amenartas; ombre féminine de l'éternité, elle garde encore dans son sein l'orage des passions humaines. Soudain, *Elle* reconnaît l'objet de son amour, et, déterminée à le retenir cette fois, elle entreprend de lui faire traverser les flammes de vie d'où l'on sort inaccessible à la vieillesse. Pour lui donner l'exemple, elle s'y jette la première; mais tout à coup ses prérogatives l'abandonnent: *Elle* se transforme en momie. Amenartas est vengée.

Peut-être M. Rider Haggard lui-même serait-il assez embarrassé de nous donner la clé de cette allégorie, écrite d'un style tantôt pompeux et tantôt négligé. Nous l'engageons à laisser de côté la sorcellerie africaine, à se complaire un peu moins aussi

dans les scènes sanglantes de rixes et de tortures, et à revenir enfin aux personnages humains vivant dans des conditions ordinaires, ou tout au moins vraisemblables, fût-ce au milieu de paysages exotiques. Telle est cette intéressante *Jess*, dont *le péché* ressemble beaucoup à celui de *Madeleine*. Comme dans le roman de Mme Caro, œuvre émouvante qui a été imitée bien des fois, mais non pas égalée, l'héroïne de M. Rider Haggard se sacrifie avec une générosité dans laquelle il entre trop d'imprudence et trop d'orgueil pour qu'elle puisse longtemps se soutenir. Vaillante, exaltée, sûre d'elle-même à l'excès, Jess laisse l'homme qu'elle adore à sa sœur cadette, amoureuse, elle-même, de cet ex-officier de l'armée anglaise, devenu éleveur d'autruches dans le Transvaal. Jamais John Neil ne saurait ce qu'elle éprouve, si les circonstances ne les plaçaient ensemble, seuls tous les deux, en face d'un péril mortel. Vous rappelez-vous l'une des nouvelles les plus passionnées de George Sand, la scène brûlante où Melchior en pleine tempête, voyant le naufrage imminent, saisit entre ses bras celle qu'il lui est défendu d'aimer, et s'abîme avec elle dans les voluptés qui devaient leur charmer la mort, mais qui, le navire étant sauvé par miracle, les conduisent à la démence et au suicide? La situation est analogue, mais ici l'aveu vient de Jess. Se croyant sûre de périr avec le fiancé de sa sœur, elle s'abandonne à la passion irrésistible que, follement, elle a cru pouvoir dompter. Cette fois aussi, le salut surgit à l'improviste, un salut qu'elle maudirait s'il ne lui restait le pouvoir de se sacrifier encore, en tuant de sa main Franck Muller, un ennemi qui menace le bonheur et le repos de cette sœur trop aimée. Après quoi elle meurt d'épuisement et d'un *broken heart*. La fin est vraiment trop arrangée à souhait : il faut que Jess disparaisse, il faut que le hasard lui fasse rencontrer son amant avant d'expirer, et tout cela, en effet, a lieu sans grand souci de la vraisemblance. Dans les étranges paysages du Transvaal, l'impossible, après tout, choque moins qu'ailleurs, et puis on pardonne beaucoup de choses à M. Rider Haggard en faveur de son premier chapitre, où le combat d'une autruche contre un jeune officier, qui n'aurait pas le dessus si une charmante demoiselle ne lui prêtait main forte, est raconté de la façon la plus pittoresque. Les figures de Cafres, de Boers, de métis, de Hottentots, sont toutes bien posées et suffisamment caractéristiques. Nous avions toujours cru pourtant que les vieux colons hollandais de l'Afrique du Sud formaient une population hospitalière et patriarcale. M. Rider Haggard en fait, au contraire, un tableau peu flatteur. Rappelons-nous qu'il est Anglais, et que le moment qu'il entreprend de peindre est celui où ses compatriotes, battus par les Boers, se virent forcés d'évacuer leurs possessions. Il y a un peu d'histoire contemporaine dans ce

récit palpitant, d'où se détache un beau caractère de femme, tout ardeur et toute spontanéité. Le héros est bien nul pour être aimé à la fois par deux jolies filles, mais une certaine pénurie explique le cas excessif que Jess et Bessie font de ce garçon paisible qui, sans préméditation et sans malice, passe de la blonde à la brune, épouse l'une consciencieusement et continue tout bas à regretter l'autre. Du reste, en d'autres lieux même que le Transvaal, l'amour ne se mesure pas au mérite, et l'on aime presque toujours la créature de son imagination. Nous ne chercherons donc pas de mauvaise querelle à M. Rider Haggard, et nous le prierons au contraire de s'en tenir à la voie qu'il a inaugurée en écrivant *Jess*. C'est là qu'il trouvera dorénavant ses véritables succès. La mine de Salomon est épuisée : il n'y a plus rien à en tirer.

III.

Au sortir de la rivière souterraine qui conduit à l'empire quasi fabuleux de Zu-Vendi, au sortir des cavernes de Kôr et de toute cette féerie africaine qui ne s'appuie pas, quoi qu'en dise son brillant évocateur, sur de bien sérieuses autorités, on se retrouve avec plaisir dans les fraîches campagnes anglaises, observées avec une sympathie si profonde et si sincère par M. Thomas Hardy, l'écrivain qui, depuis George Eliot, nous a donné l'impression la plus juste et la plus intéressante de la vie rustique. Cette vie-là offre bien moins de poésie en Angleterre que chez nous ; d'abord le costume local manque, les paysans ont l'air d'ouvriers mal vêtus ; et puis le morcellement de la propriété, s'il fait tort ailleurs à la beauté du paysage, s'il empêche le superbe développement des forêts, s'il ne souffre rien de comparable à l'aspect aristocratique du comté de Kent tout entier, qui ressemble à un parc immense, ce morcellement égalitaire, résultat des révolutions, implique une joyeuse indépendance dont le reflet se retrouve sur les visages et dans les mœurs. Les cultures chez nos voisins sont moins variées, le ciel surtout est moins riant, le climat moins favorable à la gaîté, la nature trop civilisée, trop perfectionnée, trop utilisée par l'industrie, la religion enfin n'a aucune de ces pompes extérieures qui s'harmonisent si bien avec la floraison des aubépines, avec l'heure des semailles ou celle des moissons ; elle fait du dimanche le jour le plus morne, le plus silencieux de la semaine. Pour toutes ces raisons et pour d'autres encore qui tiennent au caractère et aux habitudes des classes inférieures, à leur esprit lourd, éminemment pratique et terre à terre, le roman champêtre est bien plus difficile à écrire en Angleterre qu'en France, où les divers patois ont des tournures savoureuses, expressives, que l'on chercherait en vain dans la

bouche même des personnages d'*Adam Bede*. Bien entendu, nous ne parlons pas ici de l'Écosse, qui a sa langue, ses usages, sa couleur à part, mais de la campagne anglaise proprement dite, domaine de George Eliot et de M. Hardy. *The Woodlanders* nous font faire connaissance avec la vie forestière. Great Hintock et Little Hintock ne doivent pas être loin du rivage méridional que l'on atteint en suivant une route de diligence abandonnée qui part de Bristol; ils sont situés dans une région de grands bois qui alternent avec des vergers, et leur population fournit les acteurs d'un drame qui, entrecoupé d'idylles charmantes, n'a que le tort de laisser déborder en trois volumes plus d'épisodes surajoutés qu'il n'en faudrait pour défrayer l'intérêt de trois romans distincts. M. Hardy n'est pas en progrès, loin de là, depuis qu'a paru le beau livre, *Far from the madding crowd* (1). Il tombe de plus en plus dans une insupportable diffusion. Trois volumes pour nous expliquer que la fille du marchand de bois Melbury a payé bien cher l'éducation distinguée que son père lui a fait donner au loin, puisque son mariage avec Giles Winterborne, un paysan sublime, qui ne comprend plus ses « mots de dictionnaire, » en devient impossible, c'est vraiment trop. Les fatalités de l'isolement intellectuel livrent Grace Melbury au seul égal qu'elle ait dans le pays, à Fitzpiers, jeune médecin sans principes qui la trompe et finalement enlève la dame du château. Naturellement, la délaissée retrouve un ami dans le pauvre Winterborne. Avec la générosité quasi chevaleresque qu'il apporte dans tous ses actes, l'homme de la nature, l'humble forestier meurt pour Grace, pour son honneur, pour son salut. On est assez dégoûté, à la fin, de voir l'objet d'un pareil dévoûment se réconcilier avec Fitzpiers ; ceci est un sacrifice aux lecteurs timorés qu'a pu scandaliser la scène hardie qui devrait clore le roman, lorsqu'en présence du cadavre de Giles Winterborne, Grace châtie d'un mot vengeur son indigne mari : elle s'est donnée à Giles, elle a été sa maîtresse. La jeune femme fait d'autant plus fièrement cette déclaration qu'elle n'a en réalité rien à se reprocher, sauf un excès de vertu quelque peu égoïste.

The Woodlanders sont composés avec négligence et renferment plus d'une scène puérile et maladroite ; mais quel joli roman en un volume on tirerait de ces neuf cents pages indigestes ! L'histoire de la vente des cheveux de Marty South, le silencieux sacrifice de ce cœur simple, ferait à lui seul une nouvelle touchante, en y joignant la mort du vieux South, cette espèce de sylvain qui croit son existence attachée à celle du gros arbre dont

(1) Voir, dans la *Revue* du 15 décembre 1875, *le Roman pastoral en Angleterre*, par M. Léon Boucher.

la chute devient, en effet, le signal de son dernier soupir. A recueillir aussi comme une perle, la scène quasi shakspearienne de la nuit de la Saint-Jean, quand les garçons guettent derrière chaque taillis les jeunes filles parties folâtres pour interroger l'oracle, ces surprises, ces poursuites, le jeu coquet qui finit si mal entre le docteur et l'effrontée Suke Damson; cette futaie éclairée par la lune où, fidèles à une tradition légendaire, les amoureux se fuient et se rejoignent, est un adorable décor, et combien pathétique le tableau de la fin, Marty au cimetière! En maint autre endroit se montrent aussi frappantes que jamais les rares qualités du romancier : ce sentiment de la nature qui se passe de longues descriptions, découvrant toujours le détail juste et caractéristique, un mélange discret de poésie et de réalisme, la verve comique jaillissant de l'observation minutieuse et spirituelle, la grâce ou la grandeur idyllique prêtée aux travaux des champs, la finesse des portraits. Resserré, condensé, ce livre aurait une véritable valeur. Tel qu'il est, il semble ennuyeux; l'action se perd dans les détails accumulés. Nous engagerions volontiers M. Hardy à s'armer d'une serpe et d'une cognée pour donner de l'air, pour ouvrir des sentiers, pour ménager des échappées dans cette belle forêt trop touffue qui lui est familière, et qu'il nous ferait aimer davantage en abrégeant un peu la route sur laquelle il faut le suivre. Bien peu de promeneurs vont jusqu'au bout, tant la course est longue et souvent monotone.

La prolixité où se noie le talent reconnu de M. Hardy fait apprécier davantage le tour sobre, ferme et concis d'un autre talent, féminin celui-là, et qui en est à son coup d'essai, mais le coup d'essai est un coup de maître. On a prononcé encore, à propos d'*Une Tragédie au village* (1), le nom de George Eliot; certainement, il serait facile d'établir des points de comparaison entre ce petit roman, qui n'est guère qu'une nouvelle, et les premiers récits où l'auteur des *Scènes de la vie cléricale* greffa le langage des paysans sur son style si pur et si élevé. Comme dans les livres d'Eliot encore, la pitié, une pitié plus large que les femmes ne la conçoivent d'ordinaire, car elle s'étend aux pires conséquences de la misère et de l'abandon, la pitié jointe au sentiment profond de la justice se dégage d'un drame de tous les jours, simplement exposé. L'humble héroïne est une pauvre orpheline, une délicate enfant des villes, recueillie chez des parens rigides, fermiers dans l'Oxfordshire, qui se méfient de sa gentillesse, ayant sans cesse présent à l'esprit, si l'on peut appeler esprit cet entendement obtus, que sa mère a jadis mal tourné. Par leurs mauvais traitemens, leurs soupçons injurieux, ces puritains

(1) *A Village tragedy*, by Margaret L. Woods. London, 1887; Bentley and Son.

de village la jettent comme malgré elle dans les bras du seul être au monde qui lui ait jamais témoigné de l'affection, le laboureur Jess, un rustre assez stupide, mais profondément honnête, que l'ignorance et la pauvreté empêchent seules de légitimer sur-le-champ ses amours, des amours qu'aurait pu illustrer Bastien Lepage. Cette pastorale tout entière est d'un réalisme qui étonne, quand on connaît le rang social et l'élégante personnalité de son auteur; les moutons n'y portent point de rubans roses, les amoureux y sont muets dans leur tendresse autant que les « arbres, les plantes et les êtres, à peine plus consciens, avec lesquels ils partagent les bienfaits inégalement répartis de la mère nature; » la rudesse des physionomies et des propos, l'implacable pharisaïsme de certains *church-goers*, la brutalité, l'avarice, l'entêtement bestial des paysans, les préjugés étroits et cruels d'une petite bourgeoisie campagnarde, rien de tout cela n'est voilé ni adouci.

Annie supporte patiemment les humiliations dont on l'abreuve, tant qu'elle a auprès d'elle son brave compagnon, mais la veille même du jour où ils vont enfin se marier, un accident horrible enlève Jess. L'enfant qui va naître n'a plus de père, l'abandonnée ne voit pour lui et pour elle d'autre ressource que le suicide. Elle l'a commis d'intention, quand Dieu, plus clément que les hommes, la délivre. Et qui donc blâmera cette malheureuse d'avoir voulu mourir? Certes, ce n'est pas Mrs Woods; elle a pour les misérables le sentiment si admirablement rendu par l'Ackermann anglaise, miss Mary Robinson, dans une de ses poésies (1), ce sentiment qui conduit à se demander devant une prostituée du dernier ordre : « Qui donc répondra pour le crime? Est-ce elle, l'amant, ou les frères?.. Ou moi qui n'ai pas fait un geste? » L'auteur de *A Village tragedy* ne se prononce ni pour ni contre ses personnages, les laisse s'expliquer, et se borne à les faire vivre d'une vie si intense que leurs passions, leurs peines, les fatalités dont ils sont victimes s'imposent à notre imagination comme si nous en étions témoins. Annie a traversé les pires épreuves, mais enfin l'hôpital et l'épouvantable *workhouse* lui seront épargnés. L'anneau de Jess au doigt, ce pauvre anneau qu'il rapportait de la ville quand le train l'a écrasé, elle échappera au jugement du monde, qui ressemble fort dans un village à ce qu'il est ailleurs, avec la grossièreté apparente de plus. Peut-être sera-t-il admis, là où elle va, que la fidélité, le dévoûment réciproques, la souffrance supportée en commun, établissent un lien sacré entre deux êtres; mais c'est ce que refusent de reconnaître l'huissier, un libertin dans son

(1) *Le Bouc émissaire*. Poésies de miss Mary Robinson, traduites de l'anglais par M. James Darmesteter. Paris, 1888; Lemerre.

temps, la blanchisseuse, qui a eu des malheurs effacés par ses noces tardives, la femme du vicaire, charitable pourtant, mais qui prépare à regret du bouillon pour les pécheresses, et tous ces fermiers, à cheval sur la *respectability*, qui n'ont eu d'amour ici-bas que pour l'épargne sordide, pour ce qui se vend au marché, pour leurs dindons, pour la terre. Les moindres traits sont d'une vérité poignante; nous n'en reprocherons que quelques-uns à M[rs] Woods, ceux qui rendent inutilement répulsive la figure de l'idiot, moins originale d'ailleurs que les autres. Nous avions déjà vu de ces êtres, inférieurs à la bête par leurs appétits haineux, jouer le rôle aveugle du destin dans des romans qui ne valent pas celui-ci.

IV.

Encore une œuvre de début, une œuvre de femme, qui est en même temps une œuvre supérieure : *the Silence of dean Maitland*, par Maxwell Gray; seulement, on retombe ici dans ce que les collectionneurs de documens humains appellent « le vieux jeu, » c'est-à-dire que l'imagination joue son rôle dans l'arrangement de ce drame, fondé pourtant, assure-t-on, sur la pure vérité. Quant à cela, du reste, peu nous importe ; les mots : « c'est arrivé, » ne devraient avoir de prestige que pour l'enfance. Passé cet âge, on sait bien que l'art consiste à chercher et à choisir dans la vérité vécue ce qui est du domaine des émotions intellectuelles; c'est ce qu'a fait sans doute Maxwell Gray, avec des préoccupations de moraliste et de psychologue qui séparent son livre, tout émouvant qu'il soit, du genre sensationnel auquel, sur le simple énoncé du sujet, on le soupçonnerait d'appartenir.

Cyril Maitland, celui qui doit devenir un jour le grand doyen de Belminster (décidément les romanciers en veulent à ces personnages infiniment vénérables d'ordinaire, les *deans*), l'éloquent, le prestigieux Cyril Maitland, n'était encore que diacre quand sa vertu, austère cependant et poussée jusqu'à l'ascétisme, s'est fondue au feu de la tentation. Il a oublié une minute ses devoirs de clergyman et ses fiançailles avec l'aimable miss Everard; il s'est laissé gagner par la passion que sa beauté d'archange et le charme qui le servira si bien plus tard pour la conduite des âmes inspirent à une fille du peuple ardente et superbe, Anna Lee. Après quoi, il reçoit les derniers ordres, épouse celle qui est son égale par l'éducation, et se persuade sans trop de peine qu'en pourvoyant aux besoins d'un enfant qui va naître, il effacera ses torts; mais il a compté sans la colère du vieux Lee, qui, ayant découvert la faute de sa fille, poursuit le séducteur, le provoque et le contraint presque au meurtre, car Cyril

était en état de légitime défense. On trouve Benjamin Lee mort dans un bois, l'enquête s'ouvre, et ce n'est pas le véritable assassin qui est arrêté, mais son plus intime ami, son camarade d'université, son futur beau-frère, le docteur Everard, contre lequel les preuves paraissent s'accumuler d'une façon écrasante. Et Cyril hésite à parler, et le besoin qu'il a de l'estime des hommes l'arrête, et le malheureux Everard est condamné, sur le faux témoignage d'Anna Lee, qui veut sauver celui qu'elle aime encore, à vingt ans de travaux forcés. Seule, Lilian, la sœur jumelle de Cyril, a foi, malgré les apparences, dans l'innocence d'Everard; patiente et dévouée, elle l'attendra, et le jour où il revient brisé, vieilli, après un châtiment immérité, elle sera là, prête à lui tendre les bras, à devenir sa femme comme elle l'avait promis. Cyril est alors sur le point de passer évêque de Warham, le siège le plus important de l'Angleterre; il a monté triomphalement tous les degrés de la hiérarchie ecclésiastique, il a satisfait cette soif de considération qui est le trait dominant de son caractère; ses vertus, ses talens sont célèbres; ses remords sont depuis longtemps étouffés chez lui sous des sophismes qui lui font donner le pas aux devoirs de sa vocation sur ceux de sa conscience. Que faudra-t-il pour le précipiter du haut de ce trône de mensonge? Un regard de celui qu'il a perdu, un regard de pitié, un mot de miséricorde. Everard pardonne, et, devant cet acte véritablement évangélique, le triple airain dont s'enveloppait le cœur du prêtre indigne tombe, et ce cœur se brise, à moins que vous ne préfériez croire que l'opium, dont il use souvent, aide à la mort subite du doyen, qui, après avoir confessé publiquement sa faute devant le clergé, devant le peuple, dans une scène magnifique et grandiose dont la cathédrale de Belminster est le théâtre, reste immobile d'une immobilité qui est celle de la mort, la tête appuyée au rebord de cette chaire où sa voix éloquente vient de retentir pour la dernière fois.

Tel est en substance ce sujet qui eût tourné si aisément au mélodrame. On peut se représenter sans peine ce que miss Braddon en eût fait, tandis que, sous la plume de Maxwell Gray, l'œuvre vaut surtout par l'étude des caractères, aussi solides, d'un dessin aussi juste et aussi serré que si le récit où ils se meuvent n'était pas romanesque, — qualité devenue très rare, par parenthèse, dans les romans de nos jours.

Qu'un jeune *clergyman*, voué à la plus haute piété, même à des macérations excessives, éprouve une fois la vérité du mot de Pascal: « Qui fait l'ange fait la bête, » qu'une défaillance passagère ait pour lui des conséquences incalculables, il n'y a là rien que de banal et d'assez vulgaire; ce qui nous intéresse, c'est la manière dont sa chute est préparée dès ce premier chapitre, qui s'ouvre avec tant

d'ampleur sur un morceau si réel de la campagne anglaise où se groupent, à l'arrière-plan, ces comparses auxquels George Eliot excellait à donner la couleur et la vie. Maxwell Gray, lui aussi, possède une puissance rare pour faire manœuvrer la foule des personnages secondaires qui se mêlent naturellement à l'action et donnent leur avis sur ce qui se passe mieux que ne ferait l'auteur. Un trait insignifiant en apparence, une remarque jetée incidemment, suffisent à nous mettre au fait, appelant notre attention sur le grain de sénevé qui va se développer, pousser des branches. C'est dans ce développement que réside tout l'intérêt. Une séduction, une erreur judiciaire, voilà, certes, des matériaux bien souvent employés ; mais comme le jeu des passions les renouvelle ! Quelle poignante étude de l'orgueil dans l'âme d'Anna Lee, par exemple ! D'abord ce n'est que l'innocent orgueil de sa beauté ; ce sentiment, qui la rend si réservée, si respectueuse d'elle-même avec ses pareils, la livre sans défense à l'homme d'une condition supérieure qui la traite en dame ; c'est l'orgueil encore qui lui dicte un excès de désintéressement quand elle veut élever son fils sans le secours de personne, et son abnégation quand elle se retire du chemin de l'infidèle pour le laisser se marier, et son endurcissement dans le crime après le faux témoignage qui envoie Everard au bagne. Mal et bien, tout chez elle sort d'une même passion qui la gouverne. D'autre part, quel est le point faible de Cyril ? L'amour de la vaine louange, le besoin d'être apprécié, vénéré. Cette faiblesse apparaît dès ses premières paroles de la façon la plus naturelle et la plus excusable à la fois ; elle est presque justifiée par de grands talens, de hautes aspirations. De là, cependant, toutes les indignités de sa vie ; de là le plaisir qu'il prend à l'adoration aveugle d'Anna Lee, de là l'espèce de cruauté dont il fait preuve envers elle aussitôt que la crainte du scandale s'empare de lui, de là son silence devant la condamnation de son meilleur ami, de là ses longues années de ministère sacrilège. Il est faible, faible autant qu'est fort l'innocent qui fut sa victime et qui, lui, bien qu'il n'ait rien d'un ange, bien qu'il ne soit qu'un honnête homme, accomplit au bagne une mission sublime, en élevant vers le bien, par ses paroles et ses exemples, la pensée des coupables qui l'entourent. Il a traversé l'enfer du désespoir et du doute, ce n'est que par la lutte qu'il est arrivé à la résignation, à la puissance de comprendre que l'on peut remplir au fond d'une prison une tâche aussi belle que le serait n'importe quelle responsabilité honorable, acceptée à la face du monde. Celle qui l'aime et qui croit en lui, cette Lilian qui représente *das ewig weibliche* de Goethe, *l'éternel féminin* qui nous attire au ciel, lui a dit : « Les desseins de Dieu sont insondables ; il vous a placé où vous êtes avec des inten-

tions aussi déterminées que celles qui lui font placer un roi sur son trône, le prêtre à l'autel, ou la fleur au soleil. »

C'est Everard, expiant pour un autre et travaillant dans l'abjection à une œuvre de salut, qui est en réalité le prêtre. La gloire de Cyril retombe au contraire sur sa tête en charbons ardens. Tout le bien qu'il fait depuis des années ne lavera jamais chez lui cette petite tache élargie dans la luxure et dans le sang, et que l'hypocrisie rend indélébile. En vain se croit-il nécessaire à la grandeur de l'église, en vain se persuade-t-il que ses expériences, bien qu'ignominieuses pour lui, sont utiles aux âmes, puisqu'elles l'aident à les diriger, son prestige de voyant, d'inspiré, de prophète, n'est que mensonge. Artiste, il l'est assurément, et virtuose merveilleux, mais il n'est que cela. De ses souffrances, de son repentir, il fait de l'éloquence, de la poésie, de la littérature. Jamais il n'est plus persuasif que quand il parle en ses sermons des joies de l'innocence qu'il a perdue, des délices de la paix qu'il ne connaît plus, du crime de Judas qui est le sien. Pure virtuosité,.. il se souvient, il utilise, — il se donne à lui-même l'illusion d'une pénitence stérile.

Un signe de la vigueur du caractère anglais, c'est le dédain que la plupart des écrivains et des penseurs de ce pays témoignent pour le repentir sentimental. Comme le faisait remarquer un pénétrant commentateur de Shakspeare (1), l'auteur du *Roi Jean* et de *Richard III* nous intéresse aux forts qui ont commis le mal en sachant ce qu'ils voulaient; il laisse sans récompense humaine les bons qui trouvent ailleurs, plus haut, en eux-mêmes, le prix de leur vertu, et, certainement, toute autre morale distributive est mesquine autant qu'elle est fausse; — mais le repentir ne se rencontre que chez ceux de ses personnages qu'il nous conduit à mépriser. Ce repentir, en effet, est-il autre chose que l'attribut de la faiblesse, quand il ne prend pas la forme active de la réparation? Accepter les conséquences de nos actes et en triompher jusqu'à redevenir maîtres de notre destinée, voilà tout le devoir. La morale de Maxwell Gray est inflexible, aussi éloignée de cet *hugotisme* qui s'apitoie systématiquement sur le galérien, la prostituée et autres victimes des préjugés, que de ce jésuitisme qui admet les expiations secrètes, les pèlerinages en terre sainte entrepris sous le cilice par ces bons chevaliers du moyen âge, lesquels, après avoir violé la plupart des commandemens, revenaient absous et mouraient en odeur de sainteté; le Chrysostôme de Belminster leur ressemble, jusqu'au moment où il comprend bien tard qu'il n'y a que la vérité

(1) *Répertoire de Shakspeare, lectures et commentaires*, par Jane Brown.

qui serve. Sans doute, on pourra trouver quelque chose d'un peu *voulu* et qui ressemble trop à une leçon dans le contraste de la fausse vocation de Maitland et du véritable apostolat d'Everard, mais l'impression en est puissante. Pour les Anglais de bonne et franche race, il faut que, coupable ou vertueux, le personnage sympathique d'un roman soit fort. *Paul Ferroll*, le héros homicide du roman de ce nom, a tué sa femme afin d'en épouser une autre ; nul ne songe à le lui reprocher ; il semble en lisant qu'il avait le droit d'écarter tout ce qui s'opposait à un pareil amour, et de ne laisser subsister sous le ciel qu'*elle* et *lui*, s'il le fallait pour assurer leur bonheur; mais ceux qui excusent, qui respectent *Paul Ferroll*, condamneraient le scepticisme élégant ou la non moins élégante névrose de certains héros de M. Bourget. Aussi les nouveaux *society novelists* ont-ils soin de prêter à leurs personnages répréhensibles, pour les faire accepter, un excès d'audace inconciliable avec l'épithète d'*effete*, qui résume tous les pires résultats de la sensualité, de la mollesse, de l'épuisement, et que si volontiers on nous applique.

Evidemment, *the Silence of dean Maitland* n'est pas une de ces œuvres d'art à la mode chez nous, et qui dédaignent de rien prouver. Il est rempli d'enseignemens qui semblent quelquefois détachés de la *Morale en actions*, par exemple le dialogue entre Everard sorti de prison et le juge qui l'a condamné. Tout ce personnage d'Everard est trop parfait ; pas le moindre petit défaut à sa cuirasse ; mais en Angleterre, personne ne s'en plaindra, non plus que de l'imperturbable sublimité de Lilian. Notre genre de réalisme serait peut-être disposé à tourner en ridicule l'éternelle jeunesse, l'éternelle beauté que cette admirable fille apporte en récompense à l'objet de son éternel amour, lorsque celui-ci sort du bagne avec des mains de maçon et l'empreinte de toutes les souffrances sur son visage vieilli. Peut-être aurait-il tort. Qui donc n'a eu l'occasion de remarquer le privilège que gardent certaines femmes exceptionnellement pures et bienfaisantes d'échapper à l'effet des années ? Qui donc n'a hésité à déterminer l'âge de certains visages au teint calme, au sourire d'enfant, qu'éclaire un regard limpide où se reflètent les tendresses contenues ? Quelques grands peintres ont fixé l'image de cette beauté indestructible qui laisse paraître l'âme, et l'immatérialité d'un type anglais particulier, essentiellement virginal, se prête au miracle en question. S'il est rare, c'est que le miracle intime de l'amour qui éclaire et qui transfigure est assez rare aussi. Inclinons-nous devant Lilian, quand elle ne serait que le symbole de ce qu'il y a de noble chez la femme. L'idéal de la perversité féminine nous est offert assez souvent ailleurs pour faire compensation.

Il est probable que les futurs traducteurs du *Dean Maitland* n'hésiteront pas à pratiquer de larges coupures dans les scènes d'intérieur, qui alternent avec les événemens dramatiques comme pour nous en reposer; certes, on pourrait abréger un peu les services religieux et prendre moins souvent le thé chez ces vénérables patriarches, les vieux Maitland, dans le plus charmant des presbytères de campagne; mais nous ne voudrions voir disparaître aucun des personnages de ces tableaux intimes, depuis lord Ingram Swaynstone, un spécimen, commun en Angleterre, de jeune homme accompli au physique, d'une bonne humeur qui tient à la régularité des digestions, à l'équilibre parfait du système nerveux que ne trouble aucun fardeau intellectuel trop lourd, jusqu'au chat Marc-Antoine, cette imposante divinité domestique étudiée avec autant de soin dans sa nature intime et ses habitudes que sa seigneurie elle-même. Le chien a souvent joué en littérature un rôle important, mais jamais encore le chat n'avait reçu de pareils honneurs, quoique *Daniel Deronda* renferme, dessinée avec amour, la silhouette de l'angora Hafiz.

Gens et bêtes contribuent tous, pour leur part très définie, à la conduite de l'action dans le roman de Maxwell Gray. Il n'y a de hors-d'œuvre que le récit, facile à supprimer tout entier, de l'évasion manquée d'Everard; mais ne regretterions-nous pas bien des épisodes touchans ou ingénieux : l'entrevue fortuite du fugitif avec sa sœur, la femme de Cyril, qui ne le reconnaît pas; l'espèce de vague divination qui vient, au contraire, à la jeune veuve de son frère, lorsqu'elle voit ce vagabond qui ressemble à l'époux, présent à sa pensée dans la mort d'une façon aussi intense que dans la vie; bien d'autres détails encore qui font monter aux yeux du lecteur le plus blasé cette larme dont se moquent comme d'un hommage vulgaire, n'ayant rien à faire avec l'art, ceux qui ne savent pas la provoquer?

Malgré ses longueurs, ses inégalités, ses défaillances, *the Silence of dean Maitland* reste un ouvrage remarquable, et il ne faut pas médire de l'état d'une littérature romanesque qui a produit dans la même année, sous la plume de trois femmes, une robuste machine de cette sorte, un échantillon de réalisme ému et sincère, tel que *A Village tragedy*, et un bijou d'art ciselé à la Cellini, comme *Amour dure*. De pareils pis-aller permettent d'attendre avec patience un événement, une révélation de premier ordre, une nouvelle *Jane Eyre*, un second *Adam Bede*.

TH. BENTZON.

LES

IDÉES POLITIQUES EN ALLEMAGNE

AU XIXᴱ SIÈCLE

GERVINUS ET DAHLMANN.

. *Briefwechsel zwischen Jacob und Wilhelm Grimm, Dahlmann und Gervinus*, édité par Édouard Ippel. Berlin, 1886. — II. F.-G. Dahlmann, *Kleine Schriften und Reden*. Stuttgart, 1886. — III. Anton Springer, *Friedrich Christoph Dahlmann*. Leipzig, 1870-72. — IV. H. von Treitschke, *Historische und Politische Aufsätze*, 5ᵉ édition. Leipzig, 1886; *Deutsche Geschichte im XIXᵗᵉⁿ Jahrhundert*, tome III. Leipzig, 1885.

L'Allemagne, depuis vingt ans, a subi des changemens si profonds, si retentissans, et qui ont eu dans toute l'Europe un contre-coup si terrible, que, par un effet de contraste inévitable, la période de son histoire immédiatement antérieure se trouve rejetée dans une sorte de pénombre. Cette période est terne et ne présente rien de bien saillant. Au lieu de catastrophes imprévues, de coups de théâtre foudroyans, elle n'offre au regard que des luttes obscures et sans éclat. La politique des gouvernemens est oppressive, hésitante, tortueuse. L'esprit public passe par des alternatives d'activité et de torpeur, d'espoir et de découragement qui paraissent également stériles. Là pourtant se préparait sourdement la crise qui allait

éclater. Pour comprendre les événemens de 1866, pour s'expliquer que la domination de la Prusse ait été si facilement acceptée et supportée, il faut avoir vu de près les sentimens et les passions diverses dont l'Allemagne était agitée de 1815 à 1860. Le tableau n'en serait pas facile à tracer. Si on le veut fidèle, qu'on ne le cherche pas dans l'*Histoire d'Allemagne au XIX*e *siècle*, que M. de Treitschke publie actuellement, et dont trois volumes ont déjà paru. M. de Treitschke est trop bon Prussien pour parler des affaires allemandes en historien impartial. Il s'efforce surtout de présenter les faits de façon que la Prusse apparaisse toujours, à la fin du récit, justifiée ou glorifiée, selon le cas. Mais cette succession d'apologies et de panégyriques met le lecteur en défiance, et M. de Treitschke manque ainsi son but. Interrogeons plutôt la correspondance des frères Grimm, de Dahlmann et de Gervinus, qui vient d'être publiée. Dans ces lettres écrites sans arrière-pensée, et qui n'étaient point destinées à voir le jour, nous trouverons l'expression sincère des idées, des sentimens et des désirs politiques de leurs auteurs. Dahlmann et Gervinus nous serviront de types, le premier représentant plutôt les conservateurs, le second les libéraux allemands. Tous deux ont joué un rôle important dans cette période qui s'étend de 1830 à 1848 ; tous deux ont siégé au parlement de Francfort, dont Gervinus a provoqué la réunion de toutes ses forces. Ils sont au premier rang parmi les hommes de lettres, les savans et les professeurs, qui crurent alors avoir une mission politique. Ils firent de leur mieux pour la remplir. Gervinus, dont les premiers travaux donnaient de grandes espérances, était de vingt ans plus jeune que Dahlmann. Il lui dut d'être appelé de très bonne heure à l'université de Göttingen, où Dahlmann lui-même enseignait avec ses amis les frères Grimm. Bientôt, malgré la diversité des âges et des caractères, une intimité étroite s'établit entre les quatre savans. Elle résista à l'épreuve de la séparation, lorsque plus tard les frères Grimm furent fixés à Berlin, Dahlmann à Bonn et Gervinus à Heidelberg. De leur correspondance et de leurs œuvres nous essaierons de dégager d'abord le but politique qu'ils se proposaient, puis les moyens qu'ils ont employés pour l'atteindre ; enfin, nous examinerons à quel résultat ont abouti leurs efforts. Mais, auparavant, il nous faut rappeler les questions irritantes qui se posaient, ou plutôt s'imposaient alors aux meilleurs esprits de l'Allemagne.

I.

Après les grandes secousses du commencement du siècle, lorsque la défaite de Napoléon fut certaine, le congrès de Vienne se donna

la mission de réorganiser l'Allemagne. La tâche était singulièrement ardue. On put craindre, à plus d'une reprise, que la diplomatie n'en désespérât, et lorsqu'il s'agit, par exemple, de régler le sort de la Saxe et des autres alliés de Napoléon en Allemagne, la guerre parut sur le point d'éclater. Les partisans les plus déterminés du passé ne songeaient pas à restaurer tel quel l'état politique de l'Allemagne avant 1791. Personne ne prétendait rétablir les principautés ecclésiastiques, et les réclamations des princes médiatisés, toutes vives qu'elles étaient, avaient peu de chances d'être entendues. Les intérêts mêmes des vainqueurs s'y opposaient. Il leur était déjà assez difficile de concilier leurs prétentions rivales. Mais il fallait aussi tenir compte des sentimens de la nation, au moins dans toute l'Allemagne du Nord, qui avait couru aux armes en 1813. Bouleversée par tant de guerres, meurtrie et finalement exaspérée par la main puissante, mais rude, de Napoléon, elle sortait de la lutte avec des désirs impérieux et des ambitions qu'elle ne se connaissait pas au XVIIIe siècle. Avant tout, elle voulait être une. Jusqu'en 1806, l'unité avait existé, sous la forme à peu près fictive, il est vrai, du « saint-empire romain germanique. » Mais bien avant la révolution française, cette fiction n'en imposait plus à personne, ni en Allemagne ni hors d'Allemagne. Elle ne dissimulait plus la division réelle des états allemands, et le sentiment public voulait qu'elle n'eût pas été étrangère aux défaites et aux humiliations que la nation avait subies. Aussi, à ce moment décisif où l'Allemagne va être reconstituée, les principaux publicistes se tournent vers le congrès réuni à Vienne. Au nom du peuple allemand, ils réclament à grands cris l'unité nationale. Le célèbre *Mercure du Rhin*, que l'on appelait « la cinquième grande puissance, » supplie éloquemment les hommes d'état qui tiennent le sort de l'Allemagne entre leurs mains de lui donner l'empereur qu'elle attend, qu'elle implore. En même temps, l'école romantique, éprise du moyen âge, se complaisait dans l'histoire héroïque des empereurs du XIIe et du XIIIe siècle, et réveillait dans l'imagination populaire des souvenirs mal effacés.

Les diplomates du congrès de Vienne ne devaient point satisfaire ces aspirations. Le rétablissement d'un grand empire allemand était peut-être au-dessus de leurs forces, à coup sûr il n'était pas dans leurs intentions. Sans parler des autres obstacles, la Prusse se refusait absolument à reconnaître la souveraineté effective en Allemagne d'un empereur qui n'eût pas été le roi de Prusse. De son côté, le prince de Metternich ne se souciait pas d'accepter pour son maître une souveraineté purement nominale, qui, pensait-il, eût été une source d'embarras sans compensation. Le mauvais vouloir, bien qu'inspiré par des raisons différentes, était donc égal chez

la Prusse et chez l'Autriche. Après des négociations et des intrigues interminables, l'Allemagne dut prendre la forme d'une confédération d'états souverains, assemblage pénible, sans unité réelle, sans cohésion intime et sans prestige à l'extérieur. Pour comble, l'acte fédéral, comme autrefois le traité de Westphalie, était signé et garanti par les grandes puissances. Elles se trouvaient ainsi investies du droit d'intervenir, le cas échéant, dans les affaires intérieures de l'Allemagne. Tout, dans cette constitution, semblait calculé pour froisser un patriotisme naturellement ombrageux. L'Autriche, qui en était le principal auteur, devait regretter plus tard d'avoir fermé l'oreille aux vœux sincères et spontanés d'une grande partie de la nation. Elle s'aliéna ainsi beaucoup d'Allemands, qui auraient désiré voir la couronne impériale revenir à la maison d'Autriche, et qui eussent préféré son hégémonie à celle de la Prusse : car cette dernière puissance avait une vieille réputation de perfidie et de rapacité brutale, surtout dans l'ouest et dans le sud de l'Allemagne. Elle y était à la fois haïe et redoutée.

La déception fut cruelle, et il était inévitable que le mécontentement se fît jour. L'Autriche et la Prusse rivalisèrent de rigueur pour le réprimer, et elles y parvinrent sans trop de peine. Mais Metternich et ses alliés se donnaient en toute occasion pour les ennemis de la révolution, pour les défenseurs de l'ordre et de la légitimité. Par suite, protester contre leur œuvre devint la marque d'un dangereux esprit. De la sorte, tous ceux qui étaient mal satisfaits de la constitution imposée à l'Allemagne se trouvèrent, souvent malgré eux, rangés parmi les ennemis de l'ordre et les partisans de la révolution. Pourtant les plus libéraux d'entre eux repoussaient les idées révolutionnaires. Beaucoup même étaient foncièrement conservateurs. Hegel, par exemple, qui disait à Victor Cousin : « Vous avez de la chance, vous autres Français, vous êtes une nation ! » Hegel n'avait rien du révolutionnaire, ni même du libéral. Il avait approuvé sans réserve le régime de Napoléon, et il écrivait encore, en 1831, que le système prussien de gouvernement était fort en avance sur les institutions politiques de l'Angleterre. Mais la Prusse et l'Autriche entretinrent une équivoque dont elles profitaient. Quiconque désira ou réclama l'unité de l'Allemagne fut suspect de libéralisme.

En fait, le désir d'être une grande nation était devenu, dans la partie cultivée et instruite du peuple allemand, une préoccupation constante : regret poignant pour le passé, espérance passionnée pour l'avenir. L'Allemagne avait appris à s'estimer très haut. Herder d'abord, mais surtout Fichte, dans ses « Discours à la nation allemande, » en célébrant le caractère allemand, la bravoure allemande, en proclamant la mission de l'Allemagne, avaient éveillé

et surexcité l'orgueil national. Selon Fichte, l'Allemagne était la nation élue, le peuple par excellence; à lui il était réservé de réussir où d'autres avaient échoué, de concilier les exigences de la société moderne avec le christianisme, et de réaliser la forme parfaite de l'état. Et voilà qu'après tant de souffrances et de sacrifices, après des victoires si chèrement achetées, la nation retombait à son premier état de division et de morcellement, spoliée, par cet état même, des fruits de son triomphe! Car si toutes les forces de l'Allemagne eussent été unies pour réclamer, pour exiger au besoin, le prix de ses victoires, nul doute qu'elle ne l'eût obtenu. Mais l'Autriche suivait une politique qui n'était pas exclusivement allemande; la Bavière, le Wurtemberg, la Saxe, avaient assez à faire de se conserver, ou de s'agrandir, ou d'empêcher au moins leurs voisins de s'arrondir. Qui donc défendait les intérêts proprement allemands? Personne, depuis que Stein, le grand patriote, se tenait, ou plutôt était tenu à l'écart. M. de Treitschke essaie de justifier la Prusse. Elle fit en effet, jusqu'au dernier moment, des efforts désespérés pour que l'Alsace et la Lorraine fussent enlevées à la France; mais tout le reste de sa politique permet de penser qu'en cela même elle poursuivait plutôt l'intérêt prussien que l'intérêt allemand.

Quoi qu'il en soit, les traités de Paris laissèrent à l'Allemagne victorieuse un sentiment aussi amer qu'à la France vaincue et rendue à merci. Plus d'un les comparait à ces traités d'Utrecht et de Rastadt, qui, un siècle auparavant, avaient mis fin à la guerre de succession d'Espagne, et dont Leibniz et le prince Eugène disaient que l'Allemagne y avait été la dupe de ses alliés et la victime de sa mauvaise constitution. L'amour-propre national souffrait ainsi de deux blessures qui s'envenimaient l'une l'autre. Si, au sortir de la guerre, l'Allemagne avait vu son territoire s'agrandir d'une ou de plusieurs provinces, ce signe éclatant de ses victoires, la joie de sa puissance reconnue et de son prestige établi devant l'Europe, l'aurait aidée, au moins pour un temps, à accepter une constitution dont elle n'était pas satisfaite. Mais, au contraire, elle n'obtenait du côté du Rhin que des avantages insignifians. L'Alsace et la Lorraine restaient à la France; à l'est, la Russie pesait sur la frontière allemande d'un poids bien autrement redoutable qu'en 1793. Ou si l'Allemagne, heureuse de sa constitution nouvelle, avait vu se concentrer sous une direction énergique toutes les forces de la nation, elle se serait consolée plus aisément de l'occasion perdue, en se sentant prête à saisir la première qui s'offrirait désormais. Mais point: au dedans comme au dehors, elle n'apercevait que motifs de dépit et de regret.

Ainsi s'explique le désir ardent de voir enfin l'unité réalisée. Comme ce désir se nourrissait de colère sourde et de ressentiment,

on aurait pu prévoir que l'Allemagne une n'oublierait pas les injures de l'Allemagne fédérale. Elle promettait d'être âpre dans sa politique et obstinée dans ses revendications. Elle se croyait, en effet, dupée ou lésée par toutes les grandes puissances. La France, l'ennemie héréditaire, trouvait moyen d'échapper aux justes conséquences de sa défaite. Un changement de régime et les artifices d'une diplomatie habile lui conservaient son territoire d'avant la révolution. Dans une conjoncture si grave, l'Angleterre et la Russie faisaient également preuve d'égoïsme et d'injustice envers l'Allemagne. Elles seules profitaient de la victoire commune; elles refusaient à l'Allemagne la part qui aurait dû lui revenir. Bien plus, le mécontentement contre ces deux puissances s'aggravait de griefs spéciaux contre chacune d'elles. A la Russie, les Allemands reprochaient, outre l'appui prêté à la France, l'insupportable orgueil que lui avaient donné les événemens de 1812, sa prétention à diriger les affaires du continent, son exigence dans la question de Pologne, et, par-dessus tout, son ingérence dans les affaires intérieures de l'Allemagne. Cette animosité contre la Russie éclata dans l'assassinat de Kotzebue. Quant à l'Angleterre, elle abusait sans scrupule, croyait-on, de ses avantages économiques. Elle inondait de ses produits l'Allemagne appauvrie par de longues guerres, s'opposant ainsi aux progrès de l'industrie allemande et à la formation d'une marine nationale. A ces griefs se joignaient des craintes pour l'avenir. Personne n'osait compter sur la longue période de paix qui fut si favorable au développement des ressources de l'Allemagne. Chacun croyait, au contraire, une grande guerre prochaine et inévitable, soit en Orient, soit surtout du côté de la France, que l'on supposait impatiente de venger ses défaites et de reconquérir la rive gauche du Rhin. Faudrait-il donc voir une fois encore de grands événemens s'accomplir en Europe, sans que l'Allemagne y prît part comme grande puissance, sans qu'elle y jouât un rôle proportionné à sa force réelle, sans qu'elle tirât de ses efforts un légitime profit? Jusques à quand la mission du peuple allemand, le premier du monde par la science, et le premier aussi par la force, s'il était un, serait-elle donc ajournée?

Malheureusement, les patriotes mêmes qui réclamaient avec le plus d'énergie l'unité nationale ne pouvaient indiquer de moyens pratiques pour la réaliser. Cette unité, selon eux, ne devait pas être une fiction, un trompe-l'œil, comme était naguère le saint-empire; mais, selon les expressions employées plus tard par Pfizer, « une puissance directrice devait avoir le droit de contrainte, pour faire exécuter par toutes les autres la volonté nationale, de façon qu'il ne fût pas au bon plaisir de chacune de conspirer au bien commun, ou, au contraire, de se détacher et même de s'allier à l'étranger. »

Il aurait donc fallu que les états souverains allemands, excepté la puissance investie de la direction des affaires communes, voulussent bien renoncer au droit de disposer de leur armée, de régler leurs dépenses et de traiter avec qui il leur plairait? Il aurait fallu, en un mot, une sorte de nuit du 4 août des puissances allemandes. C'était trop demander. On l'avait bien vu lors de la reconstitution de l'Allemagne en 1815. En vain Stein, Allemand avant d'être Prussien, présentait mémoires sur mémoires pour démontrer qu'il ne devait subsister en Allemagne qu'un seul souverain, l'empereur. Guillaume de Humboldt, dans un contre-mémoire d'une précision remarquable, avait répondu : « L'Allemagne ne saurait être une monarchie, car, ou l'empereur n'exercera pas en fait une souveraineté véritable, et alors il est inutile ; ou il prétendra l'exercer, et alors la Bavière, le Wurtemberg et les autres puissances allemandes ne *voudront pas* se soumettre à lui, et la Prusse ne le *pourra pas*. » Il fallait compter, en effet, avec les puissances de second et de troisième ordre, que Napoléon avait agrandies et fortifiées pour prix de leurs services, et que l'Autriche avait sauvées pour prix de leur défection, malgré la Prusse, malgré Stein, qui les poursuivait de sa haine avec la double clairvoyance d'un grand patriote et d'un baron médiatisé. Là était la plus grosse pierre d'achoppement. La Prusse, tout épuisée, mais aussi tout enivrée des victoires qu'elle venait de remporter, sentait bien que tôt ou tard l'Allemagne aurait à choisir entre elle et l'Autriche ; elle n'avait point à craindre d'être absorbée tout simplement. Mais pour les puissances de second et de troisième ordre, l'unité réelle de l'Allemagne devait être un arrêt de mort. Elles n'y étaient point résignées : elles voulaient vivre.

Au reste, la masse de la nation ne ressentait qu'une aspiration vague vers l'unité. Le désir n'était net et pressant que chez une minorité. Seuls, les esprits éclairés par l'histoire et soucieux de l'avenir voyaient à quel point elle était nécessaire. En beaucoup d'endroits, le peuple restait attaché à ses dynasties particulières, dont la plupart étaient fort anciennes. Presque partout, après la retraite des Français, il avait reçu ses anciens maîtres avec joie, et plus d'un prince avait été surpris de ce loyalisme inattendu, qu'il n'avait rien fait pour mériter. Il semblait que ces dynasties eussent poussé de profondes racines dans le sol allemand. Aussi Pfizer, Dahlmann, Gervinus, et en général tous ceux qui désiraient l'unité nationale, auraient voulu qu'elle s'accomplît sans porter atteinte aux droits historiques, et qu'elle respectât le passé de l'Allemagne. Ils ne voyaient pas la contradiction flagrante entre leurs espérances et leurs scrupules ; ou, s'ils la voyaient, ils ne s'y arrêtaient pas. Par tempérament philosophique, les Allemands, et surtout les Allemands du temps de Hegel, sont trop enclins à admettre que les termes

contradictoires finissent toujours par se concilier. Logiquement et réellement, ils s'excluent.

La question de l'unité allemande était donc grosse de mille difficultés qui ne présageaient guère une solution heureuse et prochaine. Comme si cela n'eût pas suffi, elle se compliquait d'une autre encore plus inextricable. La plupart des patriotes réclamaient la liberté avec non moins d'insistance que l'unité. En soi, les deux questions eussent pu rester distinctes. De fait, elles se trouvèrent liées par la force des circonstances. D'une part, l'Autriche et la Prusse, par système, confondaient exprès les partisans de l'unité et ceux de la liberté, afin de sévir indistinctement contre tous et de les rendre tous suspects aux gouvernemens confédérés. De l'autre, la même classe de la nation qui éprouvait le désir de l'unité, c'est-à-dire la bourgeoisie éclairée, les écrivains, les professeurs et les étudians des universités, devait aussi ressentir le besoin de la liberté, ne fût-ce que pour exprimer leurs aspirations politiques. Mais que d'obstacles nouveaux cette seconde question ne soulevait-elle pas ! La question de l'unité rapprochait nécessairement tous les patriotes; la question de la liberté les divisait. Toutes les nuances d'opinion étaient représentées parmi eux, depuis les conservateurs jusqu'aux radicaux, en passant par les libéraux proprement dits. Eussent-ils été d'accord, quels moyens employer pour parvenir à leurs fins, quelles forces avaient-ils à leur disposition? L'Allemagne une était un but presque inaccessible; l'Allemagne une et libre était une chimère.

Comparez la vie politique de l'Allemagne à celle de la France et de l'Angleterre pendant la période qui va du congrès de Vienne à la révolution de février. Vive et brillante dans ces deux pays, où le régime parlementaire donnait ses meilleurs fruits sans trahir encore ses plus graves défauts, elle était en Allemagne terne, pénible, intermittente. Seuls, des états secondaires, tels que Bade, le Wurtemberg, la Bavière, possédaient des institutions parlementaires, souvent entravées dans leur jeu et menacées même dans leur existence par le mauvais vouloir de la Prusse et de l'Autriche. Par essence et par système, l'Autriche en était l'ennemie jurée. Aux yeux de Metternich, tout parlement, si conservateur qu'il fût, tendait nécessairement à contrôler les actes du pouvoir souverain, à empiéter sur lui, par conséquent, et à ébranler le respect de l'autorité. Puis, à vrai dire, la structure même de l'Autriche excluait l'idée d'un parlement. Les Allemands y seraient-ils seuls représentés? C'était établir entre eux et les autres sujets de la monarchie une distinction offensante et dangereuse : c'était fournir à ces derniers une nouvelle raison de se plaindre et une occasion de se compter. Et si les Hongrois, les Tchèques, les Croates, les Polonais, les Ruthènes, les Italiens y

étaient admis, il fallait s'attendre à des conflits incessans et à la dissolution imminente de la monarchie. Metternich avait donc les meilleures raisons du monde pour s'en tenir, dans les états de son maître, au despotisme éclairé dont les peuples avaient paru se contenter avant la révolution. Persuadé que le mal politique est contagieux, il pesait de tout le poids de son autorité en Allemagne, et en particulier à la Diète, pour paralyser chez ses voisins des institutions dont il ne voulait pas chez lui. « L'imagination de Metternich, dit assez plaisamment M. de Treitschke, n'avait que cinq métaphores, bien connues du monde diplomatique : le volcan, la peste, le cancer, le déluge et l'incendie, et toutes s'appliquaient au danger révolutionnaire. »

Mais la Prusse, dira-t-on, qui donc l'empêchait de répondre aux vœux des libéraux et des patriotes allemands? Pourquoi ne s'emparait-elle pas hardiment du rôle que l'Autriche ne pouvait ni ne voulait jouer? N'était-ce pas le meilleur moyen de se venger des déboires qu'elle avait subis, au lieu de se traîner à la remorque de l'Autriche et de rivaliser avec elle de rigueurs réactionnaires? Elle y avait songé peut-être, mais des considérations de diverse nature l'en avaient détournée. Tout d'abord, épuisée par les efforts désespérés des dernières campagnes, elle avait besoin de repos pour se refaire, pour rétablir ses finances et changer son système économique. Puis, comme le dit encore très bien M. de Treitschke, elle digérait. Il lui fallait avant toutes choses assimiler les millions de sujets nouveaux qu'elle venait d'annexer, Saxons et Rhénans, fort peu satisfaits d'avoir été faits Prussiens d'un trait de plume, — sans parler des Polonais. Rien ne vaut, en pareil cas, les procédés énergiques que peut seul employer un pouvoir absolu : il n'a de comptes à rendre à personne. Pourquoi donner une voix à des protestations qui s'enflent, se multiplient et s'exaspèrent lorsqu'elles s'expriment librement, tandis qu'une administration habile et vigoureuse les étouffe dans le silence? Récemment, la *Deutsche Rundschau*, dans un article fort étudié et évidemment inspiré, à propos des dernières élections en Alsace-Lorraine, regrettait que le droit de nommer des députés au Reichstag ait été concédé aux Alsaciens-Lorrains. S'il y avait eu un Landtag prussien en 1820, quel embarras n'auraient pas causé les députés de Posen, de la Saxe et de la province du Rhin!

En outre, la Prusse n'aurait pu se mettre à la tête des libéraux allemands sans rompre en visière à l'Autriche et à la Russie, et sans sortir, par conséquent, de la sainte-alliance. Elle aurait risqué une grande guerre. Cela n'était ni dans le caractère ni dans les goûts du roi. Les terribles souvenirs de 1807 lui faisaient apprécier tous

les avantages de la paix. Pour rien au monde, il n'aurait aventuré une seconde fois l'existence de son royaume. D'ailleurs, ses idées politiques le rapprochaient bien plus de Metternich ou du tsar Nicolas que des libéraux allemands. Au moment des grandes réformes de Stein, il est vrai, il s'était solennellement engagé à donner une constitution à son peuple; mais il s'était réservé de tenir la promesse à son heure, et il crut faire beaucoup en établissant des états provinciaux, qui ne réussirent point. Il avait subi Stein plus qu'il ne l'avait accepté, et parut toujours lui garder rancune des services qu'il en avait reçus. Il conserva Hardenberg, plus souple que Stein et plus habile à suivre la volonté molle, mais tenace, du roi. Frédéric-Guillaume III ne savait pas toujours ce qu'il voulait, ni même ce qu'il ne voulait pas : néanmoins, des ministres adroits pouvaient se régler sur ses penchans et sur ses antipathies. Or il lui répugnait évidemment de se soumettre au contrôle d'un parlement, et d'abandonner la moindre parcelle du pouvoir absolu que les Hohenzollern avaient toujours exercé dans leurs états.

Ainsi, point de vie politique proprement dite, ni en Autriche ni en Prusse : une administration irresponsable, muette la plupart du temps sur les buts qu'elle poursuit, souvent brutale dans ses procédés, exigeant des sujets l'obéissance passive, habile et bien dirigée en Prusse. De plus, une hostilité peu déguisée à l'égard des institutions parlementaires en vigueur dans l'Allemagne du Sud et de l'esprit libéral qu'elles entretenaient; par suite, un appui toujours offert d'avance aux princes, en cas de conflit entre eux et leur parlement. La lutte était trop inégale. Le but où tendait la politique réactionnaire de la Prusse et de l'Autriche fut atteint : les libéraux des différens états allemands ne purent s'unir en un grand parti national. La vie politique des états constitutionnels, au lieu de se développer, déclina insensiblement. Beaucoup de libéraux, découragés par l'avortement de leurs espérances, renoncèrent à leurs idées politiques et portèrent leur activité d'un autre côté. D'autres, aigris, tournèrent au radicalisme, voulurent donner raison à Metternich, et rêvèrent une révolution alors impossible en Allemagne. De là des excès de parole et de plume, des tentatives de soulèvement aussitôt réprimées qu'annoncées, suivies de persécution, d'exils et d'emprisonnemens. Tombant alors dans les illusions naturelles aux minorités exaspérées, ils ne virent plus à la place de l'Allemagne réelle que l'Allemagne de leurs désirs et de leurs haines, et ils finirent par se déchirer entre eux. C'est l'histoire bien connue de plusieurs esprits distingués, c'est l'histoire de la jeune Allemagne presque entière. Ce n'était point le cas des esprits posés,

réfléchis, respectueux de la légalité et des puissances, comme l'étaient les professeurs et les savans dont nous nous occupons ici.

Toutefois, sans aller aussi loin que Börne et Heine, plus d'un parmi eux détestait le régime que Metternich imposait à l'Allemagne. La révolution de 1830 avait donné quelques momens d'espoir; mais « les pompiers de la Sainte-Alliance, » selon le mot de Heine, avaient réussi cette fois encore à étouffer l'incendie allumé en juillet. Le système de compression à outrance avait été rétabli. Il paraissait d'autant plus intolérable qu'on avait pensé y échapper. Dans ces conditions, la liberté devait paraître à beaucoup d'Allemands au moins aussi désirable que l'unité. Les libéraux de l'Allemagne du Sud, en particulier, qui tiennent à leurs institutions parlementaires, repoussent par avance une unité dont la rançon serait la domination de l'Autriche ou de la Prusse. L'unité nationale leur serait précieuse, mais ils n'entendent point lui sacrifier la liberté. Dans un discours prononcé en 1832, Charles de Rotteck, un des plus brillans orateurs des chambres badoises, exprime nettement cette appréhension : « Je suis, disait-il, pour l'unité de l'Allemagne ; je la souhaite, je la veux, je l'exige ; car, pour les affaires extérieures, l'unité seule fera de l'Allemagne une puissance capable d'imprimer le respect : elle empêchera l'insolence de l'étranger de s'attaquer à nos droits nationaux... J'apprécie aussi les avantages intérieurs qu'apporterait la liberté du commerce entre les différentes parties de l'Allemagne... Mais je ne veux point d'une unité qui nous entraînerait à une guerre contraire à nos intérêts les plus chers et à nos sentimens les plus intimes, ou qui, dans les affaires intérieures, nous obligerait, nous autres habitans des légers pays du Rhin, à nous contenter de la mesure de liberté qui suffit pour la Poméranie ou pour l'Autriche... Je veux l'unité, mais pas autrement qu'avec la liberté, et j'aime encore mieux la liberté sans unité que l'unité sans liberté. Je ne veux pas d'une unité sous les ailes de l'aigle autrichien ou de l'aigle prussien. »

Ce langage est clair. Il répond exactement aux dispositions générales des classes instruites en Allemagne, à l'époque où Rotteck prononçait ce discours. Il provoquerait sans doute aujourd'hui leur indignation. C'est que, dans l'état actuel de l'Europe, une guerre d'extermination est toujours imminente, et nul ne peut sans crime préférer quoi que ce soit, fût-ce la liberté, à la centralisation énergique qui est l'intérêt suprême de la nation. Mais, il y a un demi-siècle, les circonstances étaient bien différentes. Si vif que fût leur désir de l'unité, les meilleurs patriotes ne voulaient pas, en général, l'acheter à tout prix. Ils se plaisaient à la concevoir réalisée sans que la liberté eût à en souffrir. Bien mieux, ils se flattaient de les

obtenir ensemble, et l'une par l'autre. L'expérience devait dissiper tragiquement ces illusions.

II.

Si le désintéressement et la pureté des intentions étaient ce qui décide du succès dans les affaires politiques, certes, Gervinus, Dahlmann et leurs amis auraient mérité de voir tous leurs vœux s'accomplir. Leur patriotisme est d'excellent aloi. Il ne s'y mêle aucune arrière-pensée d'ambition personnelle. Ils ne réclament rien, ils ne désirent rien pour eux-mêmes. Loin d'être des politiciens de profession, ce sont plutôt des hommes politiques par occasion. Mauvaise posture pour réussir. Ce trop parfait désintéressement les conduit à traiter les questions politiques comme des questions de science ou d'érudition et comme des problèmes purement théoriques, où des idées seules sont en jeu. Mais le politique doit être avant tout homme d'action. Il doit compter avec les intérêts, les passions, les forces sociales auxquelles il touche, et prévoir, pour y parer, les conséquences réelles des mesures qu'il prend et des discours qu'il tient. Il y faut un tact spécial, que l'expérience forme et développe, et auquel tout l'esprit scientifique ou critique du monde ne saurait suppléer. La méthode de nos savans devait les conduire à des désappointemens et à de dures déceptions. Ni les uns ni les autres ne leur furent épargnés. Le vieux Schlosser, qui avait été le maître de Gervinus à Heidelberg, n'augurait rien de bon en voyant son élève s'aventurer dans la politique active. « Vous verrez, écrivait-il, que nos amis Dahlmann, Gervinus et les autres conduiront la patrie à sa perte. » Il ne croyait pas que les professeurs pussent se transformer à leur gré en hommes politiques. Eux-mêmes savaient bien que ce n'était pas leur rôle, et ils l'avouaient au besoin. Mais qui s'en serait chargé, sinon eux? Qui aurait réclamé et préparé l'unité et la liberté de l'Allemagne? Il n'y avait rien à attendre ni de la masse passive du peuple, sourde et muette en apparence, ni des gouvernemens, dont l'unité était l'épouvantail. Peu importe donc que Dahlmann, Gervinus et leurs amis ne se sentent pas faits pour cette tâche : elle s'impose à eux, et ils ne peuvent s'y dérober sans manquer à un devoir.

Pour réaliser les grands changemens qu'ils rêvent en Allemagne, ils ne comptent pas sur la violence. Provoquer une révolution, agiter les masses populaires, les lancer à l'assaut des gouvernemens, cette audace ne leur vient pas à l'esprit ; ils en auraient repoussé l'idée comme criminelle. Ils sont avant tout respectueux de l'ordre établi. D'ailleurs, qu'y avait-il de commun entre le peuple et

eux? Hommes d'étude et de bibliothèque, ils ne le voient que de loin. Ils ignorent ses besoins, ses aspirations vagues, et la déformation surprenante que subissent les idées les plus simples en traversant le prisme de l'imagination populaire. A vrai dire aussi, le peuple ne tient pas le premier rang dans leurs préoccupations. De toute façon, ils auraient plutôt craint que désiré de mettre en mouvement ces masses aveugles et redoutables. Quant à la force brutale qui peut, un soir de bataille, la pointe de l'épée sur la gorge du vaincu, trancher en un instant les questions les plus compliquées, loin de compter sur elle, ils n'y songeaient même pas. Ils diffèrent en cela de la génération de professeurs qui les a suivis, des Sybel, des Droysen, des Treitschke, des théoriciens de la politique prussienne. Ils n'ont pas le culte de la force : elle ne leur apparaît pas comme une sorte de droit divin devant lequel il est juste que les autres droits s'effacent et disparaissent. Au contraire, ils voudraient que les droits historiques fussent respectés, et que l'unité, en s'accomplissant, ne détruisît rien de ce qui peut encore vivre. Dahlmann le dit expressément dans un document d'une importance considérable, qu'il rédigea en 1848, à Francfort, au nom de la commission des dix-sept, chargée de préparer le parlement. C'est un préambule de projet de loi constitutionnelle : « Il faut, dit Dahlmann, que cette Allemagne, qui a subi pendant des siècles les conséquences de sa division, arrive maintenant à son unité nationale et politique... Personne au monde n'est assez puissant, quand un peuple de 40 millions d'âmes (où les prenait-il alors?) a résolu de s'appartenir désormais, pour l'en empêcher. Mais un noble sentiment de respect nous garde, nous autres Allemands, d'imiter ceux qui, sous prétexte de liberté, veulent supprimer toute autorité... Tout nous attache à nos dynasties : l'habitude d'une longue obéissance, qui ne peut se transférer à volonté sur d'autres objets, et aussi ce fait que par elles seules pourra se réaliser l'unité nationale allemande... Aucun vrai patriote allemand ne voudrait rompre tout d'un coup et à la légère avec tout notre passé. » Si Dahlmann était sincère en écrivant cette page, — et rien ne donne à penser qu'il ne le fût pas, — quelle meilleure preuve de sa candeur politique? Il s'imagine que les événemens s'accompliront tout seuls et semble oublier, selon le mot de Napoléon, qu'on ne fait pas d'omelettes sans casser des œufs. Compter sur les dynasties allemandes pour réaliser l'unité nationale, qui devait être leur fin! Dahlmann ignorait donc que, si plusieurs d'entre elles, après bien des hésitations et malgré leurs répugnances, s'étaient résignées à entrer dans le Zollverein prussien, c'était dans la pensée qu'une union douanière ôterait à leurs sujets tout motif de désirer l'union politique?

Mais si Dahlmann et ses amis repoussaient l'idée d'une politique violente ou révolutionnaire, comment espéraient-ils agir? — Par les armes familières au professeur et à l'homme de lettres : par la chaire, par le livre, par le journal. Ces moyens d'action peuvent être puissans, en effet, mais à la condition de n'être pas paralysés par des circonstances trop défavorables. Fichte, par exemple, avait pu exercer une influence profonde sur les esprits par ses « Discours à la nation allemande, » prononcés à Berlin pendant l'occupation française. Mais, après 1815, le langage hardi de ces discours n'eût pas été toléré sans doute par l'administration prussienne. La liberté de l'enseignement n'était guère que nominale. Pour mieux dire, liberté était laissée au professeur de soutenir telle doctrine qu'il lui plairait, pourvu qu'elle ne touchât de près ni de loin aux questions religieuses ou politiques. Dans les années qui suivirent la paix, les universités avaient passé, à tort ou à raison, pour entretenir l'agitation libérale contre les gouvernemens. La turbulence des étudians avait paru justifier cette imputation. Aussi, après la fête de la Wartbourg et l'assassinat de Kotzebue, l'Autriche avait-elle provoqué des interdictions rigoureuses contre les associations d'étudians. La Prusse avait renchéri sur ces mesures réactionnaires. Elle procéda brutalement par l'exil et par la prison. La persécution s'arrêta bientôt : l'opinion publique ne s'expliquait pas un tel déploiement de rigueur contre des gens inoffensifs, ou même contre des patriotes éprouvés, tels que Arndt, Görres et Jahn. Mais il resta, à l'égard des étudians et de leurs maîtres, une défiance toujours en éveil et prête à s'emparer du moindre prétexte pour sévir. Le gouvernement prussien, en particulier, ne se départit pas d'une surveillance très active sur l'enseignement et sur le caractère des professeurs.

Vingt ans plus tard, en 1837, l'affaire de Göttingen vint montrer que les dispositions de la Prusse n'avaient pas changé. Le roi de Hanovre, fatigué de la constitution qu'il avait lui-même octroyée à ses sujets, la supprima simplement, en déclarant qu'elle avait cessé d'être en vigueur. Sept professeurs de l'université de Göttingen protestèrent respectueusement contre ce coup d'état. Le roi, fort surpris, et encore plus irrité, les destitua sans autre forme de procès. Il en bannit même plusieurs, et particulièrement Dahlmann, qui passait pour l'auteur de la protestation. Gervinus et l'un des frères Grimm furent également exilés. Ces savans étaient déjà célèbres à divers titres. Ils comptaient qu'un sentiment de réprobation unanime s'élèverait en Allemagne contre le procédé du roi de Hanovre, et que toutes les universités allaient se disputer l'honneur de les appeler à elles. Ils furent bientôt détrom-

pés. La Prusse et l'Autriche prirent parti pour le roi de Hanovre, et les autres états suivirent, bon gré mal gré, l'exemple de leurs puissans confédérés. Les professeurs exilés ne purent même pas trouver, en Allemagne, un imprimeur pour leur mémoire justificatif! Il fallut le faire paraître à Bâle. Gervinus, outré, ne parlait de rien moins que de secouer de ses pieds la poussière allemande et d'aller fonder une université à Zurich. « Je sais bien, écrivait-il, que tout y est à créer, mais nous y trouverons au moins la liberté dont on ne peut jouir nulle part en Allemagne. » L'attitude de la Prusse leur causait surtout une douloureuse surprise. Le ministre Eichhorn répétait publiquement que le roi de Hanovre était maître chez lui, et que si des professeurs se risquaient à critiquer ses actes, ils s'exposaient à recevoir leur congé. Le professeur est un fonctionnaire comme les autres. Il doit respecter et faire respecter l'autorité, non la juger. Où prendrait-il le droit d'apporter au souverain ses conseils et surtout ses remontrances?

Il était difficile, on l'avouera, de transformer la chaire en tribune, et d'y inspirer à la jeunesse l'amour de la liberté et le désir de l'unité nationale. C'eût été s'exposer, dès le premier jour, à la destitution, au bannissement, ou même à quelque chose de pis. D'ailleurs, la propagande par la parole n'était pas le fait de ces savans. Ils n'avaient pas, comme Fichte, le tempérament de l'orateur. Avec tout l'intérêt qu'ils portent aux questions politiques, une fois dans leur chaire, ils ne sont plus que professeurs. Ils oublient, à moins qu'ils n'obéissent à un mot d'ordre de l'autorité elle-même, tout ce qui n'est point leur sujet. Ils n'ont ni le goût ni la science des allusions fines, quoique transparentes et comprises à demi-mot d'un auditoire qui les attend; ils ne savent pas narguer l'autorité qui les surveille, en côtoyant, sans qu'on puisse les saisir, la limite du terrain défendu. La prestesse leur manque, et, peut-être parce qu'elle leur manque, elle leur paraît incompatible avec la dignité professorale. Tout au plus espèrent-ils qu'à la longue leur enseignement contribuera à l'éducation politique de la jeunesse allemande. Et que de soins pour ne pas compromettre le peu de résultats qu'ils obtiennent! Ainsi Dahlmann, établi à Bonn depuis quelques années, refuse de quitter cette université pour Heidelberg, qui serait pourtant une résidence plus agréable, et où il retrouverait Gervinus, son ami et son ancien collègue de Göttingen. « C'est qu'à Bonn, dit-il, il commence à jouir d'une certaine influence auprès de la jeunesse prussienne qui suit ses cours. Il ne veut pas laisser perdre, par son départ, le fruit de ses patiens efforts. » La chaire était donc un moyen d'action efficace à la longue, mais qu'il était lent et nécessairement timide!

Par le livre, on pouvait davantage. Déjà Stein y songeait, lorsque, en 1809, il méditait dans sa retraite sur les moyens propres à réveiller le sentiment national en Allemagne. « L'Allemagne, écrivait-il, est une nation liseuse de livres. » C'était aussi l'instrument le plus familier à des savans et celui qu'ils devaient le mieux manier. Aujourd'hui encore, les écrivains dévoués à la Prusse et au nouvel empire agissent plus efficacement peut-être par le livre que par tout autre moyen. Gervinus, Dahlmann et leurs amis surent en tirer parti. Mais le livre, surtout le livre d'histoire aux allures scientifiques, ne s'adresse directement qu'à un public restreint. Une faible minorité peut seule le comprendre, s'y intéresser et disposer du loisir nécessaire pour une lecture de longue haleine. Le gros de la nation n'a pas le temps ni souvent le goût de lire des livres. Les idées qui veulent faire leur chemin jusqu'à lui doivent se présenter sous une forme plus simple, plus accessible à des esprits incultes, plus courte surtout. Dans le livre et même dans la revue, les discussions sont trop subtiles et trop étendues, les conclusions trop éloignées des principes. Si profonde que soit l'impression laissée par une lecture, d'autres la recouvrent, et elle s'efface insensiblement. Le journal remédie à ces inconvéniens. Frappant toujours au même endroit, il enfonce son clou quotidien dans les cervelles les plus épaisses. Gervinus le comprenait, et, à plusieurs reprises, il a essayé du journal. Mais, ici encore, il se heurtait à des obstacles presque insurmontables.

Dans la plus grande partie de l'Allemagne, la liberté de la presse n'existait absolument pas. Nulle part elle n'était entière : partout une surveillance plus ou moins soupçonneuse. La diète, où l'Autriche était maîtresse, pesait sur les princes qui auraient volontiers laissé une certaine liberté aux journaux politiques. Au reste, ce n'était pas dans les états constitutionnels, c'était dans les provinces prussiennes, dans les états directement soumis à l'influence de l'Autriche, qu'on aurait désiré agir, et c'était là justement que la presse libérale n'avait point d'accès. « Il faudrait, écrit Dahlmann dans une lettre à Gervinus, planter sur le sol prussien ce que l'on veut voir prospérer sur le sol prussien. » Mais, pour planter, le consentement du propriétaire eût été indispensable, et ce consentement était refusé d'avance. D'autre part, il ne suffit pas d'être un professeur éminent, ou même un écrivain remarquable, pour faire un bon journaliste politique. Les qualités requises dans les deux cas sont fort différentes, et se rencontrent rarement réunies au même degré. Gervinus et ses amis étaient certainement plutôt professeurs que journalistes. Parcourez la célèbre *Gazette allemande*, fondée par Gervinus à Heidelberg en 1847, et qui jouit aussitôt d'une

grande autorité : elle garde une allure professorale. Elle s'adresse à un public restreint d'auditeurs plutôt qu'à un public étendu de lecteurs. Elle est plus réfléchie que vive : elle déduit longuement ses raisons, et se préoccupe de prouver tout ce qu'elle avance. En un mot, la forme seule est changée. Ce sont des livres ou des leçons, mais découpés en tranches, qui sont parfois assez épaisses. Gervinus aurait allégué, sans doute, qu'en s'y prenant autrement il aurait vu son journal interdit dans une grande partie de l'Allemagne et bientôt supprimé. Raison spécieuse, mais mauvaise au fond. S'il s'était senti la vocation irrésistible du journaliste, le talent énergique et familier qui sait aller à la foule, s'en faire comprendre et s'en faire aimer, la crainte des conséquences ne l'eût sans doute pas arrêté.

Gervinus veut avoir un journal cependant. Les frères Grimm s'en gardent bien. Ils se connaissent assez pour savoir que la presse politique n'est pas leur fait. Jacob et Wilhelm Grimm, — ne les séparons pas, puisqu'ils ont toujours voulu vivre, penser et travailler ensemble, — réalisent à souhait le type devenu légendaire du savant allemand d'autrefois. On n'imagine pas une existence plus calme, plus unie, mieux remplie par des travaux vraiment immenses. On est touché de tant de simplicité et d'innocence, soit dit sans ironie, unies à une intelligence vaste et bien ordonnée. Chacun d'eux a écrit sa propre biographie, vers 1830. Ce sont deux petits morceaux d'une bonhomie charmante. « L'amour de notre patrie, dit Wilhelm (entendez par là non l'Allemagne, mais la Hesse, où les deux frères étaient nés, près de Cassel), s'était profondément imprimé en nous, je ne sais comment, car on ne nous en parlait jamais. Nous tenions notre prince pour le meilleur qu'il y eût au monde, notre pays pour un pays béni entre tous... Nous regardions les gens de Darmstadt avec une sorte de dédain. » Ne croit-on pas entendre Candide parlant de la Westphalie et du château de Thunder-ten-Tronck ? Ces impressions d'enfance demeurèrent vivaces. Les Grimm sont Hessois dans l'âme : Cassel est le centre de leurs affections. Lorsqu'en 1829, sur le conseil unanime de leurs amis, ils durent quitter Cassel pour aller à Göttingen occuper les postes fort honorables qui leur étaient offerts, le départ fut un déchirement. La résolution n'avait été prise qu'après de longs combats et avec beaucoup de larmes. Il leur semblait s'arracher de leur foyer pour aller en exil. Nouvelles angoisses quelques années plus tard, quand l'affaire de la protestation les força de quitter Göttingen. Enfin, le roi de Prusse les appelle tous deux à Berlin avec les instances les plus flatteuses. L'idée d'habiter la plus grande ville de l'Allemagne du Nord ne les ravit pas du tout ; elle

les effraie plutôt. Il leur faudra longtemps pour s'y sentir chez eux, et, au fond du cœur, ils regretteront toujours la Hesse. A peine installé, Wilhelm raconte ses ennuis à Gervinus et à Dahlmann. Quel tintamarre de voitures par toute la ville! Quelles rues insupportables, si longues et si droites! A les voir seulement, on est fatigué d'avance. Et puis que de temps perdu! Il faut bien une heure pour aller à l'université et autant pour en revenir. Quelle différence en comparaison de Göttingen, qui était si commode! Au moins Grimm s'est-il logé près du Thiergarten, pour être tranquille, et surtout, dit-il, pour avoir un peu de verdure sous les yeux.

Mais ces savans si modestes et si casaniers ont l'esprit large et jugent de haut. Par là ils sont supérieurs à Gervinus et même à Dahlmann, qu'ils n'essaient pas de suivre sur un terrain trop glissant. Ils voient les fautes de leurs amis, et ne leur cachent pas leurs doutes et leurs scrupules, quoique, dans leur ingénuité, ils ne les en admirent pas moins. Quant à eux, la politique ne les distrait pas de la tâche qu'ils se sont imposée. Ils savent qu'en l'accomplissant ils sont, eux aussi, des serviteurs dévoués et utiles de la nation allemande. « Avant d'énumérer mes ouvrages, dit Jacob Grimm, je ferai remarquer que presque tous mes travaux se rapportent, soit directement, soit indirectement, à l'étude de notre ancienne langue, de notre ancienne poésie et de notre ancien droit. Il se peut que ces études aient paru et paraissent encore stériles à plus d'un; pour moi, je les ai toujours considérées comme une tâche digne et sérieuse, qui a pour objet bien défini notre patrie commune et qui en entretient l'amour. » Reconstituer, en effet, le trésor de ses antiquités littéraires et juridiques enfoui dans les ténèbres d'un moyen âge ignoré, c'était faire à l'Allemagne un magnifique présent. Herder avait parlé de ces richesses comme par divination. Il avait indiqué la voie à suivre, mais sans y entrer. L'école romantique, à son tour, s'était éprise de cette période mystérieuse, qui fournissait une ample matière aux imaginations poétiques. Les frères Grimm entreprirent l'étude approfondie du moyen âge, et surtout du moyen âge allemand; ils procédèrent avec une méthode rigoureusement scientifique, et la plupart des résultats qu'ils obtinrent étaient acquis à jamais. C'était mériter de l'Allemagne aussi bien et mieux peut-être que leurs collègues, plus mêlés aux affaires du jour. Leurs travaux ne les empêchaient pas, d'ailleurs, de porter le plus vif intérêt aux questions politiques et de suivre avec anxiété le cours des événemens dès qu'une crise semble prochaine. Ils ont peu de sympathie pour la France. Ils souhaitent par-dessus tout que l'Allemagne redevienne une grande et

puissante nation; mais l'idée ne leur vient pas de travailler eux-mêmes à cette transformation tant désirée.

Tout autres sont les dispositions de Gervinus et de Dahlmann. Au besoin, ils mettront la main aux affaires publiques. Tous deux ont été députés au parlement de Francfort, et Dahlmann y a occupé une place importante. Leurs travaux mêmes trahissent presque toujours leurs préoccupations politiques. Avec eux commence la propagande par l'histoire, qui est devenue un art fort cultivé en Allemagne. Gervinus et Dahlmann croyaient servir par elle la cause de l'unité nationale. Elle a été reprise depuis pour le compte de la Prusse. L'*Histoire d'Allemagne au XIXe siècle*, de M. de Treitschke, est un des modèles du genre. Cette propagande, assez mal dissimulée en dépit de son appareil scientifique, paraît convenir au tempérament intellectuel de la nation. Pour s'emparer des esprits en France, le plus sûr moyen est peut-être de leur présenter des principes simples, et de les conduire, par une déduction logique, à des conclusions qui semblent s'imposer nécessairement. L'Allemand s'en défierait; mais il se laissera prendre à des considérations historiques qui paraîtront fondées sur les faits. Il ne soupçonne pas d'abord l'artifice qui, par une transposition habile, fait témoigner l'histoire en faveur d'un intérêt présent.

Que Gervinus étudie Machiavel ou Shakspeare, qu'il construise l'histoire de la littérature allemande, qu'il raconte l'histoire du XIXe siècle, toujours l'œuvre s'inspire de quelque arrière-pensée politique. Gervinus ne s'en défend pas : il le dit même bien haut. L'histoire n'est pas pour lui une fin, mais un moyen. Il lui demande des argumens pour sa cause : au besoin, il la met tout entière en argument. Dans l'ardeur de sa passion politique, il ne comprend pas qu'il rabaisse étrangement la dignité de la science : il manque au désintéressement qui est le premier devoir du savant et l'honneur de l'historien. Aussi, la plupart de ses ouvrages, tout d'actualité, tombent, après un moment de vogue, dans un oubli mérité. L'un d'eux, cependant, a exercé sur le public allemand une influence durable : c'est l'histoire de la poésie allemande, dont le premier volume parut en 1834. Quatre autres suivirent, à des intervalles peu éloignés. Le tout forma une sorte de pamphlet énergique qui arrivait à son heure, et qui agita les esprits d'un bout à l'autre de l'Allemagne. — Un pamphlet en cinq gros volumes ! — Assurément, Paul-Louis Courier, qui s'y connaissait, a dit fort justement que les dimensions ne sont pas de l'essence du pamphlet. Cinq volumes n'étaient pas pour effrayer les lecteurs allemands de ce temps-là, accoutumés aux ouvrages de Hegel et de ses élèves.

Gervinus explique lui-même, dans sa préface, « qu'il a choisi ce

sujet de travail, parce qu'il le jugeait le mieux accommodé aux besoins du temps présent, et qu'il aurait aussi bien entrepris l'histoire religieuse ou politique d'Allemagne, s'il en eût jugé le besoin plus pressant. » L'ouvrage ressemble à un immense argument, entraînant à une conclusion unique une masse énorme de faits : qu'y a-t-il de plus docile et de plus maniable que les faits, après les chiffres ? Voici donc ce que proclame toute l'histoire de la littérature allemande : « Allemands ! le temps de la littérature est passé, le moment de l'action est venu. Votre mission littéraire est accomplie ; votre rôle politique n'est pas moins beau, et il est encore à jouer. Depuis qu'elle a atteint son apogée, notre belle littérature reste immobile... Si la vie de l'Allemagne ne doit pas s'arrêter dans son développement, il faut que les talens aujourd'hui sans emploi se portent vers le monde réel, c'est-à-dire vers les questions politiques. C'est là qu'il faut infuser un esprit nouveau dans une matière nouvelle. Moi-même, dans la mesure de mes faibles forces, je suis cette indication des temps. » La lutte de l'art est terminée, et, selon Gervinus, les Allemands y ont triomphé : leur littérature domine par toute l'Europe. A d'autres combats maintenant, à la solution des grands problèmes politiques ! « Ou bien serait-il possible, s'écrie Gervinus, que cette nation ait produit ce qu'il y a de plus beau dans l'art, dans la religion, dans la science, et qu'elle ne pût rien produire du tout quand il s'agit de l'état ? »

Ainsi l'histoire de la littérature allemande est un prétexte. L'objet véritable de Gervinus était d'éveiller chez ses compatriotes le goût de l'action et le sens politique, de chatouiller et de piquer à la fois leur amour-propre par la comparaison avec les nations voisines. C'était toucher un point sensible. L'Allemagne entière tressaillit à cet appel passionné. « L'Allemagne, a dit ici même M. Julian Klaczko, a puisé dans Gervinus les sentimens qui l'animent aujourd'hui ; une idée fixe de la grandeur et de l'unité futures de l'Allemagne, un patriotisme ardent et farouche, la résolution presque fiévreuse de devenir pratique à tout prix, même au prix de la justice, une haine déraisonnable de l'étranger, de la France surtout, et une foi aveugle dans ses propres forces et destinées. » M. Klaczko n'entend pas dire, sans doute, que ces sentimens n'existaient point avant le livre de Gervinus, mais ils sommeillaient à l'état de tendances secrètes et de désirs inavoués. Gervinus, en les exprimant avec passion, en décupla l'intensité et le rayonnement.

Lui-même est peu fait pour l'action. Il se connaît mal et flotte continuellement entre ses habitudes de savant et son désir de devenir un homme politique. « Je ne lève plus les yeux, écrit-il à

Dahlmann en 1840, jusqu'à ce que j'aie terminé mon cinquième volume. Alors je secoue de mes pieds la poussière des livres, et je me jette à corps perdu dans la politique. Je sais que vous ne l'approuverez pas. Mais si ceux qui sont indépendans ne le font pas, qui donc devra le faire? » En 1847, il fonde, à Heidelberg, un journal, la *Gazette allemande*, qui est très lue et très écoutée. Enfin, en 1848, il touche au but de ses efforts. Selon son désir, un parlement national allemand s'assemble à Francfort. Les gouvernemens, contre toute attente, y donnent les mains. La révolution de février les a surpris, et le contrecoup qu'elle a eu par toute l'Europe les intimide. L'Allemagne va donc se donner librement la liberté, unanimement l'unité. Mais bientôt, dans le parlement même, les difficultés surgissent et se multiplient. Gervinus, les jugeant inextricables, se dérobe. Il fuit les querelles de parti; il quitte son siège et son journal, et va prendre en Italie un repos dont il a grand besoin. Cette déception l'a dégoûté de la vie publique. « Il me devient plus facile, écrit-il à Jacob Grimm, de me remettre à mes études, car la politique allemande commence à me paraître désespérée et à me répugner. » Il entreprend alors l'histoire du XIXe siècle. Il n'a pas le courage de préparer une nouvelle édition de son histoire de la poésie allemande. « Ce serait un travail d'enfer et de peu de profit. » Ainsi cet ouvrage, que l'Allemagne entière dévorait en 1840, l'auteur lui-même s'en détourne avec humeur dix ans après. C'est que, dans l'intervalle, les événemens de 1848 étaient survenus. Après le parlement de Francfort, les exhortations patriotiques de Gervinus, ses appels chaleureux à la vie politique devenaient une douloureuse ironie. L'épreuve avait été faite : qu'en était-il résulté? Un échec lamentable, une humiliation nouvelle et un nouveau triomphe pour la politique de réaction en Allemagne. Au reste, cette dure leçon n'a pas rendu Gervinus plus clairvoyant. Tandis qu'il recherche « les lois de l'histoire, » le sens des faits contemporains lui échappe. Ses lettres contiennent des prophéties politiques bien étonnantes. Il fait songer, par instans, à la jolie fable de l'*Astrologue qui s'est laissé tomber dans un puits*. Le parfait dédain du prince de Bismarck pour les théoriciens de la politique et de l'histoire n'a pas besoin d'être expliqué; mais, s'il y fallait une raison particulière, nous la trouverions ici. Il les a vus de près de 1848 à 1860, et il a pu juger de leur sagacité.

Pourtant, à défaut de gratitude, le chancelier de l'empire leur devrait bien un peu d'indulgence. Ils ont été pour lui des auxiliaires précieux. Ils lui ont préparé les voies. Qui devait profiter, sinon la Prusse, des sentimens que Gervinus s'efforce d'inspirer à

la jeunesse allemande? Il la met en garde contre l'attraction que la France libérale exerçait sur beaucoup d'Allemands du Sud. Tout ce qui est Français lui est suspect. Selon lui, la « jeune Allemagne » fait injure à la patrie en se laissant aller à sa sympathie pour la France. Voyez Börne et Heine : ils sont au fond aussi bons Allemands que Gervinus. Mais leur opposition persifleuse, leur haine de la Prusse et des institutions fédérales, et leur goût pour l'esprit français, leur donnent un air de trahison qui est presque aussi coupable qu'une trahison réelle. Chaque raillerie qui atteint la lourdeur allemande ou la brutalité prussienne est un hommage indirect à la France et une piqûre pour l'amour-propre germanique. Or, Gervinus veut avant tout que l'Allemagne croie en elle-même, et qu'elle prenne conscience de sa force et de sa grandeur. Au lieu de la déconcerter par des sarcasmes, il faut lui persuader qu'elle est prête pour l'action, qu'elle est une nation positive et pratique, et qu'elle va reprendre dans le monde le rang qui est le sien.

Entretenir l'aversion des Allemands pour la France en excitant chez eux le désir de satisfactions politiques, c'était travailler pour la Prusse. Gervinus le sentait bien, mais il s'imaginait toujours que la Prusse allait abandonner sa politique réactionnaire pour accomplir l'unité nationale avec l'aide de tous les libéraux allemands : on croit aisément ce qu'on espère. Lorsqu'il s'aperçut, bien tard, que la Prusse se souciait fort peu de suivre la voie qu'il lui indiquait, il supporta mal sa déconvenue, et se plaignit très haut. Mais son heure était passée; on ne l'écouta plus. Il n'était pas jusqu'à son axiome favori : « En politique, le succès justifie tout, » qui ne fût favorable à la cause prussienne. Si l'Autriche avait eu le dessus, l'axiome, il est vrai, n'eût pas moins prouvé en sa faveur. Cependant, il servait mieux d'avance les ambitions de la Prusse, en relâchant les liens qui attachaient à son passé une Allemagne respectueuse de l'histoire. Il dépouillait les droits héréditaires du caractère inviolable qu'ils avaient gardé aux yeux des peuples; il préparait enfin une prompte et entière soumission de tous au vainqueur de demain.

Nous avons peine à comprendre, de ce côté du Rhin, qu'un homme dont les idées n'étaient pas claires ait pu exercer une influence profonde. Pour agir sur nous, un esprit doit être net et précis. Si nous devons le suivre, il faut que lui-même sache exactement où il va, et par où. Mais les lecteurs de Gervinus ne ressentaient point ce besoin de clarté. Il leur suffisait de se sentir en communauté de sentimens avec lui. Voir l'Allemagne puissante, riche, respectée, une enfin, était leur ambition secrète. Gervinus donne un corps à ce rêve; il fait plus, il le justifie par l'histoire, il montre que le succès est proche et certain. Mais comment s'accom-

plira cette grande œuvre? Comment mener à bien une transformation de l'Allemagne sans donner l'alarme à l'Europe, que l'on sait jalouse et malveillante, et qui est garante de l'acte fédéral? Que sera cet état qui comprendra à la fois la Prusse et l'Autriche, ou faudra-t-il exclure l'une des deux? Que deviendront enfin Bade, la Bavière, le Hanovre, le Wurtemberg, la Saxe et tout ce qui reste de dynasties indépendantes en Allemagne? Gervinus n'en dit rien. Il compte apparemment sur l'heureuse étoile de l'Allemagne et sur la bonne volonté des princes. Ses lecteurs semblent y compter comme lui. Aveuglement politique surprenant, mais aussi volontaire peut-être qu'aveugle, et fait à la fois d'inexpérience et de passion. Les obstacles étaient trop nombreux et trop redoutables. Les patriotes aimaient mieux se les dissimuler, ou du moins n'en pas parler, que de se décourager eux-mêmes en les regardant et en les montrant à tous les yeux. Ils s'en tenaient à leur devise : « Unité, liberté; l'unité par la liberté. » Le but était beau, mais la conception vague.

III.

Dahlmann sait mieux ce qu'il veut que Gervinus. Il a plus d'esprit de suite. Il n'est pas aussi mobile, aussi prompt à l'espérance, aussi accessible au découragement. Il n'apporte pas dans la politique la nervosité de l'homme de lettres, prêt à se jeter, sous la première impression d'un échec, dans un excès qu'il désapprouve au fond. Gervinus tient davantage de la nature un peu légère de l'Allemand du Sud; Dahlmann est un véritable Allemand du Nord, plus patient, plus tenace en ses desseins. Gervinus est un libéral qui finit par pencher beaucoup vers les démocrates. Dahlmann est et demeure jusqu'au bout un conservateur. En 1837, il est vrai, lorsque le roi de Hanovre voulut se débarrasser de sa constitution, Dahlmann signa le premier la protestation de Göttingen, et fut, pour cette raison, destitué et exilé. Mais cette mésaventure, d'ailleurs fort honorable pour lui, n'ébranla point ses principes. Comme il avait été le plus compromis, il dut attendre plus longtemps que les autres qu'on lui donnât une nouvelle chaire dans une université. En 1842 seulement, le gouvernement prussien l'appelle à Bonn. Dahlmann ne lui en est pas moins profondément dévoué. Il se sent une sympathie naturelle pour la Prusse. Il ne se flatte pas comme Gervinus de gagner cette puissance aux projets des libéraux qui rêvent l'unité allemande; mais il croit à la mission de la Prusse. En toute occasion, et surtout dans les circonstances critiques, il veut que l'Allemagne se tourne vers elle et non pas vers l'Autriche. « Si la France menaçait notre pays du Rhin, dit-il, à qui vous adresseriez-vous, à la Prusse ou à l'Au-

triche? Cherchez secours près de ceux qui sont forts! » Au reste, il n'a pas grande envie de paraître sur la scène politique. Il trouve juste de laisser aux gouvernemens le soin de diriger les affaires intérieures de l'Allemagne.

En revanche, dans la question du Slesvig-Holstein, Dahlmann prend hardiment l'initiative. Les Danois ont pu dire, sans trop d'invraisemblance, qu'il l'avait inventée. Il a déployé là une patience et une ingéniosité à toute épreuve. C'est un des épisodes les plus curieux de l'histoire de notre siècle. Il montre sur le vif les procédés de la science allemande mise au service des intérêts politiques de la nation. On sait que le roi de Danemark, souverain des duchés de Slesvig et de Holstein, faisait partie de la confédération germanique pour le Holstein seulement. Le Slesvig n'était pas compris dans le territoire de la confédération. Dahlmann, qui était né à Wismar, et qui passa dix-sept années de sa vie à Kiel comme professeur et publiciste, résolut de corriger cette anomalie. Il exprima le premier l'opinion que, le Slesvig et le Holstein étant unis, le Slesvig devait suivre la condition du Holstein et appartenir comme lui à l'Allemagne. Dahlmann mit à répandre cette idée un zèle infatigable. Elle avait été suggérée, il est vrai, au congrès de Vienne, mais sans succès. De l'aveu même de M. de Treitschke, elle n'avait pas trouvé d'écho dans les duchés. « On n'y savait qu'une chose, dit-il, c'est que, depuis des siècles, on était uni au Danemark, et l'on pensait naïvement que les habitans du Holstein, ceux de Seeland, ceux de l'Islande, étaient tous également de fidèles Danois. » Dahlmann entreprit de persuader aux habitans des duchés qu'ils se trompaient et que leur loyalisme devait s'adresser non au roi de Danemark, mais à la patrie allemande. Il exploita habilement des difficultés qui s'élevèrent entre la noblesse du pays et le gouvernement danois. Il ne s'agissait pas de revendiquer des provinces arrachées à la mère-patrie par la violence des armes, et toutes frémissantes encore de leur nationalité perdue. La tâche était bien plus difficile : il fallait regermaniser un pays danois depuis des siècles, et qui ne se plaignait point de l'être. Dahlmann se servit avec une égale habileté du livre et du journal. L'histoire du Slesvig-Holstein devint sous sa plume la démonstration sans cesse répétée de sa thèse politique. Les habitans des duchés, par leur langue, leurs antiquités nationales, leur poésie, leurs mœurs et leur caractère, appartiennent évidemment à la race germanique : d'où cette conclusion, appuyée d'argumens juridiques, qu'en bon droit les duchés doivent tous deux appartenir à l'Allemagne. L'idée de Dahlmann fut d'abord accueillie assez froidement dans les duchés; mais dans toute l'Allemagne elle eut un retentissement extraordi-

naire. Une question dangereuse était posée, une convoitise terrible était éveillée. L'orgueil national s'exaspérait à la pensée qu'un petit pays comme le Danemark détenait injustement une portion de terre allemande.

En 1848, l'espérance de Dahlmann parut près de se réaliser. La Prusse était entrée en campagne contre le Danemark et avait occupé les duchés de vive force. Mais elle ne voulut pas ou n'osa pas aller jusqu'au bout. L'état de l'Europe, et celui de l'Allemagne en particulier, étaient troublés et inquiétans, la Russie hostile. La Prusse signa l'armistice de Malmö, qui équivalait à une retraite complète. L'occasion était perdue : se retrouverait-elle jamais? Dahlmann ne put assister de sang-froid à cet écroulement de son œuvre. M. Saint-René Taillandier a tracé ici-même (1) le tableau de cette séance du parlement de Francfort où, bouillant de colère, la voix tremblante d'indignation, Dahlmann adjurait l'assemblée de ne pas ratifier l'armistice. « Messieurs, s'écrie-t-il, il n'y a pas trois mois encore, le 9 juin, dans cette même église Saint-Paul, il a été décidé que, dans les affaires du Slesvig, l'honneur de l'Allemagne resterait sauf : entendez-vous? l'honneur de l'Allemagne! » Entraînée par Dahlmann, dont elle partage la passion, l'assemblée repousse l'armistice. Le ministère tombe sur cette question. Dahlmann, chargé de former un nouveau cabinet, se heurte aux plus graves difficultés, et le parlement perd dans cette aventure le peu de considération qui lui restait. Dahlmann avait commis une faute politique grossière. M. de Treitschke, qui est plein d'indulgence pour cet ami de la Prusse, en convient tout le premier. Le parlement disposait-il d'une armée pour venger l'honneur de l'Allemagne, dont il se montrait si jaloux? Pouvait-il imposer sa volonté, et au Danemark, et à la Prusse, qui avait signé l'armistice? On ne fait pas la guerre, on ne prend pas les places fortes avec des discours. Mieux valait dévorer l'affront que de se laisser aller à cette explosion de sentimens, puisque l'action ne pouvait suivre.

Lorsque Dahlmann mourut, en 1860, il n'était pas consolé. La plaie était restée ouverte. En 1850, il écrivait à Mme Gervinus : « Je vous l'avoue franchement, je ne cesse d'y penser. Si, en septembre 1848, on avait suivi mon conseil, si on avait résolument pris le parti que les circonstances critiques exigeaient, les affaires de l'Allemagne, et en particulier les affaires du Slesvig, seraient dans une meilleure passe. » Et Gervinus lui-même écrivait à Jacob Grimm : « Je peux à peine lire les articles de journaux qui ont rapport au Schlesvig-Holstein; je les passe exprès, pour ne pas retomber tou-

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet 1849.

jours dans l'irritation la plus vive. » L'orgueil allemand souffrait cruellement de cette déconvenue, et entretenait l'espoir de revenir à la charge. Si Dahlmann avait vécu quatre ans de plus, il aurait eu la joie de voir une armée austro-prussienne arracher les duchés au Danemark. Dans ses dernières années, il pressentait que de graves événemens étaient proches, que l'Europe allait traverser une crise; et il se désolait en pensant que l'Allemagne, toujours divisée, ne profiterait sans doute pas des chances qui lui seraient offertes.

Malgré les fautes graves qu'il a commises, nous ne pouvons refuser à Dahlmann un certain esprit politique et un sentiment assez juste de la réalité, surtout si nous le comparons à la plupart de ses collègues qui furent mêlés aux affaires de l'Allemagne. A plusieurs reprises, il a su faire preuve de justesse d'esprit et de sang-froid. En 1847, Gervinus le prie instamment de collaborer à sa *Gazette allemande*, et d'y apporter l'autorité de son nom populaire et respecté dans toute l'Allemagne. Mais Dahlmann craint de se compromettre avec ces libéraux, dont il n'approuve pas les idées politiques. Pourquoi risquer ainsi de perdre d'un seul coup l'estime du gouvernement prussien, à laquelle il tenait tant, et qu'il avait si patiemment conquise? D'ailleurs, il ne croit pas beaucoup au succès de l'entreprise. Il sait bien que le meilleur journal du monde ne résoudra pas, à lui seul, les grosses questions de la politique allemande. Il refuse donc nettement sa collaboration, et ne veut paraître ni comme directeur, ni comme rédacteur : mais à l'occasion il donne son avis. On le consultait avec déférence; il avait écrit une *Politique*, fort estimée de ses amis, et jouissait d'une grande autorité en la matière. Ainsi, le 12 mars 1848, au début même de la révolution, Gervinus lui demande un programme de réforme constitutionnelle. — « A Francfort, lui écrit Gervinus, dans les cours allemandes du Sud, et même parmi les députés des états, on est tout désorienté, et l'on ne sait comment mettre à exécution cette grande idée (la constitution d'une Allemagne unifiée), bien que l'on ait la meilleure volonté du monde. » A quoi Dahlmann répond avec un grand bon sens : « Il ne pouvait en être autrement; il faudrait connaître les projets de la Prusse et les dispositions des autres grandes puissances allemandes. Si j'avais la force, ajoute-t-il, et si j'avais pu me mettre à la place de la Prusse, huit jours après la chute de Louis-Philippe, j'aurais pris en main les affaires allemandes, — à titre provisoire, bien entendu, — et je les aurais administrées en empereur, en accordant toutes les libertés constitutionnelles qui manquent encore en Prusse. L'Autriche ne peut plus désormais prétendre à la direction des affaires allemandes. »

Voilà enfin une vue nette, comme on en trouve trop peu dans cette correspondance. Dahlmann tenait là le langage d'un homme

d'état. L'expérience amère de 1848 lui profita bien mieux qu'à Gervinus. Ce dernier, au moment de la guerre d'Italie, sent se réveiller ses anciennes passions. Il veut, encore une fois, fonder un journal, pour agir sur l'esprit public et sur les gouvernemens en Allemagne. Dahlmann l'en dissuade fort sagement, et lui explique que le temps en est passé. « Les meilleurs conseils du monde, écrit-il, venant de quelqu'un qui n'a pas la force à sa disposition, ne peuvent plus nous être utiles; il faut auparavant qu'un maître s'affirme, d'où qu'il vienne. » Lorsque les plus sages esprits en sont là, le maître qu'ils attendent n'est jamais long à venir. Moins de dix ans après que Dahlmann eut écrit ces mots, la Prusse victorieuse dominait en Allemagne.

IV.

Ainsi Dahlmann constate, non sans mélancolie, mais avec résignation, l'impuissance des efforts qui ont rempli sa vie et celle de Gervinus. Ils se flattaient d'aider à la transformation de l'Allemagne et de la conduire sans grande secousse à la liberté et à l'unité; ils se sont heurtés à des obstacles insurmontables. La désillusion de 1848 a été complète. Elle leur a laissé un découragement profond. Ils ne désespèrent pas des destinées de l'Allemagne; mais ils ne croient plus au pouvoir des idées ni au progrès politique obtenu par la seule persuasion. L'avenir leur paraît très noir. Gervinus, par dépit, se jette du côté de la démocratie. Dahlmann, toujours conservateur, s'incline par avance devant celui qui saura, par la force, faire l'unité de l'Allemagne, fût-ce au prix de la liberté. Les causes de leur échec étaient nombreuses. Nous en avons signalé plus d'une chemin faisant. Les unes tiennent aux idées, aux tendances, aux habitudes d'esprit de ces savans, dépaysés dans la vie politique. D'autres, plus générales, rendaient impossible le succès de l'entreprise, quelle qu'eût été l'habileté de ceux qui la tentaient.

Mais au contraire ils sont, pour la plupart, d'une inexpérience, on dirait presque d'une naïveté politique parfaite. On pourrait leur appliquer le mot que Gervinus écrivait très sérieusement à Dahlmann : « Vous êtes incommensurable! » Ils sont fort en peine de réaliser l'unité de l'Allemagne; ils le seraient encore davantage de lui procurer la liberté. Ne pouvant obtenir séparément ni l'une ni l'autre, ils s'imaginent qu'ils obtiendront l'une par l'autre. Aussi, au premier choc de la réalité, leurs illusions s'effondrent. En 1848, à la faveur des événemens de février, un parlement se réunit à Francfort. Cette assemblée, si longtemps attendue, prétend représenter la nation allemande. Elle se dit constituante, et elle com-

mence en effet à élaborer une constitution. Elle n'a oublié qu'un point : qui imposera cette constitution aux différens états de l'Allemagne? Qui en assurera le respect? Comparez les débuts du parlement de Francfort à ceux des états-généraux de 1789. Dès que l'assemblée de Versailles a pris conscience d'elle-même, dès qu'elle a conçu son œuvre, comme elle va droit au but et force le roi lui-même à reconnaître le pouvoir qu'elle veut exercer! Imagine-t-on la constituante délibérant en l'air et légiférant à vide, sans savoir si ses lois ne resteront pas lettre morte? C'est que, en 1789, l'unité française était depuis longtemps accomplie. En 1848, l'unité allemande n'était qu'une espérance. Les hommes politiques qui provoquèrent la réunion du parlement faisaient précisément de l'unité le but suprême de leurs efforts. Mais, en commençant par le travail législatif, ils s'y prenaient à rebours. Ils espéraient apparemment que la constitution, une fois votée, aurait par elle-même la vertu de se faire accepter et observer, et que l'esprit particulariste disparaîtrait devant elle. L'illusion était naïve. Il existe bien aujourd'hui un empire d'Allemagne; mais cet empire, comme chacun sait, ne doit pas sa naissance à des travaux parlementaires.

A vrai dire, si l'œuvre était au-dessus du talent de ses promoteurs, elle était plus encore au-dessus de leurs forces. Elle n'impliquait rien moins qu'une révolution. Sans doute, ils faisaient profession de respecter tous les droits historiques; mais si les représentans de ces droits s'opposaient opiniâtrément à l'unité de l'Allemagne, — et cette résistance était inévitable, — comment en viendraient-ils à bout? — Ces législateurs étaient sans force. Ils ne pouvaient, comme la Convention, se transformer en pouvoir exécutif. Il aurait fallu, soit provoquer un grand mouvement populaire, soit demander à la Prusse ou à l'Autriche un appui qui devait coûter cher. En 1789, la plus grande partie du peuple français était de cœur avec l'assemblée qui pouvait à bon droit se nommer nationale. Cette assemblée n'aurait pu, si elle l'eût voulu, se dérober à sa mission. La nation se tenait derrière elle, pour l'encourager et pour la pousser au besoin. Mais en 1848, en Allemagne, si l'on excepte les classes instruites et la population de quelques grandes villes, la masse du peuple restait assez indifférente aux travaux de l'assemblée de Francfort. Elle les suivait avec curiosité, mais non avec la sympathie, avec l'enthousiasme, qui auraient éclaté, si les espérances les plus chères au peuple allemand avaient pu vraiment se réaliser dans l'église Saint-Paul. Elle semblait comprendre, avec un sens profond, que ce n'était pas l'histoire vraie qui s'accomplissait là, mais une parodie de l'histoire, jouée par des acteurs de bonne foi.

Comme ces acteurs avaient été, pendant longtemps, les seuls à parler en Allemagne, ils s'étaient imaginé parler au nom de toute

l'Allemagne. Ils n'exprimaient, en effet, que les sentimens d'une minorité, je veux dire ceux de la classe moyenne et de la bourgeoisie éclairée ; ils avaient cru vraiment donner une voix aux regrets et aux désirs de la nation entière. Pour ne prendre qu'un exemple, tous subissaient, à des degrés divers, l'attraction de la liberté parlementaire, alors florissante en d'autres pays. Beaucoup la réclamaient avec plus de passion encore que l'unité, et le parlement de Francfort avait surtout pour mission, dans leur pensée, d'assurer cette liberté à l'Allemagne. Mais le peuple allemand, dans ses masses profondes, était loin de ressentir aussi vivement ce désir. Dans l'Allemagne du Sud, les institutions parlementaires, établies depuis longtemps, végétaient à grand'peine. Dans l'Allemagne du Nord, le servage n'était aboli que depuis le commencement du siècle. La population des campagnes, qui formait la très grande majorité de la nation, n'éprouvait pas le besoin d'une liberté politique dont elle n'avait pas l'idée. Les grandes réformes de Stein en Prusse, habilement poursuivies par Hardenberg, avaient correspondu, toutes proportions gardées, à l'œuvre de la Constituante en France. Le gros de la nation restait ainsi étranger aux questions purement politiques. En un mot, l'assemblée de Francfort avait les gouvernemens contre elle, sans avoir le peuple derrière elle. Dès lors, l'issue n'était plus douteuse. Le parlement se montra impolitique et maladroit ; mais toute l'habileté du monde n'eût pas remédié à sa position fausse, et sa faiblesse devait éclater, tôt ou tard, à tous les yeux.

L'insuccès n'était donc que trop certain. Mais, on le voit, la responsabilité n'en retombe pas tout entière sur les Dahlmann et les Gervinus. Sans doute, avec les intentions les plus pures, ils ont nui aux causes qu'ils prétendaient servir. Leur échec complet a détruit, tout d'un coup, la popularité de leurs idées. Ils avaient démontré, sans le vouloir, que l'unité de l'Allemagne ne s'accomplirait pas pacifiquement : les plus clairvoyans parmi eux, après cette expérience, appelaient un vainqueur et se soumettaient à lui par avance. On peut leur reprocher aussi leur présomption, leur inexpérience politique, et, en général, leur médiocrité. Mais tout cela ne suffit pas. Il faut remonter plus haut, à des causes plus générales, auxquelles de plus grands politiques que Dahlmann ou Gervinus n'auraient rien pu changer. L'Allemagne, telle que son évolution historique l'avait façonnée, ne comportait point d'unité politique. Deux puissances rivales s'étaient formées, trop allemandes pour que l'Allemagne pût exister sans elles, trop peu allemandes pour que l'Allemagne pût se confondre avec elles. L'Autriche avait maintes fois sacrifié les intérêts allemands à ses convenances particulières, même au temps où elle portait la couronne impériale : elle avait refusé cette

couronne en 1815 et repoussé franchement des obligations qu'elle ne se souciait pas de remplir. Quant à la Prusse, elle était encore, au commencement du siècle, un objet de terreur et de haine pour beaucoup d'Allemands. Lors de l'arrivée des alliés dans la province du Rhin, en 1814, il avait fallu rassurer la population épouvantée à l'approche des Prussiens. Görres avait dû lui expliquer, dans le *Mercure du Rhin,* qu'ils ne sont plus les Prussiens d'autrefois; que ce sont des amis, des libérateurs, des Allemands. Même en 1848, la haine de la Prusse, selon M. de Treitschke, dominait la majorité de l'assemblée à Francfort. En un mot, la Prusse et l'Autriche étaient des puissances hybrides, à double face. A l'égard de l'étranger, le Prussien ou l'Autrichien était l'Allemand, à l'égard de l'Allemand, c'était presque l'étranger. Le reste de l'Allemagne pouvait-il s'unir en excluant à la fois la Prusse et l'Autriche? C'eût été revenir à la confédération du Rhin, souvenir abhorré de tous les patriotes. D'ailleurs, la Prusse et l'Autriche ne l'auraient pas permis, et les intéressés n'y auraient pas consenti. Saxe, Bavière, Wurtemberg, Bade, Hanovre, tous tenaient d'autant plus à leur autonomie qu'elle était plus précaire.

Si Gervinus, Dahlmann et leurs amis avaient vu nettement les nécessités de la situation politique, ils se seraient épargné bien des mécomptes. Deux partis s'offraient à eux, mais il fallait choisir. Ils pouvaient renoncer provisoirement à l'unité, puisqu'elle soulevait tant de difficultés et de dangers, et mettre tous leurs efforts à la préparer pour l'avenir. Ou bien, si le désir de l'unité était trop violent, ils devaient en prévoir et en accepter toutes les conséquences: la guerre et la domination du vainqueur. Mais aucune des deux alternatives ne leur semblait acceptable. Ils auraient voulu que l'Allemagne, parvenant enfin à l'unité, ne devînt ni autrichienne ni prussienne, et restât simplement allemande. De là leur tentative de Francfort, déplorable par ses résultats, généreuse, après tout, dans son principe. C'était un effort pour résoudre la plus complexe des questions, avant que la force vînt brutalement la trancher. Et, pourtant, le parlement de Francfort rendait par avance hommage à la force. Si divisé et si impuissant qu'il fût, il se retrouvait unanime pour rêver de revendications et de guerres: il jetait des regards de convoitise au-delà de toutes les frontières, sur le Slesvig-Holstein, sur la Pologne, sur le Luxembourg, sur l'Alsace-Lorraine. Ce symptôme était significatif. L'unité de l'Allemagne devait s'accomplir au profit d'un vainqueur qui saurait contenter son orgueil et satisfaire ses ambitions.

LÉVY-BRUHL.

LE

SALON DE 1888

II[1].

LA SCULPTURE.

L'impopularité et la solitude sont de bonnes conseillères. Tandis que les peintres, fêtés par le monde, flagornés par la presse, glorifiés par les photographes, consument, en général, le plus clair de leurs forces et de leur volonté dans une dispersion stérile d'existence et d'imagination, les sculpteurs, obscurs ouvriers longuement rivés à leurs tâches par la résistance d'une matière moins docile, mais plus durable, poursuivent, au contraire, dans le silence de leurs ateliers humides et nus, leur rêve éternel avec une obstination touchante. Ici, peu ou point d'incertitude sur le but à atteindre et sur les moyens à employer. Le but, c'est d'abord la réjouissance des yeux par la combinaison harmonieuse des formes vivantes, c'est ensuite, pour les œuvres supérieures, l'exaltation de l'esprit par la beauté ou l'intensité d'expression donnée à ces formes reposées ou en mouvement; les moyens, c'est la connaissance exacte et l'emploi judicieux de l'anatomie humaine. Malgré la faiblesse relative d'un certain nombre de morceaux, trop incomplets ou trop inex-

(1) Voyez la *Revue* du 1er juin.

périmentés, illégitimement admis par la déplorable indulgence des jurys, et qui compromettent l'aspect général de l'exposition, nos sculpteurs français, dans leur ensemble, montrent, cette année encore, qu'ils n'ont pas l'intention de broncher sur les principes; et l'on reste toujours étonné de la quantité de groupes et de statues, d'un mérite réel, produits régulièrement par leurs mains, si l'on réfléchit surtout à ce que coûte de temps et d'argent la moindre de ces figures et lorsqu'on connaît la modicité des ressources dont disposent en général ces obstinés pétrisseurs d'argile, ces enragés tailleurs de marbre.

Il y aurait d'étranges et touchans récits à faire sur la vie de nos sculpteurs contemporains. C'est peut-être dans cette classe d'artistes qu'on trouve les vocations les plus désintéressées et les plus opiniâtres, les illusions les plus vaillantes et les plus indestructibles, les dévoûmens les plus patiens et les plus résignés. C'est par exception que quelques-uns d'entre eux arrivent à la fortune; c'est par exception aussi que, même pour les plus estimés, la réputation dépasse un petit cercle et que la renommée se tourne en gloire. La plupart, venus d'en bas, fils d'ouvriers ou de paysans, ayant contracté de bonne heure l'amour de la terre et de la pierre en les remuant et en les maniant, accoutumés aux rudes travaux, gauches de manière et timides d'esprit, mènent une vie difficile qui serait une vie misérable s'ils ne marchaient toujours l'âme fixée sur un songe, sans cesse escortés par l'image de force ou de beauté qu'ils s'obstinent, malgré tous les déboires, à vouloir réaliser. Puissance singulière du besoin de créer! Il n'est pas rare de voir de pauvres sculpteurs, hantés par leur rêve insaisissable, entraîner avec eux, par la force de leurs convictions, durant de longues années, dans une série d'incroyables sacrifices, non-seulement leurs femmes et leurs enfans, mais encore leurs camarades, leurs voisins, jusqu'à leurs fournisseurs! Il n'y a guère d'année où ceux qui vivent dans ce petit monde humble et laborieux ne vous puissent montrer une figure de plâtre, de pierre ou de marbre, pour laquelle on a tout engagé, le présent et l'avenir, et dont l'achèvement a exigé la collaboration de bien des petites bourses et de bien des confiances imprudentes. Dans quel espoir, hélas? D'une médaille qui n'arrive pas toujours, d'un achat qui n'arrive presque jamais. Nos amateurs, qui parfois jettent si follement les billets de banque sur une faïence ou une aquarelle, ne sont point aussi généreux pour les sculptures. La statuaire n'occupe pas encore, dans nos édifices et dans nos appartemens, la place qui pourrait lui être réservée et qu'elle remplirait si bien. Quant à l'état, sur qui l'on compte en dernier lieu, il est pauvre et il paie mal; c'est cependant l'état qui reste la plus

sûre ressource des jeunes sculpteurs, et si le gouvernement, comme le réclament de temps à autre quelques politiciens irréfléchis, cessait de s'intéresser à leur art, il est bien probable que là aussi, comme ailleurs, nous ne tarderions pas à perdre notre supériorité séculaire. Quoi qu'il en soit, rien ne les rebute. Il semble même que plus on leur montre d'indifférence, plus ils se raidissent dans leurs convictions, que plus le goût du public s'abaisse et se rapetisse, plus ils sentent croître leur passion pour ce qui est élevé et pour ce qui est grand. Depuis quelques années, il y a en outre un mouvement très accentué chez les jeunes sculpteurs dans le sens des conceptions matériellement puissantes et des compositions colossales. Le nombre des figures d'adolescens ou d'adolescentes, souvent délicates et fines, mais prêtant au maniérisme et à la mollesse, si fort à la mode à la suite des premiers succès de MM. Falguière et Dubois, diminue à chaque Salon depuis plusieurs années. En revanche, la note mâle et vigoureuse, la note héroïque, celle qu'a redonnée le premier M. Mercié par son *Gloria Victis* et par son *Génie des Arts*, y résonne plus fréquemment. Presque tous les pensionnaires de Rome tiennent à honneur d'apporter de là-bas des témoignages d'un long commerce avec les tailleurs de marbre les plus robustes de l'antiquité et de la renaissance; le torse colossal du Belvédère et le *Moïse* de San-Pietro-in-Vincoli tourmentent leur imagination comme la *Victoire* de Samothrace, l'*Esclave* de Michel-Ange et le *Milon* de Puget tourmentent celles de leurs camarades demeurés à Paris et plus voisins du Louvre que du Vatican. On dirait qu'il y a chez eux comme un mot d'ordre pour résister à l'envahissement des trivialités naturalistes et des fadeurs quintessenciées qui déshonorent les arts plastiques aussi bien que la littérature. Cependant ce mot d'ordre n'existe pas, car il n'y a pas, en général, d'artistes moins raisonneurs et moins théoriciens que les sculpteurs; les plus puissans sont les plus taciturnes. C'est donc simplement à leurs habitudes consciencieuses de travail solitaire et de contemplation désintéressée qu'ils doivent cette fermeté collective de direction et cette grandeur commune d'aspirations.

Deux groupes en marbre se partagent surtout l'admiration des amateurs, comme ils se sont disputé les voix des artistes pour la médaille d'honneur, le *Pro Patria Morituri*, de M. Tony-Noël, l'*Aveugle et le Paralytique* de M. Turcan. C'est à ce dernier, en fin de compte, qu'est allée la majorité, et ce jugement se peut justifier par les qualités particulières d'expression qui s'y joignent aux qualités sérieuses de l'exécution pour en faire un morceau supérieur. On se souvient qu'en 1883, lorsque M. Turcan exposa le modèle en plâtre de l'*Aveugle et du Paralytique*, le même

sujet avait été traité par d'autres artistes distingués, notamment par MM. Carlier et Gustave Michel. Je ne sais qui, dans les ateliers de la rive gauche, avait eu l'idée de tirer de ses souvenirs d'enfance cette fable du bon Florian; mais ce contraste saisissant et cette alliance touchante entre la vigueur d'un corps que sa tête ne conduit pas et la vivacité d'une tête qui ne commande plus à son corps avaient fortement excité l'imagination de plusieurs jeunes gens. Ce concours spontané donna d'excellens résultats. Les sujets de ce genre, où le contraste des expressions morales peut s'exprimer par le contraste même des forces physiques, ne sont pas, en effet, de ceux qu'on rencontre tous les jours. M. Turcan en a tiré un excellent parti. Il n'était point aisé d'exprimer plastiquement toute cette complication d'actions physiques et de sentimens moraux :

Hélas! dit le perclus, vous ignorez, mon frère,
Que je ne puis faire un seul pas :
Vous même vous n'y voyez pas;
A quoi nous servirait d'unir notre misère?
— A quoi? répond l'aveugle, écoutez : à nous deux,
Nous possédons le bien à l'homme nécessaire :
J'ai des jambes et vous des yeux.
Moi, je vais vous porter; vous, vous serez mon guide;
Vos yeux dirigeront mes pas mal assurés;
Mes jambes, à leur tour, iront où vous voudrez.
Ainsi, sans que jamais notre amitié décide
Qui de nous deux remplit le plus utile emploi,
Je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi.

Le sculpteur, cependant, est parvenu à tout dire, et à tout dire dans sa langue, cette langue nette et simple des formes qui doit se faire entendre sans commentaires. Si nous avons rappelé l'apologue populaire d'où est sortie l'inspiration, c'est pour faire comprendre les difficultés en présence desquelles s'est placé volontairement l'artiste et pour faire saisir le mérite qu'il a eu d'en triompher. En réalité, M. Turcan a obtenu un résultat si complet, il a si bien fait passer le sujet du domaine littéraire dans le domaine sculptural, que son groupe parle de lui-même aux yeux les moins avertis et aux esprits les moins cultivés. L'aveugle, un grand corps solide et musculeux à la Michel-Ange, mais d'une solidité embarrassée d'elle-même et d'une musculature qui s'ignore, a déjà chargé sur ses épaules le paralytique, dont il tient fermement les deux jambes raides et sèches sous son bras droit. L'impotent inquiet du bras droit se cramponne tant qu'il peut au cou de son conducteur, tandis qu'allongeant son autre bras le long du bras tendu

de l'aveugle, il le dirige ainsi du geste en même temps que de la voix. L'inclinaison de la tête du vieux paralytique, tête intelligente et résignée, s'appuyant tendrement sur la joue de son compagnon, accentue encore la signification de ce geste indicateur. C'est, en outre, avec une simplicité, une délicatesse, une tendresse vraiment supérieures que M. Turcan a marqué, sans affectation, entre les deux figures, toute une série de contrastes expressifs, d'un côté la pesanteur vacillante de l'énorme portefaix hésitant et tâtonnant, dont les yeux clos n'éclairent point la face inerte et dont les pensées flottent dans la nuit, de l'autre la résolution attentive et la prudence reconnaissante de son conducteur débile, tout étonné et tout ravi de pouvoir se diriger au moyen de cette association de forces et de cœurs. Si l'on ajoute qu'en cette circonstance M. Turcan s'est montré un ouvrier du marbre aussi intelligent que l'avait été d'abord l'arrangeur de figures, que ces deux figures enlacées sont traitées, d'un bout à l'autre, avec une science soutenue qui ne s'affiche pas et avec une habileté discrète qui sait se contenir, on reconnaîtra que la médaille d'honneur a rarement signalé une œuvre plus méritante.

Le groupe colossal commandé par la ville de Paris à M. Tony-Noël, et qui a pu, sans exciter l'étonnement, disputer la plus haute récompense du Salon à celui de M. Turcan, ne procède pas d'une inspiration littéraire si complexe. C'est un pur morceau de sculpture, mais de sculpture solide et vigoureuse, conçu avec l'énergie grandiose d'un Romain qui aurait vécu dans les écoles de Rhodes, exécuté avec la fermeté inaltérable et la vaillance résolue d'un praticien consommé. Le *Pro Patria morituri* met en scène deux guerriers vêtus à l'antique, c'est-à-dire fort peu vêtus. L'un d'eux, déjà frappé à mort, et tombé sur son bouclier, la face contre terre, ne porte qu'une bandelette enroulée à l'un de ses énormes pieds; l'autre, le survivant, le dernier combattant, coiffé d'un casque plat à nasal, a perdu, dans la mêlée, l'une de ses jambières. Ce dernier, enjambant le cadavre de son compagnon, se penche en avant, dans une attitude défensive, et présente son avant-bras gauche, muni d'un étroit bouclier, à l'ennemi, en brandissant son glaive de la main droite. Il n'y a donc là rien d'inattendu pour l'esprit, et c'est seulement dans la pondération savante des formes, dans le rythme fier et souple des contours, dans la détermination énergique des attitudes, dans la combinaison naturelle et vivante des mouvemens, dans la force et la liberté du rendu, que M. Tony-Noël avait à déployer sa maîtrise. Il l'a fait avec une maturité puissante qui témoigne d'un artiste en pleine possession de tous ses moyens et en pleine possession de lui-même. Ce beau groupe, d'une allure

mâle et résolue, taillé dans un marbre d'un grain serré et d'un ton sévère, avec une largeur et une sûreté peu communes, est un de ces morceaux de bravoure qui font honneur à toute une école, en attestant la force de l'enseignement traditionnel qu'on y reçoit et qu'on y transmet.

Parmi les successeurs de M. Tony-Noël à la Villa Médicis qui en ont rapporté comme lui le goût des conceptions robustes, on a remarqué, depuis plusieurs années, MM. Peynot et Labatut. M. Peynot, dont nous avons loué ici même la *Proie* et le *Pro Patria* en 1886, n'expose cette année que le modèle en plâtre d'un groupe décoratif destiné à occuper le milieu d'un bassin dans le parc de Vaux-le-Vicomte ; c'est un Triton gigantesque sonnant d'une conque marine et se roulant avec deux enfans au milieu des vagues ; on peut déjà prévoir, par l'allure vivante et libre de ce modèle, l'effet pittoresque qu'il produira sous le ruissellement d'un jet d'eau dans un joyeux mouvement de lumières. Quant à M. Labatut, ses deux envois, un *Roland* en marbre et un *Moïse* en bronze, attestent tous deux un tempérament vigoureux de sculpteur et de fortes études chez les maîtres les plus virils de la renaissance. Le *Moïse*, un Moïse jeune, vif, bien découplé, le Moïse ardent et imprudent qui, voyant un Égyptien frapper un de ses frères hébreux, le tue du coup et l'enfouit sous le sable du désert, se rattache, par la fière découpure de ses membres nus et par la vivacité sèche de son mouvement, à l'école de Donatello et de l'Ammanati. Un pied sur le cadavre écrasé et replié de sa victime, foulant de l'autre un fragment d'inscription hiéroglyphique, ce jeune homme furieux, jetant d'une main loin de lui la couronne égyptienne et de l'autre étreignant un yatagan, semble autant une figure allégorique qu'une figure historique. Si les accessoires sont orientaux, il n'y a d'ailleurs aucune recherche d'orientalisme dans le personnage lui-même, qui reste un personnage d'allure décorative et d'expression générale dans sa nudité antique à la mode florentine du XVe et du XVIe siècle. Peut-être, de notre temps, conviendrait-il de chercher à pénétrer un peu plus avant dans la vraisemblance historique ; si rien ne garantit à l'artiste, non plus qu'à l'écrivain, qu'il retrouvera jamais la certitude du type disparu, il est certain pourtant que le seul effort fait pour l'atteindre donne presque toujours à son œuvre un accent de vie plus imprévu et plus nouveau ; les hommes de la renaissance ne faisaient pas autrement, lorsqu'en transformant en héros leurs camarades et leurs voisins, ils s'imaginaient volontiers faire œuvre de résurrection savante. Dans un sujet aussi moyen âge, aussi français, que le *Roland à Roncevaux*, on eût été heureux, par exemple, de trouver, au moins dans le costume, quelques indications spéciales plus appa-

rentes qui ne permissent pas de pouvoir prendre à distance, même un instant, le neveu de Charlemagne, dans sa nudité classique, pour un Prométhée se tordant sur son roc ou pour un Ajax se débattant sous les éclairs. M. Labatut, il est vrai, a cherché à donner au paladin une physionomie française en le dotant d'une tête anguleuse, avec des mâchoires épaisses, un front bas, des cheveux courts, des moustaches pointues, qui le font bien plus ressembler à un reître ou à un mousquetaire du temps de Louis XIII qu'à un preux noble et fervent des chansons de geste. C'est malheureusement, à notre gré, la partie la moins réussie de l'ouvrage, et il nous est difficile de retrouver dans cette physionomie épaisse la beauté virile du noble comte Roland, à qui la belle Aude n'avait point la force de survivre, et dont le poète ou le chantre Theroulde nous a conservé les dernières et touchantes paroles. Le groupe, d'ailleurs, est puissamment massé, savamment mouvementé, hardiment exécuté, et il eût suffi de lui mieux donner sa signification historique pour en faire un monument d'intérêt national. L'instant choisi par M. Labatut est celui où Roland, sentant venir la mort, perdant la cervelle par les oreilles, n'ayant plus de souffle pour faire sonner l'olifant, prêt à la mort, évanoui sur l'herbe verte, vient d'être attaqué sournoisement par un Sarrasin qui s'était caché parmi les cadavres. « Le comte sent qu'on lui enlève son épée; il ouvre les yeux et ne dit que ce mot : « Sur mon âme, tu n'es point des nôtres! » Il tient l'olifant, que jamais il ne veut lâcher, il en frappe le prince sur son heaume ciselé d'or, il brise l'acier, et la tête et les os, il lui fait sortir les deux yeux de la tête et l'abat mort à ses pieds... Alors Roland s'aperçoit qu'il ne voit plus. Il se dresse sur ses pieds et s'évertue tant qu'il peut, mais son visage est sans couleur. » C'est ce dernier retour de vie que M. Labatut a voulu rendre. Presque assis sur un roc, ayant entre les jambes le cadavre replié du Sarrasin, qu'on reconnaît à sa cotte de mailles rompue et déchirée, Roland se raidit encore de toutes ses forces contre la mort qui l'envahit. Ses yeux se ferment, sa tête se penche; de sa main droite, qui étreint encore à plein poing Durandal, il s'appuie en arrière sur le granit, et dans sa main gauche dressée serre l'olifant, qu'il n'a plus la force d'approcher de ses lèvres. La tension et la résistance de ce corps vigoureux sont rendus, en diverses parties, avec une largeur et une résolution remarquables qu'on retrouve aussi dans les membres, savamment ramassés, du Sarrasin gisant. L'effet général, bien qu'un peu confus et lourd, est sculptural et dramatique. M. Labatut compte, dès aujourd'hui, parmi les ouvriers les plus vaillans de la matière plastique, auxquels il suffira d'un jour de bonne inspiration pour réaliser à son tour quelque chef-d'œuvre supérieur où la puissance de la forme sera mise au service d'une pensée plus personnelle.

MM. Tony-Noël, Peynot, Labatut, sont des sculpteurs expérimentés qui peuvent s'attaquer sans péril à des figures gigantesques, parce que chez eux la vaillance du ciseau est égale à la vaillance de l'imagination, et qu'en taillant des formes colossales, ils n'en compromettront pas l'effet simple et grandiose par la recherche de détails insignifians ou l'accentuation inopportune d'une habileté superficielle. Leurs œuvres pourraient être brisées que tous les morceaux crieraient encore la grandeur de l'ensemble. M. Injalbert appartient aussi à cette lignée de modeleurs puissans, mais il y apporte une recherche particulière du mouvement décoratif et un goût marqué pour la tradition un peu pompeuse du XVIIe siècle français. Sans avoir l'importance des grands reliefs qu'il exposait l'année dernière, sa *Renommée* et sa *Douleur* le montrent suivant avec résolution la voie qu'il a choisie. La *Renommée*, une belle figure volante en haut-relief, ouvrant largement ses grandes ailes, en traînant dans l'espace un long flot de draperies, n'est point la plus originale ; on y peut reconnaître quelques réminiscences de MM. Chapu et Mercié. La *Douleur*, au contraire, figure allégorique destinée à un tombeau, rentre plus dans l'ordre habituel des conceptions décoratives du sculpteur. C'est une jeune femme, enveloppée, surchargée, presque écrasée de lourdes draperies, sous lesquelles elle s'avance en trébuchant, et qui, tenant de la main gauche une grande couronne d'immortelles, cherche à écarter de son front, en même temps que le voile qui lui pèse, le souvenir qui l'oppresse. Le jeu des contours et des lumières, savamment ménagé dans cette complication de saillies et de plis, accentue encore l'expression de lenteur funèbre et d'écrasement moral que le sculpteur a voulu donner à cette apparition désolée. Il est regrettable de ne pas trouver un sentiment si élevé dans le groupe intéressant dû à M. Cordonnier, un autre sculpteur chercheur et audacieux, d'une extraordinaire habileté à pétrir l'argile ou à tailler le marbre. Pour représenter la *Maternité*, M. Cordonnier a choisi une jeune femme d'un type étrange, un peu sauvage, avec un air effaré et un sourire animal d'intention préhistorique sans doute, mais d'une expression difficile à définir. Cette individualité typique et trop marquée de la physionomie rapetisse l'effet d'une composition qui, puissamment massée et largement exécutée, se présente bien au regard, et qui contient des morceaux traités avec une véritable maîtrise, notamment la poitrine de la mère et les deux enfans. Ceux-ci, gras et potelés comme de petits Bacchus, n'ont rien conservé de l'étrangeté du type maternel. M. Cordonnier, en oubliant peut-être la bizarrerie de sa première inspiration, s'est retrouvé, pour représenter ces petits êtres endormis, sourians, bien portans, un véritable sculpteur, simple et fort, ce qu'il devrait toujours être.

Les groupes colossaux de MM. Michel, Tony-Noël, Labatut ne sont pas les seuls qui méritent l'attention. Il en est d'autres, sous des dimensions plus modestes, moins librement et moins largement traités, où l'on peut goûter encore des qualités fort estimables et un effort heureux dans la composition. M. Aizelin, l'évocateur aimable des Marguerites et des Mignons, a rarement, que nous sachions, composé, dans le sentiment classique, un groupe plus expressif ou d'un plus noble aspect que son *Agar* et *Ismaël*. Agar, une noble femme, au profil correct, la tête enveloppée d'un voile, tient, renversé sur ses genoux, le petit Ismaël, dont le corps nu se développe ainsi tout entier. Sans viser à un renouvellement inattendu de ce sujet traditionnel, soit par l'introduction des recherches ethnographiques, soit par une mise en scène dramatique, M. Aizelin est arrivé cependant à faire une œuvre intéressante et touchante par le charme sérieux d'une exécution grave, habile et correcte. Le groupe plus ambitieux de M. Godebski, la *Force brutale étouffant le génie*, offre aussi, avec moins de simplicité, un bon aspect d'ensemble. Cette allégorie, dans le goût du XVIIe siècle, qui semble faite pour un parterre de Versailles, nous présente une manière d'Hercule Farnèse au front bas, aux muscles redondans, qui étreint entre ses bras un jeune homme muni de grandes ailes. L'issue de la lutte n'est pas douteuse, et le chétif adolescent se débat en vain sous cet embrassement cruel en implorant les divinités sourdes. Il est fâcheux que certaines duretés et quelques minuties dans l'exécution enlèvent à ce corps à corps un peu de son effet vigoureux et saisissant.

Deux compositions, également conçues et traitées d'après les données et les habitudes des académiciens d'autrefois, dans un ordre d'idées plus familières, par MM. Steiner et Allouard, présentaient de moindres difficultés, qui ont été heureusement résolues par leurs auteurs. Le *Père nourricier* de M. Steiner est d'ailleurs encore à l'état de modèle en plâtre, et, durant sa transformation définitive, pourra subir quelques changemens désirables, notamment au point de vue d'une meilleure simplification des draperies. Telle qu'elle est, cette scène pastorale se compose agréablement. Ce père nourricier, un bonhomme chevelu et barbu, avec une physionomie ravagée et affable de vieux prolétaire, est un Faune aux pieds fourchus, qui a recueilli dans sa forêt, par suite de circonstances inconnues, deux nourrissons humains. Il s'acquitte en conscience de sa besogne et veille avec sollicitude sur l'un des poupards qui ronfle à pleines joues sur ses genoux, tandis que l'autre, assis dans le gazon, à son côté, dépèce, gaîment, avec la rage destructive de son âge, une flûte en roseaux. M. Steiner a mis de l'esprit et de

la gaîté dans cette sculpture vivante et chiffonnée, sans sortir des règles de la bonne plastique. M. Allouard a fait de même, avec un succès mérité, dans sa *Lutinerie*, où l'on voit une Bacchante, étendue sur une peau de lion, corrigeant un très jeune Faune qui paraît avoir voulu prendre quelque liberté précoce avec la belle endormie. La dame, plus coquette qu'offensée, n'y va pas de main morte, et l'oreille pointue du polisson qui agite ses pieds de bouc en faisant une grimace douloureuse, s'allonge lamentablement sous les doigts élégans qui la tirent. C'est galamment arrangé, finement étudié, soigneusement exécuté. Au XVIIIe siècle, on eût commandé à M. Allouard une réduction de ce joli marbre pour en faire un sujet de biscuit de Sèvres à placer dans les boudoirs à la mode.

C'est encore aux souvenirs mythologiques que MM. Coulon, Guilloux, Houssin, Michel, Pepin, Lemaire, en s'inspirant des traditions françaises, MM. Leenhoff, Mégret, Barthélemy, en se rattachant plus étroitement à l'imitation antique, MM. Astruc et Granet, en se souvenant de la renaissance, ont emprunté les sujets de leurs groupes ou de leurs figures. L'*Hebe cœlestis* de M. Coulon, dont le modèle avait été médaillé au Salon de 1886 et dont nous avons parlé alors, a gardé dans le marbre son bon aspect plastique et décoratif. La première apparition de l'*Orphée expirant* de M. Guilloux, qui avait fait connaître ce jeune artiste, remonte à 1881 ; on voit que l'auteur a mis du temps pour achever et polir son ouvrage. C'est de la bonne sculpture française, d'une conception judicieuse, d'un sentiment distingué, d'une exécution consciencieuse, ce qu'on appelait autrefois l'œuvre d'un homme de goût. Aucune affectation dramatique ni sentimentale. Le beau poète, frappé par les Bacchantes, est tombé sur le sol. Épuisé, désespéré, résigné, n'ayant presque plus la force de dresser l'un de ses bras pour se défendre contre les derniers coups de ces forcenées, il se soulève avec peine sur l'autre bras, laissant tomber sa lyre inutile. Le *Phaëton* de M. Houssin présente des lignes plus mouvementées. Par une inspiration assez hardie, le sculpteur a représenté le fils présomptueux du Soleil au moment même où, frappé sur son char par la foudre de Jupiter, il chancelle prêt à tomber. Bien qu'une attitude pareille soit bien difficile à saisir et à fixer, sans invraisemblance, dans la matière plastique, qui ne dispose pas, pour expliquer et justifier ces mouvemens transitoires, des ressources complémentaires de la peinture, M. Houssin s'est tiré avec goût et adresse de ce pas difficile. Sa figure, sans être trop agitée, se débat suffisamment au milieu des débris du char brisé et des lambeaux de draperies flottantes pour que l'action se comprenne et s'explique. Peut-être ce Phaëton est-il un peu maigre et efflanqué pour un fils de dieu, mais il sera facile

à M. Houssin d'enrichir son système musculaire avant de le couler en bronze. L'ouvrage, ainsi amélioré, pourra faire bonne figure dans un jardin. On ne saurait adresser un reproche du même genre à la *Fortune enlevant son bandeau*, par M. Gustave Michel ; s'il y avait chez elle quelque correction à désirer au point de vue des formes, ce serait plutôt dans le sens de l'atténuation que de l'augmentation. On pourrait observer, il est vrai, que l'action même à laquelle se livre cette Fortune, action très audacieuse, tout à fait inattendue et bien contraire aux traditions expérimentales de l'antique légende, implique de sa part une forte dose d'énergie morale. S'il y a une Fortune virile, c'est bien celle-là, qui veut enfin, après tant de siècles mal employés, voir clair à ce qu'elle fait et distribuer ses faveurs à ceux qui les méritent. M. Gustave Michel, l'auteur, nous l'avons rappelé, d'un de ces groupes de l'*Aveugle et du Paralytique* qu'on avait pu comparer, en 1881, à celui de M. Turcan, a traité cette donnée originale avec un sentiment élevé de l'expression plastique et morale. La déesse, un pied en avant, l'autre suspendu encore sur sa roue d'où elle est descendue et qui tombe derrière elle, s'élance en arrachant, par un mouvement décidé, le voile qui lui couvrait les yeux. La tête, d'un type assez moderne, mais soigneusement choisi, montre un caractère de beauté noble et de simplicité intelligente qu'il est bien rare de pouvoir admirer dans les œuvres contemporaines de sculpture, où presque toujours les visages et les physionomies restent les parties les moins intéressantes, soit à cause de l'extrême banalité des types, soit à cause de leur réalisme excessif. Le torse, ferme et souple, n'est pas indigne de cette belle tête ; et c'est seulement dans les parties inférieures du corps qu'on pourrait désirer un modelé plus délicat et plus ressenti. La matière dans laquelle M. Michel se décidera à fixer cette heureuse inspiration devra décider d'ailleurs du genre d'améliorations matérielles qu'il y pourra apporter. Les exigences du marbre, de la pierre, du bronze, sont si différentes, qu'une figure, même comme celle-ci, pouvant se prêter, sans répugnance, au point de vue linéaire, à des transformations diverses, n'en reste pas moins obligée de modifier ses apparences plastiques suivant l'opacité ou la transparence, la dureté ou la mollesse de la matière employée. C'est ainsi qu'une excellente figure dont nous avons parlé avec éloge l'année dernière, l'*Orphée* de M. Peinte, d'une découpure vraiment heureuse, n'a pas gagné, autant qu'elle le devait, à se changer en bronze, parce que le modelé, trop adouci et trop caressé, n'offrait pas d'un bout à l'autre l'accent et l'élasticité qu'exige cette matière absorbante et résistante. Au contraire, *le Chasseur* de M. Carlès, chasseur des temps héroïques, apportant en triomphe sa proie sur ses épaules,

accentue heureusement dans le bronze la rudesse vivante de sa sihouette hardie. Les sculpteurs doivent assez souvent se défier des procédés courans de la fonte et des infidélités ou maladresses de l'ajustage et de la ciselure pour ne pas s'exposer à de plus grands malheurs en livrant des modèles trop sommaires ou d'une adaptation trop difficile. La *Pandore* de M. Pépin, évidemment destinée au bronze, et qui n'est point sans mérite, aurait aussi besoin d'une revision à ce point de vue. Le globe minuscule sur lequel se dresse la distributrice de tous les maux, et le nain, gnome ou démon, que ce globe écrase, sont d'une petitesse par trop disproportionnée à la figure qu'ils supportent. L'allégorie d'ailleurs n'est pas claire; je m'imagine que M. Pepin a voulu représenter le triomphe définitif de la seule vertu renfermée dans la boîte magique sur toutes les misères qui en sont sorties, la victoire de l'espérance sur le mal; il y a, dans sa composition, des intentions ingénieuses et peut-être profondes; il est fâcheux qu'elles ne s'expriment pas plus nettement. *La Marchande d'amours* de M. Lemaire est plus facile à comprendre; elle est aimable et gracieuse; mais, avant de nous revenir, elle fera bien d'engraisser sa marchandise.

M. Leenhoff dans sa figure d'*Écho*, M. Mégret, dans son groupe de *Vénus et l'Amour mutin*, M. Barthélemy, dans sa *Pastourelle du Faune*, n'apportent pas certainement le même désir de transformer la tradition païenne par quelque innovation intellectuelle ou décorative. Ce sont des adorateurs respectueux et soumis des chefs-d'œuvre classiques. dont les ouvrages corrects ne prétendent exciter aucune surprise. L'*Écho* de M. Leenhoff se fait cependant remarquer par le naturel de l'attitude, la délicatesse de l'expression et une certaine distinction générale dans le sentiment et la facture. L'*Enfance de Bacchus*, par M. Granet, est une imitation par trop flagrante du *Mercure volant* de Jean de Bologne, auquel le sculpteur a seulement confié le soin d'emporter dans son voyage aérien un marmot de bonne humeur. On n'est pas surpris de trouver plus d'originalité dans le bronze de M. Zacharie Astruc, le *Roi Midas*, fantaisie amusante, qui aurait pu facilement dégénérer en caricature, mais que l'artiste a su contenir avec goût dans les limites d'une satire enjouée. Cet amateur célèbre, ce judicieux connaisseur, qui préférait les chants de Pan à ceux d'Apollon, est assis sur un siège soutenu aux quatre angles par des têtes d'aigles, symboles de sa supériorité intellectuelle. C'est un bonhomme qui a beaucoup réfléchi, comme on en peut juger par les rides de son front et de ses joues. Il a l'entière conscience de sa valeur. Son air béat de satisfaction vaniteuse, son sourire niais de protection imbécile, ne laissent aucun doute à cet égard. Chargé, comme un par-

venu, de bracelets et de joyaux, il possède déjà les majestueuses oreilles d'âne dont Phœbus lui a fait don, mais, les ayant surmontées d'une couronne de laurier, il n'en continue pas moins à prodiguer ses avis délicats à qui veut les entendre. Penché en avant, ayant jeté à ses pieds la lyre qu'il dédaigne, il est en train d'expliquer les mérites plus simples et plus moraux de la flûte de Pan qu'il tient à la main. C'est la bêtise épanouie dans toute sa splendeur. Sur les faces postérieures du siège, un sculpteur prophétique a vainement tracé en bas-relief la scène de l'esclave racontant aux roseaux bavards l'infirmité de son maître; le royal critique ne se doute ou n'a cure de ces basses indiscrétions : il continue à fonctionner avec ses belles oreilles.

M. Astruc et M. Allouard ont su mettre de l'esprit dans leur sculpture; c'est un rare mérite d'y bien réussir, car le marbre et le bronze ne se prêtent qu'à un genre d'esprit très limité, l'esprit dans l'attitude et dans le type; encore y faut-il apporter assez de tact et de prudence pour ne pas troubler outre mesure le rythme des masses et des lignes plastiques, sans lequel il n'y a plus de sculpture. En réalité, ce genre de recherche n'y peut être qu'exceptionnel, car tout homme qui travaillera durant des mois ou des années sur une masse d'argile ou de marbre pour en faire sortir une création durable sera bien plus porté, par la durée même de son labeur et la longueur de sa contemplation, à donner à cette création un caractère permanent de beauté, de force ou de grâce qu'un caractère passager de finesse spirituelle. De même tout homme contemplant une œuvre de statuaire de grande dimension, dans une matière difficile à travailler, désirera toujours y trouver une solidité de conception en rapport avec la durée du travail accompli et une gravité d'expression en rapport avec la stabilité de la matière employée. Aussi, ce qui rappelle invinciblement, lorsqu'ils sont libres, les sculpteurs vers les vieux sujets mythologiques, c'est, en général, la facilité qu'ils y trouvent de représenter, sous des prétextes reçus, les formes éternelles de la vie, soit en repos soit en mouvement. Créer des êtres idéalement vivans, c'est là le véritable but de leur art, l'objet réel de leur intime passion, le motif déterminant de leurs labeurs et de leurs sacrifices. Tout sculpteur est un Prométhée qui rêve de voler le feu du ciel pour en animer son argile, tout sculpteur est un Pygmalion qui espère à chaque instant voir son marbre lui ouvrir les bras pour l'embrasser; dans aucun art, le rêve sorti du cerveau de l'artiste ne peut revêtir une forme plus précise et plus voisine de la réalité; c'est pourquoi l'effort pour réaliser cette forme à la fois réelle et idéale suffit à lui donner une ivresse de création qui, dans les œuvres de

certains sculpteurs passionnés, comme M. Falguière, par exemple, éclate avec une vivacité et une chaleur saisissantes.

Si les Grecs n'avaient pas inventé le mot en même temps que la chose, et dit les premiers de leurs grands sculpteurs qu'ils faisaient respirer la matière, on eût trouvé l'expression pour caractériser le talent de M. Falguière, l'un des plus hardis et des plus heureux tailleurs de marbre qu'on ait jamais vus. On avait déjà rencontré autrefois en plâtre cette *Nymphe chasseresse,* une belle fille, très peu déesse, de forte race, de type commun, aux formes plus riches que délicates, lancée au galop et décochant une flèche, tout le corps en avant et formant presque angle droit avec la jambe posée sur le sol. Ce mouvement qui, vu de certains côtés, ne laisse pas l'œil sans inquiétude au sujet de l'équilibre de la figure, avait déjà paru téméraire pour une figure destinée au bronze. M. Falguière n'a pas craint pourtant de lui faire affronter les périls du marbre. Ce tour de force, en tant que tour de force, nous intéresserait médiocrement, car il pourrait être d'un fâcheux exemple, venant d'un tel artiste, et le marbre a d'assez belles choses à dire dans le mode calme et puissant qui est le sien, sans qu'on s'efforce de lui en faire dire d'étranges dans le mode agité qui ne lui convient pas. Cependant, il faut le reconnaître, quelles que soient les appréhensions que suggère ce corps solide prêt à pivoter sur son frêle support, si peu séduisante que soit même, de certains côtés, cette disposition angulaire des jambes et du torse, l'on est si surpris par cette palpitation extraordinairement vivante du marbre, l'on en est même si charmé, qu'on se sent prêt de tout pardonner à cette jolie gaillarde, et son attitude risquée, et son embonpoint peu virginal, et son minois faubourien, tant est puissante et communicative cette expression sincère et chaude de la vie, même de la vie purement extérieure et sensuelle, lorsqu'un artiste est parvenu à la répandre ainsi dans son œuvre! On doit constater, d'ailleurs, que, dans cette transformation, la Nymphe plébéienne a sensiblement gagné, même au point de vue des formes, et que sa beauté, sans pouvoir entrer en utte avec la beauté aristocratique de sa maîtresse Diane, s'est pourtant quelque peu allégée.

Il est encore d'autres beaux marbres où l'on saisit, comme dans la Nymphe, tout le plaisir qu'a éprouvé le sculpteur à faire lentement sortir du néant, à caresser longuement des formes choisies. Telle est la *Danse* de M. Delaplanche, figure alerte et gracieuse que nous avons décrite en 1886, lors de sa première apparition; telles sont les deux figures allégoriques de M. Barrias pour le grand escalier des fêtes de l'Hôtel de Ville, le *Chant* et la *Musique*. Cette dernière est représentée par une svelte et robuste jeune femme jouant du vio-

loncelle, dont la beauté souriante évoque le souvenir des musiciennes affables rangées par Véronèse autour du salon de la villa Barbaro. D'autres artistes, épris des grâces juvéniles de la forme humaine, sans chercher à y ajouter la poésie des sujets mythologiques ou allégoriques, la présentent avec bonheur en des actions familières qui sont de tous les temps et de tous les lieux. Les *Jeunes Baigneuses* de M. Escoula composent un morceau délicat et des mieux réussis. La plus grande, une jeune sœur ou une jeune mère, s'avance doucement sur une grève, tenant par la main la plus petite, une fillette d'une dizaine d'années. Celle-ci, pressée contre sa protectrice, serrant ses petites jambes, détourne la tête, par un mouvement bien enfantin, de cette vilaine eau qui lui fait peur. Il n'y a aucune mesquinerie non plus qu'aucune affectation de style dans l'agréable façon dont ces aimables figures en marbre sont rapprochées et modelées. Leur simplicité chaste fait leur plus grand charme. Des qualités du même ordre, une délicatesse naïve, un sentiment pur et respectueux de la beauté virginale, ont fait remarquer la jeune fille de M. Mathet, qui, dans une action semblable, regarde, en levant les bras, par un geste de surprise inquiète, la source où elle va mettre les pieds. Ni le sujet ni le geste de cette *Hésitation* ne sont nouveaux, mais sujet et geste sont suffisamment renouvelés par la candeur délicate que M. Mathet y a su mettre. L'*Hésitation*, comme les *Baigneuses*, est un marbre. Le groupe de *Frère et Sœur*, deux enfans qui s'embrassent, par M. Albert Lefeuvre, est sculpté en pierre comme les figures naïves de nos cathédrales qu'il rappelle avec bonheur. Ce sont des œuvres définitives. La *Muse d'André Chénier*, par M. Puech, nous apparaît encore sous sa forme préparatoire; toutefois on peut déjà penser que ce sera une Muse bien moderne et d'une grâce tout à fait tendre. Malheureusement la façon dont le sujet est compris, quelque habileté que puisse mettre l'artiste à en cacher l'horreur, nous paraît au fond répugner à l'expression plastique. Ce sujet avait déjà été traité, si nous ne nous trompons, par M. Louis-Noël; en passant par les mains de M. Puech, il n'est pas resté moins lugubre. La Muse de Chénier est assise à terre, tenant entre ses bras et couvrant de baisers la tête coupée du poète guillotiné. Il est vrai que le sculpteur a enveloppé ce chef sanglant d'un long voile, il est vrai que le mouvement par lequel la jeune femme serre contre son sein ce front où il y avait encore tant de choses est un mouvement très souple, extrêmement bien combiné pour dissimuler l'aspect repoussant des tristes restes qu'elle caresse. M. Puech, en homme de goût, a donc senti tout ce qu'il y avait de difficile à sauver dans la réalisation d'une pareille image que la littérature peut évoquer un instant dans la pénombre confuse de l'imagination émue, mais qui ne semble point faite pour être précisée dans une

forme d'art implacable comme la forme sculptée. C'est tout au moins, il nous semble, ce qu'auraient pensé les Athéniens du temps de Périclès. Quoi qu'il en soit, la figure de M. Puech est un excellent travail; il était difficile de se mieux tirer d'un pas si périlleux. On s'arrête encore avec grand plaisir devant quelques figures masculines d'adolescens ou d'enfans, parmi lesquels les marbres de MM. Worms-Godfary et Gardet tiennent le meilleur rang. Le *Précurseur* de M. Gardet est un bébé assis, agitant une petite croix, qu'on peut reconnaître pour l'avoir déjà aperçu aux pieds de la Vierge, devant le petit Jésus, chez Léonard de Vinci ou ailleurs; ce futur mangeur des sauterelles qui se promènent allégoriquement sur son piédestal, cet ascète en herbe, possède, pour le moment, des petites joues bien pleines et un ventre rondelet qui font plaisir à voir; la figure est aimable, toute voisine de la minauderie dans la conception comme dans la facture caressée à l'italienne. Il y a plus de simplicité, plus de candeur véritable, plus de bonhomie à la française, dans la manière dont se présente la figure de M. Worms-Godfary, le *Jeune Garçon mordu par une vipère*. C'est un petit paysan debout, qui tient encore sous son pied, se tortillant et agonisante, la bête venimeuse qui l'a blessé, tandis qu'il presse de la main droite la morsure qu'elle lui a faite sur le dos de la main gauche. Le garçon s'examine avec un soin et une simplicité dignes de son camarade grec, le beau tireur d'épines, qui mettait tant d'attention, l'on s'en souvient, à se soigner le pied. Sa nudité, d'ailleurs, n'est pas moins complète, et M. Worms-Godfary a sculpté ce corps souple et délicat d'adolescent avec un scrupuleux respect et un amour précis de la forme qui témoignent d'études spéciales longuement et méthodiquement poursuivies. La figure, plus vêtue, d'une jeune fille se défendant contre un *Coup de vent*, par M. Pilet, est encore une statue agréablement composée dans un sentiment plus moderne.

Presque tous les sculpteurs dont nous venons de parler se sont exercés sur des thèmes restreints, qu'ils avaient eux-mêmes choisis; ils ne se sont donc pas trouvés en présence des difficultés multiples et imprévues que présentent la conception et l'exécution, soit d'un ensemble de figures destinées à décorer un édifice ou un monument, soit d'une figure imposée dont on ne doit pas modifier le caractère. Ces difficultés, de diverses natures, peuvent quelquefois paraître insurmontables, comme l'eussent été, sans doute, pour beaucoup d'autres, celles dont M. Chapu s'est tiré victorieusement dans son groupe en marbre des *Frères Galignani*, destiné à la ville de Corbeil. Les frères Galignani, les fondateurs du *Galignani's Messenger*, Anglais de naissance, Français de cœur, sont morts, on le sait, en laissant des legs considérables pour des fondations chari-

tables tant à Corbeil qu'à Paris. On peut voir, à la section d'architecture, les plans d'une maison de retraite construite à Neuilly, suivant leurs instructions, pour les hommes de lettres et les artistes sans ressources. Dans la section de sculpture, le groupe de M. Chapu atteste la reconnaissance de la ville près de laquelle ils habitaient, et que n'a pas oubliée leur générosité. C'est toujours une tâche assez ingrate (et nous en avons plus d'une preuve à l'exposition même) de poser sur un piédestal, au milieu d'une place publique, un personnage contemporain, surtout un personnage civil, n'ayant pour agrémenter les contours de sa silhouette sur le ciel que les pans maigres et secs du frac étriqué ou de la redingote égalitaire. Quelle peine il se faut donner pour dissimuler les pauvretés de ce commode et ridicule ajustement! Il va sans dire qu'on ne se hasarde jamais à l'empirer en y ajoutant son complément nécessaire, le chapeau à haute forme, ce qui serait pourtant tout à fait régulier ; en sorte que tous les grands hommes du XIXe siècle, moins heureux que leurs prédécesseurs, tous noblement ou familièrement coiffés du tricorne, du grand feutre, de la toque ou du chaperon, sont absolument condamnés à demeurer tête nue dans l'éternité, sous les rigueurs du soleil et sous les fureurs de l'orage. Mais que de mal on doit prendre encore pour étoffer par quelque jet de manteau plus ample la maigreur des torses ainsi emprisonnés dans leurs fourreaux noirs, pour dissimuler surtout l'insignifiance et la raideur des jambes cachées dans des enveloppes maladroites, qui ne sont pas assez collantes pour laisser suivre le mouvement des membres, qui le sont trop pour substituer à l'expression du mouvement anatomique l'expression d'un mouvement décoratif! S'il est difficile d'installer un *gentleman* en redingote de marbre qui fasse bonne figure à quelques mètres de terre, combien doit-il être plus scabreux d'en installer deux à la fois! Tel était le problème posé devant M. Chapu, qui l'a résolu tranquillement et sans fanfaronnade, en artiste intelligent et en habile ouvrier. N'avons-nous pas le droit, après tout, aussi bien que nos pères, de passer chez la postérité tels que nous sommes? Ne devons-nous pas avoir le courage de nous montrer chez nos arrière-neveux avec nos vêtemens ridicules, puisque nous n'avons pas le courage d'en changer? Ces arrière-neveux seront probablement pour nous beaucoup plus indulgens que nous-mêmes, et ils trouveront certainement un attrait pour leur curiosité historique dans la sincérité même de nos ajustemens, si singuliers qu'ils puissent être, comme nous en trouvons nous-mêmes un très vif dans l'exactitude de certains costumes bizarres du moyen âge ou du XVIIe siècle, qui n'étaient pas, après tout, ni mieux adaptés que les nôtres à la forme

du corps, ni plus soumis à ses mouvemens, ni plus expressifs dans leur froide rigidité ou dans leur hypocrite luxuriance.

L'essentiel est que le caractère du personnage se dégage simplement et vivement de cet appareil passager et conventionnel. A ce compte, les effigies des frères Galignani auront la même valeur pour l'avenir que les belles figures couchées ou agenouillées sur leurs sarcophages auxquelles les artistes d'autrefois ont su donner une expression si nette et si vivante, quel que soit le vêtement dont ils sont enveloppés, armure aux arêtes anguleuses ou robe aux longs plis symétriques. L'artiste a posé l'un près de l'autre les deux frères en des attitudes familières, qui indiquent à la fois leurs habitudes de collaboration intellectuelle et leurs rapports de confiante affection. L'un d'eux, assis sur un fauteuil, sous lequel est empilée une collection du *Galignani's Messenger*, tient une grande feuille de journal déployée sur ses genoux, et, relevant la tête vers son frère, qui se tient debout à sa gauche, semble lui poser quelque interrogation. Celui-ci, appuyé sur le bras du fauteuil, une main dans la poche de son pantalon, jouant de l'autre avec son binocle, se penche d'un air bienveillant pour approuver. Les deux têtes, d'un type très marqué, d'une expression intelligente et douce, doivent être d'une ressemblance parlante. Les vêtemens, ces terribles vêtemens, redingotes et pantalons, sont plissés et fripés avec une adresse naturelle et simple, qui en fait disparaître toutes les raideurs sans leur rien enlever de la correction qui convient aux habits de si parfaits *gentlemen*. Il est probable que M. Chapu a éprouvé moins de plaisir à manier ces draps noirs qu'il n'eût fait à manier la laine souple d'un blanc peplum sur une épaule de déesse, mais il n'est point mauvais que des artistes de cette valeur soient mis de temps à autre en présence d'embarras auxquels sont forcément exposés la plupart de leurs confrères. La façon même dont ils s'en tirent prouve aux autres que le problème n'est pas insoluble, et que les mieux armés pour le résoudre sont précisément ceux qui semblent aux gens superficiels s'y être le moins spécialement préparés.

Par un hasard singulier, M. Mercié, qui d'habitude se complaît autant que M. Chapu en la compagnie des héros et des dieux, s'est trouvé aussi, cette année, en présence d'une figure très nette, qui ne se prêtait pas plus que celle d'un directeur de journal aux transformations idéales. L'effigie de M. Zafiri, négociant grec établi à Constantinople, dont le tombeau doit s'élever dans un cimetière d'où l'on voit la mer, est comprise dans un esprit aussi moderne que possible. M. Zafiri, vêtu d'une redingote et d'un pardessus, chaussé de bottines à boutons, est assis, les jambes allongées, sur un large divan oriental. A ses pieds gisent des roses effeuillées. Il a

la tête nue et se tient accoudé, dans l'attitude de la réflexion, sur un traversin. Pour bien comprendre sa pose, il faut remonter à la section d'architecture, où l'on trouve une aquarelle de M. Esquié donnant l'ensemble du monument dans lequel doit prendre place cette figure. C'est un édicule oblong, en forme de dais, de style mi-classique, mi-oriental, adossé à une muraille, et supporté par deux piliers, auquel on accède de trois côtés par une série de gradins. Sous le dais repose M. Zafiri sur son divan, tandis que sur les gradins monte vers lui une femme drapée, qu'on voit de dos dans le dessin, et qui est accompagnée d'une petite fille. Ces deux figures complémentaires paraissent devoir être également des portraits et représentent sans doute la femme et la fille de M. Zafiri. Il est certain qu'en modelant ces deux figures élégantes et simples, M. Mercié se trouvera plus à l'aise qu'en employant son ciseau à reproduire les vêtemens si bien confectionnés, à la dernière mode parisienne, du chef de la famille. Toutefois, en traitant la partie la plus difficile de son ouvrage, il y a déjà mis l'adresse et la liberté qu'il apporte en tout ce qu'il fait. Il est resté sculpteur malgré tout, et dans son œuvre comme dans celle de M. Chapu, la ferme vigueur de la tête domine et sauve tout le reste.

Les statues des MM. Galignani et de M. Zafiri sont en marbre ; il faut bien reconnaître que cette éclatante et noble matière se prête moins encore que le bronze aux apothéoses des gens en paletot. Le bronze, avec ses modelés sourds et ses opacités résistantes, dissimule avec indulgence bien des vulgarités et des pauvretés que la transparence du marbre met au contraire en pleine lumière. Dans le bronze, il suffit d'une silhouette heureuse, d'une attitude bien indiquée, d'un geste clair et expressif, pour obtenir le résultat désiré, lorsqu'il s'agit, bien entendu, d'une figure colossale ou de grandeur naturelle, de celles qu'on dresse sur les places publiques. Si nous en jugeons par la réduction figurant au Salon, la statue de *M. Boucicaut*, fondateur du Bon Marché, sur la place de Bellême, par M. Étienne Leroux, doit y faire assez bon effet. Rien n'indique précisément, dans les accessoires, la profession à laquelle M. Boucicaut dut sa fortune et sa gloire, mais l'image est très familière et très vivante ; c'est celle d'un homme intelligent, satisfait, bienveillant, à qui le monde a souri et qui sourit au monde ; les enfans de Bellême, à le regarder, n'y prendront que des habitudes de belle humeur et des idées encourageantes. On voudrait un peu de cette animation dans la statue de l'illustre chimiste *J.-B. Dumas*, pour la ville d'Alais, par M. Pech ; cette grosse figure nous a paru épaisse et lourde, et n'exprimer que médiocrement l'intelligence si ouverte et si vive du modèle. La statue agenouillée du *Comte de Cham-*

bord, qui surmonte le monument important élevé à sa mémoire dans la ville d'Auray, drapée dans son manteau royal, présente naturellement une silhouette et une masse plus facilement sculpturales. A la hauteur où elle se trouve placée sur un piédestal beaucoup trop élevé pour ses proportions, il n'est guère possible de juger si M. Caravanniez a tiré parti, autant qu'il le pouvait, de la physionomie mélancolique et douce du prince exilé. Les quatre figures historiques qui entourent le piédestal, *Sainte Geneviève, Jeanne d'Arc, Bayard, Duguesclin*, sont exécutées avec une habileté facile qui frise la banalité. Avec deux autres figures agenouillées d'ecclésiastiques, celle de *Mgr Lamazou, évêque de Limoges*, pour l'église d'Auteuil, par M. Marquet de Vasselot, celle du *Cardinal Pierre Giraud, archevêque de Cambrai*, pour la cathédrale de cette ville, par M. Crauk, nous revenons au marbre, qui, entre des mains expérimentées, se prête si bien dans ce cas à des effets prévus, mais toujours renouvelables, tant dans l'accentuation des têtes, presque toujours caractéristiques, que dans le bel arrangement des draperies répandues autour du corps. Sous ces deux rapports, l'ouvrage savamment correct et soigneusement achevé de M. Crauk mérite notamment l'attention et l'estime.

Si les célébrités du jour, grandes ou petites, ont des tendances de plus en plus marquées à se grossir et s'agrandir parfois outre mesure et à revêtir des proportions colossales, les célébrités anciennes semblent prendre plaisir, au contraire, à se rapetisser. De même qu'autrefois, à la suite du *Jeune Chanteur florentin* de M. Dubois, du *Vainqueur au combat de coqs*, et du *Tarcinus*, de M. Falguière, on put voir, pendant plusieurs années, le Palais de l'Industrie envahi par une légion d'adolescens de plus en plus grêles et chétifs, de même aujourd'hui, à la suite du succès obtenu par le *Mozart enfant* de M. Barrias, on y voit pulluler les grands hommes en herbe à l'état d'écoliers et presque de marmots. C'est ainsi que M. Moreau-Vauthier nous présente le jeune *Pascal*, un genou en terre, traçant sur le parquet des figures géométriques, que M. Laoust fait chanter à la lune, d'un air sentimental, le jeune *Lulli* en tablier de marmiton, que M. Hercule montre le jeune *Turenne* regardant une épée dans une attitude martiale, et que M. Gaudez installe le jeune *Molière*, apprenti tapissier, son marteau à la main, sur un fauteuil dont il néglige de clouer les passementeries pour lire à la dérobée quelque pièce de comédie. Cette dernière figure est spirituellement et vivement troussée, avec la grâce et la désinvolture que M. Gaudez sait apporter en ces sortes d'affaires. Presque tous les autres artistes ont assez ingénieusement interprété, en les rajeunissant, les visages connus de leurs héros; mais, c'est bien le cas de

le dire, tout cela n'est que gaminerie et enfantillage. La conception de M. Barrias était heureuse, parce que, d'une part, elle était conforme à la vérité historique, puisque Mozart était un virtuose célèbre à l'âge où l'on est encore à l'école, et que, d'autre part, l'action d'accorder un violon est une action connue, facile à comprendre, se prêtant admirablement, comme l'a prouvé l'habile artiste, au développement sculptural d'une attitude très vive et d'un geste très expressif. Il n'en est pas de même pour la plupart des petits bonshommes dont l'on nous veut faire prévoir maintenant les grandes destinées; si leurs noms n'étaient pas inscrits sur leur socle, on ne se douterait guère de leur futur génie, et les actions auxquelles ils se livrent, actions qui ne dépassent pas la mesure de l'activité ordinaire des enfans, ne sont pas en elles-mêmes d'une nouveauté bien surprenante ni d'un effet très sculptural. Il est plus naturel, il est plus juste de représenter les grands hommes à l'heure où ils le sont devenus; s'il nous semble à peine convenable de les montrer dans leur décrépitude, il nous semble presque ridicule de les vouloir deviner avant leur floraison. Le *Rameau* de M. Allasseur et le *Racine* de M. Allouard ne réalisent peut-être pas aussi complètement que possible l'idée qu'on a pu se faire de ces deux maîtres en l'art musical et en l'art poétique; néanmoins, la manière dont tous deux se présentent dans leurs vêtemens de cour, abondans et pompeux, est infiniment plus respectable et plus digne. Dans ces sortes de représentation, l'imagination non plus ne gâte rien; on en trouve la preuve dans le *Boucher* de M. Aubé. Le décorateur des boudoirs, nonchalamment assis sur un de ces rochers moelleux qui meublent les paysages bleus des trumeaux, trempe son pinceau dans la couleur d'une palette idéale qui lui est présentée par un Amour bouffi et gambadant. Le caractère galant et décoratif du talent de Boucher est infiniment mieux exprimé par cette aimable fantaisie, traitée vivement avec toute la désinvolture indispensable, qu'il ne l'eût été par une image plus exacte et plus réelle du peintre des grâces.

Si les documens précis font parfois défaut à ceux de nos artistes modernes qui veulent ressusciter les hommes et les femmes du passé, on peut croire que les artistes futurs ne se trouveront pas dans le même embarras, car on ne s'est jamais fait si volontiers portraiturer que de notre temps. Les bustes ne sont pas moins nombreux au Salon que les portraits peints; la plupart sont, il faut bien le dire, médiocres et détestables; toutefois, il en est un petit nombre qui sont des œuvres remarquables et quelques-uns qui sont des chefs-d'œuvre. La liberté avec laquelle nos habiles sculpteurs interprètent la figure humaine et la variété des moyens qu'ils emploient pour mettre en relief les physionomies individuelles rendent cette

collection aussi curieuse qu'intéressante. Il n'y a sans doute aucun rapport entre la gravité calme avec laquelle M. Guillaume représente le *Prince Napoléon* et *M. Chevreul* et l'âpreté fougueuse avec laquelle M. Dalou modèle la tête de *M. Henri Rochefort*, entre la désinvolture joviale avec laquelle M. Falguière présente le *Portrait de Mme P. P...* et la mystérieuse tristesse avec laquelle M. Rodin fait sortir d'un bloc rugueux la tête fatiguée et pensive de *Mme M. V..*, entre la naïveté plébéienne qu'apporte M. Baffier dans l'analyse d'un masque de *Jeune Berrichonne* et la distinction savante qu'apporte M. Degeorge dans son étude d'un *Jeune Florentin ;* mais tous ces artistes et bien d'autres, parmi lesquels nous rappellerons seulement MM. Fagel, Bastet, Gautherin, Carlier, Puech, Cordonnier, ont saisi et fixé, avec la même sincérité, quelque trait nouveau du visage et de l'âme moderne; ils ont fait œuvre d'historiens, en même temps qu'œuvres d'artistes.

A ce point de vue, on ne saurait rester indifférent aux progrès que continue à faire, chez les sculpteurs, l'art du portrait sous une forme plus familière et plus intime, mais extrêmement précieuse, à cause même de ces qualités, l'art des médaillons et des médailles. Là aussi les moyens d'expressions varient suivant les tempéramens et suivant les écoles : les uns, comme MM. Léonard, Ringel, Deloye, Robert David d'Angers, inclinent plus vers l'expression mouvementée, pittoresque, décorative; les autres, comme MM. Ponscarne, Alphée Dubois, Daniel Dupuis, Patey, se tiennent de plus près à côté des maîtres dessinateurs de l'antiquité et de la renaissance. Dans ce groupe actif et ingénieux, c'est toujours M. Chaplain qui tient la tête, parce qu'il joint à une science sûre et précise, à une observation ferme et pénétrante, à un goût noble et délicat, une qualité plus rare, celle qui fait les artistes supérieurs, une imagination inventive et poétique, à la fois généreuse et contenue, chaleureuse et maîtresse d'elle-même. Il n'y a qu'à examiner les revers des médailles frappées, cette année, par M. Chaplain, en l'honneur d'illustres artistes contemporains, MM. Henriquel Dupont, Guillaume, Cabanel, P. Laurens, à voir avec quelle ingéniosité, souvent profonde, il a rajeuni pour eux ces vieilles allégories de la *Gravure*, de la *Sculpture* et de la *Peinture*, pour comprendre la haute valeur de cet artiste exceptionnel et la légitimité de l'action qu'il exerce autour de lui.

GEORGE LAFENESTRE.

ÉRASME ET L'ITALIE

D'APRÈS DES LETTRES INÉDITES D'ÉRASME

Érasme est l'homme de la renaissance. S'il faut choisir un nom pour caractériser cette période glorieuse, le sien vient le premier à l'esprit. Dans la révolution morale qui secoua l'Europe du Nord engourdie par la scolastique, pour la ramener au mouvement et à la vie, nul n'a dépensé plus de forces, ni utilisé plus de talent. Nul aussi, parmi les travailleurs à l'œuvre commune, ne mérite d'être étudié avec plus de sympathie. Cette étude, il est vrai, est fort délicate. La grande figure d'Érasme participe trop à l'extrême complexité de son époque. Les hommes d'une activité aussi multiple, d'une vie aussi mêlée à leur temps, sont difficiles à bien connaître. On les apprécie souvent d'après des témoignages sans contrôle; on les condamne en bloc sur certains défauts saillans; ou encore on les glorifie pour ce qu'ils ne furent pas. Mais l'érudit qui les cherche sincèrement dans leurs livres et prend la peine de les replacer dans leur milieu, découvre en ces âmes singulières tant de côtés inattendus qu'il aime mieux laisser à d'autres le soin de les juger, et les goûter que les définir.

L'écrivain de France qui a le mieux compris Érasme, et qui a eu le rare mérite de parler de lui pour l'avoir lu, est certainement M. Désiré Nisard (1). Après avoir étudié le philosophe de Bâle, après avoir expliqué, avec autant de mesure que de finesse, son rôle

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 août et du 1er septembre 1835.

d'érudit et de chrétien et ses contradictions apparentes, l'éminent critique n'a pas osé résumer ces pages pourtant si précises et que leur brièveté n'empêche pas d'être complètes. Il a mieux aimé « s'avouer accablé par la diversité du personnage que de le mutiler pour le faire entrer de force dans un cadre trop étroit. » Un tel aveu semble décourageant pour quiconque est tenté de s'occuper d'Érasme ; il justifie cependant des recherches nouvelles sur un sujet toujours obscur par quelque point. Le hasard nous a servi en nous faisant retrouver, à la bibliothèque du Vatican, un certain nombre de lettres inédites de ce grand homme. Plusieurs de ces lettres se rapportent précisément à un des momens les moins connus de sa carrière, à son voyage en Italie. Elles ont quelque valeur de document par les points de biographie qu'elles permettent de fixer avec certitude ; elles ont paru en avoir aussi par les observations qu'elles invitent à grouper. La place que tient l'Italie dans la vie d'Érasme, dans le développement de son caractère d'humaniste et même dans la formation de ses opinions religieuses, n'a pas été, croyons-nous, indiquée comme elle le mérite. C'est un point de vue qu'on a laissé dans l'ombre, et le portrait du philosophe, si bien esquissé par M. Nisard, gagnera peut-être quelques traits à celui du voyageur.

I.

Il est impossible que l'Italie n'ait pas exercé sur Érasme une influence profonde et durable, quand on songe à quelle époque il l'a visitée et à la longueur du séjour qu'il y fit. Il y a vécu près de trois années, de 1506 à 1509, et dans un moment décisif pour les destinées de la renaissance. Ses liaisons y furent très nombreuses et ses études très variées. Beatus Rhenanus, son biographe, nous dit bien qu'il apporta dans ce pays la science que les autres y venaient chercher ; mais c'est là une des exagérations de l'enthousiasme, et il est permis de douter de ces jugemens portés après coup et où l'amour de l'antithèse entre sans doute pour quelque chose.

Érasme avait près de quarante ans quand il franchit les Alpes, et il semble, à regarder son histoire, que ce voyage appartienne encore à sa jeunesse, j'entends à cette période de préparation et de culture qui se prolongeait si longtemps pour les hommes d'autrefois. A peine sorti du couvent, où on l'avait enfermé malgré lui, le jeune Hollandais avait couru le monde, cherchant à satisfaire son immense besoin d'étude et à réparer, dans les universités et chez les maîtres, son éducation mal commencée. Il avait appris tout seul le grec, dont il sentait la nécessité pour mieux pénétrer l'Écriture sainte, et qui était encore presque entièrement ignoré dans

les pays transalpins. Il avait eu ses premières escarmouches avec les moines et les théologiens de l'école régnante, qui avaient été les tyrans de sa jeunesse et qui restèrent les adversaires de toute sa vie. Il avait séjourné à Louvain, à Paris, à Orléans, à Londres, dans les principaux centres intellectuels du temps, et s'était lié partout avec les savans. Cependant, si nous examinons à cette date l'œuvre imprimée d'Érasme, nous trouvons qu'elle n'est encore ni considérable ni populaire ; il a fait quelques traductions, quelques livres d'éducation, quelques commentaires sur saint Jérôme ; son nom est connu d'un cercle d'amis ; il excite déjà, dans certains milieux, ces colères et ces haines dont la violence même fera une part de sa gloire ; mais il n'a pu trouver, pendant sa vie nomade et souvent difficile, ni le loisir des grands travaux d'érudition qui éblouiront son siècle, ni l'inspiration des satires qui charmeront la postérité. A son retour d'Italie, il en va tout autrement. Érasme de Rotterdam n'est plus le même personnage : son recueil des *Adages* est aux mains de tous les gens instruits ; il compose *l'Éloge de la folie ;* il publie cette série de *Colloques* et de traités latins, qui vont achever de gagner l'Europe à l'esprit de la renaissance ; il entreprend enfin cette prodigieuse correspondance internationale, aujourd'hui si précieuse, littéraire, politique et religieuse, et dont on ne peut rapprocher que deux correspondances analogues, en des temps fort différens, celle de Pétrarque avant lui, et, après lui, celle de Voltaire. Comme ces deux grands hommes, il devient le roi intellectuel de son époque, consulté par tout ce qui pense, écouté par tout ce qui réfléchit ; son public se forme autour de lui : c'est le moment où son rôle d'éducateur des princes et des peuples va commencer. Aussi les années dont nous allons résumer l'histoire sont-elles importantes dans sa vie. Ce voyage d'Italie, qui peut sans paradoxe se rattacher à sa jeunesse, en marque nettement la fin, et l'on doit conclure que la formation du grand humaniste du Nord s'achève dans la patrie de l'humanisme.

Paris avait été, au XIIIe siècle, le grand foyer de la science en Europe ; au XVe siècle, l'Italie avait repris ce rôle, et ses universités, surtout Bologne et Padoue, appelaient de tous les coins du monde la jeunesse lettrée. La France elle-même commençait à y envoyer ses étudians, et, pendant tout le XVIe siècle, nos prélats, nos magistrats, nos érudits tinrent à honneur de prendre leurs grades dans les écoles de la péninsule. Telle était aussi l'intention d'Érasme, quand il partit pour l'Italie. Il n'était point encore docteur en théologie, et bien qu'il dédaignât les titres officiels, « le vrai docteur étant celui qui montre sa science par ses livres, » il voulait sacrifier au préjugé du temps et mériter comme les autres d'être appelé *magister noster*. Une autre raison plus élevée l'attirait

plus vivement encore : il désirait se perfectionner dans la langue grecque, et les bons maîtres n'avaient pas encore passé les Alpes.

Depuis sa jeunesse il rêvait ce voyage ; trois fois il avait dû partir ; le manque d'argent l'avait toujours arrêté. En 1506 seulement, l'occasion se présenta. Il vivait à Londres, au milieu d'une société de gens instruits dont Holbein a fait plus tard les portraits ; il comptait parmi ses meilleurs amis un homme qui a marqué sa place au premier rang des grands esprits du siècle, Thomas Morus. Un médecin du roi Henri VII, un Génois fixé en Angleterre, voulant envoyer ses deux fils achever leur éducation dans son pays, offrit à Érasme de les accompagner, pour diriger leurs études. Celui-ci accepta avec empressement, et le voilà mettant ordre à ses affaires et faisant ses préparatifs de départ. Un tel voyage alors était chose grave : ses amis s'en effrayèrent et essayèrent en vain de l'en dissuader ; ils craignaient qu'il ne revînt pas : « Si pourtant nous le revoyons, écrivaient-ils, ce sera avec un beau titre et une belle gloire ! »

Érasme arriva à Paris au milieu du mois de juin. La traversée de la Manche avait été mauvaise et avait duré quatre jours. Il se reposa parmi des amis qu'il aimait particulièrement et dont plusieurs étaient pour lui de vieux condisciples ; un d'eux est resté célèbre : c'est le restaurateur des lettres grecques en France, Guillaume Budé. Le voyageur s'arrêta quelques jours à Orléans, puis à Lyon, où les personnages doctes de la ville le reçurent honorablement. Les savans ne faisaient pas alors l'unique attrait de Lyon, si nous en croyons un joli *Colloque ;* les auberges étaient confortables et les servantes tout à fait accortes ; Érasme insiste trop sur ce souvenir de voyage pour qu'il ne soit pas rappelé ici. Il traversa enfin les Alpes, au mois d'août, avec ses jeunes compagnons, composant des odes latines au pas de son cheval, dans les cols couverts de neige : « Je commence, disait-il, à sentir les soucis de l'âge. Je n'ai pas encore quarante ans et déjà, ô mon ami, mes cheveux sont clairsemés, mon menton grisonne, mon temps printanier est fini. Tandis que je mêle aux travaux sacrés les travaux profanes, le grec au latin, tandis que je prends plaisir à gravir les Alpes neigeuses, à me faire aimer des uns, admirer des autres, voici que furtivement la vieillesse s'est glissée vers moi, et je m'étonne d'en apercevoir les premiers signes. » Évidemment, Érasme parle ici comme font les poètes quand la vieillesse n'est point trop prochaine.

A peine descendu en Piémont, il se fait recevoir docteur à l'université de Turin. Il est séduit par l'amabilité des habitans de la ville, et on voit que le charme de l'Italie commence à agir, dès son arrivée, sur cet homme du Nord. Mais il ne séjourne pas longtemps à Turin, ayant décidé de passer l'année scolaire à Bologne. En traversant la

Lombardie, il visite la fameuse Chartreuse de Pavie, dont la construction et l'embellissement ont été l'œuvre favorite des Visconti et des Sforza. La façade de l'église, cette merveille du décor architectural, est alors à peu près terminée. Érasme parle quelque part du monument, mais ce n'est pas l'admiration qui l'emporte dans ses souvenirs : « Quand je suis allé dans le Milanais, dit-il, j'ai vu un monastère de chartreux, non loin de Pavie ; il y a une église qui, au dedans et au dehors et du haut en bas, est entièrement construite de marbre blanc ; tout ce qu'elle contient ou à peu près, autels, colonnes, tombeaux, est aussi de marbre. A quoi bon dépenser tant d'argent pour faire chanter dans un temple de marbre quelques moines solitaires ? Pour eux-mêmes, cette richesse est un ennui, car ils sont importunés par une foule d'étrangers qui viennent chez eux uniquement pour l'église et pour le marbre. » Combien d'observations du même genre va faire, dans la suite de son voyage, cet ami trop exclusif de la simplicité évangélique ! Érasme, qui comprendra si bien certains côtés du génie italien, restera indifférent ou hostile à des manifestations du même génie que nous admirons aujourd'hui, le luxe, les arts, l'éblouissante vie des cours et la magnificence profane mise au service de l'idée religieuse.

Nos étrangers ont mal choisi leur temps pour voyager dans la Haute Italie. Une guerre interminable désole ce malheureux pays. En ce moment même, les troupes de Louis XII n'ont pas repassé les Alpes, et celles de Jules II sont occupées à reconquérir les places détachées du domaine de l'église. Les Bolonais sont des sujets révoltés ; l'armée du saint-siège marche contre eux, et le premier séjour d'Érasme à Bologne est interrompu brusquement par l'arrivée de l'ennemi. Il doit chercher un refuge au-delà de l'Apennin, et choisit Florence, alors paisible au milieu de l'Italie en armes.

C'est du moins une belle année, que l'an 1506, pour venir à Florence. L'ardente campagne de Savonarole n'a point arrêté l'œuvre de la renaissance. La tranquillité dont jouit l'état florentin attire de tous côtés les artistes : Léonard, Michel-Ange, Raphaël, fra Bartolommeo, André del Sarto, ont en même temps leurs ateliers ouverts. Érasme, nous l'avons dit, n'est pas préparé à leur rendre visite, mais peut-être entrera-t-il dans les cercles littéraires. Aux *Orti Oricellarii*, un homme d'esprit et de savoir, l'historien Bernard Ruccellai, a recueilli les restes des collections des Médicis ; les réunions savantes qu'il y préside rappellent celles qui se tenaient, quelques années auparavant, autour de Laurent le Magnifique ; tous les lettrés de la ville s'y rencontrent, et, parmi eux, le secrétaire de la république, Nicolas Machiavel. Érasme, qui

admire si profondément les grands humanistes toscans du XVe siècle, les Poggio et les Politien, cherche sans doute à connaître leurs successeurs. On le présente à Ruccellai. Celui-ci, bien qu'il écrive le latin comme un Salluste, se pique de ne parler qu'italien. Érasme est fort embarrassé : « De grâce, lui dit-il, *vir præclare*, ne vous servez pas de cette langue; je ne l'entends pas plus que la langue indienne. » Ruccellai s'obstine, et la conversation ne va pas plus loin. Si Érasme a rencontré beaucoup de semblables résistances, on comprend qu'il ne se soit pas fait de relations à Florence et qu'il ait tant regretté d'y perdre son temps. Pour se consoler, il traduit du grec et vit, dans les livres, avec les Florentins d'autrefois.

Enfin, les chemins sont libres : Bologne est au pape. Érasme y revient précisément pour assister à l'entrée triomphale de Jules II. Cet épisode a laissé dans son esprit des traces profondes. C'est la première fois qu'il se trouve en présence du vicaire de Jésus-Christ, du représentant de Celui dont le royaume n'est pas de ce monde et qui a maudit les œuvres de l'épée. Il lui apparaît, dans tout l'éclat d'un triomphe païen, au milieu des trophées et des acclamations de guerre, casque en tête et cuirasse au flanc. Le lendemain, l'*imperator* redevient pontife et célèbre une messe solennelle à la cathédrale; mais le premier spectacle ne s'effacera point de la mémoire d'Érasme. Un monument va d'ailleurs le lui rappeler tous les jours; il voit s'élever, sur la porte principale de la grande église de San-Petronio, la statue de bronze du vainqueur des Romagnes, modelée et fondue par Michel-Ange. « Mets-moi une épée à la main, » a dit Jules II à son sculpteur, « et surtout point de livre, je ne suis pas un humaniste; » et l'image colossale et menaçante se dresse au centre de la ville toujours rebelle.

Érasme ne blâmait pas seulement le pape de jouer le rôle des Césars romains et de se montrer « trop digne de son nom de Jules ; » il lui en voulait aussi de prolonger en Italie une guerre préjudiciable aux lettres, et particulièrement à l'université où il comptait travailler : « Je suis venu en Italie, écrivait-il, pour apprendre du grec; mais la guerre fait rage. Le pape prépare une expédition contre les Vénitiens, s'ils résistent à ses volontés. En attendant, les études chôment. » D'autres ennuis l'attendaient à Bologne : le climat ébranla sa santé, d'ordinaire fort délicate; il eut à se plaindre des compagnons qui étaient venus d'Angleterre avec lui et dont il dut se séparer; enfin la peste éclata, très violente, et l'obligea à passer quelque temps à la campagne. Mais il goûta de grandes satisfactions d'esprit. Il put enfin apprendre sérieusement le grec, sous la direction d'un des bons hellénistes d'alors, Paolo Bombasio. Ce fut Bombasio qui l'initia complètement à la culture ita-

lienne, et aucun maître ne fut mieux fait pour ce rôle : son caractère, fier et désintéressé, était digne de son talent ; Érasme s'en fit un ami et a toujours parlé de lui avec une tendre affection ; il chercha même, un peu plus tard, à l'attirer auprès de lui en Angleterre. Bombasio fut peut-être mal inspiré de ne point écouter son élève, car sa carrière en Italie ne fut pas heureuse. Les érudits de ce temps faisaient volontiers de la politique : il prit parti pour l'une des deux factions qui se disputaient Bologne ; vaincu avec les siens, il dut s'exiler et chercher fortune en diverses villes. Après une vie assez tourmentée, il devint secrétaire d'un cardinal, se fixa à Rome, et continua d'écrire à Érasme et de le servir jusqu'à sa mort. Il mourut pendant le sac de Rome par les troupes du connétable de Bourbon : un coup d'arquebuse égaré atteignit le pauvre savant, qui depuis longtemps ne s'occupait plus que de ses livres.

Le séjour d'Érasme à Bologne dura treize mois. Il en employa une partie à revoir son livre des *Adages*, recueil de proverbes grecs et latins entourés de commentaires, véritable encyclopédie raisonnée de la sagesse antique. Il l'avait déjà publié à Paris, et en destinait la seconde édition, fort augmentée, à l'imprimerie vénitienne d'Alde Manuce, alors dans toute sa renommée. Il écrivit à Manuce et lui offrit d'abord une traduction latine de deux tragédies d'Euripide, essai méritoire pour l'époque et qui n'avait pas été tenté. L'imprimeur accepta avec empressement et fit paraître cet opuscule. Il se chargea aussi des *Adages* ; mais il invita l'auteur à venir lui-même à Venise, lui faisant entendre qu'il enrichirait beaucoup son ouvrage s'il l'achevait à portée des manuscrits de la bibliothèque de Saint-Marc et avec les conseils des érudits vénitiens. Érasme était curieux de voir la ville des lagunes, plus curieux encore de connaître Alde Manuce et ce savant groupe d'hellénistes dont Bombasio lui avait souvent parlé. Il se rendit aux instances d'Alde, et arriva à Venise au commencement de l'année 1508. Alde ne voulut pas qu'il logeât ailleurs que dans sa maison ; il l'admit à la table de famille, et, pendant huit mois environ, Érasme vécut de la vie de son imprimeur, dans un milieu tout nouveau pour lui et dont rien jusqu'alors n'avait pu lui donner l'idée.

La ville même de Venise offrait à l'étranger un spectacle incomparable. Notre Philippe de Commynes raconte combien il fut « émerveillé de voir l'assiette de cette cité, et de voir tant de clochers et de monastères, et si grand maisonnement, et tout en l'eau ; » il s'extasie devant la beauté du Grand-Canal, où « les maisons sont fort grandes et hautes et de bonne pierre, et les anciennes toutes peintes ; les autres, faites depuis cent ans, toutes ont le devant de marbre blanc qui leur vient d'Istrie... C'est la plus triomphante cité que j'aie jamais vue, et qui plus fait d'honneur à ambassadeurs

et étrangers, et qui plus sagement se gouverne, et où le service de Dieu est le plus solennellement fait. » Au moment du voyage d'Érasme, quelques années après Commynes, l'heure de la décadence de la grande république n'a pas encore sonné. La rude guerre que lui fait Jules II n'atteint pas son commerce, principale source de sa prospérité. Les villas de terre ferme continuent de s'élever au bord de la Brenta; l'état construit à grands frais la cour du Palais ducal; les Bellini, les Carpaccio, les Palma peignent des saints pour les églises, et le siècle de Titien s'ouvre brillamment par une fête perpétuelle des sens et de l'esprit.

Ce qui excite plus encore l'étonnement d'Érasme, c'est la société qu'il voit chez Alde, et dans laquelle il reçoit dès l'abord droit de cité. Le monde littéraire de Venise n'est pas celui qu'il a rencontré à Bologne ou qu'il va trouver un peu plus tard à Padoue. Les lettres n'y sont point cultivées, comme dans les villes universitaires, par un groupe d'érudits de profession. Les principaux membres de l'aristocratie et du gouvernement leur réservent la meilleure part de leur loisir. Ils fréquentent l'humble imprimerie du Rialto; ils s'honorent d'en recevoir les dédicaces et d'être inscrits, à côté des Grecs réfugiés et des maîtres de Padoue, sur les listes de l'Académie aldine. Cette académie, qui est le type trop oublié de nos modernes sociétés savantes, était spécialement consacrée au développement des études grecques; elle délibérait en grec; et ce seul détail montre à quel degré la culture littéraire était parvenue à Venise, sous l'influence d'un grand citoyen. Soutenu par ce public d'élite, Alde Manuce exécutait, sous la direction de savans spéciaux, ses belles éditions *princeps* d'auteurs anciens, dont l'apparition était toujours un événement pour l'Europe lettrée. Plusieurs parurent ou furent préparées pendant le séjour d'Érasme.

Il s'est lié d'une façon intime avec plusieurs des collaborateurs d'Alde, dont le nom n'est point oublié. Tel est cet Egnazio, ami de Bembo, cœur droit et fidèle, qui devint un des correspondans d'Érasme et ne cessa point de le tenir au courant des nouvelles de Venise. Tels encore Marc Musurus, de Crète, qui professait à Padoue, tout en s'occupant de sa grande édition de Platon, et Jean Lascaris, alors ambassadeur du roi de France près la sérénissime république. Parmi tous ces érudits, la sympathie d'Érasme distingua un jeune homme, qui se nommait Jérôme Aleandro, et se disposait à aller fonder à Paris l'enseignement du grec. Sa fortune devait être aussi brillante que celle de Lascaris, qui, d'abord simple éditeur de l'*Anthologie* et fournisseur de manuscrits pour Laurent de Médicis, s'était élevé aux plus hautes fonctions diplomatiques. Aleandro, à son tour, devint archevêque, nonce, bibliothécaire du Vatican et cardinal. Heureux âge où le grec conduisait à tout! Érasme re-

trouva plus tard Aleandro; c'était pendant les premières années de la réforme, les terribles années de Wittemberg et de Worms. Érasme n'était plus l'érudit modeste qu'on avait connu à Venise; il comptait en Europe parmi les maîtres de l'opinion; Aleandro, de son côté, arrivait en Allemagne comme nonce de Léon X et reprochait amèrement à Érasme sa persistance à ménager Luther. Les deux amis d'autrefois, mêlés tous les deux aux passions contemporaines, échangèrent de dures paroles, de violentes accusations. Et, cependant, on les trouve un jour à Louvain, ayant l'occasion de vivre ensemble quelque temps; leurs conversations se prolongent toujours fort tard dans la nuit; on les croit occupés de politique ou de théologie, de Luther, de l'électeur de Saxe ou de l'empereur Charles-Quint; il n'en est rien : ces deux adversaires de la veille, qui reprendront les armes demain, consacrent leur soirée aux lettres classiques et rajeunissent ensemble leurs souvenirs de la maison du Rialto.

A Venise, en 1508, qui donc pouvait songer aux futurs orages? Érasme, qui avait pourtant la vue lointaine, eût été bien surpris d'apprendre le rôle que lui réservait l'avenir. S'il gardait en lui le théologien, le réformateur peut-être sous l'humaniste, il n'en laissait rien paraître. Il était à Venise pour lire du grec et pour imprimer ses *Adages*. Les amis d'Alde, d'ailleurs, ne s'intéressaient qu'aux textes anciens et à la philosophie platonicienne. Érasme faisait comme eux, et nulle année de sa vie ne fut mieux remplie pour les lettres. Il prenait part aux travaux de l'imprimeur, recevait la confidence de ses grands desseins, que la mort allait bientôt briser. Souvent, le soir, quand les presses se taisaient et quand les ouvriers étaient partis, on voyait arriver Lascaris; il apportait un des précieux inédits qu'il avait recueillis autrefois en Grèce ou dans les îles, ou encore dans la bibliothèque de Blois; on étudiait en commun les moyens d'en tirer le plus grand profit pour la science. D'autres fois, on lisait la correspondance des amis absens, le courrier d'Angleterre, de Hongrie ou de Pologne. Dans ces doctes réunions, où les plus nobles sénateurs et les plus humbles érudits donnent leur avis en égaux et fêtent ensemble la Muse antique, on aime à se représenter le blond Hollandais, au teint blanc, aux traits fins, déjà fatigués, comme dans le portrait d'Holbein, regardant de ses yeux bleus un peu indécis. Ce n'est pas le plus brillant des causeurs, ce n'est pas pourtant le moins écouté. Si la conversation est en dialecte vénitien, il s'abstient d'y prendre part; mais, pour traiter de questions littéraires, il est bien sûr qu'on va parler la langue littéraire. Aussitôt son regard s'anime, son latin s'enflamme; il entre dans la discussion par un trait subtil, trouve le mot juste, résume un débat; et plus d'une fois la raillerie, une

raillerie douce et sans amertume, plisse les coins mobiles de ses lèvres.

II.

L'édition des *Adages* avait paru et courait déjà l'Italie. Après huit ou neuf mois de séjour, rien ne retenait plus Érasme à Venise. Il ne pouvait cependant se décider à quitter ses amis. Il résolut de passer l'hiver non loin d'eux, à Padoue. Il accepta d'être précepteur d'un fils du roi d'Écosse, qui suivait les cours de la grande université vénitienne. Il fit à Padoue des connaissances nouvelles; il se lia particulièrement avec un jeune helléniste qui d'ordinaire habitait Rome, où ils allaient bientôt se retrouver : il se nommait Scipion Fortiguerra et, grécisant son nom, suivant la mode du temps, se faisait appeler Cartéromachos. Érasme prenait ses conseils et ceux de Musurus, dont l'érudition prodigieuse faisait son admiration. Aux cours du maître crétois, il assistait, chaque matin, à un spectacle dont il a fixé avec émotion le souvenir. Dès sept heures, et malgré les rigueurs d'un hiver qui décourageait les jeunes gens, donnant l'exemple de l'exactitude et du zèle, on voyait arriver un vieillard septuagénaire, qui s'asseyait sur les bancs pour écouter Musurus. C'était Raphaël Regio, lui-même longtemps professeur de lettres latines et humaniste renommé, qui ne voulait pas mourir sans avoir profité des leçons de grec qu'il n'avait pas trouvées dans sa jeunesse. Ce trait suffit à peindre l'ardeur studieuse des Italiens du second âge de la renaissance, leur soif égale des deux sources antiques, leur désir de jouir des trésors de cette littérature grecque dont leurs pères avaient été privés.

Érasme se fût volontiers attardé à Padoue : il s'attachait déjà à cette université où les études littéraires, sagement réglées, lui semblaient mieux qu'ailleurs en juste harmonie avec la philosophie et la religion, et où il aima plus tard à envoyer ses jeunes disciples. Mais la guerre, un moment assoupie, menaçait de se réveiller avec violence. Le belliqueux Jules II, qu'Érasme rencontrait toujours sur son chemin, avait repris ses projets contre Venise, et on parlait déjà en Italie d'une ligue internationale conclue à Cambrai et dirigée contre la trop puissante république. Les étudians, ne se sentant plus en sûreté sur le territoire vénitien, quittèrent Padoue, et les cours furent interrompus. Érasme partit des derniers, avec le prince son élève : « Maudites guerres! s'écriait-il, qui m'empêchent de jouir de ce coin d'Italie que j'aime chaque jour davantage. »

Ils firent une courte halte à Ferrare. Le nom d'Érasme, déjà bien connu des lettrés italiens, leur valut la visite des savans de la ville

et de belles harangues latines. On aurait voulu les retenir. Ferrare était un centre littéraire important : une gracieuse duchesse, amie des lettres, y régnait par son esprit et par sa beauté; c'était madonna Lucrezia, « la divine Borgia, » auprès de qui Arioste composait l'*Orlando*. Mais Érasme ne pouvait s'arrêter longtemps dans une ville si voisine du théâtre de la guerre. Il poursuivit sa route jusqu'à Sienne, où il séjourna au commencement de l'an 1509. Nous le trouvons enfin à Rome, où il demeura, en trois voyages distincts, la durée de plusieurs semaines.

Érasme parle souvent de Rome dans ses livres et dans ses lettres; à chaque instant une allusion ou une anecdote se glisse sous sa plume, *cum essem Romæ!* Disons tout d'abord qu'il a bien vu Rome, et qu'il a employé admirablement le temps de son séjour. Il a observé les hommes et les choses d'un œil rapide et intelligent, les hommes surtout, qui l'intéressaient tout particulièrement dans la capitale du christianisme. Il fut introduit, dès son arrivée, dans la monde de la curie, et il apprécia bien vite les charmes de cette société romaine de la renaissance, l'une des plus cultivées et des plus ouvertes aux choses de l'esprit qui se soient jamais rencontrées. L'aimable Cartéromachos lui fit connaître tous ses amis, et, entre tous, Egidio de Viterbe, alors général des Augustins, et Tommaso Inghirami. Celui-ci était affable, enjoué, instruit, très occupé de peinture et de poésie, connu des artistes et des philologues, facilitant aux uns le placement de leurs tableaux, aux autres leurs recherches dans les manuscrits : c'était le modèle le plus accompli du prélat romain du grand siècle. Ses contemporains, charmés de ses sermons d'humaniste, l'appelaient « le Cicéron de leur temps ; » mais l'éloquence d'Inghirami a péri avec lui, et, si son nom reste immortel, il le doit seulement au portrait que peignit son ami Raphaël, et qui est un des chefs-d'œuvre du palais Pitti. Érasme le vit souvent, et usa de son obligeance pour visiter le Vatican, dont il était bibliothécaire. Une tradition veut qu'Inghirami ait conduit Érasme dans l'atelier de Raphaël. Il faut se méfier des légendes, mais celle-ci a quelque vraisemblance. Bien que l'esprit de l'art italien lui ait échappé, Erasme n'était point tout à fait étranger aux œuvres du pinceau ; il eut du goût pour Holbein et pour Dürer; il a pu s'intéresser aux travaux du jeune peintre, déjà célèbre, que le pape venait d'appeler auprès de lui et qui commençait à rêver aux *Stanze*.

Érasme est présenté partout, veut tout voir, tout visiter. D'abord les bibliothèques, que renferment en si grand nombre les couvens et les palais, et qui font à ses yeux un des grands charmes, une des gloires particulières de Rome. Puis le Vatican, où, par tant d'amis, il a ses entrées à toute heure. On l'y fait assister à des

combats de taureaux, auxquels il ne prend aucun plaisir et qui lui semblent « des jeux cruels, restes du vieux paganisme. » On le mène devant le *Laocoon*, récemment découvert aux Thermes de Titus, et qui excite la verve de tous les poètes de la ville (les cuisiniers des cardinaux savent s'ils sont nombreux!). On lui montre les travaux commencés de la colossale basilique de Saint-Pierre, et on s'entretient devant lui du mystérieux plafond de la Sixtine, que recouvrent les échafaudages impénétrables de Michel-Ange. Il fait une excursion dans la campagne : est-ce vers Tibur? est-ce vers Tusculum? S'il n'a pas un souvenir plus précis, la faute en est à Inghirami ou à quelque autre compagnon, qui a improvisé en route trop de vers latins. La vie romaine, à laquelle Érasme s'abandonne en curieux, lui apparaît dans sa complexité pittoresque. Le matin, il consulte les manuscrits de la Bible ou des Pères, dans les salles silencieuses des bibliothèques, où le recueillement du lieu facilite le travail de la pensée. Il trouve, dans la rue, l'animation et le bruit. Ce ne sont que processions et cortèges : tantôt une file de pèlerins, pieds nus, cierges allumés, qui va au tombeau des apôtres; tantôt une escorte de cavaliers armés qui entoure le carrosse d'un prélat. Un attroupement de carrefour l'arrête près de la place Navone : on lit à haute voix, affichée sur la statue de Pasquino, une épigramme sur un nouveau cardinal, et tout à côté (Érasme n'en peut croire ses oreilles) une sanglante satire contre le pape. Voilà matière à méditations. Il ne dédaigne point, d'ailleurs, le *popolino :* il en connaît les plaisirs et les fêtes; on le rencontrait au Ghetto ou devant les bateleurs du Champ de Flore. Ce peuple bizarre et bariolé l'intéresse extrêmement : « Décidément, s'écrie-t-il, il y a de tout dans l'*Alma Urbs :* les juifs font l'usure, les baladins dansent, les devins disent la bonne aventure, les marchands d'orviétan rassemblent la foule; en vérité, que ne voit-on pas dans l'*Alma Urbs?* » C'est un champ d'observation inépuisable, et on ne serait pas surpris qu'en ses promenades solitaires Érasme méditât l'*Éloge de la folie*.

Mais il cherche autre chose à Rome, la vie morale, l'organisation de la hiérarchie ecclésiastique. Plus d'une désillusion l'attend. D'abord, chez ses amis les humanistes, combien ont moins de piété que de littérature? Plusieurs même ne professent-ils pas audacieusement les doctrines matérialistes? Érasme discute un jour avec un personnage qui nie l'immortalité de l'âme, en s'appuyant sur l'autorité de Pline l'Ancien; tels autres prononcent d'horribles blasphèmes, sans être le moins du monde inquiétés; et cela, dans la ville qui gouverne l'église! Le faste des prélats est un démenti à l'Évangile. La cour pontificale entretient des parasites sans nombre, « scribes, notaires, avocats, promoteurs, secrétaires, valets

de mule, écuyers, banquiers, entremetteurs. » Les mœurs sont corrompues, la foi diminuée. Comment en serait-il autrement, quand les sources de l'enseignement évangélique sont taries? Le vendredi saint, Érasme a entendu le prédicateur à la mode prêcher la Passion devant Jules II. « N'y manquez pas au moins, lui avait-on dit, vous entendrez la langue romaine dans une bouche vraiment romaine. » La harangue est fort belle, en effet; tous les mots sont pris à Cicéron; quant aux récits émouvans, ils ne manquent point : il est question du dévoûment de Décius, de Curtius, de Régulus et même du sacrifice d'Iphigénie. Mais le discours s'achève au milieu des murmures flatteurs de l'auditoire, et du Seigneur Jésus, mort pour les hommes, le brillant orateur n'a point parlé!

Érasme se plaisait pourtant dans la société romaine, et aucune ne semble l'avoir plus séduit. C'est qu'il trouvait au triste spectacle de la décadence religieuse, non-seulement de vives compensations intellectuelles, mais encore quelques consolations morales. Le clergé de Rome comptait, en bien plus grand nombre qu'on ne le pense, des hommes dignes du sacerdoce. Ils prenaient exemple sur cet Egidio de Viterbe, qu'on allait voir bientôt cardinal, et qu'Érasme se plaisait à dire vraiment savant, bien que moine, et vraiment pieux, bien que savant. Parmi les membres du sacré-collège, qu'il nomme « ses Mécènes, » et dont quelques-uns restèrent en correspondance avec lui, plusieurs méritaient son estime par leurs vertus. D'autres gagnaient son cœur par des qualités moins hautes, mais plus brillantes, comme la générosité et la passion du beau. Au premier rang était Jean de Médicis, qui allait être Léon X; devenu pape, il aimait à se rappeler ses longs entretiens avec l'auteur des *Adages* et le plaisir qu'il y avait pris. Le grand Médicis était digne d'être aimé d'Erasme; on comprend moins les relations intimes de celui-ci avec Raphaël Riario. Ce neveu de Jules II était l'un des cardinaux les plus magnifiques, les plus profanes aussi de l'époque. Érasme lui rendait de fréquentes visites au beau palais que terminait pour lui son architecte Bramante, et qui est aujourd'hui la Chancellerie. Une telle sympathie s'expliquerait pourtant par un trait de caractère de Riario : après les satires si vives de l'*Éloge de la folie*, où le faste des cardinaux est si peu épargné, l'aimable prélat ne semble point s'être offensé; il écrit encore à Érasme de revenir à Rome prendre sa part des avantages que ménage aux lettrés comme lui l'avènement de Léon X.

On ne peut oublier un autre prince de l'église qu'Érasme alla voir, au retour d'un petit voyage à Naples et peu de temps avant de quitter Rome pour toujours. C'était Grimani, le cardinal bibliophile, qui avait réuni au *palazzo di Venezia* la plus belle bibliothèque de la ville, environ huit mille volumes. Il avait depuis long-

temps fait savoir à Érasme son désir de le connaître et le reçut avec une cordiale familiarité. « Il me traita comme un égal, comme un collègue, » écrivait Érasme vingt ans après. Le cardinal fit plus encore : instruit de son désir de poursuivre de grands projets littéraires, il mit sa bibliothèque à sa disposition, et lui proposa de vivre désormais chez lui, de partager sa table et sa maison. C'était la liberté du travail assurée, une vie de loisir et de dignité que viendraient bientôt compléter de lucratives sinécures. Offres bien séduisantes et qui font un instant hésiter Érasme. Il s'y rendrait sans doute, mais il vient de recevoir des lettres d'Angleterre : ses amis le rappellent à grands cris ; Henri VIII est monté sur le trône, et les érudits attendent merveilles du nouveau règne; Érasme surtout, qui fut distingué autrefois par le prince héritier, doit être le premier à profiter des dispositions du roi ; il peut tout espérer, et on l'engage à laisser croître son ambition. Notre voyageur écoute ses vieux amis; tant de promesses le tentent, et peut-être aussi, après trois années presque entières passées au pays du soleil, a-t-il enfin senti la nostalgie des brumes natales.

Ce n'est pas cependant sans hésiter longtemps qu'il se décide à abandonner Rome. Il part sans retourner chez Grimani. « J'ai fui, lui écrira-t-il; je n'ai pas voulu vous revoir; ma décision déjà chancelante aurait cédé; votre amabilité, votre éloquence m'auraient retenu. Je sentais déjà l'amour de Rome, en vain combattu, grandir de nouveau au fond de moi-même; si je ne m'étais arraché violemment, jamais je n'aurais pu partir. » Ces paroles, plus énergiques encore dans le texte latin, expriment, en leur sincérité, un sentiment que connaissent bien les amoureux de Rome.

Il s'en est fallu de peu, on le voit, qu'Érasme, comme tant d'autres étrangers venus en visiteurs, ne soit demeuré aux bords du Tibre le reste de sa vie. A-t-on songé à ce que devenait alors sa carrière? Elle était, sans aucun doute, plus heureuse. Il écrivait encore les œuvres qu'il portait en lui, adoucies peut-être en quelques traits; mais les ennemis qu'elles lui firent n'osaient pas l'attaquer, abrité par le trône pontifical. Il vivait, dans la paix de son cœur, pour l'amitié et pour les lettres, se reposant de l'étude des Septante par la lecture de Lucien. Bientôt Léon X lui donnait le chapeau, et sa voix conciliatrice se faisait écouter, au moment de la réforme, dans les conseils de l'église. Mais Érasme loin de l'Allemagne, loin de la mêlée du siècle, Érasme enfoui dans la littérature, endormi peut-être à demi dans l'oisiveté des bénéfices, compterait-il beaucoup dans l'histoire? Pour que ses livres soient lus et discutés par des milliers d'hommes, il faut qu'ils reflètent leurs passions et répondent à leurs incertitudes; pour que son nom reste dans la mémoire de l'avenir, il faut qu'il soit maudit et calomnié, qu'il retentisse longtemps dans les contradictions

et les colères; s'il veut que l'Europe s'émeuve à sa parole, il faut qu'il devienne le triste solitaire de Bâle, désigné par son isolement à la haine des partis. Telle est la vie qui l'attend désormais. En quittant l'Italie, où il n'a guère goûté que des joies, c'est au bonheur qu'il dit adieu; mais il aura la gloire, qui s'achète par la souffrance.

III.

Lorsque Érasme sortit de Rome par la route de Viterbe, et qu'arrivé sur les hauteurs qui dominent le Tibre il arrêta son cheval et se retourna pour apercevoir encore les sept collines, il leur fit, comme tous ceux qui les ont aimées, la promesse d'un prochain retour. Bien des causes, hélas! devaient l'empêcher de revenir : l'âge, les travaux entrepris, les infirmités grandissantes, le déroulement d'une vie inquiète et toujours sans lendemain.

Il se hâte cependant vers cet avenir incertain qui ne lui donnera point ce qu'il espère. Il traverse, en voyageur pressé, les villes qu'il a vues en étudiant ou en touriste. Nous le retrouvons à Bologne, où il ne peut donner à Bombasio qu'une seule nuit. Celui-ci s'attriste de son départ d'Italie : « J'ai embrassé notre cher Érasme, écrit-il, comme si je ne devais plus le revoir. » Cet ami tant regretté est déjà loin; il a passé le Splügen et descendu la vallée du Rhin. Le voilà en Flandre, où il va serrer la main aux lettrés de Louvain et d'Anvers, et enfin à Londres, où il arrive au commencement de juillet 1509.

Il est intéressant de savoir quel livre a écrit Érasme à son retour d'Italie, et il serait plus curieux encore d'y chercher un reflet de son état d'esprit, un ensemble de ses impressions de voyageur. Le livre est célèbre, c'est l'*Éloge de la folie*, aimable et fin chef-d'œuvre de raillerie, satire sans fiel écrite pour un petit cercle d'amis et que la postérité lit encore. Chose singulière, le séjour qu'il vient d'y faire y tient très peu de place, et l'œuvre, à ce point de vue, nous ménage une déception. Érasme est un esprit généralisateur, qui observe les détails seulement pour les faire servir à la création de ses types; de là vient, par exemple, que les personnages de ses *Colloques*, dont la conversation a cependant tant de naturel, ne laissent au lecteur que le souvenir d'intéressantes abstractions. De plus, il n'est pas arrivé à quarante ans sans avoir fait des études morales à peu près complètes et ample provision de satire. Il n'a pas eu besoin de voir des Italiens pour savoir qu'il y a au monde des sots, des voluptueux, des vaniteux et des hypocrites. Il semble même que les souvenirs, toujours si tyranniques, des premières années de la vie, l'aient obsédé seuls dans la composition de son livre. Les travers sociaux qu'il dépeint avec le plus de verve sont ceux qui ont

pesé sur sa jeunesse. Il fait défiler, comme on le sait, devant leur bienveillante reine, tous les fous de l'humanité, gens de plaisir, de guerre et d'étude, capuchons de moines et bonnets de docteurs. Ce ne sont que des types sans doute; mais, si des modèles ont posé devant le peintre, il semble qu'ils viennent du Nord, de cette société peu compliquée, grossière et lourde qu'Érasme a tant de fois étudiée dans ses voyages autour du poêle des auberges.

Il n'y a guère, dans tout l'*Éloge*, que trois ou quatre mentions de l'Italie, et, à part le passage sur la cour romaine, ce sont des allusions tout à fait insignifiantes. Si l'Italie est presque absente du livre, elle y paraît pourtant dans un détail qui a bien son prix, dans le style. Ce latin si alerte, si nerveux, si personnel, qui a toutes les allures de la langue vivante, et qui malheureusement n'a pas vécu, cette langue sobre qui sait tout dire, sans doute c'est le latin d'Érasme, et il n'appartient qu'à lui seul; mais ce n'est plus celui qu'il écrivait avant son séjour au-delà des Alpes; le tour est plus délié, le vocabulaire plus riche, le style mûr pour les chefs-d'œuvre. L'habitude de causer sans cesse en latin avec les hommes les plus distingués de la nation la plus avancée du temps a fini par produire ce résultat. On sent, d'autre part, qu'Érasme a perfectionné sa langue de satirique : il a appris de maître Pasquino l'art de tout faire accepter, grâce à la forme littéraire. Ces transformations délicates de l'outil intellectuel échappent à celui qui les subit; elles ne sont même pas toujours sensibles aux contemporains; mais peut-être ne s'avancerait-on pas outre mesure en reconnaissant que l'Italie a affiné chez Érasme certaines qualités de l'esprit, et qu'elle a fait de ce grand penseur un grand écrivain.

Elle lui a donné mieux encore : la vision nette de son temps, la conscience du rôle qu'il a lui-même à jouer dans le monde. Érasme y a trouvé la renaissance épanouie. Il arrive de pays graves et glacés, où les lettres sont tenues en suspicion. La ville la plus ouverte aux nouveautés, une de celles qu'il aime le mieux, Paris, est encore sous le joug d'une institution universitaire, la vieille Sorbonne, qui n'a pas voulu se rajeunir, et qui se fait d'autant plus pesante qu'elle se sent plus ébranlée. Les hellénistes se comptent, et l'on passe facilement pour hérétique si l'on sait quelques mots de grec. L'art du livre est encore dans l'enfance; on imprime beaucoup de *Miracles de Notre-Dame* et fort peu d'auteurs classiques. En Italie, rien de pareil. Les universités si actives, si laborieuses, dont Érasme connaît les meilleurs maîtres, sont conquises depuis longtemps à l'antiquité. Elle tient une place dans l'enseignement tout entier, et supplante peu à peu la routine scolastique, sans grandes luttes, par la seule force du vrai et la seule séduction du beau. Les grands théologiens sont tous d'admirables humanistes. Tout le monde sait

le grec; c'est même le moment précis où cet Alde Manuce, que nous avons vu à l'œuvre, provoque et dirige à la fois un mouvement vers l'hellénisme, unique dans les lettres italiennes. L'humanisme entre dans sa période de maturité, sans perdre encore de son enthousiasme; il devient moins superficiel et plus réfléchi, moins oratoire et plus savant; on cherche, dans l'antiquité, l'antiquité elle-même et point seulement des anecdotes héroïques et des modèles de discours. Cette transformation est faite pour plaire à l'esprit d'Érasme; il y participe par ses propres travaux, et rend partout hommage à la généreuse nation qui se fait l'institutrice de l'Europe.

Il y a sans doute des ridicules et des travers; mais on exagère trop aisément la place qu'ils tiennent en Italie. Érasme les connaît mieux que personne, ces Cicéroniens dont il se moquera plus tard avec tant de verve; ils font une sotte besogne en cherchant, par exemple, à exprimer les mystères de la Rédemption ou de l'Eucharistie avec des phrases du *De finibus;* ils s'érigent à tort en censeurs de la langue latine; comme ils ne veulent reconnaître de talent qu'à leurs compatriotes, l'insolence de leur plume leur fait des ennemis dans tous les pays transalpins, déjà pénétrés par la renaissance, et où ils persistent à ne voir que des *barbares*. Mais, dans la pratique de la vie, ces théoriciens intransigeans sont les hommes les plus aimables, les plus fins causeurs, les lettrés les plus instruits. Y a-t-il un caractère plus charmant que celui de Bembo, un esprit plus ouvert sur toutes choses, un cœur plus accessible à l'admiration? C'est ce public si calomnié qui a fait le succès des *Adages*, œuvre d'un *barbare* cependant; Érasme ne l'oubliera pas; et même lorsqu'il raillera les petits préjugés des Cicéroniens, peut-être inséparables de toute coterie littéraire, il ne pourra s'empêcher de reconnaître en eux les héritiers directs des grands humanistes du XVe siècle, de ceux qu'il vénère lui-même comme ses véritables ancêtres.

Au reste, que prouvent ces excès de l'esprit, sinon que le milieu où ils se produisent est extrêmement cultivé? Érasme a pu constater que la vie intellectuelle en Italie n'est pas réservée à une classe d'hommes, aux professeurs et aux érudits. La culture classique fait partie de toute éducation distinguée : les princes, les femmes elles-mêmes la recherchent et la possèdent. « Il y a en Italie, dit notre voyageur, beaucoup de dames de haute noblesse assez instruites pour tenir tête à n'importe quel savant. » Évidemment, il a entendu parler de la cour d'Urbin, où vit Bembo, et de la cour de Ferrare, dont il a connu les familiers. Plus d'une fois encore, dans la boutique d'Alde Manuce, on lui a raconté les études d'une illustre cliente, la marquise de Mantoue, cette Isabelle d'Este qui sait le grec et veut élever, dans sa capitale, une statue à Virgile. Ce sont là des

mœurs toutes nouvelles pour lui; il s'y sent à l'aise, et affirme plus tard, avec conviction, « qu'aucun peuple ne lui inspire autant de sympathie que le peuple italien. »

Tout plaisait à Érasme dans le caractère des Italiens, jusqu'à cette finesse naturelle que des races moins bien douées leur reprochent quelquefois et qu'il possédait lui-même. Il loue sans cesse « la générosité avec laquelle ils reconnaissent et reçoivent les talens étrangers, alors que ses compatriotes se jalousent les uns les autres. » Dans la réception si flatteuse que lui ont faite les cardinaux, ce qui l'a le plus touché, c'est que cet honneur s'adressait moins à sa personne qu'aux lettres dont il était un représentant. Ce souvenir lui a laissé une haute idée de l'esprit public en Italie et particulièrement à Rome. Aussi ses jugemens sont-ils tout opposés à ceux de Luther : autant Luther hait les Italiens, autant il les aime. De lui aussi on a voulu faire un ennemi de l'Italie : une coterie d'écrivains romains, « le clan païen, » comme il l'appelait, l'attaqua comme *italophobe*, à propos d'un mot innocent échappé à sa plume. Peut-être les théologiens n'étaient-ils pas étrangers à cette polémique qui semble toute littéraire; l'amour-propre patriotique est fort chatouilleux, et on avait trouvé un sûr moyen de nuire à Érasme dans l'esprit de beaucoup de gens, qu'on laissait froids quand on se bornait à l'accuser d'hérésie. L'attaque cependant ne se justifie guère. Érasme a bien quelque raillerie pour les Romains, qui se croient un grand peuple parce qu'ils portent un grand nom; mais sa moquerie est douce, légère, sans amertume; c'est une habitude de satire, et il rudoie infiniment moins les Italiens que les Hollandais ou les Allemands. La vérité est que peu d'hommes ont aimé l'Italie comme lui. Il avait commencé dès sa jeunesse; il s'était enthousiasmé pour ce génie, « qui était, dit-il, en pleine floraison, alors que partout ailleurs régnaient une horrible barbarie et la haine des lettres. » Le prestige que l'heureuse nation exerçait sur lui par son rôle dans la renaissance, le voyage l'a grandi et l'amitié l'a définitivement fixé.

Lorsque Érasme repart pour les pays du Nord, l'*Éloge de la folie* sur ses tablettes et sa valise pleine de livres grecs, il a beaucoup vu et appris beaucoup. Il sait désormais ce que peut produire la culture classique chez un peuple bien doué, et ce qu'est une société civilisée par « les bonnes lettres. » Cette société est singulièrement voisine de celle qu'il rêvait lui-même et qu'il vantait dans ses livres. On peut donc supposer qu'il se fera l'apôtre de l'humanisme avec plus de foi que par le passé, et qu'il offrira souvent l'exemple des Italiens aux peuples ignorans encore qu'il va retrouver. Aux uns, ce sera comme un reproche; aux autres,

comme un encouragement. Quant à lui, il ne saurait plus hésiter dans sa route : il voit, plus nettement que jamais, le but qu'il doit poursuivre et les moyens de l'atteindre.

IV.

A côté de l'humanisme, Érasme a trouvé, en Italie, le catholicisme et la papauté. Sa conscience a rencontré la conscience italienne à la veille de la grande crise religieuse du XVIe siècle. Il n'est peut-être pas inutile de chercher quels furent, dans la vie du philosophe, les résultats de cette rencontre.

Érasme est un croyant. Ceux qui l'ignorent le jugent, comme dit M. Nisard, « par l'opinion confuse qui est restée de lui dans la mémoire des hommes. » Son œuvre presque entière appartient à l'apologétique et à l'édification, et ses travaux les plus légers en apparence prêchent le Christ à leur manière. Jusque dans le développement de l'humanisme, le moraliste voit un moyen d'adoucir les mœurs et d'amener les intelligences à une notion plus nette de l'évangile. Il est personnellement d'une grande piété ; il fait des vœux à saint Paul et compose des odes à sainte Geneviève. Le doute sur la foi chrétienne ne paraît même pas l'avoir atteint. On en cherche en vain la trace dans ses livres et dans cette correspondance où se reflète, au jour le jour, le tableau de ses inquiétudes et de ses troubles intérieurs. On aimerait à voir cette âme généreuse, cet esprit subtil et logique, aux prises avec des problèmes qui se posèrent de son temps et qu'il a contribué pour sa part à soulever. Mais il faut en prendre son parti et renoncer à un intéressant spectacle : cet indépendant, ce satirique, ce dialecticien de l'ironie, qui fait si souvent penser à Voltaire, a, sur certains sujets, la sérénité d'un Fénelon. C'est ailleurs qu'il faut contempler les hésitations de la conscience et les luttes instructives : c'est dans le rôle d'Érasme en face de la réforme. Cette histoire a été faite trop de fois pour qu'il y ait rien à y ajouter d'essentiel ; mais il faut se demander en quoi le voyage d'Italie peut servir à l'éclairer.

Les détails disséminés dans les œuvres d'Érasme suffisent à nous faire saisir les principales causes de la réforme. Elles sont, pour le dire en passant, tout à fait étrangères à celles de la renaissance. L'église avait déserté peu à peu la mission évangélique pour les jouissances de la terre. Les prélats étaient devenus princes, et plus princes que prélats. Les ordres mendians, multipliés par l'oisiveté et par l'ignorance, étaient les maîtres du monde catholique, et ce n'étaient point les vertus de leurs fondateurs qui régnaient avec eux. La puissance universelle et incontestée avait produit la corruption dans les mœurs, la routine dans les esprits : pouvant sup-

primer ses adversaires, l'église ne cherchait point à les convaincre, encore moins à les édifier. Des scandales répandus partout, en Italie plus qu'ailleurs, on rendit responsable la papauté, qui ne faisait rien pour combattre le mal et qui trop souvent en donnait l'exemple. Pour supprimer les abus, on crut nécessaire d'abattre l'institution. Ainsi, du moins, pensa l'Allemagne, où l'antique mépris du Teuton pour l'Italien avait préparé les esprits à secouer la domination de Rome. La révolution protestante, si complexe dans son détail théologique, revêtit bientôt cette forme concrète dont toutes les causes ont besoin pour devenir populaires : elle se résuma dans la guerre à la papauté.

Pendant cette guerre, qui devait avoir sur l'avenir du christianisme des conséquences si graves, Érasme a joué, comme on le sait, deux rôles successifs : dans le premier, il semble marcher avec les novateurs ; dans le second, il est résolument contre eux. Le premier est à tort le plus connu ; en tout cas, nous allons voir qu'ils ne sont nullement contradictoires. Érasme avait fait de bonne heure la critique des institutions et des croyances de son temps. Il avait été des premiers à attaquer la « nouvelle théologie » scolastique, qui corrompait, à son avis, le dogme primitif ; à ridiculiser les pratiques superstitieuses qui détruisaient l'esprit chrétien ; à dénoncer les moines dégénérés et les évêques indignes. Mis en présence de la papauté, il n'en ménagea pas les vices. A son retour d'Italie, à l'époque où le saint-siège n'était pas menacé, il a écrit, non sans courage, le portrait célèbre que voici : « Aujourd'hui, les papes se reposent généralement de leur ministère apostolique sur saint Pierre et sur saint Paul, qui ont du temps de reste, et réservent pour eux la gloire et le plaisir. Bien que saint Pierre ait dit dans l'évangile : *Nous avons tout quitté pour vous suivre*, ils lui érigent en patrimoine des terres, des villes, des tributs, tout un royaume... Quel rapport la guerre a-t-elle avec le Christ ? Les papes, cependant, négligent tout pour en faire leur occupation unique. On voit parmi eux des vieillards décrépits montrer une ardeur juvénile, semer l'argent, braver la fatigue, ne reculer devant rien pour mettre sens dessus dessous les lois, la religion, la paix, l'humanité tout entière. Ils croient avoir défendu en apôtres l'église, épouse du Christ, lorsqu'ils ont taillé en pièces ceux qu'ils nomment ses ennemis. Comme si les plus dangereux ennemis de l'église n'étaient pas les pontifes impies qui font oublier le Christ par leur silence, l'enchaînent par des lois vénales, le dénaturent par des interprétations forcées, et le crucifient par leur conduite scandaleuse ! »

Certains théologiens poussèrent des cris de colère à cette sanglante peinture. Un peu plus tard, ils y voulurent voir le germe du schisme nouveau, et accusèrent l'auteur de l'*Éloge de la folie*

« d'avoir pondu les œufs que Luther couva. » Les réformés, de leur côté, crurent trouver un allié dans le pamphlétaire énergique qui semblait leur frayer la voie et marquer le but de leurs coups. Les uns et les autres se trompèrent. Si nous examinons de près ce passage, de beaucoup le plus vif de tout ce qu'Érasme a dit sur les papes, nous verrons qu'il n'a point la portée qu'on lui a donnée. Il est dans une œuvre légère et sans prétention théologique, écrite pour l'intimité et publiée pour la première fois à l'insu de l'auteur. Il n'implique d'ailleurs ni une satire absolue de la papauté, ni une négation quelconque de l'autorité du saint-siège. Bien des Romains venaient d'écrire des pages plus cruelles contre la personne d'Alexandre VI, et celle d'Érasme n'est aussi qu'une attaque tout individuelle : elle est en son entier dirigée contre Jules II, qu'il a jugé de si près en Italie. Lorsqu'il voit de ses yeux le désordre mis dans le monde par son guide naturel, lorsqu'il entend les sophismes des théologiens complaisans justifier les appétits de la conquête et les fureurs de la vengeance, il ne peut retenir sa plume ; il parle avec l'audace de saint Jérôme et de saint Cyprien, et, comme eux, pour le plus grand bien de l'église. Il est facile de s'apercevoir que la critique du mauvais pontife est d'autant plus ardente que la croyance à sa mission pontificale est plus entière. On peut même trouver un trait du caractère italien dans cette façon de concevoir le pouvoir spirituel. L'Italie de Dante et de Pétrarque, qui voyait dans la papauté sa force et sa gloire, a su parler des papes en toute franchise et flageller les vices des hommes, sans cesser dereconnaître en eux l'autorité suprême dont ils sont revêtus.

Il faut se rappeler que c'est en 1509 qu'Érasme a fait entendre au chef de l'église cette sévère leçon. A partir des premiers mouvemens luthériens, il semble regretter de l'avoir donnée. Au milieu du débordement de pamphlets contre Rome, qui inonde toute l'Allemagne et qui entraîne hors d'eux-mêmes les meilleurs esprits, Érasme veille sur sa plume. Il est d'autant plus respectueux qu'on s'attendrait à le trouver plus hardi. Aucune phrase de ses œuvres dont les novateurs puissent triompher, où ses ennemis catholiques les plus acharnés puissent loyalement relever une attaque. Dans ses lettres les plus intimes, même celles qu'il adresse à des luthériens, il blâme souvent les mauvais conseillers du pape, il raille les apologistes ridicules, il s'indigne contre la mauvaise foi des personnes ; mais il demande sans cesse le respect pour les institutions établies, et le maintien de l'édifice catholique dans son intégrité. « Bien des hommes puissans, écrit-il, m'ont prié de me joindre à Luther ; je leur ai dit que je serais avec Luther tant qu'il resterait dans l'unité catholique. Ils m'ont demandé de

promulguer une règle de foi; j'ai répondu que je ne connais pas de règle de foi hors de l'église catholique. » Et ailleurs : « Quels que soient les dangers qui me menacent en Allemagne, je n'écouterai jamais que ma conscience, je n'irai à aucune secte nouvelle, je ne me séparerai jamais de Rome. »

Ce langage, tout différent de celui du satirique, n'est pas moins sincère. Ce n'est pas Érasme qui a changé, ce sont les temps. Érasme devine les périls que vont faire courir à la foi ces premières ruptures de l'unité, ce premier déchirement de la robe sans couture. Il a parlé jadis librement au pontife souverain, maître incontesté des consciences; à présent que son autorité spirituelle est ébranlée, que son existence même est mise en question, il se croit de nouveaux devoirs; il reste fidèle au pasteur des âmes et ne déserte point le troupeau.

Les hommes qui attaquèrent si violemment la papauté au XVIe siècle avaient évidemment leurs raisons pour le faire; mais on ne peut douter qu'un esprit aussi judicieux et aussi indépendant qu'Erasme n'eût les siennes pour la défendre. Comment lui aurait-on reproché son ignorance en cette matière? Il étudiait depuis sa jeunesse l'histoire de l'église et les origines du christianisme. Ce qui valait mieux encore, il avait vu, à Rome même, l'organisation et le fonctionnement du pouvoir central, tel que la suite des siècles l'avait constitué. Il avait connu de près les hommes qui gouvernaient le catholicisme, et c'est ici que son jugement a quelque poids. L'institution pontificale ne lui a paru ni dangereuse ni superflue. S'il l'avait jugée telle, il avait, au moment de la réforme, une occasion incomparable pour en achever la ruine. Tout l'y poussait : ses amitiés prochaines, son intérêt immédiat, la guerre que lui faisaient tant de catholiques, et surtout (ce qui est plus décisif pour de tels hommes) l'indépendance naturelle de son esprit. Les menaces et aussi les séductions ne lui manquaient pas : « Je serais un dieu en Allemagne, écrivait-il, si je consentais à attaquer le pape. » Pour peu qu'il l'eût voulu, l'autorité dont il jouissait en Europe lui promettait une facile victoire. Les protestans voyaient très juste quand ils lui demandaient un seul mot de condamnation contre Rome pour avoir bataille gagnée. Ce mot, Érasme ne le dit jamais; et quand il se décida à parler, quand il donna à l'un des deux partis en présence l'appui de sa plume et de son nom, ce ne fut pas seulement pour venger le libre arbitre attaqué par Luther, ce fut pour défendre la tradition catholique, l'unité, le pape. C'est à cette cause qu'il donna l'effort suprême de sa vie.

On a dit que, sans son voyage de Rome, Luther ne se fût pas révolté; sans son voyage de Rome, Érasme ne fût peut-être pas resté soumis. Luther, revenant d'Italie, le cœur plein de mépris et de

haine, disait : « Rome n'est plus qu'un tas de cendre et une charogne. » Presque en même temps, Érasme écrivait : « Je ne puis oublier Rome, et le regret me torture de l'avoir quittée. » Il y a, entre des jugemens si opposés, la distance de deux esprits, la différence aussi de deux voyages. Érasme ne sortait pas de son monastère quand il vint en Italie; il avait couru le monde et connu les hommes. Il a très bien vu les mœurs du clergé romain d'alors et ce qu'elles avaient, dans l'ensemble, de contraire à l'esprit évangélique. Mais il a fait, dans ce triste spectacle, la part des erreurs inévitables que rachetaient tant de grandes choses, et ce milieu, qui n'était pas le sien, il a su le comprendre et l'aimer. Luther n'a vu ni les érudits, ni les artistes, ni l'intimité des prélats, dont le luxe le scandalisait. Le moine augustin a passé à Rome quelques jours à peine, pour les affaires de son ordre. Il a vécu dans son couvent de la Porte-du-Peuple ou dans les auberges du Tibre, avec des baladins et de mauvais prêtres. Il est resté hanté tout le temps par ses visions apocalyptiques. Il n'a rien aperçu de la ville des papes, que le faste païen et la corruption. Au sortir des ombres de son cloître saxon, jeté brusquement dans la pleine lumière de l'Italie de la renaissance, il a eu l'éblouissement douloureux des oiseaux de nuit, et cette grande âme troublée a crié au monde son indignation et sa souffrance.

Luther en Italie s'est trouvé face à face, dit-il, avec « la prostituée de Babylone, assise sur les sept montagnes et mère des abominations. » La nature de l'esprit d'Érasme ne lui permettait pas de pareilles rencontres. En revanche, il a vu, de ses yeux de moraliste et de chrétien, la papauté avec ses défauts et ses grandeurs, et les rapports qu'il eut avec elle dans la suite découlent, croyons-nous, de ce qu'il pensa dans ce voyage. Il avait connu, durant son séjour, les prélats les plus importans de l'époque. Tous lui avaient plu par quelque côté. Les plus nombreux étaient ces grands seigneurs à gros revenus, qui croyaient rehausser l'éclat de la curie par l'appareil des plus brillantes cours laïques. La plupart étaient intelligens et instruits, et s'entouraient d'artistes et de savans. Leur goût en matière d'art était un peu mythologique; on n'en veut pour preuve que la salle de bain du cardinal Bibbiena. Leurs études aussi étaient assez profanes; ils lisaient plus volontiers Cicéron et Martial que les épîtres de saint Paul et les hymnes de Prudence. Mais Érasme estimait avec raison que l'élévation de l'esprit est une des formes de la vertu, et qu'un ami sincère de l'antiquité ne persécutera point les consciences, ne pèsera jamais bien lourdement sur les esprits. D'autres prélats qu'Érasme vit à Rome étaient faits pour lui plaire plus entièrement. Cultivés comme leurs contemporains, mais préoccupés avant tout de leurs devoirs d'état, de leur mission sacerdotale, ils ne se confinaient point dans des préoccupa-

tions classiques, déplacées à cette heure. Ils étaient consciens de la crise que traversait le monde catholique. Ils cherchaient de bonne foi à se rendre compte des abus qui se commettaient au nom de l'église. Ils sentaient le besoin des réformes générales, et commençaient par se réformer eux-mêmes, en donnant l'exemple trop rare de la charité chrétienne et de la simplicité des mœurs. L'enivrement du pouvoir présent rendait méritoires de tels efforts : Erasme leur en a toujours su gré; il n'a jamais désespéré d'une société qui n'était pas aussi corrompue qu'on nous la montre d'ordinaire, et qui comptait en elle tant d'élémens de vie et de renouvellement.

Les deux papes qui ont été le plus liés avec Érasme, Léon X et Adrien VI, représentent assez bien ces deux groupes si différens des prélats romains de la renaissance. Érasme aimait dans l'un l'humaniste plein de grâce qui l'avait accueilli en confrère et qui, au besoin, savait le défendre. Il excusait le lettré des inconséquences du politique. Dans les affaires religieuses, lorsque le pape excommunia Luther, consacrant ainsi l'existence du schisme, qu'Érasme espérait encore éviter, il ne rendit point Léon X responsable de ce qu'il jugeait une erreur; il blâma seulement ses conseillers, et se plaignit avec tristesse que, sous le plus doux des pontifes, le parti de la violence l'eût emporté. Comme les papes qui se succèdent ne se ressemblent jamais, Adrien VI était de famille obscure, prêtre austère et sans élégance, à qui ses vertus seules avaient valu l'unanimité du conclave. Érasme l'avait connu à Louvain, et pensait que le clergé catholique, pour répondre victorieusement aux attaques des réformés, n'avait qu'à prendre modèle sur son chef. Il lui adressa, plein de confiance, un plan de pacification. Ce plan avait le tort de venir au plus fort de la guerre; mais le pape n'en accusa même pas réception et parut prêter l'oreille à ceux qui incriminaient la bonne foi d'Érasme. Celui-ci, blessé au cœur, lui pardonna pourtant ses soupçons en faveur de sa vertu, comme il avait pardonné à Léon X ses légèretés en faveur de sa littérature.

C'est en grande partie sur les instances d'Adrien qu'Érasme se décida à écrire contre Luther. Il fallait qu'il eût grande envie de plaire au pape et de satisfaire ses amis d'Italie, pour sortir de sa retraite studieuse, interrompre ses travaux et livrer, à soixante ans, une nouvelle série de combats. Rome d'abord ne lui en sut aucun gré. Bien peu d'esprits furent assez clairvoyans ou assez sincères pour reconnaître qu'il avait, par son attitude, arrêté une partie de l'Allemagne sur le chemin de la réforme. Les partis ne récompensent que les dévoûmens aveugles. Érasme sentit longtemps que ses épigrammes passées lui avaient amassé plus de haine que ses laborieux services ne lui valaient de reconnaissance. Cependant cette ingratitude de l'ignorance eut un terme : Paul III lui fit offrir le

chapeau de cardinal; aucune justice n'était mieux due, et ce Farnèse, qui ne fut pas un pape médiocre, ne pouvait choisir avec plus d'intelligence un chrétien qui eût mieux mérité de l'église. Érasme refusa; mais il put croire du moins, avant de mourir, en recevant cette réparation tardive et en voyant ses amis entourer la chaire de saint Pierre, que les âmes s'ouvraient à la modération et que la cause de la réforme catholique, à laquelle il avait donné sa vie, allait triompher.

Telle fut, dans ses grandes lignes, la conduite d'Érasme envers le pontificat romain, c'est-à-dire envers la forme sensible de l'orthodoxie. On voit que son voyage n'est pas inutile pour l'expliquer. S'il n'avait pas vu Rome, il aurait peut-être cru, lui aussi, à la *nouvelle Babylone* dénoncée au mépris du monde par les protestans. Il savait au contraire quelles ressources morales tenait en réserve la société romaine, et la conscience très claire qu'il avait des services rendus à la renaissance par l'Italie catholique aidait à le garder des entraînemens de son temps.

Parmi les causes multiples qui déterminèrent son attachement à la tradition, et sur lesquelles personne évidemment ne peut avoir la prétention de dire le dernier mot, il faut compter encore le caractère de ses liaisons avec des Italiens. Malgré bien des raisons intimes qui semblaient devoir la mener à la réforme, l'Italie est restée orthodoxe, et la réaction du concile de Trente a trouvé en elle son plus solide point d'appui. Tous les amis qu'Érasme y comptait ont, dès le début, pris parti contre Luther. N'est-il pas permis de croire qu'il a été influencé par l'exemple d'hommes qu'il estimait et admirait profondément, par la crainte d'attrister des cœurs fidèles et peut-être les mieux aimés? Le souvenir évoqué d'un Bombasio, d'un Bembo, d'un Sadolet, n'a-t-il pas servi à empêcher notre humaniste, dans ses momens de plus mauvaise humeur contre Rome, de donner aux réformés des gages compromettans, de s'unir à eux par cette fraternité des premiers combats qui entraîne peu à peu, pour les batailles suivantes, l'assentiment de la conscience? Érasme était extrêmement accessible aux considérations de sentiment, et c'est lui-même qui nous apprend que « ses liaisons les plus douces étaient avec des Italiens. » Au milieu des attaques très vives, théologiques ou littéraires, qui lui vinrent de leur pays, presque aucun de ces amis ne l'abandonna.

De nouveaux étaient venus remplacer ceux que la mort avait pris. Ce ne furent pas les moins dévoués. Érasme n'avait pas connu à Rome l'évêque de Carpentras, plus tard cardinal, Jacques Sadolet. Il se mit en relations par lettres avec ce prélat, l'un des plus nobles représentans de l'action évangélique, en ce temps où l'évangile s'obscurcissait. Leur correspondance révèle deux belles âmes

attristées de l'état du monde, également ennemies des « pharisiens » et des « faux prophètes, » imbues presque au même degré de l'esprit italien de la renaissance, déjà sur son déclin. « Agamemnon souhaitait dix Nestor pour l'armée des Grecs, écrivait Érasme; combien je souhaite plus ardemment dix Sadolet pour l'église du Christ! »

La pensée de telles amitiés et de tels hommes soutint le courage d'Érasme dans la vie très troublée qui fut la sienne, surtout quand Luther eut paru. L'hospitalière nation ne sortait pas de sa mémoire. « Celui qui a bien vu l'Italie, dit Goethe, ne peut jamais être tout à fait malheureux. » L'humaniste du XVIe siècle expérimentait déjà cette consolation du souvenir. Placé au milieu du champ de guerre des partis, il était en butte à toutes les infamies de l'attaque personnelle, à toutes les calomnies d'une polémique enflammée, avivée par les passions religieuses. Que de temps perdu pour les lettres, dans ces livres employés à justifier sa sincérité, à expliquer des phrases très claires de ses écrits qu'on s'obstinait à ne pas comprendre! à répondre à des accusations d'ivrognerie, à réfuter des adversaires dont l'argument le plus sérieux et le plus sûr consistait à le traiter de bâtard! Comme elles étaient loin, les années heureuses d'Italie, les doctes réunions chez Manuce, les visites au cardinal Riario et à Jean de Médicis! Ces images du passé revenaient souvent à notre Érasme, dans sa vieillesse douloureuse, alors que les Hutten, les Scaliger, les Béda, les Stunica, catholiques et protestans, aventuriers et théologiens, ameutés contre lui à tous les coins de l'Europe, troublaient de leurs cris ses graves études et jetaient sur sa table de travail des monceaux de pamphlets.

Pour fuir ces luttes mesquines qui gaspillaient son génie, il a pensé souvent à retourner à Rome, « passer ce qui lui restait de vie parmi les savans et les bibliothèques. » Sa correspondance est pleine de projets de ce genre, tour à tour abandonnés et repris. Hélas! quand il aurait eu besoin d'y être, il ne pouvait plus s'y rendre. Ce grand voyageur depuis longtemps ne voyageait plus. Au pape Adrien VI, qui s'étonnait de ses hésitations, le vieil Érasme répondait qu'il n'était plus assez sain ni solide pour traverser les Alpes : « La route est longue, disait-il; je ne puis m'exposer à la neige des montagnes, aux poêles dont l'odeur seule me fait évanouir, aux auberges sordides et immondes, aux vins âcres qui me rendent malade rien qu'à les goûter. Vous me dites : Viens à Rome. C'est comme si vous disiez à l'écrevisse de voler; elle répondrait : Donnez-moi des ailes. Et moi je vous réponds : Rendez-moi la jeunesse, rendez-moi la santé! » Lorsqu'en 1535 Paul III l'appela encore pour faire de lui un cardinal, c'était une dernière dérision de la fortune pour cet infirme, aux souffrances toujours

plus cruelles, qui n'attendait plus que la mort. Érasme tenait fort peu aux honneurs romains; mais il aimait Rome et les hommes qui, au cœur même du catholicisme, représentaient si dignement l'esprit nouveau. C'est auprès d'eux, s'il l'avait pu, qu'il serait venu mourir, lui qui écrivait : « Mon âme est à Rome, et nulle part au monde je n'aimerais mieux laisser mes os. »

Le voyage d'Érasme lui avait révélé la renaissance dans sa plénitude. Il ne l'a jamais oublié, et, le jour où la cause de l'Italie et celle du catholicisme parurent unies, il paya sa dette à l'une en restant fidèle à l'autre. Il avait gardé dans les yeux l'ineffaçable tableau de ce qu'il avait vu au-delà des Alpes. Cet amour si vif du beau, des lettres, de la philosophie, cette ouverture de l'intelligence sur toutes choses, ce développement libre et varié de la culture humaine dans une doctrine religieuse immuable et sûre, les lettres honorées avec éclat et servies avec passion, les arts se souvenant de l'antiquité pour interpréter le christianisme, cette synthèse de deux mondes et de deux génies que représente un Raphaël et qui n'a plus reparu dans l'humanité, ce fugitif idéal de l'Italie de Léon X, c'était aussi l'idéal d'Érasme. Il le vit bientôt compromis par la réforme. Après une courte illusion, il comprit que ses plus chères amours, les lettres, risquaient d'être englouties dans la tempête théologique. Les bruyans acteurs, comme il disait, de la terrible tragédie, les anabaptistes et les sacramentaires, avaient de tout autres soucis que la philosophie chrétienne. Luther écrivait en allemand, *germanice!* et se moquait, dans son grossier langage, des humanistes et des humanités. Les érudits les plus sincères, et Mélanchton lui-même, étaient emportés par ce courant, si contraire au véritable courant de la renaissance; ils renonçaient à cultiver les esprits pour faire la besogne, qu'ils croyaient plus utile, d'éclairer les âmes. L'Allemagne, pleine du bruit des prêches et des armes, n'avait plus de loisirs. Les sympathies d'Érasme ne pouvaient hésiter longtemps.

Toutefois, s'il embrassa la cause que lui désignèrent sa conscience et ses souvenirs, ce fut avec peu d'illusion. Il prévoyait, dans toutes ces luttes sans mesure et sans respect, dans les violences des deux partis, dans cette bataille si mal engagée, la perte prochaine des conquêtes de l'âge précédent, l'amoindrissement de ce noble esprit antique retrouvé par l'Italie. On peut regretter qu'Érasme et ses amis de Rome n'aient pas dirigé leur temps; peut-être l'histoire n'aurait-elle pas à déplorer « la banqueroute de la renaissance. » Mais le monde n'écoute pas les hommes sages, mesurés, prudens, les croyans sans fanatisme et les hardis sans témérité. Le monde, dit Érasme, est gouverné par la Folie.

PIERRE DE NOLHAC.

DEUX GOUVERNEURS

DE L'ALSACE-LORRAINE

Nous nous sommes accoutumés, dans les dernières années de ce siècle, à ne plus compter avec les distances. La vapeur les a supprimées, mais parfois la politique les rétablit. On assure qu'avant peu il suffira de cinq jours pour se transporter de Southampton à New-York; en revanche, grâce à la loi des passeports et aux formalités imposées à tout voyageur qui se rend de France en Alsace-Lorraine, il faut trois semaines au moins pour aller de Paris à Metz ou à Strasbourg. Tout gouvernement a le droit de défendre ses intérêts comme il l'entend, et nous ne trouvons rien à redire aux mesures de précaution que le gouvernement allemand a cru devoir adopter sur la frontière du Reichsland. Mais la politique est une matière sur laquelle il est permis de philosopher, et on peut se demander si ces mesures, dont on rend les Français responsables, ne sont pas la conséquence des fautes commises par l'administration allemande dans les provinces annexées. Nous n'aurions garde d'en dire plus à ce sujet que n'en disent les Allemands raisonnables. L'un d'eux convenait que la politique généreuse est souvent la plus habile, qu'on avait paru s'en douter à Berlin, que pendant quelque temps on s'était appliqué à réconcilier les Alsaciens-Lorrains avec leur sort, et qu'on s'était bien trouvé de cet essai, mais qu'un mouvement d'impatience, un caprice de colère, avait tout gâté : — « On apprend, disait-il, en étudiant les écoles que nous avons faites dans le Reichsland, comment un conquérant ne doit pas s'y prendre quand il se propose de s'assimiler promptement des populations qui, à la fois sages et fières, se montrent également sensibles aux bons et aux mauvais procédés. »

Ce fut huit ans après la conquête que le gouvernement allemand se décida à faire un essai de politique généreuse dans l'Alsace-Lorraine.

On l'avait traitée jusqu'alors en simple pays sujet. Le siège de son gouvernement était à Berlin, dans une section particulière de l'office du chancelier de l'empire, dont les ordres étaient exécutés par un président supérieur, résidant à Strasbourg. Le conseil fédéral et le Reichstag se chargeaient de lui donner des lois. Elle envoyait au parlement impérial quinze députés, qui n'avaient guère que le droit d'inutile remontrance. Son *Landesausschuss* ou parlement provincial n'était qu'une chambre consultative, dont les avis étaient rarement écoutés.

En 1879, on eut la bonne pensée de lui octroyer une sorte de constitution, et le siège du gouvernement fut transporté à Strasbourg. L'empereur consentait à s'y faire représenter par un gouverneur ou *Statthalter*, investi d'une partie de ses pouvoirs souverains. Ce *Statthalter*, à la fois *alter ego* de l'empereur et chancelier d'Alsace-Lorraine, devait se faire assister dans l'exercice de ses fonctions par un secrétaire d'état et par un ministère responsable. Le Reichsland n'était pas admis, comme les autres états de l'empire, à déléguer des plénipotentiaires au conseil fédéral; mais on l'autorisait, le cas échéant, à y faire défendre ses intérêts par des commissaires. Le parlement provincial acquérait le droit de voter des lois et de promulguer le budget avec l'assentiment de ce même conseil fédéral. Le nombre des membres de cette assemblée, élue par un suffrage à deux degrés, était porté de 30 à 58. Elle obtenait en même temps le droit d'initiative ou de proposition. C'était une concession sérieuse, et le changement était heureux. Les autonomistes avaient souvent dit et répété: « Nous sommes soumis aux mêmes charges que les autres états allemands, accordez-nous les mêmes droits, les mêmes franchises. » On n'accordait pas aux autonomistes la moitié de ce qu'ils demandaient, mais on cessait de traiter les Alsaciens-Lorrains en simples sujets. On les faisait passer au rang d'Allemands de seconde classe, et on leur permettait d'espérer qu'un jour peut-être, s'ils étaient bien sages, ils deviendraient aussi libres que les Badois, les Bavarois et les Saxons.

Il y avait deux ombres au tableau. Bien que, par le système d'élection appliqué au *Landesausschuss*, on se fût assuré qu'il n'y aurait jamais dans cette assemblée une majorité protestataire et intransigeante, et bien qu'on eût paré d'avance à tous les accidens possibles en décidant que, si elle se permettait de désapprouver un projet du gouvernement, on le ferait voter par le Reichstag et on l'imposerait d'autorité, on ne laissait pas de craindre que ce petit parlement en tutelle ne devînt indiscret, qu'il ne conçût une trop haute idée de son importance. La salle où il se rassemblait était pourtant fort modeste; une triple rangée de bancs en gradins offrait cinquante-six sièges à cinquante-huit députés. Le bâtiment lui-même faisait une pauvre figure auprès des constructions grandioses de l'université; il ressemble à un chalet suisse,

et les malins affectaient de le prendre pour une vacherie destinée à fournir aux amateurs et aux malades du lait pur, de provenance garantie.

Mais ce qui pouvait sembler beaucoup plus grave, c'est qu'on avait refusé aux membres du *Landesausschuss* le droit d'immunité ou d'inviolabilité parlementaire. Il arriva un jour qu'un secrétaire d'état, qui aimait à montrer les dents, menaça M. Kiener, de Munster, de le traduire en police correctionnelle pour avoir avancé devant une commission un fait dont il ne pouvait produire toutes les preuves juridiques. Des agens du service forestier proféraient les mêmes menaces contre les députés assez osés pour critiquer leurs actes. Un bourgeois qui, en 1880, adressait à un journal de Mulhouse des lettres fort piquantes, remarquait à ce propos « que des députés sont élus pour exercer leur liberté de parole pleine et entière, qu'ils ne doivent pas courir le risque de passer de la salle de contrôle des actes de l'administration sur le banc des accusés, devant le tribunal de police. » Mais en Alsace-Lorraine, les patriotes sont d'ordinaire aussi modérés que courageux, et des orateurs tels que le vaillant et pieux tribun de Mulhouse, M. Winterer, ou que le jeune représentant de Colmar, M. Grad, ont fait entendre plus d'une fois d'utiles vérités sans que la foudre tombât sur eux. Écartant les discussions irritantes et stériles, le parlement de Strasbourg s'est occupé d'affaires plus que de politique, il a su faire de bonnes finances, pourvoir aux grosses dépenses d'une administration plus coûteuse que celle de tout autre pays allemand, sans recourir aux emprunts proposés par le gouvernement, établir l'équilibre dans le budget, obtenir même des excédens de recettes, tout en consacrant des crédits considérables aux travaux publics et aux améliorations agricoles. Hélas! quoique ce malheureux *Landesausschuss* n'ait jamais fait que de bonne besogne, il est fort maltraité aujourd'hui par la presse officieuse, qui a demandé sa mort. Depuis que le vent a sauté, depuis que la politique tracassière et compressive a remplacé la politique de ménagemens, les joies tristes d'une conscience sans reproche sont les seules que puissent se promettre les Alsaciens-Lorrains qui ont le goût des devoirs amers et qui, à leurs risques et périls, s'obstinent à s'occuper des affaires de leur pays.

Les députés se seraient consolés de n'être pas inviolables, si le Reichstag leur avait fait la grâce d'abolir l'article 10 de la loi du 30 décembre 1871, qui conférait au chef de l'administration du Reichsland un pouvoir dictatorial et tous les droits redoutables que possède un commandant militaire dans un pays soumis à l'état de siège. En vain alléguait-on qu'octroyer une charte et conserver la dictature est une contradiction, que donner et retenir ne vaut, que l'article 68 de la constitution de l'empire assurait à l'empereur la faculté de mettre, quand il lui plairait, le Reichsland en état de siège, qu'au surplus l'Alsace-Lorraine avait supporté ses malheurs avec une résignation

exemplaire, que son obéissance était parfaite, que les impôts rentraient régulièrement, que le recrutement s'opérait sans peine, qu'il n'y avait eu nulle part ni désordres, ni troubles, ni conspirations.

— « Vous nous représentez, disait au Reichstag un député alsacien, que la loi de dictature n'entrera en exercice qu'à l'heure du danger. Il est si facile de voir partout du danger! Vous nous dites aussi que nous trouverons la meilleure des garanties dans le caractère du Statthalter qui nous sera donné. A la bonne heure, et ce n'est pas de lui que je me défie. Mais je redoute le zèle de ses agens. Les bureaucrates en sous-ordre ont le nez si fin! Au moindre désagrément qu'ils s'attireront par leur faute, ces grands flaireurs de périls auront bientôt fait d'insinuer à leur chef que la paix publique est menacée. » M. Windthorst vint en aide aux orateurs alsaciens-lorrains; mais l'article 10 ne fut point aboli. Plus puissant que l'empereur, le gouverneur du Reichsland n'a pas besoin de proclamer l'état de siège, il le considère comme une institution permanente, et il ne tient qu'à lui, en tout temps et à sa convenance, d'user de tous les pouvoirs que la loi française du 9 août 1849 conférait à l'autorité militaire. Il peut ordonner des visites domiciliaires à toute heure du jour et de la nuit, décréter des expulsions, des bannissemens, interdire tout journal, toute association, toute réunion qui lui paraît dangereuse. Ce n'est pas encore tout, l'article 10 porte qu'il pourra prendre sans délai toutes les mesures, sans exception, qu'il jugera nécessaires. Le 28 janvier de l'an dernier, M. Grad disait au *Landesausschuss :* « Tant que la dictature ne sera pas supprimée de notre législation, nous serons condamnés à dire, comme lady Macbeth : La tache est encore là. Maudite tache! je ne puis t'effacer. »

Quelque imparfaite que leur parût la constitution qu'on leur octroyait, les Alsaciens-Lorrains la regardèrent avec raison comme un heureux progrès, comme une nouveauté bienfaisante. Ce n'était pas du pain de froment qu'on leur donnait; mais enfin, si bis qu'il fût, c'était du pain, et jusqu'alors on ne leur avait offert que des cailloux. Tout au contraire, l'administration allemande était inquiète et mécontente. Les bureaux, qui sont très avisés, avaient compris dès la première heure que l'intention du gouvernement impérial était de relâcher les liens du prisonnier, et que le Statthalter qu'on attendait à Strasbourg s'y présenterait en podestat, en arbitre souverain, avec la mission de s'informer des vœux et des griefs de la population, de réprimer le zèle intempérant des sous-préfets ou *Kreisdirectoren*, de leur prêcher la discrétion et la sagesse, de restreindre leur omnipotence. La situation en Alsace n'est pas telle qu'on la représente souvent dans les journaux allemands et dans plus d'un journal français : dans le train ordinaire de la vie, il s'agit moins d'un irréconciliable antagonisme politique que d'un conflit, d'une lutte continuelle entre des administrés et des ad-

ministrateurs qui n'ont ni les mêmes mœurs, ni les mêmes idées, ni le même tour d'esprit, qui ne parlent pas la même langue, quoiqu'ils parlent tous allemand, et qui surtout ne peuvent s'entendre sur ce qu'ils se doivent les uns aux autres.

L'Alsacien est un peuple paisible, travailleur, économe, facilement gouvernable. « Cette population, je ne crains pas de l'affirmer, disait le chancelier de l'empire le 2 mai 1871, est en ce qui concerne l'honnêteté et l'amour de l'ordre une véritable aristocratie. » L'année suivante, il disait encore : « Pourquoi nous devons mettre sous la tutelle de l'empire ce pays dont les habitans sont des enfans depuis longtemps venus à terme, en vérité je ne le comprends pas. » L'Alsacien le comprend encore moins. Il est doux, mais il est digne et tenace. S'il obéit à l'autorité et à la loi, l'autorité fût-elle dure et la loi déraisonnable, il n'en pense pas moins, il se réserve le droit de juger ses juges, et quand il a le malheur d'avoir un maître, il ne se croit pas tenu de changer ses opinions pour lui être agréable. « Bons diables au fond, disait l'un d'eux, les Alsaciens distinguent entre le respect dû à la loi et l'effacement de leur raison devant les raisons particulières aux autorités payées au moyen de leurs contributions. Ils croient comprendre leurs intérêts aussi bien que M. le Kreisdirector, et ils se passent de ses conseils pour le choix de leurs mandataires. » Sous le régime français déjà, les candidatures patronnées par le gouvernement leur plaisaient peu; en 1869, le baron Zorn de Bulach, alors chambellan de l'empereur Napoléon, et M. Jean Dollfus lui-même, en firent l'expérience à leurs dépens. Depuis que l'Alsace est allemande et qu'elle envoie des députés au Reichstag, les candidats officiels lui agréent encore moins. L'un d'eux, se promenant un jour d'été avec son sous-préfet, se baissait de temps à autre et tirait son mouchoir pour épousseter les bottes de ce haut personnage. Ses électeurs lui firent voir qu'ils n'entendaient pas être représentés à Berlin par un homme si prodigieusement aimable.

L'Alsacien n'oubliera pas de longtemps que la France l'a élevé. Comme tout Français, il a l'humeur égalitaire; on ne lui persuadera jamais que certains hommes naissent avec une selle sur le dos et d'autres avec des éperons aux pieds. Il n'aime pas que ses gouvernans se croient d'une autre caste, d'une autre espèce que lui et le traitent de haut en bas; il est accoutumé à ce qu'on ait des égards pour sa dignité. Il ne peut souffrir non plus qu'on s'ingère dans ses affaires de cœur et de conscience. Il a peut-être des souvenirs qui le hantent, des regrets, des amours secrètes et de secrètes espérances ; il ne pense pas en devoir compte à personne : il obéit; n'est-ce pas assez? « Depuis que vous êtes nos maîtres, disait au Reichstag, en 1879, un député d'Alsace, nous vous avons prouvé que nous savions respecter ce qui vous semble respectable, et nous désirons que de votre côté vous

respectiez en nous des sentimens qui nous sont sacrés. » Quelques mois plus tard, le bourgeois de Mulhouse que j'ai déjà cité écrivait : « Ce que nous demandons, nous les bourgeois annexés de l'Alsace-Lorraine, c'est de vivre le moins mal possible dans une situation et sous un régime que nous n'avons pas choisis, que nous subissons au contraire par la force des choses. Le chancelier allemand, la France et le monde savent à quoi s'en tenir sur nos sentimens intimes. Mais enfin de plus sages l'ont dit : Mieux vaut vivre que philosopher, et nous voulons vivre tranquilles, et autant que possible vivre bien. Le pot-au-feu d'abord, la gloire après ! »

L'Alsacien-Lorrain pense que les étrangers qui le gouvernent et qu'il paie de son argent devraient s'appliquer, par leurs bons soins, par leurs ménagemens, à lui faire oublier son malheur, à le réconcilier avec ses nouvelles destinées ; mais ces étrangers pensent au contraire qu'ils font honneur à l'Alsacien-Lorrain en l'administrant bien ou mal : entre deux points de vue si divergens, aucun accord n'est possible. Tous ces bureaucrates, accourus de tous les coins de l'Allemagne dans le Reichsland, l'ont considéré dès l'origine comme un pays conquis, comme une proie ou comme une vache à lait, comme une ferme à exploiter, comme une terre riche et grasse où les traitemens sont beaucoup plus considérables que sur la rive droite du Rhin, et dans lequel un Kreisdirector, outre ses appointemens, reçoit 3,000 marcs d'indemnité pour une voiture à deux chevaux, et jusqu'à 1,500 marcs de supplément de paie ou de *Ortszulagen*. Touchant une solde de campagne et regardant comme une contribution de guerre l'argent alsacien qui entre dans leurs poches, ces fonctionnaires ont l'humeur militante ; ils ôtent rarement leurs bottes, ils ne mettent jamais leurs pantoufles. Quand M. Herzog, attaché alors à la chancellerie de l'empire et chargé de la direction des affaires du Reichsland, vint à Mulhouse, quelqu'un lui représenta qu'il serait bon de répondre au vœu de la population en accordant aux provinces annexées un régime moins rigoureux. Il répondit sèchement : « Les vœux de la population me sont absolument indifférens. » Le maître avait parlé, son mot courut, et les subalternes en firent leur devise.

Ajoutez que ces fonctionnaires, dont le chef est investi de pouvoirs dictatoriaux, se vantent d'y avoir part en quelque mesure : la dictature est une grâce qui se communique et se répand. Beaucoup ont pour principe que l'administration peut tout, et ils agissent en conséquence, ils tranchent du petit potentat. Tel agent en sous-ordre se plaît à faire sentir le poids de son autorité, et il exige, selon le mot du pays, « qu'on danse comme il siffle. » Ajoutez encore que les bureaucrates allemands ont une disposition naturelle à scruter les esprits et les cœurs ; ils aiment à lire dans les têtes, ils se défient des arrière-pensées ; il ne leur suffit pas qu'on obéisse, ils entendent que l'obéissance soit

empressée et même joyeuse, et ils tiennent compte des sentimens encore plus que des actes.

Aussi les fonctionnaires de l'Alsace-Lorraine eurent-ils bientôt fait de partager leurs administrés en deux classes : celle des mauvais sujets, qui pullulaient, celle des bons sujets, qui n'étaient pas nombreux. On est implacable pour les uns, indulgent pour les autres, surtout quand ils possèdent le don des ingénieuses complaisances et des flatteuses caresses. On pardonne ses méfaits à tel secrétaire de mairie bien pensant, qui s'est permis de puiser quelquefois dans la caisse municipale, et tel maire à poigne, qui s'entend à pétrir la pâte électorale, est maintenu en fonctions, quoiqu'il se fasse payer pour des travaux qui n'ont pas été exécutés. En revanche, on accueille, on encourage toute dénonciation contre les mal pensans. Un instituteur d'outre-Rhin, établi en Alsace, engageait les petits Allemands qui fréquentaient son école à lui dénoncer les petits Alsaciens qui parlaient français pendant les récréations. « Je ne connais pas, avait dit M. Windthorst, d'état plus insupportable que celui où l'on n'est pas sûr de sa liberté personnelle, où l'on ne peut compter sur les tribunaux pour vous protéger contre les mesures arbitraires et les fausses dénonciations, et, je le crains, tel est aujourd'hui le sort de l'Alsace. » Mais les fonctionnaires du Reichsland s'inquiétaient peu de ce que pouvait dire M. Windthorst. Jusqu'en 1879, ils étaient assurés que, quoi qu'ils fissent, la chancellerie de Berlin leur donnerait toujours raison, et cette certitude leur mettait la conscience en repos et l'âme en liesse.

M. Windthorst avait dit aussi que, si on voulait faire de la politique de conciliation dans le Reichsland, il fallait y envoyer un général. L'événement prouva qu'il avait dit vrai. En choisissant son premier Statthalter, l'empereur Guillaume eut la main heureuse. Le maréchal de Manteuffel était un homme fort remarquable. Ce soldat-diplomate, qui avait partagé sa vie entre les cours et les camps, s'était montré, selon les cas, habile négociateur et homme de guerre accompli. Lorsque, après la conclusion de la paix, il avait pris à Nancy le commandement du corps d'occupation allemande, il s'était attiré les sympathies par sa bonne grâce, par ses procédés humains et courtois. Il avait laissé dans nos départemens de l'Est le meilleur souvenir qu'un vainqueur puisse laisser à des vaincus ; il conservait à la victoire tout son prestige, il la dépouillait de son insolence. Dès son arrivée à Strasbourg, ce grand homme maigre et sec fit une bonne impression ; à peine eût-il promené dans les rues sa verte vieillesse, son uniforme de dragon, sa tunique bleue, son grand manteau, sa petite tête coiffée d'une casquette et son œil vif, qui savait rire, on devina qu'il chercherait à plaire. Au surplus, il s'empressa de s'expliquer. Il déclara qu'il entendait faire sa cour à la belle Alsace-Lorraine, qu'il lui demandait sa

main, et il se comparait au doge de Venise épousant la mer. Il ajoutait qu'il n'aurait garde d'envenimer les blessures, qu'il se proposait de les panser et de les guérir. Cette parole, qui réjouit les Alsaciens, fit tressaillir d'épouvante tous les bureaux : il leur parut qu'on envoyait à l'Alsace une épée pour la protéger contre leur bon plaisir.

M. de Manteuffel avait tenu, dès les premiers jours, à appeler auprès de lui des Alsaciens d'opinions modérées, disposés à entrer dans ses vues et capables de lui révéler les désirs et les griefs des populations. Ils formaient son conseil intime, il les consultait en toute occasion, et les bureaucrates mécontens l'accusaient d'inaugurer dans le Reichsland le pernicieux régime des notables, *eine Notabelwirthschaft*. Il s'occupait aussi d'entretenir de bons rapports avec la délégation provinciale. Dépensant jusqu'au dernier sou en frais de représentation ses 300,000 marcs de traitement, il aimait à recevoir, et sa fille l'aidait à faire les honneurs du palais. Pendant la session du *Landesausschuss*, il invitait chaque soir une demi-douzaine de députés ; il les interrogeait, leur tâtait le pouls ou les sermonnait amicalement. Il pratiquait largement la politique de table, et c'était par des propos de table, le verre en main, qu'il faisait connaître ses vues et ses projets. Ce soldat était un homme d'esprit et un orateur toujours en verve ; il avait une éloquence à la fois agréable et caustique, et ses toasts, d'un tour original, étaient reproduits par les journaux. Il ne se lassait pas de répéter que l'annexion était un fait irrévocable, que les Alsaciens-Lorrains devaient en prendre leur parti, mais qu'il respectait leurs souvenirs, leurs regrets, qu'un peuple ne change pas de patriotisme comme de chemise, qu'il faisait peu de cas des empressemens serviles et des sympathies menteuses, qu'il ne réclamait que l'obéissance due aux lois et au destin. Il disait aussi qu'il ne renoncerait jamais à son pouvoir dictatorial, mais qu'il n'en userait que dans les cas extrêmes et à son corps défendant, que sous son administration les électeurs seraient libres de voter comme ils l'entendraient, qu'il avait peu de goût pour les candidats officiels, qui désolent souvent leur patron par leur ingratitude. Toutefois, il se réservait le droit d'avoir des préférences, et il citait le mot du roi George III d'Angleterre à qui on reprochait de trop agir sur la chambre haute, et qui demandait s'il était le seul Anglais à qui il fût interdit d'avoir des opinions.

Il aimait à parler, il aimait aussi à se montrer. Chaque après-midi, il se promenait à pied, quêtant les saluts et saluant lui-même très bas. Quand il faisait des tournées dans les villages, il causait familièrement avec tout le monde, et il était bien reçu partout. Il se plaignait seulement qu'on ne sonnât pas les cloches sur son passage. Il en voulait à l'évêque de Strasbourg d'être allé trouver l'empereur Guillaume à Baden pour lui représenter que, suivant la règle canonique, les cloches ne devaient être sonnées qu'en l'honneur du souverain, que si on les

mettait en branle pour le Statthalter, les paysans le tiendraient pour un prince régnant. Le maréchal traita l'évêque de vieux bavard et lui battit froid quelque temps. Mais il avait trop d'esprit pour prendre ses contrariétés au tragique. Ses réceptions étant fort coûteuses, il ne maintenait qu'avec peine l'équilibre de son budget, et il eût été charmé que le *Landesausschuss* lui votât une augmentation de 100,000 marcs; mais le *Landesausschuss* fit la sourde oreille. Un soir, il n'alluma que la moitié des bougies de ses lustres, et il dit en souriant aux députés qui dînaient chez lui : « Voyez comme vous me rendez économe. »

Il n'était pas conciliant seulement en paroles, il l'était souvent dans ses actes. Il s'appliqua à résoudre la question des optans. On refusait de valider le choix des jeunes gens mineurs qui avaient opté pour la France, et quand, plus tard, pris de nostalgie, ils retournaient en Alsace, on les y traitait en réfractaires. Cette question était la plaie des familles; la plupart avaient un fils ou un parent condamné pour refus de service militaire. Le maréchal octroya aux optans la faculté de rentrer et de se faire naturaliser sans servir en Allemagne, et il leur accorda remise des peines prononcées contre eux. Ce n'est pas qu'il fût disposé à laisser tout faire et tout passer. Quand il avait dit non, il ne revenait pas sur ses refus. Ce fut lui qui mit à l'interdit les compagnies d'assurance françaises, ce fut lui qui rendit l'usage de l'allemand obligatoire dans les séances de la délégation provinciale, et il supprima plus d'un journal. Mais il semblait ne sévir qu'à regret, et quand il avait frappé, il éprouvait le besoin d'expliquer et de justifier ses rigueurs. Il jugeait que la dictature n'est un gouvernement tolérable que lorsqu'elle est tempérée par une bonhomie qui aime à parler, et il regardait la politesse comme un moyen d'administration et de conquête.

Son succès personnel était évident, incontestable. Il ressemblait à ces excellens acteurs qui, à force de talent et d'autorité, sauvent une pièce médiocre et un rôle ingrat. On pouvait prévoir qu'après quelques années de ce régime, un rapprochement s'opérerait par degrés entre le conquérant et les annexés. Mais ce que le maréchal tenait pour un bien, les bureaucrates de métier le tenaient pour un malheur. Eh! quoi, l'Alsace-Lorraine cesserait-elle d'être un pays conquis et sujet, exploité par des Allemands? Le maréchal avait annoncé l'intention de faire entrer des Alsaciens-Lorrains dans l'administration et même dans le ministère. Il avait offert un portefeuille de sous-secrétaire d'état à M. Jules Klein, pharmacien, ancien maire de Strasbourg, qui avait répondu « qu'il aimait mieux fabriquer des pilules que d'en avaler. » M. Klein avait refusé, mais d'autres pouvaient accepter, et on entendait dans les bureaux comme un grondement de dogues qui rongent leur os et qui tremblent qu'on ne le leur prenne.

Le secrétaire d'état, M. Herzog, administrateur de grand mérite,

mais d'humeur cassante, n'avait pu vivre longtemps en paix avec M. de Manteuffel. Les concessions qu'il était obligé de faire lui avaient tellement échauffé la bile qu'il faillit succomber à une jaunisse. Le maréchal demanda son rappel et le remplaça par M. de Hofmann, qui était plus souple. De ce jour, les subalternes ne se sentirent plus en sûreté, et ils ourdirent une conspiration contre le Statthalter. En vrai soldat, il méprisait les délateurs et les délations; on n'osait plus lui dénoncer les Alsaciens protestataires; on s'en consola en le dénonçant lui-même aux journaux allemands. Ce fut une vraie croisade de presse; professeurs de l'université, instituteurs primaires, tout le monde s'en mêlait. Les feuilles conservatrices ou libérales-nationales de Berlin et de Cologne publiaient de venimeuses correspondances anonymes, où M. de Manteuffel était traité de politique incapable, qui compromettait par ses déplorables faiblesses la sûreté du pays annexé. Il avait le malheur d'être sensible aux articles de journaux; il ne craignait pas les coups d'épée, il redoutait les mouches et leurs piqûres. Il lui prenait des impatiences; il aurait voulu obtenir des résultats éclatans et prompts qu'il pût opposer à ses adversaires pour les confondre. Ce doge, qui avait juré d'épouser la mer, se plaignait que ses avances fussent froidement accueillies : la mer était tranquille, unie comme une glace, et ne répondait ni oui ni non; peut-être se souvenait-elle qu'elle était veuve et pensait-elle à son premier mari. « Calmez-vous, avait dit un député au maréchal dans une de ses heures de fâcherie; un politique avisé ne se pique pas d'aller plus vite que le temps. »

Lorsque, dans l'été de 1885, il mourut à Gastein d'une congestion pulmonaire, l'Alsace-Lorraine ne prit pas le grand deuil, mais elle regretta sincèrement ce galant homme. On lui savait gré moins de ce qu'il avait fait que de ce qu'il promettait de faire, de ses façons d'agir, de la générosité de ses intentions et de son caractère, des espérances qu'il donnait. Il avait assez réussi pour que son successeur fût tenté de suivre son exemple, et personne ne s'attendait à un changement de régime. Le prince Hohenlohe avait été président du conseil bavarois, vice-président du Reichstag, ambassadeur en France, et à Munich comme à Berlin, comme à Paris, il passait pour un esprit tempéré, inclinant aux opinions moyennes et aux mesures libérales. Ses ennemis lui reprochaient d'avoir le regard oblique et l'accusaient de considérer la politique comme l'art de décliner les responsabilités; mais il n'avait pas d'ennemis en Alsace quand il s'y présenta, et ses débuts furent heureux. Pour don de joyeux avènement, le nouveau Statthalter rétablit le conseil municipal de Strasbourg. Peu après, l'empereur et l'impératrice vinrent visiter le Reichsland; ils se louèrent de l'accueil que leur fit une population qui respecte l'autorité, pourvu que l'autorité respecte ses droits et qu'elle ne cherche pas à violenter ses sen-

timens. Tout semblait aller pour le mieux, et le 15 octobre 1886, le prince Hohenlohe déclarait que peu de mois lui avaient suffi pour s'attacher au pays qu'il était chargé de gouverner, que désormais il regardait Strasbourg comme sa patrie. Tout à coup les affaires se gâtèrent, se brouillèrent, et ce furent les élections du 21 février 1887 qui firent tout le mal; mais à qui la faute?

Le Reichstag avait refusé de voter le septennat, et il fut dissous. M. de Bismarck avait prononcé à cette occasion l'un de ses discours les plus retentissans : il y représentait l'armée française comme un redoutable instrument d'agression, et la France comme une nation que le premier hasard précipiterait dans une guerre de revanche. Il devait s'attendre que son éloquence et ses prophéties remueraient profondément les provinces annexées. Peu lui importait; il ne songeait qu'à se procurer une majorité dans le futur Reichstag, et il sacrifiait l'accessoire au principal. Heureusement l'Alsacien a trop de bon sens pour ne pas savoir que certaines déclarations du chancelier ne doivent être acceptées que sous bénéfice d'inventaire. Mais, en conscience, on ne pouvait espérer qu'il prît parti pour le septennat. On annonçait à l'Alsace-Lorraine de prochaines batailles, et on lui demandait d'élire des députés favorables à une loi qui l'obligerait à augmenter le contingent qu'elle devait fournir à l'Allemagne; c'était vraiment trop exiger. Le prince Hohenlohe fit une faute grave; il aurait dû s'abstenir, il résolut d'entrer en campagne. Pour se conformer aux instructions que M. de Hofmann recevait de la chancellerie impériale, et malgré les avis contraires que lui donnaient ses sous-préfets eux-mêmes, il publia un manifeste en faveur du septennat, et ordre fut intimé à tous les fonctionnaires d'user de tous les moyens pour arracher au pays un vote qui fût agréable à Berlin. Jamais pression si violente n'avait été exercée sur les électeurs; on se flattait de les intimider, on ne réussit qu'à les irriter. Un des candidats officiels ayant affirmé que, si le septennat était rejeté, ce serait la guerre, et que l'ennemi ne tarderait pas à envahir le Reichsland, on lui cria : « L'ennemi! il y a plus de seize ans qu'il est chez nous. » On avait semé le vent, on récolta la tempête, et l'opposition remporta un éclatant triomphe. L'éloquence de M. de Bismarck et le manifeste du prince Hohenlohe l'avaient beaucoup aidée.

Les bureaucrates de métier ne sont jamais si certains d'avoir raison que lorsqu'ils sont dans leur tort. « C'est la faute du feu maréchal, s'écriait-on, de sa mansuétude et de ses concessions! Voilà où nous ont menés les voies de douceur! » — On avait dit aux Alsaciens-Lorrains : « Si vous votez bien, on vous donnera peut-être du sucre d'orge; si vous votez mal, vous aurez le fouet. » Ils avaient mal voté, ils ont eu le fouet. Les fonctionnaires mécontens et les professeurs de l'univer-

sité de Strasbourg qui envoient des correspondances anonymes à Berlin et à Cologne demandaient que le Reichsland fût incorporé à la Prusse, que toute personne suspecte de sympathies françaises fût chassée du pays, que le *Landesausschuss* fût supprimé. On n'a pas fait tout ce qu'ils désiraient; mais on a renchéri sur la politique compressive et tracassière d'autrefois. Les dénonciations encouragées, récompensées, la police ayant l'œil et la main partout, des mesures puériles et des brutalités, la proscription des étiquettes et des enseignes de boutiques françaises, les chemins de fer n'acceptant plus les colis qui portent une marque française, un père de famille condamné pour avoir envoyé son fils apprendre le français dans une école de Saint-Dié, le chocolat Ménier mis à l'index, l'ordre de débaptiser le pain d'épice et de ne l'appeler jamais que *Pfefferkuchen*, les chants séditieux punis de 4,000 francs d'amende et de deux ans de prison, des difficultés croissantes pour les permis de séjour, des expulsions, des bannissemens; que n'inventent pas des bureaux en colère? Enfin est venue la loi des passeports, et désormais l'Alsace-Lorraine a une frontière fermée, qui ne s'entre-bâille que pour laisser passer des gens absolument sûrs. Cette loi, dont les finances du Reichsland risquent de se ressentir, sera-t-elle rapportée? L'Allemagne ne persuadera jamais au monde que pour tenir un pays où il n'y a jamais eu en dix-sept ans le moindre désordre, elle est obligée d'ajouter à la dictature les rigueurs d'un emprisonnement cellulaire.

Pendant que les bureaux célèbrent leur victoire, que fait le Statthalter? Il laisse faire. Soit qu'il n'ait pas à Berlin l'autorité suffisante, ou qu'il soit désireux de ne pas compromettre son repos, il semble avoir résolu de ne se mêler de rien, de n'intervenir en rien. Il laisse ses fonctionnaires libres de suivre leurs propres inspirations ou celles qu'ils reçoivent de la capitale de l'empire; il ne leur adresse aucune question indiscrète, il s'applique à ne point s'ingérer dans leurs affaires. Il n'a point de conseil intime, et on ne cite de lui aucun propos de table; il ne donne guère à dîner, il représente peu, fait peu de bruit, il s'efface. On l'a autorisé à faire sonner les cloches sur son passage; mais il n'abuse pas de cette autorisation. On raconte qu'il est entré un jour, le chapeau sur la tête, dans une salle où siégeait un conseil municipal; il a dû lui en coûter, car il a d'ordinaire la politesse exacte d'un homme très bien né.

Ajoutons qu'il a l'esprit trop cultivé, qu'il est trop intelligent, trop raisonnable pour approuver des mesures ridicules ou brutales, qu'il n'ose condamner tout haut. S'il cédait à son penchant naturel, il intercéderait quelquefois, il se souviendrait peut-être qu'il avait fait au Reichsland l'honneur de l'adopter pour sa patrie. Il dirait comme Ponce-Pilate : « Je ne vois rien de criminel dans cet accusé. » Mais

il ne dit rien : le prince Hohenlohe est un Ponce-Pilate qui se tait. Au reste, dans toute l'Alsace-Lorraine, le silence est d'or. Si le Statthalter ne souffle mot, c'est qu'il craint de se brouiller avec ses bureaux ou avec Berlin; si les administrés se taisent, c'est que l'Alsace est un des pays de ce monde d'où il est le plus dur d'être exilé. Il y a cependant des gens qui ne savent pas se tenir ni résister à la funeste démangeaison de dire une fois au moins ce qu'ils ont sur le cœur. Naguère un Kreisdirector priait un bourgmestre alsacien de lui faire les honneurs de sa commune. Le bourgmestre lui montra dans l'église une petite souris d'argent, présent d'un évêque, et qui passe pour avoir la vertu de conjurer tous les fléaux. — « Vous croyez donc à cette niaiserie? demanda le sous préfet en haussant les épaules. — Comment pourrais-je y croire encore, répondit le maire en courbant les siennes, puisque vous êtes encore ici! »

Il y avait en Alsace, dès le lendemain de la conquête, des autonomistes et des protestataires. Ils se querellaient souvent, et ils étaient cependant bien près de s'entendre. Les uns disaient : « Les Allemands nous accorderont notre autonomie; s'ils nous la refusent, nous protesterons comme vous. » Les autres répondaient : « Vous verrez que les Allemands ne nous la donneront jamais; si par miracle ils nous la donnaient, comme vous nous transigerions. » Sous le régime du maréchal de Manteuffel, plus d'un protestataire était devenu autonomiste; sous le régime présent, il n'y a pas un autonomiste qui ne proteste. « On prétend que qui aime bien châtie bien, disait au Reichstag un député du Reichsland; mais puisque nous devons être éternellement châtiés, puisque, moins favorisés que les autres citoyens allemands, on nous condamne à être toujours gouvernés par des lois d'exception, que voulez-vous que nous pensions de notre nouvelle nationalité? » Les autonomistes ont perdu leurs espérances, et quand on s'informe de leur santé, ils répondent, comme Saint-Évremond mourant : « Je voudrais me réconcilier avec l'appétit. » Le prince Hohenlohe est le plus discret des gouverneurs. S'il sortait de son prudent silence, il confesserait sans doute que la politique à laquelle on le force d'attacher son nom lui paraît fort impolitique, que les mesures qu'on l'oblige de prendre ou de laisser prendre sont les plus propres du monde à inspirer à un peuple fier autant que sage et patient le dégoût du pain qu'on lui fait manger, ainsi que de la main qui le lui offre, et le fatal amour du fruit défendu.

G. Valbert.

REVUE LITTÉRAIRE

LA CRITIQUE SCIENTIFIQUE.

La Critique scientifique, par M. Émile Hennequin. Paris, 1888; Perrin.

J'ouvre le livre de M. Émile Hennequin sur *la Critique scientifique*, — M. Émile Hennequin est un jeune écrivain dont on se rappellera peut-être avoir lu d'intéressans et curieux *Essais*, — et dès la première page, ou le premier chapitre, car il faut être exact, j'y trouve la phrase que voici : « La critique littéraire, qui a débuté aux temps modernes et en France par les examens de Corneille et de Racine, par Boileau et Perrault, apparut comme un genre distinct dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, dans ce pays avec La Harpe et les *Salons* de Diderot, en Angleterre avec Addison, en Allemagne avec Lessing. » Sur quoi je ne puis m'empêcher de remarquer : premièrement, que ce n'est point en France, mais plutôt en Italie, que la critique moderne « a débuté; » deuxièmement, que si je connais bien les *Examens* de Corneille, je n'en connais point de Racine, — ce sont sans doute ses *Préfaces;* — troisièmement, que les Chapelain et les d'Aubignac, la préface de l'*Adone*, celle de la *Pucelle*, les *Sentimens de l'Académie sur le Cid*, la *Pratique du théâtre*, ayant précédé les *Examens* de Corneille lui-même, ont donc aussi précédé les *Satires* de Boileau, son *Art poétique*, et les *Dialogues* de Perrault sur *les Anciens et les Modernes;* quatrièmement, qu'à part les lecteurs de la *Correspondance* de Grimm, c'est-à-dire quelques principicules d'Allemagne, les *Salons* de Diderot n'ont guère été connus que de nos jours; cinquièmement, qu'Addison étant mort en 1719, il n'ap-

partient pas à la « seconde moitié du XVIIIe siècle; » sixièmement, qu'en Allemagne, Lessing a été précédé de Gottsched, sans parler de quelques autres;.. et toutes ces petites erreurs, parfaitement insignifiantes en soi, qui le seraient partout ailleurs, cessent de l'être et deviennent fâcheuses dans un livre dont le titre obligeait avant tout son auteur à cette précision qui fait le premier caractère de l'esprit « scientifique. » Rien de plus facile, en effet, que d'énoncer des idées générales et de les faire servir aux plus beaux développemens, quand on néglige, que l'on oublie, ou que l'on ignore les faits exacts qui les jugent, et presque toujours, en les jugeant, les ruinent; mais rien aussi de moins « scientifique, » ni qui nous mette plus naturellement en défiance d'un auteur et d'un livre.

C'est le grand défaut de M. Hennequin : son livre, qui témoigne d'une ardeur de généralisation toute juvénile, témoigne aussi de quelque insuffisance d'informations, de lectures et de réflexions. L'histoire de la littérature française, en particulier, lui semble être un peu étrangère, ou du moins nous avons quelque raison de le croire, quand nous le voyons écrire des phrases comme celle-ci, par exemple, sur laquelle justement il prétend établir tout un long raisonnement : « Il a fallu deux siècles à Pascal et à Saint-Simon pour atteindre la renommée. » En effet, les *Mémoires* de Saint-Simon n'ayant paru pour la première fois qu'il y a cent ans au plus, on ne voit pas bien comment la renommée du noble duc eût pu précéder elle-même de cent ans la publication de ses œuvres. Mais pour Pascal, on ne connaît guère, au XVIIe siècle, de plus grand succès de librairie que celui des *Provinciales*, à moins que ce ne soit celui des *Pensées*, dont on possède jusqu'à sept ou huit éditions ou contrefaçons pour la seule année de leur apparition. Dans un autre endroit de son livre, adoptant pleinement l'opinion trop intéressée peut-être de certains critiques anglais et allemands, M. Hennequin reproche à la littérature française de n'être pas assez « nationale, » — ou plutôt il ne le lui reproche pas, ce n'est point comme il en use, et il ne se pique de rien tant que de ne pas « juger, » — mais il constate enfin qu'elle ne l'est pas. J'aurais voulu là-dessus, et pour en finir avec ce paradoxe irritant, qu'il prît la peine de nous dire en quoi *Roméo et Juliette*, *Othello*, *le Marchand de Venise*, *Jules César* ou *Coriolan*, sont aux Anglais des sujets plus « nationaux » que *le Cid*, ou *Polyeucte*, ou *Andromaque*, ou *le Misanthrope* à nous autres Français. Mais, je ne sais pourquoi, c'est une chose entendue parmi nous que Shakspeare, même quand il copie Plutarque ou Luigi da Porta, demeure Anglais, tandis que Racine ou Molière sont Grecs ou Latins, même quand ils composent *Bajazet* ou *Tartufe*. Goethe aussi, apparemment, a traité des sujets « nationaux, » dans son *Iphigénie en Tauride* et dans son *Torquato Tasso*, comme Schiller dans sa *Jeanne d'Arc* ou dans son *Don Carlos*. En un

autre endroit encore, et toujours pour en tirer des conclusions dogmatiques, M. Hennequin dresse une liste sommaire de « littérateurs appartenant à la même nation, *à la même époque*... et présentant cependant des caractères intellectuels nettement divers. » On est quelque peu étonné d'y voir figurer comme contemporains, « Joinville (1224-1319), Froissart (1337-1410), Commynes (1447-1511), » qui vécurent, ainsi que l'on voit, à quelque cent ans de distance l'un de l'autre; et, dans des temps plus modernes, où les générations littéraires se succèdent, en quelque sorte, plus rapidement, Mme de Sévigné rapprochée de Saint-Simon, lequel n'avait pas commencé d'écrire quand elle mourut, ou l'auteur de *Manon Lescaut* de celui de *Gil Blas*, dont on peut dire que l'un ne prit la succession de l'autre que pour la dénaturer. Je tâcherai de montrer tout à l'heure à M. Hennequin, dans un livre comme le sien, l'importance particulière de ces « vétilles; » mais, en attendant, nous pouvons toujours dire qu'un peu plus de précision et de souci des dates ou des faits n'eût pas été pour nuire à l'intérêt, à la solidité, et à l'autorité de son livre.

Car, parmi toutes ces petites erreurs, on y trouve de fort bonnes choses, et qui paraîtraient bien meilleures encore, si la façon d'écrire qu'affecte M. Hennequin ne les embrouillait, ne les enveloppait, ne les obscurcissait comme à plaisir. Pour s'être un peu frottée de science et d'une certaine métaphysique, dans la fréquentation de Darwin et surtout d'Herbert Spencer, toute une jeune école, en imitant les mots, croit reproduire les choses, et, à défaut de l'esprit de la science, — ou pour se le mieux inoculer peut-être, — elle en copie religieusement le jargon. Qu'est-ce que « l'analyse esthopsychologique ? » Qu'est-ce que « la morphologie et la dynamique de l'œuvre d'art? » Qu'est-ce qu'une « analyse littéraire intégrable dans une série de notions analogues conduisant à fonder des lois? » Et notez que tous ces grands mots, dont on a l'air de se remplir la bouche, n'expriment rien que d'assez simple au fond. La *morphologie* de l'œuvre d'art, par exemple, c'est ce que l'on en appelait, voilà vingt ans, la *genèse*, assez prétentieusement déjà, et c'est ce que les bonnes gens appellent plus simplement l'histoire de sa formation et de ses transformations. De même, la *dynamique* de l'œuvre d'art, ne croyez pas que ce soit un si profond mystère, et c'est tout uniment l'histoire des effets qu'elle a produits, de l'enthousiasme ou de la colère qu'elle a soulevés en son temps, de la nature et de la profondeur des émotions qu'elle nous procure encore. Mais alors pourquoi cet étalage de termes scientifiques? Car, c'est au contraire quand l'on croit avoir des choses nouvelles à dire, qu'il faut les dire, comme soi seul sans doute, mais dans la langue de tout le monde; — et il y en a quelques-unes dans le livre de M. Hennequin. Par exemple, il a parfaitement montré que,

dans l'histoire de la littérature et de l'art, les disputes de mots ou les querelles d'écoles ne sont point du tout vaines, et encore moins passagères. Il a très bien fait voir que les prétendues variations du goût et de la critique, pour être assez nombreuses, ne le sont point autant qu'on l'a bien voulu dire, ni surtout aussi considérables. Je crains seulement, pour lui, qu'auprès de quelques lecteurs l'affectation soutenue de sa manière d'écrire ne lui enlève le bénéfice de ce qu'il a pensé de meilleur. Il est vrai qu'en revanche, auprès d'une simple jeunesse

Sentant encor le lait dont elle fut nourrie,

elle lui donnera un air de profondeur.

Mais j'arrive à l'objet de son livre, et à cette « critique scientifique » dont il a voulu nous tracer l'esquisse ou le programme. Après M. Taine et Sainte-Beuve aussi, — qu'il traite cependant assez mal, et dont on dirait, en passant, qu'il ne connaît pas le *Port-Royal*, — M. Hennequin demande donc que, dans les œuvres et sous les œuvres on cherche l'homme. Oserai-je insinuer ici que Buffon ou Pascal l'avaient demandé avant eux? Mais ils n'en avaient pas vu, ou, s'ils les avaient vues, ils n'en avaient pas tiré les conséquences, qui seraient infinies, nous dit-on, et de nature au besoin à renouveler l'histoire. De toutes les œuvres des hommes, en effet, les œuvres d'art ne sont-elles pas les plus significatives, celles dont l'auteur s'y est mis le plus complètement lui-même, celles dont le témoignage, en même temps que le plus durable, est aussi le plus véridique? Et les artistes, à leur tour, les grands poètes ou les grands peintres, qui sont-ils, sinon les plus originaux d'entre les hommes, « les plus géniaux, » dit M. Hennequin; et la mesure, par conséquent, si l'on peut ainsi dire, du pouvoir, de la profondeur ou de l'étendue de l'intelligence humaine? Et leurs admirateurs enfin, ceux qui les ont applaudis de leur vivant, ceux qui les aiment dans la mort, ceux qui se reconnaissent et qui se complaisent en eux, ceux-là, la foule anonyme et obscure, ne nous apprennent-ils point, sans le savoir, par la seule nature de leurs admirations et de leurs sympathies, quels ils furent eux-mêmes, quels autrefois leurs goûts, quelle même leur vie? De telle sorte que, depuis six ou sept mille ans qu'il y a des hommes qui écrivent ou qui peignent, d'autres qui sculptent ou qui bâtissent, d'autres qui chantent, nous avons sous la main, dans la seule histoire de la littérature et de l'art : — l'histoire intime d'abord, ou la confession de l'humanité; — son histoire naturelle ensuite : la diversité de ses espèces, dans ces espèces la diversité des familles d'esprits qui les composent, dans ces familles la diversité des individus qui évoluent autour du type commun; —

puis, son histoire sociale, celle des échanges que les espèces ont faits de leurs caractères entre elles, celle de leur succession, de leur transformation ou de leur développement dans le temps; — et son histoire intellectuelle enfin, celle de ses rêves, de ses lassitudes et de ses espérances, toute l'histoire de la morale et toute celle de la religion. Par des procédés ou des méthodes appropriés, déduire ou plutôt induire cette histoire de l'analyse des œuvres de la littérature et de l'art, tel sera donc l'objet de la « critique scientifique. » Elle abandonnera pour toujours à la critique littéraire cette besogne un peu basse de juger les œuvres. Elle s'en remettra sur l'esthétique de déterminer les conditions de l'œuvre d'art, et, s'il y a lieu, d'en formuler quelque jour les lois. Elle recevra d'ailleurs l'histoire de l'art à lui dégrossir et à lui préparer les matériaux de son futur édifice, concurremment avec la physiologie, la psychologie, la pathologie, l'idéologie, la graphologie et la cacologie. Mais, en aucun cas, elle n'examinera l'œuvre d'art en elle-même, ni surtout pour elle-même, comme étant à elle-même son objet et sa fin; et, faisant au besoin d'une ineptie qui aura réussi plus d'estime que d'un chef-d'œuvre méconnu, elle ne séparera jamais le signe, qui est l'œuvre d'art, de la chose signifiée, qui est l'homme.

Je n'y vois pas d'inconvénient, j'y vois même des avantages: j'y vois aussi quelques difficultés. Pas plus en effet que M. Taine avant lui, M. Hennequin n'a démontré son principe de la correspondance entière des œuvres et des hommes. Or, il est aisé de dire, en termes généraux, qu'il est impossible à quelque artiste que ce soit de ne pas se mettre lui-même dans son œuvre; mais, en fait, et je ne sais comment, pour peu que l'on vienne au détail, il se trouve que cela s'est vu, cela se voit, cela sans doute se verra toujours. Que M. Hennequin déduise donc de l'*Odyssée* la « psychologie » d'Homère, lequel peut-être n'a jamais existé; ou bien encore, de la *Chanson de Roland*, qu'il déduise, pour voir, celle du trouvère qui l'a composée! L'erreur ou l'illusion vient ici de ce que, depuis tantôt cent cinquante ans, la littérature, en devenant lyrique, est devenue personnelle, et de ce que, le sens individuel, comme on l'appelait jadis, ayant prévalu sur le sens général ou commun, un livre n'est plus guère aujourd'hui que l'expression du tempérament de son auteur. Mais il n'en a pas été toujours ainsi dans l'histoire, et, si je le voulais, pour quelques cas de concordance entre l'artiste et son œuvre, j'en citerais tout autant de leur discordance, pour ne pas dire de leur contradiction.

Laissons les étrangers, Shakspeare par exemple, ou Tasse, dont je craindrais de ne pouvoir parler avec une précision suffisante. Mais dans l'histoire de notre littérature nationale, si l'on s'est mépris deux

cent cinquante ans durant sur le vrai caractère de l'auteur de *Gargantua*, c'est précisément, dans la pénurie où l'on était de renseignemens authentiques, pour avoir prétendu le chercher dans son livre Très semblable à Voltaire, — autant du moins que le puisse être un homme du XVIe siècle à un Français du XVIIIe siècle, — habile, prudent et avisé comme lui, courtisan et flatteur, et, quand il le fallait, quelque peu hypocrite, Rabelais n'est dans son œuvre qu'à la condition qu'on aille jusqu'au fond d'elle-même, et que l'on en écarte pour cela d'abord tout ce qui en a fait le succès en son temps, et ce qui fait aujourd'hui les principales raisons que nous ayons encore de le lire. Mieux encore que cela : non-seulement, et bien loin d'être entière, la concordance ne se rencontre entre l'artiste et son œuvre que dans la mesure où la curiosité qu'excitait l'œuvre s'est étendue jusqu'à l'homme, mais bien souvent, en ce cas-là même, il est arrivé que le succès de la recherche, bien loin d'établir le rapport qu'on voulait, n'ait fait qu'accuser la discordance de l'œuvre et de l'homme, et accru la difficulté de les concilier. Bossuet en est un mémorable exemple, que je choisis, comme l'on voit, aussi différent que possible du premier, Bossuet dans l'œuvre de qui je ne serais pas embarrassé de montrer plus de tendresse, de naïveté, de mysticité même que l'on n'y en a vu, mais enfin dont la parole est plutôt hautaine, le geste autoritaire, l'accent souverain et despotique. Cependant, s'il est un trait de son caractère que tous ceux qui l'ont connu, que Mme de La Fayette, que Saint-Simon lui-même, que l'abbé Ledieu, son secrétaire, que le père de La Rue, qui prononça son oraison funèbre, aient souligné comme à l'envi, jusqu'à en faire presque son tout, c'est la douceur; autant dire celui que l'on retrouve le moins, que l'on n'y remarquerait peut-être seulement pas, si l'on n'en était prévenu, dans ses ouvrages de controverse, dans les chefs-d'œuvre de son éloquence, et jusque dans ses ouvrages de « Morale et piété. » Ici donc encore on s'est trompé, justement pour avoir voulu mettre entre l'homme et l'œuvre la concordance qui n'y est pas au fond. Et je pourrais multiplier les exemples, et je ne doute pas que l'on en trouvât dans l'histoire des littératures étrangères autant que dans la nôtre, presque autant aussi dans l'histoire de l'art que dans l'histoire des littératures.

C'est que nous sommes plus complexes, moins homogènes, et surtout plus maîtres de nous que M. Hennequin ne le suppose, avec les partisans du déterminisme. Il nous est loisible de n'engager de nous-mêmes, dans notre œuvre comme dans notre vie, que la part qu'il nous plaît. Nous pouvons nous réserver ce que nous voulons de nos sentimens, n'admettre le public à la confidence que des moins personnels, diviser et dissocier plus ou moins notre Moi. Et puisque l'on veut

comparer les œuvres d'art à des « signes, » il en est d'elles comme des mots du discours, entre lesquels, pour l'expression d'une même idée, nous choisissons tantôt l'un, tantôt l'autre, et tantôt un troisième, qui modifient ou qui nuancent l'idée jusqu'à la rendre méconnaissable. C'était le premier principe des anciennes rhétoriques ; et, quand il y en avait encore un, c'était le fondement de l'art d'écrire. Mais, avec toute une jeune école, M. Hennequin suppose que chacun de nous parle naturellement comme il doit parler; que, si nous avons l'esprit fait d'une certaine manière, il ne dépend ni de nous, ni de personne au monde, ni d'aucune considération, de changer le cours de nos idées; que nous écrivons enfin comme le ver fait son cocon ou l'araignée sa toile ; — et il ne lui resterait plus, en vérité, qu'à le démontrer. Pourquoi donc ne l'a-t-il pas fait? Et serait-ce peut-être qu'il prendrait les philosophes pour des savans? et leurs spéculations pour des vérités assurées?

Accordons-lui cependant son principe, et suivons-en avec lui quelques-unes des déductions. Je ne pense pas qu'il m'en veuille de passer un peu rapidement sur sa théorie de *l'Analyse esthétique*, ni qu'il se fasse à lui-même aucune illusion sur ce qu'elle contient d'original et de nouveau. A la vérité, lorsqu'il nous conseille, pour analyser un roman, de « nous faire d'abord une idée d'un roman moyen et abstrait » auquel nous le comparerons; d'en étudier ensuite « le vocabulaire, la syntaxe, la rhétorique, le ton, la composition ; » et, finalement, « les personnages, les lieux, l'intrigue, les passions, le sujet, » il a bien l'air de faire une découverte. Mais ce n'est qu'une apparence. Et M. Hennequin ne peut pas ignorer que ce qui a rendu jadis la critique de Boileau, de Perrault, de Voltaire, de La Harpe et de Marmontel si étroite, c'est justement cette manière de s'y prendre, cet examen successif du sujet, de l'intrigue, des caractères ou du style, et cette présence en quelque sorte innée dans leur esprit d'un type « abstrait et moyen » de la tragédie ou du roman, de la comédie et de l'ode. S'il n'avait pas eu dans la tête ce « type abstrait et moyen » de la tragédie, Voltaire aurait mieux parlé de Corneille ; et, de même, La Harpe eût moins admiré Jean-Baptiste, sans son idée préconçue de l'ode pindarique ou sacrée. Traitant de choses si connues, j'aurais donc seulement voulu que M. Émile Hennequin nous les donnât comme anciennes, qu'au besoin il les écourtât encore plus qu'il n'a fait, et surtout qu'il n'essayât pas de nous les faire prendre pour neuves en les enveloppant de l'obscurité de son style.

Beaucoup plus clair, il est aussi plus neuf dans la partie de son livre où il s'est efforcé d'établir « les relations de l'œuvre d'art avec certains groupes d'hommes, qui, en vertu de considérations diverses, peuvent être considérés comme les semblables et les analogues de l'artiste pro-

ducteur. » C'est ici qu'il se sépare, après l'avoir jusqu'alors assez fidèlement suivi, de l'auteur de l'*Histoire de la littérature anglaise*, et qu'il discute le degré d'influence qu'exercent sur la production de l'œuvre d'art la « race » et le « milieu. » La tâche en était sans doute assez facile, n'y ayant guère de critique, depuis déjà plus de vingt-cinq ans, qui n'ait dû s'expliquer sur la méthode ou sur l'œuvre de M. Taine, et qui, tout en s'efforçant de rendre justice à l'un des grands écrivains de ce siècle, n'ait apporté, contre ce que ses théories ont de trop systématique, vingt argumens pour un. Mais en se les appropriant, M. Émile Hennequin les a renouvelés. Avec une grande abondance de preuves ou d'exemples, il a très bien montré que si quelques artistes ont subi l'influence du milieu dans lequel ils ont vécu, d'autres y ont échappé, ce qui équivaut à dire que cette influence, n'ayant rien de fixe et de constant, n'a rien non plus de vraiment scientifique. « Euripide et Aristophane sont du même temps, comme Lucrèce et Cicéron, comme l'Arioste et Le Tasse, — ceci n'est pas tout à fait exact, le *Roland* étant de 1516 et la *Jérusalem* de 1575, — comme Cervantes et Lope de Vega, comme Goethe et Schiller. » Mais on peut aller plus loin, et M. Hennequin l'a encore bien vu. « On pourrait, dit-il, aisément montrer que l'influence des circonstances ambiantes, notable, mais non absolue, au début des littératures et des sociétés, va décroissant à mesure que celles-ci se développent, et devient presque nulle à leur épanouissement. » Il me semble qu'il a raison; que les littératures comme les sociétés, à mesure qu'elles se développent, — et quoique cela paraisse d'abord contradictoire, — se fixent; que, d'ailleurs, l'objet même de la civilisation est de soustraire à l'empire aveugle de la nature tout ce que l'intelligence et la volonté lui peuvent enlever. J'aurais seulement ajouté, puisque l'on veut aujourd'hui partout du « scientifique, » sinon de la science, qu'autant la théorie de l'influence des milieux était jadis conforme ou analogue à l'histoire naturelle de Geoffroy Saint-Hilaire et de Cuvier, autant pour le moment les théories qui mettent dans la plasticité des espèces le principe de leur évolution sont conformes à l'histoire naturelle de Darwin et d'Hæckel. Je ne dis rien de la « race » ou de « l'hérédité : » physiologiquement, la question de l'hérédité est l'une des plus obscures, des plus embrouillées qu'il y ait et des plus éloignées d'une solution prochaine. Mais, historiquement, et après six mille ans de migrations, d'invasions, de guerres, et d'échanges de sang, la « race » n'est qu'une entité métaphysique, un mot sous lequel il n'y a rien de réel, et, moins que tout le reste, ce que l'on a voulu le plus souvent lui faire exprimer : la communauté d'origine, d'organisation physique, et d'aptitude intellectuelle.

D'où vient donc alors la dépendance, ou, pour mieux dire, la connexité que l'on a cru quelquefois reconnaître, entre les œuvres d'art, une tragé-

die de Corneille, une comédie de Molière, un roman de Le Sage, par exemple, et certains états de civilisation ou de société? La réponse de M. Hennequin à la question ainsi posée est extrêmement simple, et c'est peut-être pour cela qu'elle était difficile à trouver. Avant donc d'avoir aucun rapport avec l'état lui-même de la politique ou des mœurs, avant d'en avoir avec une *Ordonnance* de Colbert ou les charmilles de Versailles, une tragédie de Racine en a d'abord avec les spectateurs pour lesquels elle fut faite, et, depuis, avec les lecteurs, qui non-seulement à la cour, mais à la ville, non-seulement au XVIIe siècle, mais au XVIIIe, mais au XIXe, non-seulement en France, mais en Angleterre, ou en Allemagne, ou en Italie, l'ont admirée et aimée. En d'autres termes, pour être perçue d'abord, puis comprise, et sentie ou goûtée, il faut que l'œuvre ait éveillé chez ceux qui se placent naïvement en face d'elle des émotions analogues à celles que son auteur, peintre ou poète, éprouvait lui-même quand il écrivait, comme Racine, son *Andromaque*, ou qu'il peignait, comme Raphaël, sa *Vierge de Saint-Sixte*. Ou encore, de même qu'il existe et qu'il a de tout temps existé des écrivains « naturalistes » qui se proposaient pour objet l'imitation de la nature et de la vie, — sauf d'ailleurs à manquer leur but, — et des peintres « idéalistes » qui se servaient des formes de la nature pour les dissocier d'abord et les recombiner ensuite selon leur rêve de beauté, tout de même il y a des amateurs « idéalistes » et des lecteurs « naturalistes, » établis ou institués de tout temps, si je puis ainsi dire, pour apprécier des œuvres qui sont celles qu'eux-mêmes, si la volonté quelquefois, et plus généralement la force plastique, ne leur eût fait défaut, auraient pu tirer de leur propre fonds. Il se fait ainsi un groupement des goûts ou des sympathies autour des œuvres d'art, une distribution des intelligences à travers l'espace, un classement et une hiérarchie des « espèces » morales et psychologiques. C'est ce que M. Hennequin exprime quelque part en disant « qu'il y a des faits psychologiques généraux à la base du romantisme, du réalisme, de la peinture coloriste, de la musique polyphonique ; » et la formule est assez heureuse. Elle veut dire que l'homme est substantiellement identique à lui-même ; que les caractères de l'espèce, en out temps, sont comme répartis entre les individus, mais qu'en tout temps ils composent ensemble un total égal ; qu'il y aura toujours des yeux pour préférer le Titien à Raphaël, l'architecture gothique à celle de la renaissance, ou inversement, comme aussi toujours des esprits pour aimer mieux la manière de George Sand que celle de Balzac, ou la poésie d'Hugo que celle de Musset, et réciproquement. Et le développement de cette formule, les applications qu'il en a faites, les conséquences qu'il en a brièvement indiquées, c'est, je le répète, ce qu'il y a dans son livre de plus original et de plus neuf.

Mais, qu'il en résulte maintenant qu'en art « toutes les manifestations se valent, » et que l'on ne puisse pas préférer « la peinture de Titien à celle des primitifs » ou « le naturalisme étranger au naturalisme français, » pour des raisons tirées de la nature de la chose, c'est ce que je n'accorde point à M. Hennequin. « En art, si nous voulons l'en croire, il n'y a pas de critérium » et l'on ne peut subordonner les œuvres « qu'en usant d'une distinction qui se fonde non sur leur beauté, mais sur leur bonté, non sur le goût, mais sur l'hygiène. » Est-ce donc cependant pour des considérations de « morale » ou « d'hygiène » qu'en histoire naturelle on classe les mammifères au-dessus des reptiles, et parmi les mammifères, les bimanes au-dessus des autres ? ou n'est-ce pas plutôt pour des raisons tirées de la délicatesse et de la complexité croissante de leur organisation physiologique ? à moins encore que ce ne soit, comme de nos jours, pour des raisons « généalogiques, » c'est-à-dire tirées de l'histoire même de l'évolution de la vie à travers ses formes successives ? parce que l'inférieure a précédé ou doit être regardée comme ayant précédé la supérieure dans l'ordre chronologique et logique à la fois ? On pourrait longuement disputer sur ce point, et je regrette que, dans sa *Critique scientifique*, M. Hennequin n'ait pas cru devoir l'effleurer seulement, car il est capital, mais, de plus, en le traitant, M. Hennequin se fût sans doute aperçu de la plus grave omission qu'il ait faite, — avec intention peut-être, — mais alors dont il eût bien dû nous donner les raisons.

Il a en effet longuement et heureusement discuté la théorie de M. Taine sur la « race » et sur le « milieu, » mais il a oublié de parler du « moment. » C'est comme si l'on disait que, de sa « critique scientifique, il a éliminé toute considération de succession et de temps. Et, en effet, la science est dans l'espace, pour ainsi dire, elle n'est pas dans le temps. Le caractère, ou l'un des caractères essentiels de la vérité scientifique, c'est d'être fixe, étant l'expression de ce qu'il y a d'identique sous les choses muables. Et la critique ne deviendra « scientifique » qu'autant qu'elle placera ses conclusions en dehors et au-dessus de la durée. M. Hennequin le sait, puisqu'il le dit. Mais le peut-elle ? Voilà le point. Pour sa commodité, peut-elle douer l'œuvre d'art d'une existence en quelque sorte abstraite ? la soustraire à la loi de l'évolution ? la situer dans la région universelle, vague, ou neutre, pour mieux dire, qui est le lieu des phénomènes et des lois de la chimie, de la physique, ou de l'astronomie ? La question est de quelque importance, et il faut le montrer brièvement.

Lorsque l'on a donc rapporté une œuvre d'art à son auteur, et l'intention de son auteur à un état psychologique « général, » on n'en a pas encore énuméré toutes les causes ou toutes les conditions. Il reste, en effet, toutes les œuvres du même genre qui l'ont elle-même

précédée, et l'action qu'elles ont exercée sur elle, laquelle est allée quelquefois jusqu'à déterminer l'œuvre entière. Je ne veux me servir ici que d'exemples assez connus. Pour combien le parti-pris de différer de Racine et de Corneille autant qu'ils le pourraient n'est-il pas entré dans la constitution même de la tragédie de Crébillon ou de celle de Voltaire? pour combien l'intention de ne ressembler ni à Bourdaloue ni à Bossuet dans l'éloquence de Massillon? pour combien, dans les drames de Dumas ou d'Hugo, l'unique désir de faire échec aux règles que continuait en ce temps-là d'observer Népomucène Lemercier? Et plus généralement, est-ce qu'en un certain sens, une œuvre d'art quelconque n'est pas, à sa date, le point d'aboutissement, ou le terme de l'histoire de la littérature et de l'art? Est-ce que M. Zola n'a pas pu prétendre, avec un air de vraisemblance, que l'histoire entière du roman français, depuis *Gil Blas*, n'avait eu pour objet que de préparer des admirateurs au roman naturaliste, à *l'Assommoir* et à *Germinie Lacerteux?* De même, dans la comédie contemporaine, est-ce que l'on serait bien embarrassé de distinguer, pour ainsi dire, l'apport de Dumas et de Scribe, celui de Goethe et de Shakspeare, celui de Beaumarchais et de Diderot, celui de Regnard et de Molière? Et jusque chez un seul homme, chez Voltaire ou chez Hugo, n'avons-nous pas vu l'originalité même consister dans une puissance ou une faculté d'assimilation qui leur a permis, quand ils l'ont voulu, de faire entrer, l'un dans sa prose et l'autre dans ses vers, presque toutes les qualités de leurs contemporains ou de leurs prédécesseurs? A chaque « moment » de l'histoire d'un art ou d'une littérature, quiconque écrit est sous le poids, si je puis ainsi dire, de tous ceux qui l'ont précédé, n'importe ou non qu'il les connaisse, et c'est, en passant, pour cela, que l'originalité est si rare — même dans l'ignorance. Et ce qui est vrai de l'artiste ou de l'écrivain, qu'il le soit encore davantage de leur public à tous deux, je n'ai pas besoin de le montrer longuement.

Répondra-t-on, peut-être, que la critique scientifique, dans ses analyses ou dans ses expériences, ne tiendra compte que des œuvres et des esprits originaux? Mais encore bien lui faudra-t-il avoir d'abord déterminé les signes où se reconnaît l'originalité même, et je ne vois pas qu'on y puisse réussir sans le secours toujours présent de l'histoire littéraire. Comme nous avons vu plus haut la notion du « contingent » rentrer dans la critique avec l'idée de la liberté, c'est maintenant, avec l'idée du temps, une autre notion, celle du « transitoire, » ou du « successif, » que nous voyons y rentrer à son tour. On avait éliminé de sa définition l'analyse des œuvres, qui est le fond de la « critique littéraire, » et on s'est aperçu que l'on ne pouvait s'en passer, qu'elle était le fondement et la base. On avait essayé de réduire

la part de l'histoire littéraire, et voici qu'il faut la lui rendre, comme un instrument d'investigation nécessaire. Mais nous nous demandons alors, avec un peu d'inquiétude, ce qu'est devenue la *Critique scientifique?* aux fins de quelle illusion ou de quelle fantasmagorie tout ce laborieux appareil? et pourquoi le mot enfin, si l'on n'a pas et si l'on ne saurait nous procurer la chose?

C'est qu'une superstition nouvelle, celle de la science, a remplacé pour nous toutes les autres, et nous n'entendons plus aujourd'hui parler que de politique et d'éducation, que de morale et de critique scientifiques. Tout récemment encore, l'érudit et paradoxal auteur d'un gros livre où nous reviendrons, sur *l'Histoire et les Historiens*, M. Louis Bourdeau, ne se plaignait-il pas, aussi lui, que l'histoire jusqu'ici ne fût pas une science, et, conséquemment à cette plainte, ne lui proposait-il pas les moyens d'en mériter le nom? Mais c'est brouiller et confondre à plaisir le sens des mots et la nature des choses. Car, d'abord, il s'en faut que la science, en général, ait le degré de certitude, ou d'*objectivité*, qu'on lui suppose; et le temps n'est pas si loin, pour ne citer que cet unique exemple, où la fixité des espèces était un dogme pour Cuvier. Mais eût-elle cette certitude, c'est de son objet qu'elle la tiendrait, non pas du tout de ses méthodes, auxquelles cependant il semble que l'on attribue je ne sais quel secret pouvoir de créer la certitude jusque dans les matières qui ne la comportent point. Telle était l'illusion des docteurs du moyen âge, lorsque croyant, eux aussi, qu'il y eût dans l'instrument syllogistique une vertu propre et fécondante, ils essayaient d'en faire sortir les sciences de la nature. Ou telle encore l'illusion, — à moins que ce ne soit artifice, — de l'illustre auteur de l'*Ethique*, lorsque traitant la morale et la métaphsyique, selon son expression, par la méthode des géomètres, *more geometrico*, il se flattait de lui communiquer la certitude et la solidité de la mathématique. Et cela n'empêche point l'*Éthique* d'être sans doute un des grands monumens de l'histoire de la philosophie, mais à tout le moins cela l'empêche d'être l'œuvre « scientifique » que son auteur avait rêvée. Quelque effort que l'on y fasse, on ne changera point l'objet des sciences morales, qui est l'homme, avec l'illusion tenace de sa liberté souveraine, et conséquemment on ne fera point que la critique ni l'histoire deviennent jamais « scientifiques. » S'il n'y a de scientifique, au sens rigoureux du mot, que ce qui est conditionné de toutes les manières, dans sa cause, dans son cours et dans ses effets, peut-être au contraire, n'y a-t-il de vraiment humain que ce qui est libre ou qui passe pour l'être. Et c'est pourquoi, au lieu de vouloir ainsi rendre « scientifique » au dehors ce qui ne l'est pas au fond, le vrai progrès consisterait sans doute à cesser de prendre pour une science ce qui doit demeurer essentiellement un art.

Il est d'ailleurs assez remarquable, et même assez plaisant, que de cette science dont elle fait tapage, la « critique scientifique » n'ait pas encore pu seulement imiter l'indifférence ou l'impartialité. Dirai-je que l'on croit rêver? non; l'expression serait trop forte, mais on est vraiment amusé lorsque l'on entend M. Hennequin féliciter M. Taine « d'avoir renoncé *tacitement, mais en pratique*, à blâmer ou à louer les œuvres des écrivains dont il parle. » C'est effectivement le contraire qu'il faut dire; et bien que ce soit, sans doute, au « jugement » de M. Taine, une besogne littéraire médiocrement philosophique, — M. Hennequin dit: un peu judiciaire, ce qui est naïf, — que de « juger, » je ne sache guère qu'en fait personne ait plus « jugé » ni plus âprement que l'auteur des *Origines de la France contemporaine* et de l'*Histoire de la littérature anglaise*. Non-seulement M. Taine a toujours « jugé » les écrivains dont il parlait, Shakspeare ou Spencer, Addison ou Richardson, Byron ou Walter Scott, Musset ou Victor Hugo, mais, par un miracle de l'art, il est advenu, en « jugeant » les écrivains dont il parlait, qu'il « jugeait » du même coup ceux dont il ne parlait pas, Racine et Molière en parlant de Shakspeare, l'esprit « classique » en définissant les beautés de l'esprit « romantique, » et l'histoire de la littérature française en écrivant celle de la littérature anglaise. A Dieu ne plaise que je le lui reproche! Et M. Hennequin lui-même, est-ce qu'il croit qu'il ne juge point? Quand il dit de Flaubert que l'auteur de *Madame Bovary* compose « parfaitement ses phrases et ses paragraphes, médiocrement ses chapitres, et mal ses livres, » est-ce qu'il ne juge point Flaubert? mieux que cela, est-ce qu'il ne lui assigne point un rang intermédiaire entre ceux qui composent « mal » leurs phrases et leurs paragraphes, et ceux qui d'autre part composent « bien » leurs livres? Et quand il écrit ailleurs que « *la Dame aux Camélias* a *passé* pour une merveille de réalisme auprès du public théâtral du temps, » croit-il encore qu'il observe, qu'il constate, qu'il « connote, » ou qu'il « juge? » Qu'il le demande à M. Dumas! Et quand il avance que, « si la France eût eu l'âme plus tragique, il est probable que Béranger fût allé réjouir quelque obscur caveau de ses odelettes, » — ce qui est vrai dans quelque mesure, — à qui persuadera-t-il qu'il ne « juge » pas « Béranger, » ses « odelettes, » le « Caveau, » et « l'âme de la France » elle-même? Je n'ai jamais lu, pour ma part, dans les traités de zoologie ou d'anatomie comparée, de ces phrases qui enveloppent, si je puis ainsi dire, dans la définition même du sujet, la qualification esthétique et morale. Ce qui signifie tout simplement que l'on ne peut pas échapper complètement aux conventions qui gouvernent les genres littéraires; que la critique peut promener partout son intelligente curiosité, dans les basses régions de la psychologie morbide ou dans les nuages de l'idéalisme

transcendantal, mais qu'il faut toujours qu'elle finisse par « juger; » et que ceux-là mêmes « jugent » quelquefois le plus, qui d'ailleurs affectent, comme M. Hennequin, de le faire le moins. Mais il n'y a rien de moins « scientifique. »

On donnerait, si l'on le voulait, en ce qui regarde la critique, vingt raisons de cette convention. Il importe aux intérêts des artistes, et, par voie de conséquence, aux intérêts de l'art lui-même, qu'il y ait une « justice; » il importe aux lecteurs qu'on leur signale le livre de M. Hennequin, et qu'en le leur signalant, on le distingue de tant d'autres livres sur le même sujet ou sur des sujets voisins; il importe un peu à tout le monde que M. Hennequin lui-même « n'accompare » pas, comme on disait jadis, l'auteur des *Fleurs du Mal* à celui des *Contemplations*. Mais, de toutes les raisons que l'on pourrait donner, voici la principale, et celle qui contient en elle presque toutes les autres. C'est que l'œuvre d'art, avant d'être un « signe, » est une œuvre d'art; qu'elle existe en elle-même, pour elle-même, et que par ce seul motif on ne la saurait comparer aux œuvres de la nature; que l'intelligence en est liée à l'intelligence de toutes les œuvres qui l'ont elle-même précédée, et que par suite on ne saurait l'ôter de l'histoire pour la situer dans l'abstraction; c'est qu'enfin l'art d'une manière générale, étant à lui-même son principe, son tout et sa fin, on peut bien le faire servir à d'autres usages, comme à pénétrer plus profondément dans la connaissance de l'homme, mais il en faut toujours venir à décider dans quelle mesure, par quels moyens il a réalisé son essence, qui est d'imiter la vie, de la compléter ensuite, et finalement de l'idéaliser. L'art qu'on appelle *naturaliste* accomplit la première de ces tâches; l'art que l'on pourrait appeler *émotionnel* s'efforce à remplir la seconde; et l'art *idéaliste* enfin, — dont l'idéalisme peut aller jusqu'au *symbolisme*, — a charge de la troisième. Mais, là-dessus, au lieu de « juger » l'art, quel avantage voit-on à ce que la critique, en devenant « scientifique, » devienne une branche de la psychologie, la psychologie des « géniaux, » selon l'expression de M. Hennequin, lisez, en plus clair, quelque chose d'analogue, d'accessoire et de subsidiaire à la pathologie mentale? C'est la question qu'en terminant je me permettrais de proposer à l'auteur de la *Critique scientifique*, si les mots dans son livre n'étaient beaucoup plus hardis que les choses, et si l'on n'y voyait clairement qu'il peut bien avoir eu la pensée de « susciter des travaux d'esthopsychologie, » mais qu'il aime trop les lettres pour se résigner à en faire lui-même.

F. Brunetière.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 juin.

Un des traits les plus curieux, les plus significatifs de cette singulière, de cette triste et équivoque situation où l'on se débat depuis quelque temps, ce n'est pas même la violence des partis, qui n'ont plus que des passions ou des fanatismes vulgaires : c'est le trouble de tous les esprits, la confusion de toutes les idées; c'est de plus une certaine disposition banale et frivole à courir les aventures, à jouer avec tout, avec les lois et les institutions, avec le repos du pays, même avec le danger, sans s'inquiéter de ce qui arrivera. On ne sait sûrement pas où l'on va, on va toujours, on vit, et c'est assez.

C'est en vain que les événemens les plus sérieux se pressent ou se préparent autour de nous, qu'un nouveau règne s'ouvre en Allemagne par la mort de l'empereur Frédéric III, que l'état de l'Europe semble plus que jamais incertain. Vainement aussi, dans les affaires intérieures de la France, le désordre moral s'accroît par le déchaînement de toutes les fantaisies, par l'affaiblissement de toutes les garanties publiques. On ne tient compte de rien, on ne se préoccupe ni de la gravité des choses extérieures, ni de l'anarchie croissante et envahissante. On va au jour le jour, comme si rien n'était. Le sénat, pressé, aiguillonné par des réformateurs aussi impatiens qu'imprévoyans, vote malgré lui en seconde lecture une loi militaire qu'il sait être inutile ou périlleuse, qui appliquée aujourd'hui serait une criminelle témérité. La chambre des députés occupe ses loisirs à faire du socialisme sur la réglementation du travail et sur les risques professionnels; elle cherche la manière de procurer aux ouvriers les moyens de travailler moins, d'avoir de meilleurs bénéfices et d'être garantis par les patrons contre tous les accidens possibles. Pendant ce temps, autour des pouvoirs publics placidement occupés à ces besognes ingrates, chimériques, périlleuses ou inutiles, la guerre aux institutions redouble et s'étend; les revisionnistes s'agitent dans les réunions, dans les

élections qui se succèdent. Ils ne sont pas, il est vrai, toujours d'accord, ni dans leurs conseils ni dans leurs programmes, et plus on va plus les nuances se multiplient. L'armée du général Boulanger se débande et se fractionne, quelque peu déconcertée par la déroute qu'elle a récemment essuyée dans la Charente. Les conservateurs eux-mêmes ne s'entendent pas parfaitement sur la manière de conduire la campagne et surtout de la dénouer. Les républicains revisionnistes de leur côté ne sont pas plus d'accord sur la constitution nouvelle qu'ils se proposent de substituer à la malheureuse constitution de 1875. N'importe: dissolution, revision, plébiscite ou consultation populaire, c'est le moyen de s'entendre; c'est toujours le mot d'ordre, arrivera ce qui pourra! Et que fait le gouvernement dans tout cela? Oh! le gouvernement a du temps et des ressources de tactique pour tout. Il est au sénat avec ceux qui se chargent d'ébranler la constitution de l'armée; il est à la chambre avec ceux qui se chargent de désorganiser le travail. Il est tour à tour avec les revisionnistes et contre les revisionnistes. Il mêle un peu tout, — et au besoin il sait sauver la république par quelque acte viril! Règle générale: quand les radicaux maîtres du gouvernement ne savent plus où ils en sont, ils sauvent la république en sonnant la charge contre les séminaristes, en décrétant ou en prolongeant l'exil d'un prince. Le ministère de M. Floquet n'a pas manqué à cette règle de prévoyance et d'équité radicales en refusant récemment de rouvrir à M. le duc d'Aumale les portes de la France.

Certes, tout se réunissait en faveur de la tentative qui a été faite, il y a quelques jours, pour obtenir le retour du prince; tout concourait à donner un caractère sérieux à une manifestation qui offrait au gouvernement l'occasion d'accomplir un acte intelligent, de s'honorer par une réparation sans péril. Les principaux représentans, les délégués officiels de l'Institut qui se sont chargés de cette démarche, n'obéissaient, c'est bien clair, à aucune direction, à aucune inspiration, à aucun calcul de parti. Ils ne jugeaient point un acte déjà vieux de deux ans; ils ne portaient auprès du gouvernement ni arrière-pensée ni prévision politique. Ils se faisaient les interprètes de l'Institut tout entier, d'un sentiment universel de justice, de cordialité et de sympathie pour le plus illustre de leurs confrères. Et quel est ce prince pour qui on demandait simplement le droit de rentrer en liberté dans sa patrie? C'est celui qui, il y a quelques jours à peine, ici-même, écrivait avec une généreuse et virile sérénité de jugement, sans récrimination, sans vulgaire amertume, ces pages si émouvantes sur les devoirs inviolables du patriotisme, sur les douleurs de l'exil et la fidélité à la France. C'est celui qui dans sa carrière a toujours donné l'exemple du respect des lois, de l'obéissance et de la discipline, de la plus scrupuleuse réserve dans le service et même en dehors du service. C'est le prince libéral qui

a fait don à l'Institut de France et à la France elle-même de cette résidence de Chantilly, devenue un apanage national sous la sanction de l'état. Il avait donné Chantilly, on demandait pour lui le droit de vivre dans cette demeure relevée et ornée par ses soins, au milieu de ces collections offertes à son pays! Où était la politique en tout cela?

Il y a mieux : lorsque du cœur du soldat offensé s'échappait, il y a deux ans, la lettre véhémente et fière qui envoyait le prince en exil, à qui s'adressait cette protestation contre une mesure qui l'atteignait dans ses droits, dans ses susceptibilités les plus légitimes de chef militaire? A un président que les républicains eux-mêmes ont contraint depuis de quitter l'Élysée pour indignité. Qui avait pris l'initiative de l'acte par lequel M. le duc d'Aumale était frappé? Un ministre de la guerre, un général qui a été rayé depuis des cadres de l'armée pour indiscipline! Évidemment si les ministres, à défaut d'un sentiment libéral et supérieur d'équité, avaient eu un peu d'esprit et de bon goût, ils se seraient hâtés de se donner des airs de générosité à peu de frais, en accueillant sans marchander la demande de l'Institut, en faisant cesser aussitôt un exil qui n'est plus qu'une iniquité inutile. M. le président de la république, dit-on, s'est fait honneur en se montrant favorable à la rentrée du prince. Le conseil des ministres en a décidé autrement! Il a jugé que, dans les « circonstances actuelles, » l'arrêté d'exil devait être maintenu! Eh bien! soit, rien n'est changé. M. le duc d'Aumale ne peut rentrer en France, et le gouvernement n'en est pas, que nous sachions, plus fort. M. Floquet n'est pas un plus éminent président de conseil. La république elle-même n'est pas moins singulièrement compromise, livrée qu'elle est plus que jamais à tous ceux qui l'exploitent et la déconsidèrent devant le pays comme devant le monde, à ceux qui l'ont conduite à ce point où l'on ne sait plus ce qu'elle est ni ce qu'elle sera demain. Ce n'est point une dureté de plus qui sera pour elle une bien efficace défense!

Le malheur est que les radicaux et les ministres qui les représentent aujourd'hui au pouvoir ne tiennent compte de rien et ne voient rien : ils ne voient qu'eux-mêmes, ils ne représentent que des passions, des ambitions et des calculs de parti auxquels ils subordonnent tout, et l'indépendance de la magistrature, et l'ordre administratif, et la dignité des institutions, et le crédit de la France, et les intérêts de l'armée. Quand ils essaient de parler le langage d'hommes de gouvernement, c'est pour déguiser leur impuissance ou quelque concession nouvelle à leurs complices de toutes les sectes et de tous les camps révolutionnaires. M. le président du conseil, dans ses promenades à travers la France, est allé l'autre jour à Marseille, et là, avec une satisfaction de lui-même qui n'est égalée que par son insuffisance, il a déclaré qu'il fallait se garder d'introduire la politique dans l'armée. « Jamais, a dit M. Floquet, une raison politique n'a été pour les républicains sincères le motif détermi-

nant pour amener au commandement ou pour éloigner les généraux qui étaient dignes de servir la patrie et qui avaient des qualités pour la défendre. » A part la langue un peu baroque, voilà qui serait au mieux! Qu'arrivait-il cependant à ce moment même? Il y a un officier-général universellement signalé comme une des têtes supérieures de l'armée. M. le général de Miribel n'est point sans doute le seul officier de mérite; mais il est depuis longtemps mis au premier rang dans l'armée et pour ses talens d'organisateur et pour les services qu'il a déjà rendus. M. Gambetta, qui avait quelquefois la hardiesse de se mettre au-dessus des passions de parti, n'avait pas craint de placer M. le général de Miribel à la tête de l'état-major de l'armée. Le ministère qui existe aujourd'hui a eu un moment, lui aussi, la velléité d'appeler M. de Miribel à cette position supérieure. La nomination semblait décidée. Malheureusement, ce nom a été à peine prononcé, qu'il a soulevé une tempête parmi les radicaux et les amis de M. le général Boulanger, qui a eu pourtant, comme ministre de la guerre, l'occasion de faire appel aux talens de M. de Miribel. Les radicaux ont crié et le ministère a reculé, — pour mieux prouver sans doute qu'aucun motif politique, comme l'a dit M. le président du conseil, ne décide du choix ou de l'éloignement des généraux. M. de Miribel n'a pas été nommé, pas plus que M. le duc d'Aumale n'a pu rentrer en France : tout est au mieux dans le monde radical que M. Floquet serait désespéré de contrarier! M. le président du conseil, avec ses airs superbes, est homme de bonne composition quand il le faut : il livre les intérêts de l'armée à la première sommation, comme il livre, pour le plaisir des radicaux de Carcassonne, un magistrat coupable d'avoir mis en prison un maire condamné pour des fraudes électorales, comme il livre la constitution aux revisionnistes en se faisant lui-même revisionniste à son loisir. Et c'est ainsi que se forme et s'aggrave cette situation anarchique où il n'y a plus que des fictions de lois et de pouvoirs publics, où il ne reste, en réalité, qu'une certaine force de consistance du pays contre le désordre matériel, suite inévitable du désordre moral.

Que faire à cela? Ce qu'il y a justement de curieux et de caractéristique, c'est que parmi les républicains, pour ne parler que d'eux, les plus modérés ou les moins engagés, ceux qui sentent le besoin de s'arrêter et de résister, semblent eux-mêmes ne pas trop savoir ce qu'ils auraient à faire, quelle attitude ils peuvent prendre. Ils se sont réunis récemment pour délibérer et se concerter. Ils ont préparé ensemble un manifeste en apparence des plus énergiques, où ils ont mis un semblant de programme : c'est le programme de « l'Association du centenaire de 1789. » Ces républicains se prononcent nettement contre toutes les revisions, contre la revision de M. Floquet, qu'on ne connaît pas, aussi bien que contre toutes les autres. Ils ne veulent se prêter ni à la suppression de la présidence de la république, qui laisserait « le pouvoir exécutif sans

autorité et sans force,» ni à la suppression du sénat, que M. Gambetta a appelé « l'ancre de salut de la république! » Ils se rattachent fermement et résolûment à la constitution telle qu'elle est. C'est fort bien! Malheureusement, cette constitution si singulièrement menacée aujourd'hui, ce sont les républicains eux-mêmes, opportunistes ou radicaux, qui l'ont compromise par la manière dont ils l'ont pratiquée, par la hardiesse avec laquelle ils l'ont pliée à tous leurs caprices, par la politique qu'ils ont suivie. Ils prétendent encore aujourd'hui, et ils s'en vantent, qu'avec cette constitution ils ont pu réaliser une foule de progrès, qu'ils ont fondé les écoles, qu'ils ont fait les syndicats professionnels, qu'ils ont sillonné la France de chemins de fer. — Oui, sans doute, les républicains ont fait un certain nombre de ces belles choses. Ils ont violenté les croyances avec leurs écoles, ils ont épuisé les finances du pays avec leurs travaux, avec leurs prodigalités, — et c'est précisément ce qui a conduit à cette crise où la république est aussi menacée que la constitution. Prétendre se rattacher à la constitution de 1875 et reprendre ou continuer la politique qui en a préparé la ruine, c'est une manière de tout concilier qui ne concilie rien. C'est la contradiction d'hommes qui sont dans une situation fausse pour ne point oser avouer qu'ils se sont trompés, qu'ils ont commis des fautes.

Les républicains plus ou moins modérés veulent-ils se retrancher sur le terrain de la constitution et s'y défendre? Soit, c'est peut-être encore un système; mais alors ce qu'ils ont de mieux à faire, s'ils veulent être sérieux, c'est de s'éclairer d'une expérience meurtrière de dix ans, d'oser s'avouer qu'on ne fait pas de l'ordre avec du désordre, avec des alliances et des connivences radicales, qu'on ne guérit pas l'anarchie morale qui règne aujourd'hui avec de petits expédiens de parti; le dernier moyen qu'ils aient, si c'est encore possible, est de se rallier hardiment, sans détour, à une politique de prévoyance, d'équité supérieure et de libérale modération, — la seule qui puisse ramener le pays à un état moins troublé, en lui rendant un peu de paix intérieure et la considération extérieure.

Les affaires du monde passent de nos jours par d'étranges péripéties, des péripéties de toute sorte, et les deuils royaux qui s'y mêlent, les changemens de règne qui se pressent, ne sont qu'une forme de plus de l'éternelle instabilité des choses. Depuis quelque temps, l'histoire de l'Allemagne n'est qu'une tragédie royale ou impériale, une tragédie d'autant plus saisissante, d'autant plus sérieuse, que, dans ces scènes lugubres de Berlin, de Charlottenbourg ou de Potsdam, sans oublier San-Remo, ce sont les destinées de l'Europe qui ne cessent d'être en jeu. La politique universelle, la paix du monde, les relations des peuples et des empires, tout peut dépendre de ces grands coups de théâtre de la mort. Il y a un peu plus de trois mois, c'était le vieux Guillaume, le premier Hohenzollern couronné empereur d'Alle-

magne, qui s'éteignait comblé de jours et de succès, arrivé au dernier terme de la vie sans avoir vu le déclin de sa puissance. Aujourd'hui, c'est son fils, l'empereur Frédéric III, qui vient à son tour de descendre au tombeau, d'achever de vivre après un règne mélancolique de trois mois, et ce règne même, si court qu'il ait été, est tout un drame : c'est la lutte de l'énergie morale, de la volonté d'un homme contre la mort, épiant toujours sa proie et sûre d'avoir le dernier mot. La mort, en effet, est restée victorieuse et a eu le dernier mot. Elle a pu accorder par instans quelque répit comme pour tromper le monde, comme pour laisser une illusion à celui-là même qui était déjà marqué pour une fin prématurée ; elle n'a pas tardé à ressaisir sa victime et à interrompre brutalement un règne à peine commencé.

Au moment où le vieil empereur Guillaume disparaissait vaincu par l'âge, on doutait que le prince moribond qui se traînait sur les bords de la Méditerranée pût recueillir la couronne, et si on ne lui avait pas demandé absolument une abdication anticipée qui devait coûter à son orgueil, on l'avait tout au moins désirée. Celui dont on aurait désiré l'abdication, qu'on croyait toujours près de s'éteindre, trouvait cependant en lui-même assez de force pour se rendre à Berlin au moment de la mort de son père, pour prendre possession de la couronne. Il a été l'empereur Frédéric III ! Il a duré assez pour donner à un règne éphémère une sorte d'originalité indéfinissable, pour mettre son esprit dans ses premières proclamations, dans une série d'actes et de rescrits qui auraient pu être un programme de gouvernement, qui ne sont plus aujourd'hui qu'un testament. C'était, sans aucun doute, un prince bien intentionné, et si c'eût été une illusion singulière de croire qu'il dût laisser fléchir la tradition des Hohenzollern, qu'il eût moins qu'un autre l'orgueil des conquêtes accomplies, il est permis de supposer qu'il aurait voulu mettre dans la politique qui a fait l'Allemagne des sentimens bienveillans d'équité et de modération. Ce n'était pas un prince vulgaire qui a pu dire : « Puisse-t-il m'être donné de conduire, dans un développement pacifique, l'Allemagne et la Prusse à de nouveaux honneurs ! Indifférent à l'éclat des grandes actions qui apportent la gloire, je serai satisfait si un jour on dit de mon règne qu'il a été bienfaisant pour mon peuple, utile à mon pays et une bénédiction pour l'empire... » Frédéric III, pour l'honneur de sa mémoire, a laissé de lui cette idée qu'il aurait été un prince pacifique dans ses relations avec l'Europe, qu'il aurait pu être assez libéral dans le gouvernement de son pays, — et qu'il aurait eu peut-être sa volonté, même auprès de M. de Bismarck. L'empereur Frédéric et le chancelier se seraient-ils longtemps entendus ? Une rupture était, dans tous les cas, peu vraisemblable ; elle aurait ouvert une crise trop grave pour que le souverain et son grand serviteur en vinssent à cette extrémité. Ils n'ont pourtant pas été toujours d'accord dans ces quelques mois ; ils ne l'ont

été ni dans l'affaire du mariage de la princesse Victoria avec le prince de Battenberg, ni dans les incidens qui ont décidé la retraite du dernier ministre de l'intérieur, M. de Puttkamer, ni peut-être dans d'autres circonstances intimes, moins saisissables. Il est clair que le chancelier sentait auprès de l'empereur une influence ferme et résolue, devenue plus puissante par le dévouement, la fierté d'une femme avec qui il y avait à traiter. C'était le danger de l'avenir. Frédéric III est mort avant que l'antagonisme fût plus prononcé et devînt irréparable; il a disparu avec les promesses de son avènement, il reste avec sa bonne renommée dans l'histoire. Ainsi, en trois mois, l'Allemagne aura vu trois règnes. Le premier garde le reflet du succès et des conquêtes qui ont fait la grandeur nouvelle de l'Allemagne. Le second a été ou promettait d'être le règne d'un empereur philosophe. Le troisième, celui du jeune empereur Guillaume II qui vient d'arriver au trône, est une énigme.

Dès ce moment, toutefois, il est aisé de voir que le petit-fils se rattache au grand-père encore plus qu'au père, que le nouveau règne est destiné à reprendre celui qui a fini au mois de mars plutôt qu'à être la suite du règne qui vient de se clore par la mort de Frédéric III. L'empereur Guillaume II, on le sent, arrive à l'empire avec le feu de la jeunesse, avec l'orgueil des Hohenzollern, et l'impatience d'un prince de vingt-neuf ans nourri des superstitions de race, du culte de son grand-père, des traditions de Frédéric II. Il y a visiblement dans son esprit une certaine confusion. Il n'a point, à coup sûr, le langage presque libéral et à demi philosophique de son père. Il laisse assez naïvement éclater, dans ses premières proclamations à son armée, à sa marine, à son peuple, une sorte de mysticisme soldatesque qui ressemble à une réminiscence d'un autre temps. Sa première, sa plus ardente préoccupation, est de conquérir son armée en se donnant à elle, en faisant de son pacte avec elle une religion. Guillaume II, il est vrai, parle un peu plus en politique dans les discours qu'il a récemment adressés au Reichstag de l'empire et au Landtag prussien au moment de prononcer son serment constitutionnel. Il aborde intrépidement les plus sérieuses questions de politique intérieure et de diplomatie. Tout cela est cependant encore assez mêlé, assez confus. Qu'en est-il réellement? Que peut-on augurer de cette entrée en scène du nouveau souverain, de cette ère qui s'ouvre pour l'empire? Il est certain qu'en Allemagne même, à travers les manifestations de confiance inspirées par le nouveau règne, il y a comme un mouvement vague d'inquiétude. Il y a peu de temps encore, on était sous le poids de cette incertitude poignante que causait l'état d'un souverain fatalement condamné à une fin prochaine; on flottait entre l'intérêt qui s'attachait à l'empereur Frédéric III et la crainte des conflits d'influence qui pouvaient s'agiter autour du malade couronné. Aujourd'hui, c'est une inquiétude d'un autre genre. On ne connaît pas encore le nouvel empe-

reur ; on ne sait pas ce qu'il faut attendre de ce prince de vingt-neuf ans, qui a eu bien des fantaisies de jeunesse, qui n'a été connu jusqu'ici que par ses intempérances de langage et par la violence de ses antipathies, qui s'est même fait un jour à Berlin le complice du mouvement antisémite. Guillaume II se laissera-t-il entraîner par des passions imprévoyantes, par les dangereuses flatteries de ceux qui ne cessent de lui montrer, comme une tentation, la formidable armée dont il dispose, et de lui répéter qu'il est destiné à faire revivre Frédéric II? Le plus probable est qu'on n'en est pas là, que sous Guillaume II comme sous Frédéric III, comme sous Guillaume Ier, la politique de l'Allemagne reste la même. Elle ne change pas parce que celui qui la conduit est toujours là, plus puissant que jamais auprès du nouvel empereur, et ce que Guillaume II a dit dans ses derniers discours sur les alliances de l'Allemagne, sur la direction de sa diplomatie, n'est en définitive que le résumé des vues du chancelier.

Aujourd'hui comme hier, sous le nouveau règne comme sous les règnes qui l'ont précédé, cette politique invariable, profondément calculée, est bien facile à saisir : elle n'a qu'un but. M. de Bismarck ne veut que la paix, il ne cesse de l'assurer; le nouvel empereur la veut comme lui, il vient de le déclarer devant le Reichstag, et on peut en croire de si puissans témoignages. Seulement le chancelier veut la paix à sa manière, en s'appuyant sur des forces militaires toujours croissantes, sur des armemens démesurés, et en nouant de toutes parts des alliances, de façon à isoler et à cerner la France, qui reste en réalité l'objectif de toutes ses combinaisons. Il y travaille depuis longtemps déjà, et il a réussi dans une certaine mesure; il est arrivé à lier l'Autriche et l'Italie à sa cause, à les faire entrer avec lui dans la ligue de la paix, — de la paix comme il l'entend. Aujourd'hui, à la faveur du nouveau règne, il fait ou il médite, à ce qu'il semble, une tentative nouvelle, plus décisive que toutes les autres; il veut reconquérir la Russie, qui, depuis quelque temps, par sa réserve énigmatique et inquiétante, trouble tous ses calculs, — toutes ses bonnes intentions dans l'intérêt de la paix universelle ! Ce n'est point évidemment sans raison que Guillaume II, dans un de ses derniers discours, a parlé des relations séculaires de la Prusse avec la Russie, de ses sentimens personnels pour le tsar. Ces paroles, déjà assez significatives, n'étaient encore qu'un préliminaire. Maintenant, d'après toutes les apparences, le nouvel empereur d'Allemagne se disposerait à faire un voyage à Saint-Pétersbourg. C'est le coup de théâtre de l'avènement au trône de Guillaume II ! M. de Bismarck veut à tout prix attirer la Russie dans l'alliance européenne, dont il est le grand organisateur. Il est prêt, bien entendu, à lui faire les plus larges concessions en Orient; il a déjà plus d'une fois reconnu théoriquement ses droits, il lui laissera la liberté de rétablir par tous les moyens sa

prépondérance dans les Balkans, et il aurait déjà mis, dit-on, toute son habileté à convertir l'Autriche au plan dont il poursuit la réalisation. Le chancelier, toujours dans l'intérêt de la paix, veut absolument enlever à la France la tentation de croire à une alliance qui, à la vérité, n'existe pas, mais qui pourrait exister dans certaines circonstances. M. de Bismarck se flatte de réussir à Saint-Pétersbourg. Cela fait, il aurait achevé son œuvre et dignement inauguré le règne de son jeune empereur. Il aurait réduit la France à un isolement complet, en la plaçant, comme on disait autrefois, entre une faiblesse et une folie. C'est fort bien, et la France est du moins avertie. Seulement, sans parler de notre pays, la Russie est-elle aussi intéressée que paraît le croire le chancelier de Berlin à se faire la complice de la suprématie de l'Allemagne en Europe ? Ce qui pourra désarmer la Russie sera-t-il de nature à satisfaire l'Autriche, et l'Italie se trouvera-t-elle très flattée de disparaître sans profit dans ces vastes combinaisons nouées entre plus puissans qu'elle? L'Angleterre, à son tour, n'aura-t-elle rien à dire? C'est assurément une situation curieuse, que M. de Bismarck semble vouloir créer. Il resterait à savoir si au lieu d'assurer la paix, comme il le dit, il ne la rend pas tout simplement impossible, si avec toute son habileté à manier et à remanier l'Europe, il ne s'expose pas à la fatiguer, à l'excéder, en lui faisant par trop sentir le poids d'une prépondérance embarrassée d'elle-même.

Sous une forme ou sous l'autre, partout est engagée la lutte des ambitions ou des passions ; elle est entre les partis qui se disputent le gouvernement d'un pays comme entre les influences qui se disputent la domination de l'Europe, — et sur le plus petit théâtre comme sur le plus grand, la lutte a son intérêt, ses alternatives, ses péripéties, qui ne sont point heureusement toujours tragiques. La Belgique, sans être mêlée aux affaires du monde, aux grands conflits d'influences, la Belgique, elle aussi, ne laisse pas d'avoir ses mouvemens intérieurs, ses luttes d'opinions. Elle vient d'avoir, ces dernières semaines, ses élections, qui ont été, comme elles sont toujours, fort animées, où une fois de plus conservateurs et libéraux se sont retrouvés en présence devant les urnes pour vider leur éternelle querelle. Il y avait à renouveler la moitié de la chambre des représentans et la moitié du sénat. Les conservateurs ou catholiques ou cléricaux qui sont au pouvoir depuis 1884 avaient à défendre et à maintenir les avantages qu'ils ont dus aux dernières élections ; les libéraux avaient à regagner, s'ils le pouvaient, le terrain qu'ils ont perdu depuis quelques années, ils espéraient prendre leur revanche. Cette fois encore, ce sont les conservateurs qui ont eu l'avantage, qui ont gardé leurs positions et ont eu même quelques nouveaux succès. Pour le sénat comme pour la chambre des représentans, les catholiques sont demeurés maîtres du terrain. Dès le premier jour, la victoire se décidait pour eux. Il res-

tait, il est vrai, aux libéraux une dernière chance, ou du moins un moyen d'atténuer le succès de leurs adversaires. Le dernier mot n'était pas dit encore : il y avait un ballottage à Nivelles et surtout à Bruxelles, où l'on avait à nommer huit sénateurs et seize représentans. Grand émoi dans tous les camps jusqu'au moment décisif ! Le scrutin de ballottage a été un nouveau mécompte, plus grave encore que tous les autres, pour les libéraux, qui n'ont réussi à faire élire qu'un seul député, le bourgmestre de Bruxelles, M. Buls, et un sénateur, M. de Brouckère. Le scrutin du 19 juin a achevé la victoire des conservateurs.

C'est une sorte de désastre pour les libéraux dépossédés là même où ils croyaient régner encore, à Bruxelles. A quoi tient cette défaite? Elle est due sans doute aux divisions des libéraux, à la scission qui s'est accomplie entre les modérés du vieux libéralisme et les radicaux. C'est la cause apparente et immédiate au dernier scrutin. Il faudrait peut-être, à vrai dire, remonter plus haut pour retrouver la cause plus sérieuse de cette révolution d'opinion, et les libéraux, qui ont été longtemps au pouvoir, pourraient se demander avec fruit s'ils n'ont pas préparé eux-mêmes, par leurs fautes, la victoire si décisive et si persistante des conservateurs de Belgique.

Il y a toujours place pour une crise en Espagne, et c'est encore heureux quand tout finit par un changement de ministère. La crise qui vient de se produire n'avait, à vrai dire, rien d'imprévu ; elle avait commencé pendant le voyage de la reine à Barcelone et à Valence, elle s'est précipitée dès la rentrée de la régente et des principaux membres du gouvernement à Madrid. Le prétexte apparent et saisissable a été le conflit qui s'est élevé entre le gouverneur militaire de Madrid, le général Martinez Campos, et le ministre de la guerre, le général Cassola, à propos d'une querelle d'étiquette, au sujet d'un mot d'ordre à demander à une infante, la princesse Eulalie. L'incident n'aurait eu peut-être que peu d'importance dans un autre moment ; il a pris, dans les circonstances présentes, une certaine gravité, et parce que le général Martinez Campos est toujours un personnage à ménager, et parce qu'il y avait, on le sentait, des dissentimens plus profonds provoqués surtout par les réformes militaires, dont le ministre de la guerre, le général Cassola, s'est fait dans ces derniers temps l'aventureux promoteur. Le conflit d'étiquette n'était que le prétexte ; ce qu'il y avait de grave, c'était la situation difficile et embarrassée où le ministère se sentait et allait être plus que jamais placé. Toujours est-il qu'à peine rentré à Madrid, le président du conseil, M. Sagasta, s'est trouvé en face de cet incident malencontreux, de cette querelle, qui a été bientôt l'affaire du ministère tout entier, qui a divisé le gouvernement. Les uns ont pris parti pour le général Martinez Campos, les autres ont paru soutenir le général Cassola. Si M. Sagasta a essayé d'abord de

tout arranger, de remettre la paix dans le ménage ministériel, il n'a pas réussi, et tout a fini provisoirement par une démission collective du ministère, — après quoi M. Sagasta lui-même a été chargé par la régente de refaire un cabinet.

Ce n'est pas la première fois que M. Sagasta, qui est un habile tacticien, joue ce jeu un peu risqué. Il a déjà remanié à plusieurs reprises le ministère libéral dont il est le chef depuis le commencement de la régence; il vient de le remanier encore en se séparant de quelques-uns de ses anciens collègues et en se donnant quelques collègues nouveaux. M. Alonso Martinez, qui est un constitutionnel modéré, reste au ministère de la justice, M. Puigcerver garde l'administration des finances. M. Moret, qui est un orateur éloquent, passe du ministère d'état ou affaires étrangères au ministère de l'intérieur, et il a pour successeur dans la direction de la diplomatie espagnole le marquis de La Vega y Armijo. Le général Cassola, qui a créé au dernier cabinet de singulières difficultés avec ses projets de réformes militaires, sans parler de sa querelle avec le général Martinez Campos, cesse d'être ministre de la guerre, et il est remplacé par un officier estimé, le général O'Ryan, qui a été le précepteur militaire du roi Alphonse XII, qui est d'ailleurs peu engagé dans les luttes de partis. Les autres nouveaux ministres, M. Canalejas, M. Capdepon, sont d'un libéralisme assez avancé. En réalité, c'est toujours le même ministère, mais à demi renouvelé. En est-il beaucoup plus fort? Il est certain qu'il a toujours devant lui des oppositions dangereuses prêtes à profiter de ses fautes et de ses faiblesses. Il a eu déjà, depuis sa reconstitution, à soutenir de très vives discussions sur sa politique, sur les causes et la signification de la dernière crise, sur l'incident qui a entraîné la démission du général Martinez Campos aussi bien que la retraite du général Cassola. Le général Martinez Campos lui-même s'est expliqué dans le sénat avec une verdeur quelque peu soldatesque, avec une certaine hauteur, et il a eu d'autant plus d'avantage qu'il a été approuvé par le conseil supérieur de la guerre, consulté sur la question pour laquelle il est entré en conflit avec le général Cassola. Tous ces débats qui se succèdent à Madrid, et auxquels ont pris part avec éclat les chefs conservateurs, M. Canovas del Castillo, M. Silvela, n'ont pas été toujours heureux pour le gouvernement. Le ministère n'a pas trop réussi à déguiser ses embarras; il ne s'est sauvé qu'en éludant les questions trop délicates, et le meilleur moyen qu'il ait de s'assurer quelque durée est d'en finir avec une session qui pourrait devenir dangereuse.

Au milieu de ces agitations ministérielles et parlementaires d'une fin de session, il y a eu du moins une discussion qui n'est pas sans quelque intérêt pour la France. Le parlement espagnol s'est occupé de l'exposition de Paris, et il a voulu que l'Espagne eût sa place à ce grand rendez-vous de toutes les industries du monde. Le gouverne-

ment, sans accepter de prendre une part officielle à une manifestation qui avait trop visiblement un caractère politique, n'a pas refusé de promettre son concours aux industriels espagnols qui voudraient exposer, et le congrès de Madrid a voté une somme de 500,000 francs pour subvenir aux frais de l'exposition espagnole. Les députés de Madrid ont témoigné leur intérêt pour une œuvre française par un vote de bonne volonté et de sympathie. Il ne faudrait pas, sans doute, chercher dans ce vote ce qui n'y est pas et voir l'Espagne déjà prête à entrer dans une alliance avec la France. Dans le fond, l'Espagne ne veut se laisser enrôler ni dans les coalitions européennes, ni dans une alliance française. Elle tient visiblement à rester neutre et indépendante, libre dans sa politique, — sans s'interdire le plaisir de prendre part à une œuvre qui intéresse l'industrie de toutes les nations.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

Du 11 au 15 du mois courant, sur la nouvelle d'une aggravation subite dans l'état de l'empereur d'Allemagne Frédéric III, la rente française reculait de 83.30 à 82.95. Le 15, la nouvelle de la mort de l'empereur étant connue avant l'ouverture de la Bourse, le 3 pour 100 s'est relevé de 82.95 à 83.15. Depuis longtemps, cependant, il avait été dit et répété que les espérances les plus fortes dans le maintien de la paix reposaient sur la prolongation des jours de Frédéric III, et que les fonds publics ne pouvaient que baisser le jour où la couronne impériale passerait sur la tête d'un souverain jeune, admirateur passionné du prince de Bismarck, et réputé belliqueux.

Une fois de plus, les faits ont donné tort à la logique, et l'avènement de Guillaume II a produit la hausse, au lieu de la baisse qu'attendaient les vendeurs à découvert.

Mais ce n'est pas sur notre place seulement que l'attitude de la spéculation a ainsi dérouté les prévisions. Les premiers actes du nouveau souverain, ou plutôt ses premières paroles, ont déterminé une véritable explosion de hausse sur les marchés de Vienne, de Berlin et de Francfort.

Le cours du rouble de Berlin a en quelque sorte donné la mesure du revirement qui s'opérait. De 165 il s'est élevé à 190, sous l'action de rachats précipités. Tandis qu'à Pesth les délégations votaient le crédit extraordinaire de 47 millions de florins demandé par les ministres communs de l'empire pour dépenses d'armement, le 4 pour 100 hongrois s'élevait, par brusques enjambées, de plus de trois unités; compensé à 80 3/4 au milieu du mois, il a été coté 84 1/4 le 29. Le 4 pour 100 russe a été non moins vivement poussé; de 79 3/4 il a atteint 83 5/8. La dette générale turque 4 pour 100, sur laquelle est payé 1 pour 100, a été portée de 14.05 à 14.85, les obligations des Douanes de 302 à 318, les Tabacs de 465 à 485. La Banque ottomane, dont l'assemblée générale vient de se tenir à Londres et qui répartit le même dividende pour 1887 que pour 1886, soit 12 fr. 50 ou 5 pour 100 du capital versé, a gagné une dizaine de francs à 525.

La Dette unifiée d'Égypte s'est relevée de 403 à 415, les obligations helléniques des diverses catégories sont en hausse de 10 et 12 francs depuis le milieu du mois. Le Portugais a progressé d'une unité à 63 3/4, l'Extérieure de 1.50 à 72 3/4. Enfin, l'Italien, sur lequel va être détaché le mois prochain un coupon semestriel, s'est avancé, non sans quelque peine il est vrai, de 98.50 à 99 francs.

Les rentes françaises ont été tout d'abord emportées dans cet élan général. Le jour du détachement de son coupon trimestriel (16 courant), le 3 pour 100 était coté 82.40, prix corrrespondant au cours de 83.15 atteint la veille. En quelques séances, il regagnait toute la valeur du coupon et s'établissait le 22 à 83.15. Dans le même temps, l'amortissable était portée de 86 à 86.50, et le 4 1/2 de 105.65 à 106.50.

On était alors en pleine émission des obligations à lots de la Compagnie de Panama, et rien ne paraissait devoir en entraver le succès. Mais l'avant-veille du jour où la souscription devait être close, une spéculation à la baisse a attaqué avec violence les actions de Panama et la rente française. Les premières ont fléchi en quelques séances d'une centaine de francs jusqu'à 282, et la rente 3 pour 100, au milieu de la hausse générale des fonds d'état, a fléchi à 82 50. Les transactions ont présenté, dans les derniers jours du mois, une animation exceptionnelle, la lutte étant très vive entre les intérêts engagés de part et d'autre. Finalement les acheteurs ont repris le dessus. L'action de Panama reste à 315, n'ayant regagné toutefois qu'une faible partie du terrain perdu. Le 3 pour 100 s'est relevé à 82.95, l'amortissable à 82.42, le 4 1/2 à 106.17. Ces cours sont sensiblement plus élévés que ceux de la liquidation de fin mai; mais la hausse eût été sans doute plus importante sans l'animosité déployée contre l'émission de la Compagnie de Panama.

Les résultats de cette opération viennent d'être annoncés par une

lettre de M. F. de Lesseps. 800,000 titres ont été pris par 350,000 souscripteurs, ce qui indique une souscription moyenne de une à trois obligations par demande individuelle. Des négociations ont été immédiatement engagées pour le placement successif du solde des titres. Un arrangement conclu entre la compagnie et quelques grandes maison de banque ou institutions de crédit assure les premiers versemens et la constitution immédiate du fonds de garantie dont le dépôt doit être fait à une société civile.

Il a été détaché sur l'action de la Banque de France, pour le premier semestre de 1888, un coupon de 69 francs, impôt déduit. Le marché de cette valeur est beaucoup plus calme, et le cours de 3,500 ne semble plus offrir une prise suffisante à la discussion. Le Crédit foncier est sans changement à 1,455. Les actionnaires de cet établissement sont invités à souscrire, du 1er au 31 juillet, 31,000 actions nouvelles au prix de 500 francs, à raison d'une de ces dernières pour dix anciennes. C'est un bénéfice net qui est ainsi offert aux actionnaires, et peu de ceux-ci le laisseront échapper.

Les titres de la plupart des sociétés de crédit sont fermes, quelques-uns mêmes en hausse. La Banque de Paris s'est avancée de 12.50, le Comptoir d'escompte de 5 francs, la Banque ottomane de 10 francs, le Crédit foncier d'Autriche de 20 francs. Les valeurs autrichiennes de chemins de fer ont également profité de l'optimisme qui s'est emparé de la Bourse de Vienne; l'action des Chemins Autrichiens et celle des Lombards ont progressé de 16 francs à 477 et 186.

Il n'en est pas de même des chemins espagnols toujours délaissés, le Nord de l'Espagne à 290, le Saragosse à 267. Les Méridionaux d'Italie sont immobiles à 810.

Le Crédit mobilier, qui a tenu son assemblée le 26 courant, et qui rentre dans l'ère des dividendes par la répartition d'une somme de 15 francs par action pour l'exercice 1887, met en souscription, le 7 juillet, 101,750 obligations de la Compagnie des chemins de fer de Porto-Rico.

Les valeurs industrielles, en dehors du Panama, ont donné lieu à peu d'affaires pendant cette quinzaine. Nous retrouvons le Suez au même cours, 2,172, après quelques oscillations. Le Gaz s'est maintenu à 1,325, la Compagnie transatlantique à 540, les Messageries maritimes à 598. Les Voitures ont monté de 15 francs à 775. Au contraire, les Omnibus ont reculé de 35 francs à 1,120. Les prix des actions des mines de cuivre ont été très discutés à Londres et à Paris. Le Rio-Tinto a fléchi à 475 et le Tharsis à 130. La Société des Métaux a subi le même sort et rétrogradé de 842 à 811.

Le directeur-gérant : C. Buloz.

